HOMÈRE,

ALEXANDRE,

POÈMES.

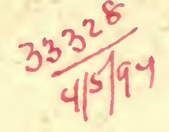


Le Peuple et le Sénat contemple avec surprise
Ce vieillard indigent qu'Apollon favorise,
Ce voile que la Parque a jetté sur ses yeux,
Sa vaste tête, Olimpe ouvert à tous les Dieux.

HOMÈRE, ALEXANDRE, POÈMES.

Par Louis Jean Népomucène LEMERCIER.

Me raris juvat auribus placere.
(Martial.)



A PARIS,
Chez Ant.-Aug. RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42.

L'AN IX. — 1801.

HOMÈRE,

POÈME

EN QUATRE CHANTS.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'Esprit est le Dieu des instans :
Le Génie est le Dieu des âges ;
Lui seul embrasse tous les temps.
(LE BRUN.)

POURQUOI fait-on des préfaces ? Parce qu'on a peur. Je ne ferai donc point de préface. « Votre orgueil, me dira-t-on en sou« riant, se flatte-t-il de n'avoir rien à craindre» ? Non; mais l'expérience instruit. Si mes vers sont mauvais, mes discours ne les sauveront pas de l'oubli; s'ils sont bons, les satires ne les détruiront pas.

Il est un petit nombre de vrais savans, amis de la vieille littérature, qui seuls font les réputations; c'est pour eux que je travaille, et c'est à leur jugement que je me soumets.

Si je parviens à leur plaire par la méthode de mes narrations et par mes fictions allégoriques, alors je croirai ne m'être pas traîné sur des routes communes.

J'ai suivi en tout le système des anciens, persuadé qu'il est encore le plus nouveau.

SI l'on en croit tous les bruits du Parnasse ;
A ses enfans il faut des protecteurs.
Le grand Auguste était l'appui d'Horace ;
Et son exemple instruisant les auteurs,
Des plus altiers a fait d'humbles flatteurs.
Je puis sans honte, en une dédicace,
De tes vertus parler à mes lecteurs.
  Toi seul, chargé d'un pouvoir sans limite ;
Vas gouverner les choses d'ici-bas,
Frapper les sots, élever le mérite,
De nos savans juger tous les débats ;
Et renverser et bâtir les murailles ;
Et consacrer par tes arrêts divers
Le bien, le mal, les grands noms, les beaux vers ;
Les bonnes lois et les sages batailles.
Tes jugemens à ma Muse font peur ;
Elle t'implore, ô siècle qui va naître !
Car elle craint ton vieux prédécesseur :
Il a tué bien des gens, et peut-être
La ferait-il périr avec noirceur,
Avant le jour où tu dois la connaître.
  Siècles, vous seuls distribuez les prix.
Qui mieux que vous sait venger les victimes
Du mauvais goût, plein de fausses maximes ?
Ce ne sont pas ces poètes contrits
D'avoir noyé le bon sens dans les rimes,
Et d'un noir fiel depuis long-temps aigris ;

Ce ne sont pas ces enfans beaux-esprits,
Très-innocens dans leurs vers satiriques,
Et qui devraient, aimant plus leurs Iris,
Les moins chanter en stances prosaïques;
Ni ces pédans, minutieux critiques,
Défigurant en lettres italiques
Les meilleurs vers condamnés sans pudeur,
Et des journaux surprenant la candeur.
Serait-ce donc la populace immense
De Vaugelas, d'Aristarques diffus,
Qui, s'entêtant de leur savoir confus,
En longs traités professent l'ignorance?
Un corps entier de ces docteurs élus
Osa du Cid prononcer la sentence.
Les corps n'ont pas autant d'esprit qu'on pense;
Leurs grands procès font rire ou sont peu lus.
On rit sur-tout quand, selon leur coutume,
Vont s'escrimant ces champions lettrés,
Qui, tour-à-tour déchirant, déchirés,
Rendent publics les duels de leur plume.
Ah! qu'il vaut mieux, franc avec ses rivaux,
Sans folle brigue et sans malignes ruses,
Sans jalousie, être un amant des Muses,
Et disputer le prix par ses travaux!
On s'en écarte en querellant pour elles.
Craignons toujours qu'un courtisan plus fin
En quelque bois ne nous supplante enfin,
Et moins que nous ne les trouve cruelles.
L'affreux scandale épouvante les belles;
On n'en obtient tous les trésors secrets

Qu'à la faveur de l'ombre et de la paix.
Nos chastes sœurs sont filles infidèles ;
Si bien le sais, qu'épris de leurs appas,
Je m'en méfie et ne les quitte pas.
Bientôt je touche à mon sixième lustre,
Et tout mon soin fut de m'en faire aimer :
Non que l'espoir de leur salaire illustre
Plus qu'aucun prix eût de quoi m'enflammer,
J'eusse envié quelque honneur plus utile ;
Mais que pouvait ma jeunesse débile ?
Ce n'est pas tout que la tête et le cœur ;
En mille emplois où leur force est stérile,
Il faut du corps la robuste vigueur.
Je n'ai point eu les dons du fils d'Alcmène ;
Ma droite infirme, et qui me sert à peine,
A mon pays n'a pu se consacrer.
En cavalier osé-je figurer ?
L'étrier manque à ma jambe incertaine ;
Et m'échappant, le coursier fugitif
Se rit bientôt du conducteur qu'il mène.
Sur une rosse, écuyer hors d'haleine,
Je crois monter un Pégase rétif.

De fendre l'onde, irai-je faire gloire ?
Pauvre poisson qui n'a qu'une nageoire,
Des flots roulans le cours m'ensevelit :
La Seine alors, dans le fond de son lit,
En se moquant m'aveugle et me fait boire.
Au seul Permesse osant me confier,
J'y puis nager sans craindre l'onde noire.
Heureux du moins si j'échappe au bourbier

Où des Pradons s'engloutit la mémoire !
L'aimable fleuve a daigné me porter,
Et sur ses bords Muses de me sourire.
Fier d'un accueil qu'il me faut mériter,
Sur leurs autels je leur fis vœu de dire
Le sort divers et les honneurs égaux
De Méonide et du vainqueur de l'Inde,
De comparer les genres de héros,
Et d'être ainsi le Plutarque du Pinde *.

Ce projet neuf m'a long-temps attiré;
J'aime à tenter un chemin ignoré.
Siècle naissant, qui déjà m'épouvantes,
Ma seule idole et mon unique espoir,
Accorde-moi tes faveurs indulgentes;
Mon faible esprit craint de se décevoir.
Souviens-toi bien que celui qui t'implore
Fut le premier de tous tes courtisans.
De ton crédit j'ai prévenu l'aurore.
O siècle enfant, puissent mes vers encore
Te récréer alors qu'en cheveux blancs
Tu verras fuir le dernier de tes ans!

* Quatre poèmes seront joints dans la suite aux deux que je présente; et réunis sous un même titre, ils formeront un ouvrage complet. Mais avant d'arriver au bout de cette carrière, je desire faire quelques pas sur le théâtre, où j'espère offrir prochainement au public un nouvel essai.

HOMÈRE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

O TOI qui d'Éacide as chanté la colère,
Muse, chante la gloire et les malheurs d'Homère,
Qui, chargé d'un long âge, aveugle, infortuné,
Fut sur le bord des mers sans guide abandonné,
Lorsque des murs de Cume une ingrate ignorance
Exila son génie et sa triste indigence.

QUEL Dieu livra ses jours à de si longs revers?
Ce fut Mars, qu'irrita l'audace de ses vers,
Quand du fils de Tydée il disait la vaillance,
Qui de son sang divin osa rougir sa lance:
Alors, poussant de rage un long cri dans les cieux,
Le Dieu monta se plaindre au souverain des Dieux.

HOMÈRE vint à Cume étonner les oreilles
Par ses récits féconds en naïves merveilles;
Il vint, triste jouet de l'homme et des destins,
Mendier l'aliment de ses jours incertains:

Pauvre, il ne lui restait que son noble délire,
Pour appui que son nom, pour tout bien que sa lyre.
Il chantait Ilion; et les peuples surpris,
Attirés à ses chants, à sa vue attendris,
De leur nombreux concours inondaient son passage.
Ses yeux de la lumière avaient perdu l'usage:
Seul, et fidèle ami de ses adversités,
Un chien guidait ses pas, veillait à ses côtés.
Il s'arrête au milieu des habitans de Cume.
« Citoyens, la misère et l'âge me consume;
« Respectez l'homme errant, sans abri, sans foyers,
« Je vous implore, ô vous, mortels hospitaliers,
« Dont les murs sont assis au pied du mont Sardène,
« Qui d'un front chevelu domine au loin la plaine;
« Vous, riches des tributs que vient vous apporter
« Hermus, fleuve immortel issu de Jupiter.
« La pitié secourable est due à la misère.
« Souvent bannis du ciel, et parcourant la terre,
« Les Dieux, sous les lambeaux de l'humble pauvreté,
« Éprouvent nos vertus et notre piété:
« Et malheur à tous ceux dont les rigueurs avares
« Font rougir la prière à leurs refus barbares!
« Le céleste exilé, le voyageur divin,
« De leur foudre vengeur ne s'arment pas en vain. »
Il dit, et les accords de sa lyre puissante
Entraînent sur ses pas un peuple qu'elle enchante.
On s'émeut à ses vers non moins qu'à ses malheurs;
Tous les cœurs sont ravis, et tous les yeux en pleurs;
A de nouveaux transports Cume entière livrée
Prodigue mille dons à sa Muse adorée;

On le conduit, on veut qu'il charme par sa voix
Le sénat assemblé dans le temple des lois.

Il prend sa lyre d'or, et la foule muette
Tient l'oreille attentive aux accens du poète;
Les Muses, accourant à ses divins concerts,
L'écoutent, et Phébus s'arrête dans les airs.

Des vainqueurs d'Ilion il chante les querelles,
Ces discordes des rois, aux peuples si mortelles,
D'Achille humilié l'homicide repos,
Tous les Dieux partagés veillant sur des héros.
Junon pousse les Grecs, Apollon défend Troie;
En des fleuves de sang la Discorde se noie;
Sur un char fond Ajax terrible, menaçant,
Le plus grand des guerriers lorsqu'Achille est absent;
Mars combat et rugit; le vaillant Diomède
Blesse Énee et Vénus accourue à son aide.
Le Dieu qui, du sourcil agitant l'univers,
Épouvanta Neptune et le Dieu des enfers,
Parle aux Divinités tremblantes, alarmées,
Leur défend de se joindre au choc des deux armées,
De combattre en leurs rangs; « car si l'une de vous
« Des Grecs ou des Troyens guide les nouveaux coups,
« Ma main la jettera de la céleste cime
« Au Tartare profond, entrailles de l'abîme,
« Gouffre aux portes d'airain et qui se cache aux yeux,
« Plus loin du sombre enfer que la terre des cieux.
« Et si les Dieux encor doutaient de ma puissance,
« Qu'au haut du ciel leur main scelle une chaîne immense;

« Vers la terre un moment, s'ils croyaient m'égaler,
« Que leurs efforts unis tentent de m'ébranler :
« Ils peseront en vain, suspendus à la chaîne ;
« Et moi, vous me verriez seul, entraînant sans peine
« Vous, les cieux et la terre et les mers à la fois,
« Aux voûtes de l'Olympe en attacher le poids. »

Il chante alors Minerve et Junon consternées,
Abandonnant les Grecs aux noires Destinées ;
Les temples d'Ilion fumans de toutes parts ;
Mille femmes en pleurs montant sur ses remparts ;
Hélène au haut des tours un moment apparue,
Des vieillards phrygiens éblouissant la vue,
Des charmes de Vénus effet impérieux,
Qui subjugue les cœurs des hommes et des Dieux.

Mais d'un peuple amassé quel guerrier fend la presse ?
Son haut panache effraie un enfant qu'il caresse ;
C'est son fils, qu'une épouse a remis dans ses bras.
Tendres adieux d'Hector qui retourne aux combats,
D'Andromaque un instant rassurez les alarmes,
Et mêlez dans ses yeux un sourire à ses larmes.
Tes vœux sont exaucés, immortelle Thétis ;
Par des meurtres sans nombre Hector venge ton fils :
Il court aux vaisseaux grecs que la flamme environne ;
Il a le front de Mars, et l'œil de la Gorgone ;
Il méprise la foudre et les avis des cieux. . . . .
O fortunés exploits, si ton bras furieux,
Hector, n'eût fait tomber le jeune ami d'Achille !
Un bruit, « Patrocle est mort » ! pénètre en son asile :

Ce bruit, signal affreux de ses promptes douleurs,
Fait rugir l'amitié de ce lion en pleurs;
Son sein ne nourrit plus une vengeance oisive;
Et tandis que sa mère à sa valeur captive
Prépare un bouclier brillant d'or et d'airain,
Prodige étincelant du ciseau de Vulcain,
Achille, si long-temps retiré du carnage,
Pousse vers les Troyens, frappés de son visage,
Un triple cri, vainqueur de mille combattans,
Et qui jette la fuite et la mort dans leurs rangs.
Terrible et rayonnant d'airain et de lumière,
Il monte sur son char, il fond dans la carrière;
Ses coursiers, fils des vents, ô prodige soudain!
Ils parlent à leur maître, et lui disent en vain
Qu'il va hâter le coup des Parques ennemies. . . .
Cette voix, qu'aussitôt leur ôtent les Furies,
Ne peut au grand Achille inspirer la terreur,
Et l'aiguillon d'un Dieu les presse avec fureur.

A ces pompeux récits interrompant Homère,
D'un bruit soudain, pareil à la voix du tonnerre
Qui roule en longs éclats sur les flots écumans,
La foule porte aux cieux ses applaudissemens.
Chantre divin! ces cris, salaire de tes veilles,
Ont à la fois charmé ton cœur et tes oreilles.
De ton orgueil flatté la modeste candeur
A brillé sur ton front coloré de pudeur.

Ta Muse dit enfin la valeur triomphante
D'Achille combattant et Simoïs et Xanthe;

Fleuves dont le courroux veut l'arrêter encor;
Et dont les flots grondans le séparent d'Hector.
Il lutte, il les franchit, s'élance sur la rive,
Court, immole, et déjà toute Ilion plaintive
Voit les chevaux fumans du vainqueur irrité
Traîner dans la poussière Hector ensanglanté.
Désormais les douleurs de sa veuve éplorée
Vont des jours et des nuits occuper la durée.
Hécube emplit les airs de hurlemens affreux;
Tout gémit..... Mais quel est ce vieillard malheureux
Qui, dans l'ombre, ose entrer sous la tente d'Achille?
C'est Priam! c'est ce roi d'une superbe ville
Dont l'Asie admira les destins fortunés,
Père de tant de fils que Mars a moissonnés,
Qui, pour son cher Hector, troublé de soins funestes,
Vient à son meurtrier en demander les restes.
A ces mots du vieux roi blanchi dans les douleurs,
« Songe à ton père, Achille, et respecte mes pleurs, »
Ces deux grands ennemis qu'un sort fatal assemble,
Tristement embrassés, pleurent soudain ensemble;
L'un regrettant son fils devant lui massacré,
L'autre son père absent et Patrocle expiré.

Tels furent les accens de la lyre immortelle;
Phébus la couronna d'une palme nouvelle,
Et l'on dit que, charmé de ses divins accords,
Permesse les apprit aux lauriers de ses bords.

Le peuple et le sénat contemple avec surprise
Ce vieillard indigent qu'Apollon favorise,

Ce voile que la Parque a jeté sur ses yeux,
Sa vaste tête, Olympe ouvert à tous les Dieux;
Son front chauve et pensif que la tristesse ombrage.

Du sort qui le poursuit on déplore l'outrage;
Hélas ! un manteau vil à peine tient couverts
Ses membres affaiblis, glacés par tant d'hivers.

Cume veut dès ce jour, lui servant de patrie,
Que des bienfaits publics sa Muse soit nourrie;
Et le sage Cléos, dont les lèvres toujours
Répandent le doux miel des éloquens discours,
Disciple d'Hésiode, à qui Minerve inspire
Le saint respect des lois et l'amour de la lyre,
Cléos se lève et rompt le silence en ces mots :
« Gloire à jamais au Dieu qu'on encense à Délos,
« Qui, rendant aujourd'hui nos murailles sacrées,
« Les ouvre aux doux concerts des Muses révérées,
« Et veut que le génie errant et malheureux
« Trouve dans ce sénat un appui généreux !
« Eh ! peut-on sans transport écouter ce poète,
« Des fastes de Saturne immortel interprète,
« Qui, né pour nous charmer, présente à l'univers
« L'exemple des héros consacrés dans ses vers ?
« Tous les traits d'Apollon sont dans sa main féconde.
« Lumière inépuisable ! astre éclatant du monde !
« Sur la terre et le ciel il répand sa clarté ;
« Il pénètre des Dieux le conseil redouté,
« Les gouffres de Neptune, et l'empire de l'ombre,
« Et les cœurs des humains, abîme encor plus sombre.

« Descends-tu de l'Olympe au milieu des mortels;
« Vieillard sacré ? viens-tu demander des autels ?
« Car de ton sang divin trahissant le mystère,
« Ton langage dément l'aspect de ta misère.
« Qui croira que du ciel les injustes arrêts
« Te forcent d'implorer et Plutus et Cérès,
« Que, jouet du malheur, au gré de tant d'orages,
« Tu flottas si long-temps pour toucher nos rivages?
« Si tu n'es qu'un mortel, nos murs seront le port
« Où tes jours braveront les caprices du sort.
« Tes héros à nos fils apprendront le courage;
« Ton Nestor nous dira les vertus du vieil âge,
« Et, modèle brillant de gloire et d'amitié,
« Ton Achille en fureur, vaincu par la pitié,
« Nous dira les respects touchans et magnanimes
« Que doivent les vainqueurs à leurs tristes victimes.
« Qui mieux que toi saurait, inspiré par les Dieux,
« Soumettre à Jupiter nos cœurs religieux,
« Rendre de nos conseils Minerve souveraine,
« Et, guidant la beauté loin des traces d'Hélène,
« De l'aimable pudeur faire éclater le prix,
« Et haïr l'adultère à nos jeunes Pâris ?
« Ainsi de tes beaux vers les poétiques flammes
« De l'amour de Thémis vont embraser les ames;
« Et foudroyer, aux pieds des célestes vertus,
« Les crimes, noirs Titans par ta lyre abattus.
« Ah ! nouvel Amphion, sur nos rives charmées,
« Soulève à tes accords les pierres animées,
« Désarme nos lions attirés des forêts,
« Polis nos arts grossiers, et bâtis nos palais.

« Enceinte, murs sacrés que sa présence honore,
« Magistrats et guerriers, ô vous tous qu'il implore,
« Pourriez-vous sans respect exiler de ce lieu
« Cet illustre indigent, ce chantre demi-dieu?
« Est-ce à vous d'imiter les crimes de la Thrace?
« Non, Cume adoucira ton injuste disgrace,
« Jalouse, en terminant ta longue adversité,
« De payer d'un peu d'or son immortalité. »

CLÉOS dit, et s'assied, et de nombreux suffrages
Portent au vieil Homère un doux concert d'hommages.

MAIS le fils de Junon, l'impitoyable Mars,
De l'Olympe sur lui jette d'affreux regards;
Toujours il se souvient sous quels traits pleins de rage
Il peignit ses fureurs et sa soif du carnage,
Et de ressentiment son cœur est dévoré.
« Ce poète, dit-il, lâchement adoré,
« A mes sanglantes lois croit disputer la terre,
« Veut conquérir aux arts des bords faits pour la guerre,
« Enchaîner la Discorde, ou, réglant les combats,
« Opposer à mes coups l'égide de Pallas;
« Et de sa voix perfide on goûterait les charmes!....
« Ah! périssent plutôt et mon nom et mes armes!
« Périsse Apollon même »! Il dit, et furieux,
Au sénat d'Éolis descend du haut des cieux:
Mais invisible à tous, il se montre à Polème,
Vieux guerrier qu'aux travaux il endurcit lui-même,
Ses traits, son œil affreux, son front cicatrisé,
Brillent du feu de Mars dont il est embrasé.

Né dans l'horreur des camps, son âpre barbarie;
Sourde aux Muses, ne sait que venger la patrie.
Le Dieu qui tant de fois rendit son bras vainqueur,
Souffle aussitôt l'orgueil et la rage en son cœur.
« Quoi ! s'écria Polème enflammé de colère,
« Des guerriers, vos soutiens, quel sera le salaire,
« Si les amans d'un art inutile aux mortels,
« Idolâtrés du peuple, ont ici des autels?
« Veut-on que les accens de leurs voix amollies
« Énervent de nos fils les ames avilies ;
« Que leurs mains, pour toucher un luth harmonieux,
« Quittent le soc fertile ou le fer glorieux;
« Qu'ils préfèrent charmer leur langueur indolente,
« A payer de la vie une palme sanglante,
« A diriger les chars, le vol des javelots,
« Les navires armés fendant le sein des flots,
« A renvoyer la mort en des rangs homicides?
« Fiers et mâles plaisirs pour des cœurs intrépides!
« Bientôt on vous verra, par les Muses domptés,
« Doux esclaves des arts, captifs des voluptés,
« Pour le laurier du Pinde oublier les trophées,
« Et les leçons de Mars pour celles des Orphées.
« Lorsque de l'Hellespont les pirates nombreux,
« Que les Thraces sortis de leurs rochers affreux,
« Que les rois de Mysie osaient de nos rivages
« Insulter le commerce, objet de leurs ravages,
« A ce débordement de peuples ravisseurs
« Opposiez-vous la lyre et ses lâches douceurs?
« C'est le glaive, aiguisé par le Dieu des batailles,
« Qui défend vos trésors, vos champs et vos murailles,

« Vos pères affaiblis, vos femmes, vos enfans
« Par le glaive à leur tour appuis de vos vieux ans.
« Ne sait-on pas qu'épris d'un aveugle délire
« Hercule sous ses doigts fit résonner la lyre?
« Disciple de Linus, qui s'en fit admirer,
« Il laissa quelques jours les monstres respirer:
« Mais son luth fut rebelle entre les mains d'Alcide,
« Habiles à porter la massue homicide;
« Et, las de vains efforts à sa gloire inconnus,
« Le héros le brisa sur le front de Linus.
« De ce juste mépris suivez donc les exemples;
« Que Neptune, que Mars soient les Dieux de vos temples,
« Et qu'un chantre frivole, aux dépens du soldat,
« Ne s'enrichisse point des trésors de l'État.
« Pourquoi, si ses talens devaient charmer la terre,
« N'en a-t-il pas rendu la Grèce tributaire?
« Pauvre, errant, et par-tout rejeté des humains,
« Sa honteuse infortune annonce leurs dédains.
« Cependant . . . . » Le barbare allait parler encore:
Homère, à cet affront qu'avec peine il dévore,
Se lève; le feu luit sur son front irrité;
Son grand cœur est ému; son cœur, dont la fierté
Fait parler ses héros, respire en son génie,
S'indignait de subir une offense impunie.
Tel que, battu d'Éole et poussé du trident,
Lutte un puissant vaisseau sur l'abîme grondant;
Il rompt la vague enflée et surmonte l'orage:
Ainsi des mouvemens d'une soudaine rage
Le sein profond d'Homère est long-temps combattu;
Et rappelant enfin sa constante vertu,

Tranquille et fier, il sort et garde ce silence ;
Du mépris qui se tait redoutable éloquence.

Mars triomphe, et déjà dans l'Olympe monté,
D'un rire amer insulte Apollon irrité.
Mais lui : « Farouche Dieu, jouis de ta victoire.
« Sanglant persécuteur des Nymphes de Mémoire,
« Non content d'entraîner les hommes aux combats,
« Ta rage égare encor leurs aveugles sénats ;
« Tumultueux conseils, plus mobiles que l'onde,
« Où s'élèvent d'un mot les tempêtes du monde,
« Où l'audace éloquente, et la fraude, et l'erreur,
« Poussent vers mille écueils les partis en fureur ;
« Mer en tout temps fatale aux vertus comme aux crimes,
« Où vogue leur fortune à travers mille abîmes.
« Ainsi, par un soldat plein de ton noir esprit,
« Homère couronné s'est vu soudain proscrit.
« Monstre ! nouveau Python ! ne souille plus la terre ;
« Fuis, ou mes traits vainqueurs vont te livrer la guerre. »

Il l'outrage en ces mots ; et, le bravant encor,
Il tient son arc terrible armé de flèches d'or :
Voilà dans ses regards la colère allumée.
D'un cri plus effrayant que le choc d'une armée,
Mars répond en courroux au Dieu brillant du jour.
Il eût brisé son char, hélas ! et sans retour
Précipitant Phébus du haut de sa carrière,
Eût à jamais privé les cieux de sa lumière.
Nymphes de Castalie, ah ! votre espoir en vain
Attendrait les rayons de son flambeau divin.

L'antique nuit au monde allait être rendue;
Si Minerve sur eux ne fût pas descendue.
« Arrêtez, leur dit-elle, imprudens ennemis!
« Bannissez la Discorde, odieuse à Thémis.
« La paix s'est de l'Olympe à vos cris exilée.....
« Mon père en a senti sa demeure ébranlée.
« Fils de Latone; et toi, Dieu barbare et jaloux,
« De Jupiter armé redoutez le courroux;
« Puissans, l'un par le glaive, et l'autre par la lyre;
« Tous deux sur les humains exercez votre empire,
« Et remplissez le soin qu'il daigna vous livrer,
« Toi, de punir la terre, et toi, de l'éclairer:
« Faut-il vous désunir pour la race mortelle;
« Que sans cesse le Temps détruit et renouvelle,
« Et pareille à ces fruits, innombrables présens;
« Que Pomone voit croître et tomber tous les ans? »

MINERVE ainsi de Mars apaisant la querelle,
Monte au séjour des Dieux, sa demeure éternelle,
Voûte d'or et d'azur que n'obscurcissent pas
Les torrens orageux; la nue et les frimas;
Ciel sans nuit et sans voile, aux vents impénétrable;
Et qu'à toute heure éclaire un jour inaltérable.

CEPENDANT que devint Homère humilié?
D'un peuple qui le suit repoussant la pitié,
Triste, il fuit à grands pas loin des portes de Cume;
Et là, de ses chagrins exhalant l'amertume:
« Fils de Délos, ravis à ces bords odieux
« La gloire d'enfanter un chantre ami des Dieux. »

Il s'écrie, et le Temps, vengeur de son génie,
De Cume en cet arrêt grava l'ignominie.

Que n'est-il consolé par son noble avenir!
Ah! pressé de sanglots qu'il ne peut retenir,
Il accuse sa gloire, il la croit mensongère;
Et plein de sa douleur : « Crithéis! ô ma mère!
« Heureux qui, tel que vous, nourri par ses travaux,
« Vit du prix des toisons que filent ses fuseaux,
« Ou le pirate obscur, fils guerrier de Neptune,
« Qui sur un frêle esquif tente au loin la fortune!
« Que n'ai-je, humble habitant de Smyrne et de ces bords
« De leur commerce heureux partagé les trésors!
« O sage Phémius, maître de ma jeunesse,
« Pourquoi me guidiez-vous aux rives du Permesse?
« Que n'ai-je méconnu le Pinde et ses douceurs,
« Ces bois harmonieux où veillent les neuf sœurs!
« Ah! que ne fermiez-vous mes oreilles dociles
« Aux perfides leçons de leurs hymnes stériles!
« Si des vers où Phébus consacre par ta voix
« Les Dieux et les héros, et les temps et les lois,
« Si tes nobles transports sont nés d'un vain délire,
« Descends du mont sacré, Muse, et brise ta lyre. »
Il dit; et tels qu'on voit des nuages flottans
Voiler d'un astre pur les rayons éclatans,
Telle, encor méconnue et souvent insultée,
De troubles inquiets sa gloire est attristée.

Le divin Apollon, son guide et son secours,
Quitte son char, l'aborde, et lui tient ce discours:

« HOMÈRE, tu gémis ! Quoi ! ta Muse alarmée
« Doute de ses honneurs et de sa renommée !
« Tes vers, transcrits un jour, en feuilles voleront
« Parler à tous les cœurs des peuples qui naîtront.

« TOUS ces héros guerriers, législateurs, prophètes,
« A qui tu traceras le chemin des conquêtes,
« Rivaux du demi-dieu par ta Muse enfanté,
« N'eussent jamais paru si tu n'avais chanté.
« Cent peuples belliqueux, instrumens de leur gloire,
« Les conduiront sanglans au temple de Mémoire;
« Et toi, faible, sans yeux, sans sceptre et sans soldats,
« Renversant par leurs mains ou fondant les états,
« Régnant sur les mortels qui règnent par la guerre,
« Tes accens auront fait l'avenir de la terre. »

APOLLON ranima son espoir en ces mots;
Puis, empruntant les traits du généreux Cléos,
Cléos de qui la voix lui fut si favorable,
Il tend à son poète une main secourable;
Et le guidant lui-même au rivage des mers :
« Suis-moi sous ces rochers où nos ports sont ouverts;
« De là nos prompts vaisseaux aux poupes colorées
« Vont échanger les dons de nos riches contrées :
« Là de nombreux pêcheurs à l'avide poisson
« Jettent au fond des eaux les rets ou l'hameçon.
« Pars, et fais-toi conduire, en leur barque rapide,
« Vers l'île de Chio, séjour de Thestoride,
« Vil et jaloux rival que ton luth imprudent
« Des vers qu'il te dérobe a fait le confident;

« Confonds de ce larcin la bassesse impunie.
« Quoi de plus criminel qu'un vol fait au génie ?
« Et quel bien mérita d'être plus disputé
« Que ses trésors si chers à la postérité?
« Fuis de ces vils marchands la foule intéressée,
« Sur un calcul avare absorbant leur pensée;
« Laisse de froids rêveurs dédaigner le vallon
« Où Lycurgue reçut les clartés d'Apollon,
« Et croire, sur la foi d'ignorances altières,
« Que l'art des vers exclut le sens et les lumières.
« Des sourds enfans de Mars méprise un vain affront:
« De la noble Pallas les fils t'applaudiront.
« Poursuis un imposteur et reprends ta richesse;
« Étonne, enchante, instruis les cités de la Grèce:
« De même, offrant par-tout leurs secours aux mortels,
« Erraient Thésée, Alcide, honneur de nos autels. »
Le poète, éclairé par un avis si sage,
Répondit sans orgueil à ce flatteur langage.
Il approchait du port; déjà les matelots,
Pour un modique prix, lui vont ouvrir les flots,
Lorsqu'ému de regrets, se tournant vers son guide:
« Adieu! qu'en tes foyers la paix toujours réside!
« Je pars. Sage mortel, jouis d'un heureux sort,
« Jusqu'au temps où viendra la vieillesse et la mort.
« Puisses-tu, révéré d'une épouse fidèle,
« Voir les fils de tes fils se presser autour d'elle! »
Le faux Cléos sourit alors à ce discours.
« Quel autre qu'Apollon a veillé sur tes jours? »
Dit-il; et, dépouillé de sa forme grossière,
Il fuit, en le laissant tout plein de sa lumière.

SOUDAIN les matelots, en leur navire entrés,
Posent les alimens à leur faim préparés,
Étalent des toisons sur un tissu flexible,
Et forment vers la proue un lit mol et paisible,
Où le veillard repose, en silence couché;
Et déliant le câble à la rive attaché,
Tous, sur les bancs assis, fendent les mers profondes,
Et courbés sur la rame, ils sillonnent les ondes.
Tels que, sous l'aiguillon, quatre fougueux chevaux
Courant, et de vîtesse et d'audace rivaux,
Dressent leur tête altière et dévorent la plaine;
Tel le vaisseau léger que l'aviron entraîne,
Fuit, élevant sa poupe, et des flots mugissans
Roule après lui l'écume en longs plis blanchissans.
Il s'élance, emportant cet honneur de la Grèce,
Ce mortel qui des Dieux a toute la sagesse;
Et l'essor du vautour, le plus prompt des oiseaux,
Est moins rapide encor que son vol sur les eaux.

CHANT II.

LA nuit couvre les flots; Homère en paix sommeille.
Son corps est assoupi; mais sa grande ame veille.
Par la porte d'ivoire échappés des enfers,
Les Songes vagabonds le suivent sur les mers.
Flatté de mille erreurs, filles du doux Morphée,
Il croit ouvrir les yeux, hélas ! et voit Orphée,
Amphion, Hésiode, et Musée, et Linus,
Gravir de l'Hélicon les sommets inconnus;
Et parmi ce concours d'agréables mensonges,
Sous les traits de Saturne apparut un des Songes,
Ailé, tenant sa faux, vieux, mais plein de vigueur,
Ce père des saisons, Dieu fécond et rongeur,
Qui fait naître et mourir, qui ravit et qui donne,
Et sème d'une main, et de l'autre moissonne.
Il conduisit Homère au haut du mont sacré.
« Vois ton nom, lui dit-il, des peuples révéré.
« Maître de l'Hélicon, dans le long cours des âges
« Vois de tes successeurs les vivantes images,
« Ces sublimes esprits qu'instruiront tes travaux,
« Et ta gloire toujours éclipsant tes rivaux.
« Contemple ce mortel qui d'un peuple héroïque
« Ploie à son joug sacré la vertu fanatique;
« C'est l'austère Lycurgue, aux fils de l'Eurotas
« Dictant les dures lois de ta fière Pallas.

« Là, Solon, qui t'admire, aux cris de la licence
« De ta douce Minerve oppose la puissance,
« Et trace en vers sacrés ses augustes décrets.
« Regarde ce long siége et ces sanglans apprêts....
« Qui vaincra des guerriers de Sparte ou de Messène?
« Par un mépris railleur élu chef dans Athène,
« Tyrtée a su venger sa Muse et ses soldats:
« Il chante, et tous les cœurs brûlent pour les combats.
« Ah! fussiez-vous plus beau que Tithon et Céphale,
« Plus fort que le Cyclope et plus roi que Tantale,
« Plus éloquent qu'Adraste, et dussiez-vous encor
« De l'opulent Cyrus posséder le trésor,
« Que seraient tous ces dons sans un noble courage?
« Celui dont l'œil s'effraie à l'aspect du carnage,
« Qui ne sait pour ses Dieux, son pays, son foyer,
« Sur des corps tout sanglans disputer un laurier,
« Vieillira sans honneur et périra sans gloire.
« Il a dit, et sa lyre entraîne la victoire. »
Homère croit l'entendre et lui-même se voir:
Tels se peignent les traits au cristal d'un miroir.
« Ici, reprend le Dieu, vogue vers Syracuse,
« Un sage, esprit céleste et rival de ta Muse *,
« Qui, prononçant contre elle un éclatant arrêt,
« L'attaque en l'imitant et l'admire à regret.
« Vois-tu ce jeune prince à tes leçons docile,
« En tes vers immortels étudier Achille,
« De Pindare à ta voix épargner le tombeau,
« Sept villes disputer l'honneur de ton berceau?

* Platon.

« Tourne un moment les yeux vers les champs d'Ausonie,
« Et reconnais Énée, enfant de ton génie.
« Il guide aux bords du Tibre un fils qu'il a sauvé
« De l'orage fatal par Junon soulevé.
« Ce ne sont plus tes Dieux, tes guerriers indomptables,
« Ces rivaux des Titans, à Jupiter semblables,
« Fiers appuis d'Ilion ou l'effroi de ses murs;
« Mais un roi pieux, juste, et ses amis obscurs,
« Ravis à Troie en flamme, aux gouffres de Neptune,
« Et dont va naître Rome et sa haute fortune;
« Les tristes souvenirs d'un empire détruit;
« Didon, formant des nœuds dont la mort est le fruit,
« Qui, toute en proie aux feux d'une amour insensée,
« Porte aux enfers le trait dont Vénus l'a blessée.
« Virgile fait descendre Énée aux sombres bords....
« Jamais le fils de l'Hèbre et ses divins accords
« N'ont d'un charme si prompt atteint le sombre empire.
« Homère, tu serais égalé par sa lyre,
« Si Turnus atteignait ton Hector glorieux:
« Il chanta des héros, et toi des demi-dieux.

« Ah! que bien loin de vous Lucain marche à sa suite!
« Sa trompette à grand bruit a mis Pégase en fuite.
« Fier amant de Clio, qui daigna l'inspirer,
« D'une vaine richesse il voulut la parer.
« Son faste est appauvri du faux or qu'elle étale.
« De leurs froideurs sont nés les guerriers de Pharsale,
« Qui de luxe et d'orgueil marchent appesantis.

« Mais quoi? deux Arions sont près d'être engloutis....

« L'un charme les dauphins qui le portent sur l'onde;
« Et l'autre est Camoëns, qui, sur la mer profonde,
« Dispute à la tempête et sa vie et Lusus,
« Qu'il élève en nageant sur les gouffres émus,
« Et, le sauvant des flots, un géant plein d'audace,
« Adamastor, le porte au sommet du Parnasse.
« Arioste parcourt et la terre et les airs,
« Créant à son Alcine un magique univers;
« Son rapide hippogriffe a le vol de Pégase.
« Le noir Dante aux enfers et s'égare et s'embrase.
« Cet autre, en vers brillans, célèbre Godefroi
« Délivrant un tombeau, monument de sa foi;
« Il orne tous ces preux, vainqueurs de la Syrie,
« Du myrte et des atours de la molle Hespérie;
« Les tendres voluptés sont ses enchantemens,
« Et trop de fard se mêle aux pleurs de ses amans.
« Quel aveugle t'appelle, aveugle Méonide?
« C'est Milton; il t'invoque.... Uranie est son guide.
« Sa lyre méconnaît le Tartare et tes Dieux;
« Il s'ouvre un autre enfer, il franchit d'autres cieux.
« Des âges et du monde il a vu la naissance,
« Et des premiers humains la timide innocence,
« Leurs bocages sacrés, le lit de leurs amours,
« Lieux charmans! dons heureux et perdus pour toujours!
« Que serais-tu, Milton, si ta Muse épurée
« De mille traits hideux n'était défigurée?
« Tes monstres ont fait fuir la raison devant toi,
« Et tous les Dieux du Pinde ont reculé d'effroi:
« Mais du puissant Atlas, en ta stature énorme,
« Ils admirent la force et la grandeur informe. »

Ainsi parle Saturne au vieillard qu'il instruit.
« Entends-tu des soupirs s'élever dans la nuit,
« Et ces mânes qu'appelle une harpe sonore ?
« Tel que brille dans l'ombre un pâle météore,
« Tel le feu d'Ossian luit en de froids déserts.
« Sa voix se mêle au bruit des torrens et des mers,
« Et la lune en son cœur plein d'une vague ivresse
« Verse de ses clartés l'abondante tristesse.
« Ses fils guerriers sont morts; pleurant sur leurs tombeaux,
« Il les chante, et sa voix parle au cœur des héros.
« Cet astre nébuleux s'éclipse à ta lumière :
« Elle a de tous les arts éclairé la carrière,
« De Zeuxis et d'Apelle embrasé les pinceaux;
« Elle a de Phidias dirigé les ciseaux,
« Alors que sa Minerve assise dans Athène
« Lui mérita les traits d'une envieuse haine,
« Et lorsque, foudroyant ses ennemis pervers,
« Son Jupiter parut, non moins grand qu'en tes vers.
« Praxitèle à Vénus dérobe son sourire.
« En marbre de Paros ton Apollon respire;
« Disputé par la guerre, il parcourt les cités.
« C'est lui, c'est son flambeau dont les pures clartés
« Feront briller aux yeux, sur la toile animée,
« Les larmes d'Hersilie arrêtant une armée;
« C'est lui qui, dans les rangs des descendans d'Ilus,
« Enflammera les traits du divin Romulus.
« Ainsi de tes héros les familles antiques
« Peupleront les palais, les temples, les portiques;
« Par des accords nouveaux succédant à ta voix,
« Leurs noms sont célébrés à la table des rois.

« ENTENDS les cordes d'or que fait sonner Alcée;
« Simonide chantant la mère de Persée,
« Qui, sur des flots battus par un vent ennemi,
« Veille en pleurs sur son fils dans la barque endormi;
« Corinne, remportant le prix de l'harmonie;]
« Sapho, qui brûle et meurt d'amour et de génie;
« Moschus et Théocrite, et tant d'autres comme eux,
« Doux cygnes que Permesse a rendus si fameux;
« Anacréon, qui boit à l'ombre des Dryades,
« Mêlant l'eau d'Hippocrène au nectar des Ménades;
« Le fol Amour le suit, dansant avec les Jeux,
« Et d'immortelles fleurs couvre ses blancs cheveux.

« CES doctes nourrissons, descendus de ta race,
« Ont enfanté Lucrèce et le sublime Horace:
« L'un, pour ravir la foudre à tes Dieux combattus;
« L'autre, pour célébrer le sage et les vertus.

« AH! s'écrie Apollon, dont sa voix est l'organe,
« Je hais, j'écarte au loin le vulgaire profane,
« Plus glacé que la pierre au luth des Amphions,
« Plus sourd que les rochers, les sauvages lions
« Qu'attirait une voix des chênes écoutée.
« Le juste, dont par lui la constance est chantée,
« N'est ému ni des cris d'insolens factieux,
« Ni du tyran qui montre un front impérieux,
« Ni des flots dont l'Autan soulève la colère,
« Ni du bras enflammé qui lance le tonnerre;
« Qu'à ses yeux s'écroulât tout l'univers brisé,
« Il serait, sans pâlir, de sa chûte écrasé.

« Par ce courage, Hercule en d'éclatantes routes
« Monta comme Pollux jusqu'aux célestes voûtes.
« Écoute ailleurs Nérée annonçant à Pâris
« Son Ilion en proie à des feux ennemis,
« Et les Grecs et Pallas teints du sang de ses frères,
« Dans la poudre traînant ses cheveux adultères.
« Souvent au fond des bois Horace aime à rêver ;
« Il regarde la mer prompte à se soulever,
« Et les faveurs du peuple encor plus menaçantes,
« Et les grands dont il fuit les amitiés pesantes.
« Plein du jus innocent des vignes de Lesbos,
« Il consacre les jeux du vieillard de Téos,
« L'enfant dont les leçons inspirèrent Ovide,
« Et l'éternel laurier qui trompe l'âge avide.
« Son aimable sagesse attend la mort sans peur,
« Et jamais ne se fie au lendemain trompeur.
« Des reptiles jaloux il craint peu les morsures ;
« Son essor échappant à leurs vaines censures,
« Loin de tous ses rivaux, plane au double sommet,
« Et, leur dictant des lois, sa Muse les soumet.
« Triomphant, il sourit à Boileau qu'il inspire ;
« Boileau, juge inflexible, armé de la satire,
« Qui, présentant du vrai le miroir lumineux,
« Aplanit d'Hélicon les chemins épineux.
« Aux lieux où le Soleil termine sa carrière,
« Cet esprit clair et pur dispense sa lumière,
« Et va perçant des traits de son juste courroux
« Tous les Cotins ligués et les Pradons jaloux.
« Sa verve toutefois, qui jamais ne s'allume
« Du fiel dont Juvénal verse trop l'amertume,

« Enseigne au goût les lois qu'il ne peut violer,
« Montre de quel essor Pégase doit voler,
« Dit sur combien d'écueils tombe l'audace extrême,
« Et force un sot critique à trembler pour soi-même,
« A respecter ces vers qui se font retenir,
« Qui d'abord attaqués vaincront dans l'avenir;
« Où de deux mots unis la lumière imprévue
« Blesse de son éclat une débile vue.
« Aux combats du théâtre il décerne le prix;
« Nobles jeux dont les Grecs furent long-temps épris!

« Leur noir Eschyle, au roc attachant Prométhée,
« Pour enflammer cette ame orgueilleuse, indomptée,
« Luttant contre les Dieux qui l'oppriment en vain,
« Déroba comme lui les traits du feu divin.
« La Parque au fier Atride arrache un cri funeste....
« O crime! l'enfer suit le parricide Oreste.
« Voilà le grand Achille, Ajax, Ulysse, Hector,
« Hécube déchirant l'affreux Polymestor....
« Tous ces enfans d'Argos, cette race troyenne,
« Dont la gloire au théâtre a brillé pour la tienne,
« Étalant leurs malheurs terribles et touchans,
« Ont immortalisé le pouvoir de tes chants.

« Celui-ci, déployant de tragiques spectacles,
« Cent ans renouvela leur pompe et ses miracles;
« Celui-là, redoublant et la crainte et les pleurs,
« Intéressa de même à de nobles douleurs:
« Leurs fronts sont couronnés; c'est Sophocle, Euripide.
« Tels que deux concurrens dont l'adresse intrépide

« Fait rouler à la fois leurs chars impétueux ;
« Dans la poudre olympique élancés tous les deux,
« L'un d'un pas soutenu court et franchit l'espace ;
« L'autre en bonds, en détours, égarant son audace,
« Souvent plus ralenti, souvent plus emporté,
« Vole, atteint son rival et le prix disputé :
« Tels sont ces deux rivaux qui triomphent ensemble.

« EN des cirques bruyans le peuple se rassemble ;
« Foule, dont tous les flots menacent à la fois ;
« Redoutable Scylla faisant hurler ses voix ;
« Juge en vain accusé d'inconstante manie,
« Et dont l'ame jamais n'est sourde au vrai génie.

« ENTENDS par mille cris son admiration
« D'âge en âge applaudir aux fables d'Ilion.
« D'une douce terreur méconnaît-il les charmes ?
« A l'aimable pitié refuse-t-il des larmes ?...
« Quel suprême génie à ces deux grands ressorts
« D'un noble étonnement allia les transports ?
« Quel art fait apparaitre et Rome et la Castille,
« L'âpre vertu d'Horace assassinant Camille,
« Auguste et sa clémence, et toi que dans les cieux
« Le zèle du martyre enlève glorieux,
« Et Phocas, vil jouet d'un tragique mystère,
« Tendre et cruel, n'osant être bourreau ni père,
« Et cette mère horrible, un poison à la main,
« Dont Melpomène emplit et trouble tout le sein ?
« Qui fait parler, agir la veuve de Pompée ?
« Qui donne au jeune Cid une invincible épée ?

« C'est Corneille, bouillant de l'antique valeur,
« Qui respire en ses vers pleins du feu de l'honneur.

« Que d'autres, sur la scène exaltant leurs faiblesses;
« Fassent des cœurs trahis soupirer les tendresses;
« De pleurs, de désespoir enivrent les amans :
« Toi, Corneille, animé de plus fiers sentimens;
« Trace les grands forfaits, les vertus politiques,
« Des princes généreux les flammes héroïques;
« Entretiens un Condé de gloire et de combats;
« Et forme à tes leçons les maîtres des états. »

Il achevait ces mots, lorsqu'Irus et Thersite
S'offrirent dans Cléon et dans Agoracrite;
Le fiel d'Aristophane en noircit les portraits.
« Homère, la Nature est diverse en ses traits;
« Toi seul, poursuit le Dieu : la fais voir à Thalie:
« Par le docte Molière animée, ennoblie;
« Elle s'ouvre du cœur les plus profonds replis,
« Démasque en se raillant les fourbes avilis;
« Joint la gaîté de Plaute aux leçons de Térence;
« Et sait, du ridicule exerçant la vengeance,
« Faire essuyer le rire aux vices pâlissans.
« Son art, jetant sur tous des yeux hardis, perçans;
« Peint le dernier mortel valet du dernier rustre,
« Comme il ose des cours peindre un valet illustre.
« Tel de la vérité ce pur et doux ami,
« Des mœurs de l'aigle altière et de l'humble fourmi
« Trace avec même soin la naïve peinture.
« En instruisant, il plaît; son livre est la Nature.

« Il a su t'imiter; de tes rats combattans
« L'ingénu La Fontaine encourage les rangs,
« Abreuve agneaux et loups à l'eau de l'Hippocrène;
« Et chemine à la gloire, où son instinct le mène. »
Ainsi la voix du Temps, qui fonda leurs succès,
Consacra le Ménandre et l'Ésope français.
Homère s'écria, voyant alors paraitre
L'émule de Boileau, seul rival de son maître,
Seul digne de briller, près de Corneille assis:
« O Saturne, dis-moi de quels tristes soucis
« Est ombragé ce front qu'une palme couronne:
« Vois-je un mortel, un Dieu? Quel éclat l'environne!
« La foule qui le suit adore ses attraits;
« Mais les sombres chagrins ont obscurci ses traits. »
« Hélas! répond le Temps: tu gémiras d'apprendre
« Les pleurs qu'en le perdant sa Muse doit répandre.
« Cet astre, sur la terre élevé peu d'instans,
« Dérobera trop tôt ses rayons éclatans;
« La noire inimitié cent fois sur son passage
« S'efforcera d'étendre un envieux nuage.
« Racine, ah! que la scène eût acquis de trésors
« Si l'on n'eût pas quinze ans étouffé tes accords,
« Si de tes vers brûlans l'audace encor nouvelle
« N'eût blessé l'ignorance à leurs beautés rebelle!
« Quels regrets, quels honneurs te suivront au cercueil!
« Quels seront les sanglots de Melpomène en deuil!
« Qui sut mieux l'embraser des flammes du génie?
« Charme heureux! art suprême! éloquente harmonie!
« Soit que Phèdre s'égare en ses folles amours,
« Qu'Andromaque d'un fils n'ose acheter les jours;

« Soit qu'une mère en pleurs, lionne rugissante,
« Écarte un fer levé sur sa fille innocente;
« Que Néron déchaîné marche au crime à grands pas;
« Qu'Athalie en fureur tremble devant Joas :
« Toujours sublime et tendre, on t'adore, on t'admire.
« O Racine, après toi qui touchera ta lyre ? . . .
« Qu'ai-je dit ? . . . . Il n'est plus. . . . . Muses, et toi, son fils,
« Mouillez de pleurs son urne, et couvrez-la de lis.
« Son cœur vous confia les secrets de sa gloire,
« Et Melpomène veuve en pleure la mémoire. »

Le Temps alors se tait. Méonide étonné
Apérçut un vieillard en triomphe traîné.

C'était l'ingénieux, vaste et fécond Voltaire,
De l'irréligion fanatique sectaire,
Philosophe enjoué, cher aux neuf doctes sœurs,
Que la vive Érato combla de ses douceurs,
Qui, froid pour Calliope, ardent pour Melpomène,
S'éteint dans l'épopée, et brille sur la scène.
Du temple de Mémoire habitant orgueilleux,
Dieu lui-même, il voulut en renverser les Dieux.
Son esprit raille Homère et croit juger Corneille;
Il flétrit de Rousseau l'éloquente merveille :
Mais plus grand que jaloux, son sort fut d'obtenir
Les respects de son temps et ceux de l'avenir.
De sublimes larcins l'Eschyle anglais l'accuse;
Génie ardent, profond, dont Mégère est la Muse,
Qui s'ouvre les tombeaux, et, dans leur sombre horreur,
Laisse au brûlant Ducis sa torche et sa terreur.

DES lois de la culture élégant interprète,
Delille apparaissait au fond de sa retraite;
Entre Pope et Thompson il cueillait des lauriers.
Imagination, qui charmes ses foyers,
Peins-lui l'amitié tendre, et dis-lui que la mienne
Paya fidèlement un souris de la sienne.
La foule errait obscure autour des bois sacrés,
Et sur un peuple vain de chantres ignorés,
Insectes d'un seul jour et bourdonnant sous l'herbe,
Planent Racan, Rousseau, disciples de Malherbe;
Et Pindare, leur guide, aigle de l'Hélicon,
Prête son vol, sa foudre, au chantre de Buffon *.
S'il pleure un feu trahi, Vénus même l'inspire,
Et l'aigle fier se change en ramier qui soupire.
S'il veut lancer un trait par Catulle aiguisé,
L'aiguillon sort en feu du carquois embrasé.

QUELQUES flambeaux encore éclairaient le Parnasse;
Mais de tous ses chemins l'Erreur fermait la trace,
Et l'implacable Envie aux regards attristés.
Toutes deux préféraient, aveugles Déités,
Le vain bruit des grands mots à la sage harmonie,
Les éclairs de l'esprit au feu pur du génie,
Et la foule insultait, en ses mépris moqueurs,
A la simplicité, charme des vieilles mœurs.

HOMÈRE, dans le songe où flottent ces images,
Tu vois les nations te garder leurs hommages,

* Le Brun,

Clio t'interroger sur les fastes ravis
Des états en poussière à qui seul tu survis,
Et ta source profonde, intarissable veine,
Nourrir en bouillonnant les torrens d'Hippocrène.

Les vastes flots berçaient son tranquille sommeil,
Quand, le front ceint de pourpre, annonçant le soleil,
Aurore se leve sur l'onde étincelante.
La terre de Chio, de pampres verdoyante,
Parut sortir des mers aux regards des nochers.
Dans cette île est un port que deux vastes rochers,
Se courbant l'un vers l'autre, alongés dans l'abîme,
Ferment aux Aquilons qui grondent sur leur cime.
Les agiles vaisseaux, dans ce port amenés,
Demeurent sans liens par le calme enchaînés;
Un olivier épais les couvre de son ombre.
Sous ses pieds, à l'écart, s'ouvre une grotte sombre,
Des Nymphes de la mer antre mystérieux:
Là, des marbres, coupés en vases précieux,
Sont les dépôts secrets du butin des abeilles.
Sur de longs bancs de pierre, admirables merveilles,
Les Naïades filaient de beaux voiles d'azur,
Et d'éternelles eaux lavaient un sable pur.
Cette caverne humide offre une double entrée:
L'une, ouverte aux humains, se tourne vers Borée;
L'autre, que du midi bat le vent pluvieux,
Inaccessible à l'homme, est la route des Dieux.

C'est là que les rameurs abordèrent la plage.
Homère sommeillait. On le porte au rivage:

Mais un Dieu criminel, conseiller du larcin,
Souffle aux cœurs des nochers un perfide dessein ;
Plutus, ce vil tyran, qui fixe en son domaine
Comus au large rire, et la Joie, et Silène ;
Qui pèse en sa balance, assis près d'un trésor,
Les vertus, les talens, l'honneur, au poids de l'or ;
Qui souille de Vénus les faveurs les plus chères,
Arme le brigandage et fait naître les guerres,
Et maître des sénats, des juges et des rois,
Vend, achète ou corrompt les traités et les lois.
« O pirates, dit-il, rois de l'humide empire,
« O vous dont le pillage enrichit le navire,
« Et qui, nés dans Taphos, apprîtes sur ses bords
« A dépouiller le faible, à ravir ses trésors,
« Otez à ce vieillard endormi sur la terre
« Tout l'or qu'aux murs de Cume a reçu sa misère.
« Ne teignez pas vos mains de son sang répandu ;
« Privé de la clarté, près des flots étendu,
« Où peut-il contre vous porter son témoignage ?
« Bientôt il va mourir, et sur ce bord sauvage
« Le passant effrayé trouvera quelque jour
« Ses os lavés par l'onde, et rongés du vautour.
« Laissez-lui, laissez-lui cette lyre si chère,
« Qu'à mes dons précieux son fol orgueil préfère.
« Les peuples trop grossiers à ses accords sont sourds ;
« Sa lyre ici vaincra les tigres et les ours,
« Et les Dieux enverront la douce Poésie
« L'abreuver de nectar, le nourrir d'ambrosie. . . . .
« Ah ! que bientôt ses pleurs apprendront aux mortels
« S'il vaut mieux encenser Phébus que mes autels ! »

Il dit; les ravisseurs, dans leur vaisseau rapide,
S'éloignent, enlevant son or et son seul guide,
Son chien qui se débat, en vain flatté par eux.
Homère est averti par ses cris douloureux;
Hélas! il se réveille à cette voix fidèle
Qui, hurlante dans l'air, se désole et l'appelle.
Il reconnaît la fraude, et des ris insultans
De loin à ses clameurs répondent quelque temps;
Mais, de tous les regards trompant la vigilance,
Son chien impétueux dans les vagues s'élance.
Élevé sur le flot, il jette un œil perçant,
Revoit son maître, aboie et nage en le fixant;
Sa gueule et ses naseaux soufflent l'écume amère;
De l'onde blanchissante il combat la colère,
Long-temps s'attache aux flancs d'un écueil escarpé,
Et le surmonte enfin à la mer échappé.
De son corps en ruisseaux l'eau coule sur l'arène;
Vers son maître éperdu, haletant il se traîne,
Flatte ses pieds; et lui, poussant mille sanglots:
« O cher et tendre ami que me rendent les flots!
« Par-tout l'homme insensible outrage ma vieillesse;
« Toi seul tu viens guider ma nuit et ma faiblesse,
« Et me prêter tes yeux, conducteurs de mes pas. »
Comme il parlait encor, la Parque dans ses bras
Atteint ce compagnon, objet de sa tendresse.
Il expire, et sa langue en mourant le caresse.
O triste Méonide! oh! quels furent tes cris!
Quels soupirs tu poussas près de ces froids débris!
Tel qu'un jeune pinceau nous montra Bélisaire
Aveugle, errant le soir près d'un lac solitaire,

Et portant sur son dos son guide inanimé,
Que blessa d'un serpent le dard envenimé;
Tel Homère, assailli de mortelles alarmes,
Le sein gros de soupirs, les paupières en larmes,
Laissant tomber ses bras d'abord levés aux cieux,
Par sa plainte troublait ces solitaires lieux.
« Dieu fatal, qui voilas mes yeux d'ombres funèbres,
« Où marcher? où trainer mon effroi, mes ténèbres?
« Où suis-je? en quelle terre, hélas! chez quels mortels?
« Sont-ils justes, pieux, ou sans lois, sans autels?
« Ah! je devais attendre, au sein du port tranquille,
« Qu'un homme généreux m'offrit un sûr asile,
« Et qu'un nouveau Mentès me prît en ses vaisseaux,
« Par le Dieu du commerce entraînés sur les eaux;
« Il ne m'eût pas laissé sur des rives désertes;
« Il n'eût pas en fuyant mis le comble à mes pertes. . . .
« Cruels! puissent Neptune et la fureur des vents
« Long-temps sur des débris rouler vos corps vivans,
« Et, d'écueils en écueils repoussant vos naufrages,
« Vous noyer sous la vague à l'aspect des rivages! »

Il dit; il suit des mers le bord retentissant,
Et d'un pied qui chancelle avance en pâlissant.

Sa voix, sa triste voix, dans leurs grottes profondes,
Avait fait tressaillir les Déesses des ondes;
Elles filaient ensemble et tressaient en réseaux
Des laines que teignait l'émeraude des eaux:
L'une tendait un piége au bleuâtre Protée;
L'autre ornait de corail sa demeure voûtée;

D'autres enrichissaient l'écharpe de Thétis,
Qui leur contait le sort de son illustre fils,
Ses débats orgueilleux, sa Briséis ravie,
Et ses farouches pleurs sur Patrocle sans vie.
Les Nymphes l'écoutaient; soudain un bruit confus
Pénétra le cristal de ses palais émus.
Surprise, elle s'élance, et sur la plaine humide
Levant sa belle tête, aperçoit Méonide.

« QUE vois-je! s'écria la prompte Déité;
« Le chantre à qui mon fils dut l'immortalité.
« O Nymphes! c'est l'honneur du beau sang de Pélée,
« Suivez ma trace ». Alors fendant l'onde troublée,
En des routes d'azur, Thétis aux pieds d'argent
Monte en croupe un dauphin sur les vagues nageant,
Et dans les flots d'écume elle approche, entourée
De la bruyante cour des filles de Nérée.
Elle aborde aussitôt le chantre d'Ilion.

« TOI qui du noble Achille éternisas le nom,
« Reçois en tes dangers les conseils de sa mère.
« C'est Thétis qui te parle, ô malheureux Homère!
« En ces âpres chemins, sur la rive frayés,
« Crains l'approche du flot qui menace à tes pieds;
« Quitte ces rocs glissans, piéges de mes Naïades;
« Pénètre au bois voisin, où l'une des Dryades
« D'un jeune et vert rameau te prêtera l'appui,
« Et s'ouvrant des sentiers interrogés par lui,
« Tes pas ne craindront plus les gouffres d'Amphitrite. »
Elle a dit, et dans l'onde alors se précipite.

Lui, docile à la voix de la Divinité,
Tente un autre sentier, des rives écarté,
Lit étroit et pierreux, dont l'inégale pente
Sur les côtes d'un mont se prolonge et serpente,
Et tombe en des vallons où dort un lac impur,
Et qui jamais du ciel ne réfléchit l'azur.
La mousse qui s'étend sur sa liquide glace,
Au vert émail des prés en confond la surface;
Alentour se jouait l'humble vol des oiseaux.
Homère s'approcha de ses perfides eaux;
Un gazon incliné trompa son pied débile....
Hélas! il périssait, lorsque, d'un bras utile,
Syrinx, Divinité qui vint le protéger,
De sa chute glissante arrêta le danger.
De quel effroi son ame aussitôt fut frappée!
Sa lyre, qui roula, de ses mains échappée,
Au sein du lac profond engloutie à jamais,
Allait de la Naïade enrichir le palais.
Syrinx en fut jalouse, et sur le triste abîme
On dit qu'elle retint cette lyre sublime,
Qui dans l'air fit entendre un son harmonieux
Que portèrent les vents à l'oreille des Dieux.
Ainsi, privé d'appui, d'asile et de sa lyre,
Il erre où le hasard se plaît à le conduire.
« O terre si propice à tes enfans chéris,
« Quelles sont tes rigueurs pour ceux que tu proscris,
« Mère injuste »! Il soupire, et sa marche incertaine
A travers les graviers péniblement se traîne,
Et des vertes forêts s'approche lentement;
Lorsque pour l'arrêter, tirant son vêtement,

Une haute Dryade, épouse de Zéphire,
« Fuis ce lieu, lui dit-elle, et l'air qu'on y respire.
« Crois-tu franchir ces bois, empire de la nuit,
« Où les vents ont soufflé l'épouvante et le bruit,
« Sombre horreur de Cybèle, et qui, d'âges en âges,
« Ont vu naître, jaunir et sécher leurs feuillages,
« Croître, vieillir, tomber leurs cèdres ébranlés,
« Leurs pins, leurs chênes morts, toujours renouvelés,
« Sans que l'œil des humains perçât leur ombre humide?
« Là, gronde l'ours, le tigre et la panthère avide:
« Fuis leur sanglant repaire et leurs yeux ennemis;
« Fuis, et n'éveille pas les serpens endormis;
« Crains le monstre affamé qui cherche sa pâture.
« En ces déserts profonds errant à l'aventure,
« Prends un bâton noueux qui, sondant le chemin,
« Affermira ton corps dirigé par ta main. »

En achevant ces mots, la Dryade lui donne
Un rameau verdoyant que l'écorce environne,
Tige féconde en séve, et qui, riche en vigueur,
De son ombrage aux cieux devait porter l'honneur.

Le noble infortuné, rongé d'inquiétude,
Traverse la muette et vaste solitude.
Il marche quelquefois morne, silencieux,
Et ses cris désolés souvent frappent les cieux.
Un bruit lointain s'élève, et flatté d'espérance,
Il écoute.... la terre et l'air sont en silence;
Un frémissement sourd fait trembler le vallon.
Il s'arrête..... et n'entend que le triste Aquilon.

Malheureux ! que pourrait la prudence ou l'audace ?
Là, des marais fangeux où le jonc t'embarrasse,
Le houx luisant, la ronce et les buissons armés;
Là, de tranchans cailloux tous les chemins semés ;
Plus loin sont des ravins; ailleurs, pend une cime;
Là, le Dieu d'un torrent crie au creux d'un abîme :
La mort est devant toi, derrière, à tes côtés;
Va, recule, suspends tes pas épouvantés.

Ses Dieux n'habitent plus dans sa tête pensante :
La Parque à ses esprits seule est alors présente;
Il ne voit qu'Achéron et la nuit de ses bords.
« C'en est fait, le Destin m'appelle chez les morts.
« Ah ! depuis qu'au hasard j'erre en cette contrée,
« Le soleil se plongeant dans la mer azurée,
« A caché ses rayons, pour moi toujours absens,
« Et l'humide Vesper en avertit mes sens.
« On ne m'entendra plus, dans les conseils des sages,
« Briguer, la lyre en main, d'honorables suffrages.
« La fatigue et la faim, sur ces bords ignorés,
« Vont finir mes vieux jours sans honneur expirés;
« Déjà l'une m'accable, et l'autre me dévore.
« Bornons ma course; il faut attendre ici l'aurore;
« Et par quelque repos, tâchons de recueillir
« Un reste de vigueur tout prêt à défaillir. »

En ces mots il gémit; la Nymphe Écho l'appelle.
Dans le sein caverneux d'un roc qui la recèle,
Où d'arbres dépouillés les débris entassés
Forment un lit épais à ses membres lassés.

Son corps s'ensevelit sous l'amas des feuillages.
Tel que l'hôte d'un champ écarté des villages
Couvre un ardent tison, qu'il ne peut rallumer
Si l'aliment du feu vient à se consumer;
Tel il veut, à l'abri de la fraîche rosée,
Renouveler sa force et sa chaleur usée.

L'IMPLACABLE Junon en ordonne autrement.
Le triste Homère, objet de son ressentiment,
Jusque dans sa retraite est menacé par elle;
Elle avait de son fils embrassé la querelle.
« Se peut-il qu'au mépris de la reine des cieux,
« La faible Écho protége un mortel odieux ?
« De Mars et de sa mère il a bravé la haine.
« Châtions son audace et la Nymphe si vaine
« Qui dans son froid asile ose le recéler :
« La Nuit à mes regards ne pourra les voiler. »

ELLE dit, et des cieux trouble aussitôt l'empire,
Qu'Eurus cède à Borée, et Notus à Zéphire ;
Ils courbent les forêts que leur choc fait frémir :
On entend l'air siffler, les hauts sommets gémir ;
Le ciel se fond en pluie, et l'urne des Hyades
Presse du haut des rocs la chute des Naïades,
Dont la voix murmurante, en des champs inondés,
Annonce vingt torrens grossis et débordés.
L'une d'elles, hâtant sa fuite vagabonde,
Atteint l'antre, y pénètre, et par-tout s'enfle et gronde.
Le vieillard, qui la sent bondir auprès de lui,
Se relève et s'écrie : « O mort, qu'en vain je fui,

« Me viens-tu demander aux grottes retirées
« Où déjà renaissaient mes forces réparées ?
« Tant qu'aux plaines de l'air les vents ne régnaient pa
« La feuille, un léger souffle eût détourné mes pas ;
« Du tumulte des eaux mon oreille frappée
« Ne peut plus avertir ma prudence trompée.
« J'entends les cieux, les monts, les ravines, les bois,
« Par-tout verser l'orage et pousser mille voix.
« Ma grotte est engloutie; au dehors la tempête
« Lance en torrens glacés la grêle sur ma tête,
« Et, sous mon pied glissant en de profonds ruisseaux,
« Le sable échappe et roule aussi prompt que les eaux.
« De ce bord dangereux Amphitrite est voisine.....
« Où fuirai-je du ciel l'orageuse ruine ?
« Mille fleuves nouveaux m'entraîneront aux mers. ».
Ainsi flottait son ame en des pensers amers;
Et long-temps la tempête au courroux de Borée
Livra ses cheveux blancs et sa tête sacrée.

De mille affreux dangers les tableaux différens
Égarent et ses pas et ses esprits errans.
Telle que l'eau tremblante en un vase d'argile
Réfléchit le soleil, ou la lumière agile
De Phébé, qui rayonne, et, dans l'air voltigeant,
Frappe les hauts lambris de son disque d'argent;
Tel, d'un instant à l'autre, en ses aveugles doutes,
Il change de terreurs, de desseins, et de routes.

Il gravissait les monts, chancelant, effrayé;
Le rameau conducteur dont il est appuyé,

Sous sa main tout-à-coup égaré dans le vuide ;
Trouve un immense gouffre où la Parque le guide ;
Il jette un cri qui fuit dans sa profonde horreur.

Tel qu'au sommet des toits, lorsqu'un prudent couvreur
Marche, portant la tuile ou l'ardoise azurée,
Sur un ais suspendu, route mal assurée ;
Si le frêle appui cède et crie, au même instant
Son col a frissonné, son cœur est palpitant,
Et son œil voit la mort au pied de l'édifice :
Tel, immobile au bord du vaste précipice,
Homère est resté pâle et les cheveux dressés.

Cependant vers le nord les nuages poussés
Laissent briller aux cieux l'étoile matinale.
Phébus, à peine ouvrant la porte orientale,
Voit, du haut de l'Olympe, en de tristes déserts,
Son poète insulté par la pluie et les airs.
Il savait de Junon les rigueurs vengeresses.
« O toi, grand souverain des Dieux et des Déesses, »
Dit-il, « ô Jupiter ! daigne contre Junon
« Protéger ce vieillard nourri sur l'Hélicon.
« Puissé-je le ravir à la Parque jalouse !
« Si tu n'empêches pas que ta superbe épouse
« Toujours par ses fureurs trouble à son gré les cieux,
« J'abandonne mon char, mes coursiers radieux :
« Un autre en saisira les rênes inconnues. »
Phébus se tait ; le Dieu qui tonne dans les nues,
A son fils irrité répond en souriant :
« Pars, et de tes rayons éclaire l'orient.

« Les Nymphes de la terre, interrogeant les heures;
« Demandent qui t'arrête encor dans nos demeures.
« Tes vœux sont prévenus ; j'ai rappelé Junon.
« Ma voix a fait rentrer les vents en leur prison ;
« Éole les retient rugissans sous la chaîne,
« Et la route éthérée est tranquille et sereine. »
Ainsi de l'univers parla l'auguste roi,
Qui force les Dieux même à fléchir sous sa loi,
Lorsque sa chevelure, en signe de colère,
S'agite et fait trembler tout l'Olympe et la terre.

LES chevaux du Soleil en leur rapide essor
Déployaient tout l'éclat de leurs crinières d'or.
Le Dieu lance ses traits, et les collines fument;
Il rit sur l'horizon ; les prés, l'air, se parfument;
Et les sources déjà, plus lentes à courir,
Sentent à son ardeur leurs urnes se tarir.

DANS la prairie encor le faible Méonide
Traîne de ses habits la pesanteur humide;
Un doux rayon les sèche, et, pénétrant son cœur,
Du vieillard tout glacé ranime la langueur.
Homère de son Dieu reconnaît la présence.
L'astre dont tout reçoit la fertile influence,
Tantôt verse la flamme et tempère en ses sens
Les frimas de la nuit et le froid des vieux ans;
Tantôt, de son front chauve écartant leur outrage,
Ses feux trop allumés se voilent d'un nuage.
Ainsi veilla sur lui jusqu'au déclin du jour
Le brillant Apollon, dont il était l'amour.

Au bout des longs travaux de sa pénible route,
La faim, la pâle faim l'eût consumé sans doute,
S'il n'eût pas rencontré sur les côteaux voisins
Une vigne ployant sous le faix des raisins.
Oh! comme alors son cœur tressaillit d'alégresse!
Des pampres généreux dépouillant la richesse,
Il dévorait ces fruits, que d'un éclat vermeil
Pomone colorait aux rayons du soleil.
« O toi, s'écria-t-il, mon secours, ma nourrice,
« Quelle terre est la tienne, ô vigne bienfaitrice,
« Qui fais, comme le miel, couler avec douceur
« Les sources de la vie et la force en mon cœur? »

« AUTREFOIS, répondit la Nymphe libérale:
« Je suivis de Bacchus la pompe triomphale,
« Quand mon père, traînant l'Indien à son char,
« Vint apporter aux Grecs son culte et son nectar.
« Dans cette île riante il célébra des fêtes;
« Et, de grappes ornant nos thyrses et nos têtes,
« On nous vit sur les monts égarer nos transports,
« Et du cri d'évoé! faire trembler ces bords.

« PHÉBUS, qui poursuivait ma course vagabonde,
« Me surprit, et ses feux me rendirent féconde.
« Érigone, conduite en des climats nouveaux,
« Me laissa dans ces lieux l'empire des coteaux,
« Où mes ceps fortunés ont versé l'abondance.
« Tous les ans je revois les Ris, la folle Danse,
« S'enivrer au doux jus de mes pressoirs fumeux,
« Et les vins de Chio se rendre au loin fameux.

« Reconnais donc cette île enrichie, habitée,
« Où non moins que les Dieux Thémis est respectée,
« Où tes pas vont toucher un seuil hospitalier. »
Il sent à ce discours ses genoux se ployer;
Sa faiblesse succombe à sa vive espérance,
Et son cœur oppressé bat avec violence.
Il n'ose abandonner la fille de Bacchus.

C'ÉTAIT l'heure que Pan et le berger Glaucus
Ramenaient les troupeaux, chassés dans la prairie,
Vers l'enclos reculé d'une humble métairie.
Les nuages du soir, rougis d'un feu vermeil,
Prêtaient sur l'horizon leurs voiles au soleil;
Les bois dans la vallée agrandissaient leurs ombres,
Et déjà des hameaux fumaient les toits plus sombres.

HOMÈRE entend les chiens et les bêlantes voix
Des chèvres, des agneaux que hâtaient leurs abois.
Ces fidèles Argus, couple égal en courage,
Qui de jeunes lions avaient le poil sauvage,
L'aperçoivent ensemble, et de rage grondans,
Courent sur le vieillard que menacent leurs dents.
Il pâlit; mais Glaucus fond sur eux, et s'écrie,
Et d'un jet de sa fronde écarte leur furie.
« Vieillard, mes chiens cruels allaient te dévorer,
« Et j'aurais eu long-temps ce meurtre à déplorer, »
Dit le pasteur ému d'une pitié soudaine:
« Eh! qui te fait chercher cette terre lointaine?
« Vieux, aveugle, indigent, car tes habits mouillés
« Ne sont plus que lambeaux dans la fange souillés.

« Sans doute Jupiter sur mes traces t'envoie
« Pour terminer les maux où tu sembles en proie ;
« L'étranger suppliant est protégé par lui.
« Mais, hélas ! est-ce à moi de t'offrir un appui,
« Si, trompant les regards, comme je l'imagine,
« Ta vile pauvreté cache une autre origine ?
« Créophile est mon maître, et ces champs sont les siens.
« Je vis dans un hameau sous le chaume et sans biens,
« Et ne puis partager que mon obscur étable,
« Le fromage et les fruits, mets grossiers de ma table:
« Viens jusques à ces murs qui bordent le chemin.
« Ah ! répondit Homère en lui tendant la main :
« Contemple-moi ; mes yeux fermés à la lumière
« Ne peuvent du palais distinguer la chaumière ;
« Et ta vertu champêtre, utile et doux trésor,
« Enrichit ton foyer mieux que l'argent et l'or. »
Il se tait : le pasteur, aidant sa marche lente,
Guide au chaume voisin sa faiblesse tremblante.

Enfin Glaucus arrive en son humble réduit,
Dont lui-même a formé les murs d'un frêle enduit.
Le seuil en est de roc, et les portes de chêne.
L'étable mugissant, la grange toujours pleine,
S'unissant au bercail qu'il prit soin d'élever,
Offrent l'aspect des biens qu'il a su cultiver.
Dix ormes qu'il planta, dans le ciel se balancent.

Il entre ; à pas pressés les troupeaux le devancent.
Homère défaillant succombait en ses bras.
Sa fille Euplocamie accourut sur leurs pas ;

Vierge qui de l'aurore effacerait les roses;
Son éclat est celui des fleurs à peine écloses:
Six mois encor rendront ses trois lustres complets;
Et sa douce candeur enorgueillit Palès.
Étonnée, attendrie, elle avait joint son père,
Et leurs bras enlacés portaient le vieil Homère.

O Muse, c'est à toi de payer les secours
Qui de ton favori conservèrent les jours.
Dis-nous ce bon pasteur, pieux rival d'Eumée,
La flamme par son souffle en son âtre allumée,
Son hôte à ce doux feu séchant ses lourds habits,
La couche qu'il forma des peaux de ses brebis,
Ses soins de qui sa fille allégeait la fatigue,
Et du peu qu'il avait sa pauvreté prodigue.

Si, pour dire son sort, Homère m'eût prêté
Les ornemens heureux de sa simplicité,
J'aimerais à tracer les mœurs de la cabane
Où celui qui des Dieux est l'immortel organe,
Près d'expirer dans l'ombre à l'insu des humains,
Fut nourri quelques jours par de rustiques mains;
Je peindrais et Glaucus et sa fille innocente,
Conduisant d'un taureau l'épouse mugissante,
Et le sein d'Amalthée entre ses doigts pressé,
Le jonc, l'osier flexible en corbeilles tressé,
Ses conseils bégayant la raison à son frère,
Dont la triste naissance a fait périr sa mère;
A peine il a cinq ans, et ses pas enfantins
Échappés au berceau chancellent incertains.

MÉONIDE se plaît au babil de son âge;
Il sourit à sa sœur, et s'en forme une image;
Son cœur, en l'écoutant, par sa voix enchanté,
Rêve de Nausica la pudique beauté:
Telle apparaît en songe une Nymphe légère.
Que ses récits charmaient la naïve bergère!
Muette, elle oubliait les troupeaux et le lin.
Souvent elle et Glaucus, aux heures du festin,
Captivant leurs regards, leur souffle et leurs oreilles,
N'osaient de ses discours suspendre les merveilles.
O de son entretien admirables attraits,
Dont Apollon jaloux nous ravit les secrets!
Il permit à nos voix de célébrer la guerre,
Et les jours qu'ont troublés les héros de la terre;
Mais ceux que le génie a vu briller aux champs,
Où renaît l'âge d'or et ses plaisirs touchans,
Phébus, qui les réserve à sa lyre sacrée,
Les chante dans l'Olympe aux oreilles d'Astrée.

NOTES

DU CHANT II.

Des reptiles jaloux il craint peu les morsures,
Son essor échappant à leurs vaines censures, etc.

Les erreurs si souvent accréditées sont comme les périls, qui s'évanouissent devant ceux qui les bravent.

Et force un sot critique à trembler pour soi-même, etc.

La décadence des lettres a toujours lieu quand la médiocrité se fait juge; c'est alors que tous les écoliers se croient maîtres, et tous les rhéteurs des Longins.

La plupart des gens du monde perdent leurs graces en portant de graves décisions. Ils peuvent sentir, et rarement juger; il arrive même que des idées fausses, légèrement reçues, les écartent des sentimens vrais : leur opinion n'a rien de fixe. J'ai vu des personnes d'esprit qui en petit comité vous applaudissaient, en public siffler leurs jugemens.

. . . . Ces vers qui se font retenir,
Qui d'abord attaqués vaincront dans l'avenir.

Les pédans épiloguent les mots, et n'aperçoivent pas les choses. On se donne beaucoup de peine en écrivant pour faire ce qu'ils nomment des *négligences de style*. Subligny trouva quatre cents fautes dans l'Andromaque de Racine; elles immortalisèrent plusieurs vers où elles se trouvaient. Des critiques (et elles sont imprimées) accusaient Boileau de ne pas écrire en français. Le génie fait sa langue. Les grammairiens ne nous apprennent pas celle des Pascal, des Bossuet, des

Boileau, des Molière et des Jean-Jacques. Ces hommes créateurs n'existeraient pas s'ils n'eussent fait tête aux injustices et opposé leur système à la routine. Qui ne sait que par Ennius et Lucrèce on attaquait Horace et Virgile? Leur latin était inconnu la veille du jour qu'ils parurent.

On aurait à dire, comme de coutume, que cette remarque ouvre la porte au mauvais goût, si elle pouvait lui être fermée!

Si de tes vers brûlans l'audace encor nouvelle
N'eût blessé l'ignorance à leurs beautés rebelle.

On distingue aisément la différence d'une audace habile et d'une audace bizarre. Les bons esprits sont hardis avec circonspection; leurs plus hautes idées sont claires et nettement exprimées. Les esprits faux en s'élevant se jettent dans le vague.

CHANT III.

AUX bords où de Glaucus est caché l'humble asile,
S'élève un beau palais qu'habite Créophile,
Industrieux mortel, qui dès ses jeunes ans
Traversa de la mer les gouffres menaçans;
Mercure à son commerce avait daigné sourire,
Et l'ancre maintenant enchaîne son navire.
Modeste possesseur des biens qu'il s'est acquis,
Il jouit d'un repos par le travail conquis.
La fortune en son cœur n'engendra point les vices;
Il redoute un vain faste et les molles délices,
Et les poisons exquis des festins somptueux,
De nos mâles vertus piéges voluptueux.
Sa demeure honorée en tout temps s'ouvre aux sages,
Aux mortels dont Bellone a formé les courages,
À ceux dont la parole est l'arme de Thémis
Et foudroie en public les tyrans ennemis,
A ceux qu'ont fait bannir des vertus trop austères,
Aux arts dont un goût pur lui dit tous les mystères,
Aux savans étrangers, souvent même à des rois,
Curieux d'approcher ce doux ami des lois.
Le pauvre au loin ressent sa vaste bienfaisance;
Le luxe des jardins est sa magnificence;
Les doctes entretiens, les champêtres plaisirs,
L'étude et l'amitié, charment tous ses loisirs.

Sa sagesse est au peuple un oracle infaillible.
Tel qu'un sapin touffu, de qui le sein paisible
Est l'abri des oiseaux voltigeant alentour,
Et dont la tête auguste offre à l'aigle un séjour;
Telle des voyageurs sa maison fréquentée
Était depuis un temps de Lycurgue habitée.

Créophile voulut que son fils Agator,
De son char attelé prenant les rênes d'or,
Guidât son nouvel hôte en ses riches domaines;
Et déjà soulevant la poussière des plaines,
S'élancent trois coursiers, et sur l'essieu sifflant,
La roue au loin s'envole en nuage roulant.
Ils vont, et des coteaux ils atteignent les cimes.

Cependant le vieux pâtre a choisi deux victimes,
L'une enfant d'une truie, et l'autre jeune agneau;
Il tend leur col au ciel et plonge le couteau;
Leur sang coule. A sa voix, sa fille vigilante
Sur le feu d'un brasier pose leur chair sanglante;
Dans une urne d'argile elle va puiser l'eau,
Et sur sa tête blonde en charge le fardeau,
Puis revient de Glaucus abreuver le convive.
En ces paisibles lieux le char bruyant arrive;
Elle entend s'arrêter les coursiers bondissans
Qui fumaient de sueur, dans la cour hennissans.
Son vieux père se lève, et le fils de son maître
Descend avec Lycurgue en son réduit champêtre.
« Cher enfant, dit Glaucus, et vous, noble étranger,
« Qui vous conduit tous deux chez un pauvre berger?

« Daignez donc vous asseoir sur la verte ramée.
« Mes pénates obscurs et noircis de fumée
« N'ont point l'éclat brillant des Dieux de vos palais. »
« N'es-tu pas entouré du luxe de Palès? »
Interrompit Lycurgue. « Eh ! quels lambris superbes
« Effacent les pavots relevant l'or des gerbes,
« Ces tapis de gazon, peints de l'émail des fleurs,
« Où de l'aurore humide étincèlent les pleurs,
« Et la vigne étendant sa pourpre sur les treilles,
« Et ceignant ton enclos de ses grappes vermeilles? »
Il disait; vers la table ils sont alors conduits.
Euplocamie accourt leur présenter des fruits;
Un lait pur est versé par une main d'albâtre.
« Quel est donc ce vieillard assis devant ton âtre? »
Dit enfin Agator, de qui les yeux distraits
Long-temps de la bergère ont contemplé les traits.
Glaucus, tu lui contas la rencontre imprévue
De ce vieillard errant, seul, privé de la vue,
Ce que de ses destins Homère avait conté;
Puis de ton jeune maître implorant la bonté:
« Ce mortel, poursuis-tu : semblable aux Dieux suprêmes
« Par ses sages discours les ravirait eux-mêmes.
« Il sait pour le bercail, les coteaux, les guérets,
« Tous les soins qu'ont prescrits Pan, Bacchus et Cérès;
« Mais il n'est point d'un rang à vivre en nos chaumières,
« A porter les tissus de nos laines grossières.
« Un homme en qui respire une telle vertu,
« D'habits pareils aux tiens devrait être vêtu. »
Il dit; mais Agator : « Ah! je cours chez mon père;
« C'est à lui, bon vieillard, d'accueillir ta misère. . . .

« Notre asile toujours s'ouvrit aux malheureux.
« Oui, mon père te doit ses secours généreux.
« Avant que le soleil trace le cours d'une heure,
« Je guiderai tes pas. Toi, Lycurgue, demeure;
« Tes regards se plairont aux beaux lieux d'alentour. »
Il sort, impatient de son prochain retour.
Le berger et sa fille au dehors l'accompagne:
Leurs yeux suivent long-temps son char dans la campagne.
Cependant, ô Lycurgue, Homère est près de toi.
Il entendit ton nom. Muses, révélez-moi
De ces deux immortels les entretiens sublimes.
Tels parleraient des Dieux, rois des célestes cimes,
Jaloux de comparer les attributs divers
De leur pouvoir commun qui régit l'univers.
« Êtes-vous ce Lycurgue, illustre fils d'Eunome,
« Dont les vertus à Sparte ont promis un grand homme,
« Digne du demi-dieu dont sa race descend? »
Ainsi lui parle Homère au front chauve et pensant.
« Rejeton faible encor d'une puissante race,
« Ce Lycurgue est moi-même, oui, vieillard; mais de grace,
« Satisfais à ton tour mes desirs curieux.
« Le flambeau de la vue est éteint dans tes yeux.
« Au gré du vœu commun qui me rappelle à Sparte,
« Un oracle de Delphe ordonne que je parte,
« Lorsque Mélésigène, aveugle comme toi,
« Dans l'île de Chio s'offrira devant moi. »
Ainsi lui dit Lycurgue à l'œil chaste et sévère.
« Je voulais de mon nom dérober le mystère,
« Et toutefois je cède à l'oracle des cieux
« Qui rend à son pays un mortel précieux.

« Mélésigène, hélas! qu'une indigente mère
« Fit naître au bord d'un fleuve, oui, c'est moi, c'est Homère
« Qui, sans pain, sans foyer, et s'abreuvant de pleurs,
« Ignoré sur la terre, y traîne ses malheurs.
« Cache bien le secret que je viens de te dire;
« Mon perfide rival en cette île respire.....
« Puissé-je ici venger l'infortune où je vis!
« Il publie en son nom les chants qu'il m'a ravis,
« Ces chants, utiles fruits d'une pénible étude.
« Il était mon ami; sa noire ingratitude
« A seule de mon cœur rompu le nœud puissant. »
Ainsi parlait Homère au front chauve et pensant.
« Tu ne m'étonnes point; voilà l'homme et ses vices.
« Sparte aussi fut ingrate à mes constans services.
« Tutrice d'un neveu, ma courte royauté
« Au juste successeur céda l'autorité,
« Et la publique estime attachée à ma vie
« Effraya l'intérêt, humilia l'envie;
« D'une cour sans pudeur j'irritai les serpens
« Dont ma fière équité foula les plis rampans.
« Leur langue empoisonnée accusa ma tutelle,
« Fit croire ma vertu trompeuse et criminelle,
« Et la rendit suspecte à mes propres amis,
« Qui me disaient jaloux d'un droit que j'ai remis.
« Le rang de mes aïeux valait-il ma fortune?
« Qu'un citoyen sorti de la foule commune
« Attache quelque honneur au péril d'y monter;
« Pour moi, né près du trône, il n'a pu me tenter.
« Mes desirs vont plus loin. Un exil volontaire
« Contraignit lentement l'imposture à se taire.

« D'ambitieux rivaux, me peignant sous leurs traits,
« Éclairaient d'un faux jour mes sentimens secrets.
« Rien d'un fiel plus amer n'aigrit la calomnie
« Que la vertu rigide et le mâle génie.
« C'est lui qui du mortel confident de tes vers
« T'a dû faire un rival, auteur de tes revers;
« Mais on s'étonnera que l'injuste Ionie
« Ait de ton luth savant méconnu l'harmonie.
« Elle t'avait vu naître et devait te nourrir,
« Ses princes t'honorer, ses peuples te chérir.
« Faut-il que de tes chants le prix soit la misère ? »
« Hélas! lui répondit l'inimitable Homère :
« L'homme sait admirer le luxe aux mains d'argent,
« L'éclat d'un sceptre, et non le mérite indigent.
« Il n'est point de grandeur au poète attachée,
« Sa richesse future en son ame est cachée;
« Plus il crée en ses vers de profondes beautés,
« Plus il faut pour les voir de perçantes clartés.
« Souvent son entretien familier et modeste
« D'un vulgaire bon sens voile un esprit céleste.
« Pareil à la prêtresse, organe respecté
« Du temple par vous-même à Delphe consulté,
« Libre un instant du Dieu qui cause sa furie,
« Voyez-la promener sa vague rêverie;
« Une douceur tranquille est dans ses yeux distraits;
« Elle a d'une autre femme et le port et les traits;
« On ne reconnaît plus la Pythie inspirée,
« Qui du feu du trépied brûlante, dévorée,
« Au fond du sanctuaire ébranlé par sa voix,
« Dicta dans ses transports ses oracles aux rois. »

Lycurgue interrompit : « Tes savantes maximes
« Auraient pu t'enrichir de trésors légitimes,
« Si consacrant tes soins à d'utiles emplois,
« Ta Minerve aux cités avait donné des lois.
« Tel j'ai connu Thalès politique et poète,
« Dont le double talent florissait dans la Crète. »
« J'ai vu, répond Homère : en un songe flatteur;
« Les peuples révérer ton art législateur.
« Donner des lois à l'homme est la première gloire.
« C'est celle que le temps réserve à ta mémoire.
« Ne crois pas qu'obtenant des succès inconnus,
« Thalès égale ensemble et Lycurgue et Linus.
« L'esprit qui perd sa séve en deux sources errantes;
« N'élève point au ciel deux palmes différentes.
« Dans ses vœux, il est vrai, sûre de réussir,
« La vaste intelligence est libre de choisir ;
« Des cerveaux créateurs la puissance est égale,
« Soit que Thémis, ou Mars, ou Phébus la signale :
« Mais à l'un de ces Dieux il se faut asservir,
« Et l'infidélité ne saurait les servir.
« L'homme inspiré du ciel, de qui sur le Parnasse
« Calliope a flatté l'ambitieuse audace,
« Jaloux d'un premier rang, fut-il jamais épris
« De secondes grandeurs et de trésors sans prix ?
« De même l'habitant d'un palais magnifique,
« S'il s'élève au forum une lutte publique,
« Sorti de son repos, de ses superbes murs,
« Va-t-il disputer l'or, briguer des rangs obscurs ?
« Laisse-t-il ses concerts, ses amours, ses délices,
« Pour entendre des cris, voir le meurtre et les vices ?

« Tel est un vrai poète ; amant des fictions,
« Il vit dans le palais de ses illusions. »
« Il est, répond Lycurgue : un lien salutaire
« Qui joint tous les humains, familles de la terre ;
« Ils doivent se servir, l'un l'autre s'éclairer,
« Et du faisceau public ne se point séparer.
« Si des Muses toujours tu demeuras l'esclave,
« Loin des brigues d'état et des périls du brave,
« N'as-tu pas redouté, dans ta jeune vigueur,
« Qu'on osât de ton ame accuser la langueur ? »
« — Non, Lycurgue, celui qui, toujours ferme et sage,
« A dans la vertu pauvre exercé son courage,
« Qui, sans frayeur au bruit des barbares excès,
« Aux méditations livre son ame en paix,
« Qui porte sur son front la candeur toute nue,
« A qui nul homme enfin n'a fait baisser la vue,
« Celui-là n'est point faible. Eh quoi ! les monts déserts,
« Vainement assiégés par la foudre et les airs,
« Immobiles au sein de l'orage qui gronde,
« N'ont-ils pas le soutien de leur base profonde ?
« Ida, qui cependant se rit des Aquilons,
« Des torrens de la nue abreuve les vallons.
« Des passions ainsi dominant la tempête,
« Ma pensée est encor plus calme que sa tête,
« Et versant dans les cœurs ses préceptes divers,
« Compose sa lumière à mille affreux éclairs.
« Si du vulgaire ingrat l'adroite jalousie,
« Enviant mes travaux, les reproche à ma vie,
« Des hommes tels que toi le suffrage obtenu
« Défendra seul mon nom dans les âges connu :

« Car, j'ose l'annoncer, l'heureuse Laconie
« Recueillera bientôt les fruits de ton génie.
« Te dirai-je pourtant ce qu'on m'a dit de toi?
« Ta rigueur inflexible inspire quelque effroi.
« La vertu trop farouche, en s'attirant les haines,
« Fait craindre à tous les cœurs ses menaçantes chaînes:
« A la belle Vénus ils cèdent sans efforts,
« Et les nœuds les plus doux souvent sont les plus forts. »
« Crois-moi, répond Lycurgue: une douce justice
« Ne peut arrêter Sparte au bord du précipice,
« Ni détruire en son sein les vices combattus.
« Pallas lui donnera, non de molles vertus,
« Promptes à se corrompre ou bientôt opprimées,
« Mais une ivresse altière et des vertus armées.
« Ses fils ne verront qu'elle en ouvrant l'œil au jour;
« L'enfance avec le lait en sucera l'amour.
« Je bannirai les arts, dont l'aimable délire
« Isole en les charmant ceux que leur voix attire.
« Mes lois atteignant l'or funeste à ma cité,
« La richesse fuira comme la pauvreté.
« A Vénus j'ôterai son empire suprême,
« Et son voile pudique à la chasteté même.
» Ainsi la volupté perdra tous ses amans;
« Et domptant la Nature en tous ses sentimens,
« Je les veux réunir en une idolâtrie
« Que d'une ardeur jalouse enflamme la Patrie.
« Ah! qu'à son gré l'erreur, démentant le succès,
« D'un code belliqueux blâme un jour les excès:
« Cette Lacédémone étroitement bornée,
« De voisins menaçans par-tout environnée,

« Les vaincra par ses lois ; et de plus grands états
« A peine auront des chefs égaux à ses soldats.
« Souvent la mer efface une île dont les plages
« N'opposent au trident que de rians rivages ;
« Mais sous les hauts remparts de rochers escarpés,
« Qui brisent tous les flots dont leurs flancs sont frappés ;
« Une autre île, au milieu de l'onde qui s'irrite,
« Défie avec orgueil le courroux d'Amphitrite :
« Tels des flots d'ennemis ne pourront engloutir
« L'éternel monument que ma main veut bâtir. »
Ainsi disait Lycurgue à l'œil chaste et sévère.
« Obéis donc aux Dieux, lui répondit Homère ;
« Et que le Spartiate, en marchant aux combats,
« Au bruit des instrumens qui devancent Pallas,
« Adresse un hymne auguste aux Muses immortelles,
« Dont la voix rend la gloire et la honte éternelles.
« Clio dira les lois de ton peuple naissant. »
Ainsi parlait Homère au front chauve et pensant.

Du chaume hospitalier tous deux enfin sortirent ;
La jeune Euplocamie et Glaucus les bénirent ;
Et de leurs soins, dit-on, regrettant les douceurs,
Homère à ses adieux mêla de tendres pleurs.

Lycurgue en s'éloignant dit à Glaucus : « Bon père,
« Souviens-toi que ton hôte est le divin Homère.
« A tous les passagers répète avec orgueil :
« Voyez ces lieux ; Homère est entré sous mon seuil. »
Il dit, prêtant son bras au faible Méonide.
Au devant d'Agator cependant il le guide ;

Et de leur entretien tous deux suivant le cours,
Abrégent le chemin par de graves discours.
Le héros lui demande alors, quel Dieu funeste
Le priva tristement de la clarté céleste.
« Ce fut, lui dit Homère : aux rives de Délos,
« Où d'un peuple étonné captivant tous les flots,
« Ma lyre célébra les enfans de Latone,
« Et leur divin berceau qu'un grand palmier couronne.
« Un soir j'étais assis non loin d'un antre frais,
« Couvert de peupliers et d'odorans cyprès,
« Dont l'autour habitait les cimes orageuses,
« Où les tristes hiboux, les corneilles jaseuses,
« Volaient en bâtissant leur nid voisin des mers ;
« Des vignes tapissaient un roc de pampres verts,
« Riches de grappes d'or à leurs festons pendantes ;
« Quatre sources, versant leurs ondes abondantes,
« Deçà, delà couraient en agiles ruisseaux,
« Et mêlaient sous les fleurs leur murmure et leurs eaux ;
« La mer me découvrait sa liquide étendue.
« Au penchant d'un coteau, Diane toute nue
« Brillait, humide encor des ondes de Téthys,
« D'où ses pieds éclatans à peine étaient sortis.
« Ses Nymphes s'y baignaient, et, par troupes légères,
« Montraient leur sein, leur dos, sur les vagues amères,
« Plongeaient, reparaissaient au flambeau radieux
« De Vesper éclairant l'azur bruni des cieux.
« Moi, je les contemplais. . . . . Ah ! souvent aux poètes
« Diane a fait payer leurs veilles indiscrètes.
« Elle me vit, hélas ! et son arc la vengeant,
« Aveugla mes regards d'une flèche d'argent. »

Il dit ; mais Agator, sur le char qu'il ramène,
Près d'eux s'arrête enfin dans la route prochaine ;
Bientôt sa course emporte à pas précipités
Ses deux hôtes ensemble, assis à ses côtés.

« Vieillard », dit Agator, redoublant la vîtesse
Des coursiers, que du fouet et de la voix il presse :
« Nous touchons les jardins de mon père habités.
« Ah ! que de son palais ne vois-tu les beautés,
« Les portiques d'airain, le marbre des colonnes
« Que l'or des chapiteaux enrichit de couronnes,
« Les deux monstres de bronze au vestibule assis,
« Et les bois d'alentour par le temps obscurcis ! »

Ce peu de mots qu'il dit, au souvenir d'Homère
De ses vastes tableaux retrace la chimère ;
Les vergers tout en fruits et toujours fleurissans,
Les eaux qui jaillissaient en bouillons blanchissans,
Et la sombre fraîcheur des forêts chevelues,
Les grands aigles planant, l'or transparent des nues,
Et le soleil, du haut des lambris éthérés,
Brûlant tout l'horizon de ses feux épurés.
Comme un lac immobile en images liquides
Peint le ciel et les fleurs de ses rives humides,
De ses pensers profonds le fidèle miroir
Réfléchit les aspects qu'il se plaît à revoir.
Il croit d'Alcinoüs approcher l'édifice,
Asile qui s'ouvrit aux pas errans d'Ulysse :
De même Créophile en son riche palais
Prodigue à ses malheurs d'honorables bienfaits.

Un bain tout parfumé répara sa faiblesse;
Un doux lit le reçut au sein de la mollesse,
Et des sucs nourrissans, des flots d'un vin vermeil,
En tous ses sens calmés versèrent le sommeil.

Quels furent les transports de sa reconnaissance!
Créophile bientôt admira l'éloquence
De son hôte immortel, dont le touchant aspect
Sous de honteux dehors imprimait le respect.
Il le fit revêtir d'une blanche tunique,
Des filles de Milet ouvrage magnifique,
Le couvrit de la pourpre, et l'enrichit encor
D'un cothurne enlacé de souples liens d'or.

Soudain rajeunissant les traits de son visage,
Où les rides gravaient les longs chagrins et l'âge,
Apollon rend la force à ses membres nerveux,
En odorans anneaux roule ses blancs cheveux:
Tel qu'instruit par Vulcain, un artisan habile
Mêle à de purs métaux des flots d'argent ductile;
Tel, unissant en lui la grace et la beauté,
Le Dieu revêt son port d'une douce fierté.
Alors au sage Homère apparaissant lui-même:
« Reconnais, lui dit-il, les soins d'un Dieu qui t'aime.
« Ta vie était liée au long tissu de maux
« Que la Parque aux humains file sur ses fuseaux.
« J'ai su, de ton génie éclairant la carrière,
« Des leçons du malheur te prêter la lumière.
« Riche des sentimens en ton cœur médités,
« Ta gloire est l'heureux fruit de tes adversités.

« La Muse qui n'a vu la mer ni le carnage,
« Peint en traits indécis le meurtre et le naufrage;
« Celle qui méconnut les complots des pervers,
« D'un courroux vertueux n'irrite pas ses vers.
« Montre en tes fictions l'indomptable nature,
« Féconde le dépit que t'inspira l'injure;
« Porte aux cœurs tous les traits qui durent te percer;
« Trempe tes vers des pleurs que l'on t'a fait verser;
« Élance-toi d'Athos aux colonnes d'Alcide;
« Peins du Cyclope affreux l'ignorance homicide,
« Les lois, les mœurs des Grecs et leurs arts différens,
« Science que tu dois à tes malheurs errans,
« Et tes seuls souvenirs transmettront d'âge en âge
« Du destin des mortels une immortelle image.
« Thestoride jouit du fruit de ses larcins;
« Le moment est venu d'accomplir nos desseins.
« Ta lyre, par Syrinx aux gouffres disputée,
« Te sera par moi-même en ces lieux apportée;
« Les Muses sur Pégase ont volé la chercher,
« De peur que les mortels n'osassent la toucher.
« Elle ornera le mur où ton rival infame
« Suspend dans les festins son luth sourd et sans ame. »
Ainsi l'encouragea dans ses desseins secrets
Le Dieu qui lance au loin d'inévitables traits.

Un festin se prépare, et déjà Créophile
Voit chez lui s'assembler tous les princes de l'île.
Un sage est avec eux, de qui les purs écrits
Avaient peint la nature en des tableaux fleuris,
Semblable au doux auteur, père de Virginie,

Un grave historien dont le libre génie
Dévoile les flatteurs ou du peuple ou des rois,
Perce l'oubli des temps, le dédale des lois,
Et suit, à la clarté que sa raison fait luire,
L'enfance, les beaux ans, la mort de chaque empire.

L'AÏEUL de Créophile avec eux est entré;
Vieillard, de sa famille en tout temps révéré.
Il sourit quelquefois sous les glaces de l'âge,
Et les rides profonds sillonnent son visage.
Sa barbe à flots épais, blancs comme les frimas,
Couvre et pare son sein. La lenteur de son pas,
Et son dos, que d'un siècle a courbé le passage,
Des regards attendris s'attirent un hommage.
Riche d'expérience et d'un long souvenir,
Aux leçons du passé son œil lit l'avenir.
Élève-t-il la voix? la jeunesse attentive,
Recueillant ses discours, tient sa langue captive.
De ses nombreux enfans, juge, pontife et roi,
Lui seul dans leurs débats interpose la loi,
Brûle l'encens aux Dieux qu'il honore et qu'il aime,
Et fait chérir à tous sa volonté suprême.

DE superbes habits Créophile paré
S'avance; et s'adressant à son hôte sacré:

« QUE ne puis-je t'offrir, étranger respectable,
« Des banquets de Plutus l'appareil délectable!
« Par des libations viens honorer les Dieux
« Et le grand Jupiter qui t'amène en ces lieux.

« Un chantre aimé du ciel et que le peuple admire,
« Charmera ton oreille aux doux sons de sa lyre. »
Ils vont, et dans la salle apparaissant tous deux,
L'essaim des conviés s'écarte devant eux.

Le lâche Thestoride, appelé dans la fête,
Entrait : on le distingue à sa difforme tête;
D'épais et noirs sourcils ombragent son regard,
Où la fausse bonté jette un trouble hagard.
Sa joie a l'air sinistre, et son hypocrisie
Couvre un orgueil jaloux d'une humble modestie.
Ses vertus, ses talens, en public sont vantés.
Homère alors frappant ses yeux épouvantés,
Il avait tressailli : tel que frémit de crainte
Le tribun factieux qui, dans la même enceinte,
Voit près de lui s'asseoir un rigide censeur,
Fier appui de l'État dont il est l'oppresseur;
Devant la vérité son courage est timide :
Tel palpite et bondit le cœur de Thestoride,
Et, soigneux de cacher la pâleur de son front,
De sa frayeur secrète il dévore l'affront.

Sur un siége élevé, d'élégante structure,
Dont un riche tapis formait la couverture,
Homère avec honneur entre tous est placé;
Du splendide festin l'artifice est dressé,
Et des coupes d'argent, avec art façonnées,
Sont d'un breuvage exquis aussitôt couronnées.
On divise les chairs, on partage les mets;
Et consacrant aux Dieux un nectar pur et frais,

Homère les invoque, et sa mélancolie
Se noie aux flots vermeils dont sa coupe est remplie.

« O toi qui sais charmer les heures du repas,
« Chante à cet inconnu Troie et ses grands combats. »
Ainsi, sans le nommer, s'adresse à Thestoride
L'opulent Créophile, et du chantre perfide
Une infame rougeur couvre les traits confus.
« Daigne faire à ton hôte excuser mes refus;
« Ma Muse est sans transports et ma lyre muette. »
Telle fut sa réponse. A la voix du poète,
Méonide surpris reconnaît l'imposteur.
Va-t-il, de tous ses vols ardent accusateur,
Sur le fourbe venger, d'une ame impatiente,
Son amitié jadis en lui trop confiante,
Ou d'un plus lent affront l'accabler noblement?
Minerve, ton secours l'inspire en ce moment.
« Eh bien! si la mémoire à ce chantre est rebelle,
« Mon Apollon, dit-il, me sera plus fidèle;
« Car je connais aussi les Nymphes de Claros. »
Les convives bruyans se taisent à ces mots.

La lyre qu'Apollon avait déjà tendue,
Près du siége d'Homère, aux piliers suspendue,
Par une jeune esclave est remise en ses mains.
« Je vais, dit-il, offrir en exemple aux humains,
« Ulysse châtiant ceux de qui l'insolence
« De ses trésors ravis faisaient leur opulence. »
Thestoride pâlit, et de sa coupe en vain
Ses lèvres essayaient d'épuiser tout le vin;

Son gosier le refuse, et sa main est tremblante.
  Pour toi, tu recueillais ta mémoire flottante,
A ce calme attentif que te faisait prêter
Créophile, déjà soigneux de t'écouter,
Juge digne de l'être, et de qui les oreilles
D'un ignorant ennui n'ont point payé tes veilles.
  Tous, fixant leurs regards, sont plus silencieux
Que ces enfans qu'instruit un prêtre ingénieux,
Sans ouïe et sans parole, observant son visage :
Des deux organes morts il leur créa l'usage;
A son geste parlant enchaînés à la fois,
Leur œil entend les mots que leur dictent ses doigts.

NOTES

DU CHANT III.

Rien d'un fiel plus amer n'aigrit la calomnie
Que la vertu rigide et le mâle génie.

Il suffit d'entreprendre de grands travaux pour s'attirer de grands outrages. Les hommes se rivalisant toujours, disputent même la place que l'on veut occuper dans les temps où ils ne seront plus.

Donner des lois à l'homme est la première gloire.

Cette vérité aura son développement dans le poème que je publierai sur le législateur.

CHANT IV.

ULYSSE combattit dix ans aux champs troyens;
Des chefs, ivres d'orgueil, engraissés de ses biens,
Tyrans de sa famille et des peuples d'Ithaque,
Poursuivaient Pénélope et bravaient Télémaque.
Vainqueur de Polyphème et des mers et du sort,
De Phorcis, Dieu de l'onde, il touche enfin le port.
C'est là qu'un olivier couronne de son ombre
Les Naïades, leur grotte, asile frais et sombre;
Voici le mont Nérite et ses hautes forêts.
Minerve a dissipé les nuages discrets
Qui, voilant le héros, lui cachaient sa patrie.
Il baise avec amour une terre chérie;
Joyeux, tendant les mains aux Nymphes de la mer:
« Naïades, leur dit-il, filles de Jupiter,
« Je n'osais plus, hélas! espérer votre vue.
« Quels dons vous recevrez, ô vous que je salue,
« Si l'auguste Pallas, m'accordant ses secours,
« Conserve mon cher fils et prolonge mes jours! »
Minerve aux yeux d'azur répond au sage Ulysse:
« Sois en paix et t'assure en ma faveur propice;
« Ne songe qu'à punir ces indignes amans
« Qui, rois en ton palais, offrent depuis trois ans
« Un hymen adultère à ton épouse en larmes;
« Elle qui, nourrissant de fidèles alarmes,

« Se tient dans ses foyers, implorant ton retour,
« Et fond en pleurs amers et la nuit et le jour,
« Qui de ses courtisans flatte la douce attente,
« Et, trompeuse envers tous, à toi seul est constante.
« O dieux ! s'écria-t-il : sans ton heureux appui,
« Mes Pénates souillés me verraient aujourd'hui
« Frappé du coup mortel comme le fils d'Atrée.
« Guide par tes conseils ma vengeance éclairée ;
« Sois avec moi, rends-moi ce courage indompté
« Qui renversa de Tros la brillante cité.
« Ah ! si tu m'inspirais ton habile sagesse,
« Si tu m'accompagnais, invincible Déesse,
« Trois cents hommes armés céderaient à mon bras. »
« Espère en mes secours, lui répondit Pallas:
« Je te serai présente en ce pénible ouvrage,
« Et des dévastateurs de ton riche héritage
« La cervelle et le sang, sur les marbres noyés,
« Dans le lieu des festins couleront à tes pieds.
« Mes soins déguiseront les traits de ton visage ;
« Je flétrirai ton corps des rides du vieil âge ;
« Tes longs cheveux dorés vont tomber de ton front,
« Et d'habits indigens tu traîneras l'affront ;
« De tes yeux éclatans je voilerai la flamme,
« Et tous tes ennemis, Télémaque et ta femme,
« Méconnaîtront Ulysse en ta triste laideur.
« De tes porcs engraissés va trouver le pasteur.
« Le temps n'a pas changé le cœur du vieux Eumée ;
« Ton fils en est chéri, ta Pénélope aimée.
« Cours aux champs qu'Aréthuse embellit de ses eaux ;
« Au tombeau de Corax il mène les troupeaux

« Dont ses soins ont accru la richesse nombreuse,
« Et qui, nourris de glands, s'abreuvent d'eau fangeuse.
« Calme en l'interrogeant tes desirs curieux;
« Demeure près de lui, tandis que de ces lieux
« J'irai jusques à Sparte, en beautés si fertile,
« Et du roi Ménélas perçant l'auguste asile,
« Ma voix sur ses vaisseaux rappellera ton fils,
« Qui, te cherchant par-tout, demande si tu vis. »

ELLE a dit. Le héros, que guide la vengeance,
Semble un vieillard courbé par l'âge et l'indigence.
Sous le chaume voisin à peine il est entré,
Que d'Eumée aussitôt l'empressement sacré
L'accueille au nom des Dieux, et, sans le reconnaître,
L'entretient en pleurant des vertus de son maître,
De son maître attendri, dont les ressentimens
S'éveillent au seul nom des coupables amans,
Vils mortels qu'en secret le bon pâtre condamne.

MAIS du séjour des rois arrive en sa cabane,
Télémaque affligé, qui, sur les vastes flots,
Courut chercher Ulysse à Sparte et dans Pylos.
Il voit l'hôte inconnu que lui présente Eumée.
Hélas! par des tyrans sa jeunesse opprimée
N'ose dans son palais conduire un étranger
Qu'en vain contre l'insulte il voudrait protéger;
Et le roi qui l'écoute: « Ami, t'osé-je dire
« Le chagrin qu'à mon cœur ton infortune inspire,
« Au récit des forfaits qu'un homme tel que toi
« Dans sa maison troublée endure malgré soi?

« Es-tu docile au joug ? Un oracle céleste
« Sema-t-il en ton peuple une haine funeste ?
« Des frères, de leur sang honorables soutiens,
« N'ont-ils pu te défendre ? Es-tu trahi des tiens ?
« Que ne suis-je encor jeune, ou plutôt né d'Ulysse,
« Ou bien lui-même enfin, que l'auguste justice
« Ramenât tout-à-coup ! . . . . Cet espoir est permis.
« Tombe ma tête alors sous les coups ennemis,
« Si de tels scélérats je ne causais la perte,
« En rentrant aux foyers de ce fils de Laërte !
« Ou seul contre le nombre, en fussé-je accablé,
« Plutôt devant mon seuil, par leurs mains immolé,
« Périr et ne plus voir ces artisans de crimes,
« Mes hôtes leurs jouets, et mes femmes victimes
« De leurs impurs amours qu'il me faudrait souffrir,
« Mes vins les enivrer, et mon blé les nourrir,
« Sans qu'un jour annonçât ma vengeance prochaine !
« Les peuples de ces bords n'ont pour moi nulle haine, »
Dit le prince. « Au milieu des périls que je cours,
« Des frères sont à l'homme un utile secours;
« Mais je ne puis aux miens reprocher ma disgrace.
« Jupiter ne donna qu'une tige à ma race;
« Du lit d'Arcésion naquit Laërte seul,
« Dont Ulysse est sorti, seul fruit de mon aïeul.
« Ulysse n'eut que moi, rejeton inutile.
« Ce qu'ont produit de chefs et de rois dans leur île,
« Samos, Dulichium, Zacinthe aux bois touffus,
« Et la sauvage Ithaque, où mon père n'est plus,
« Sont autant d'ennemis dont la brigue fatale
« A la reine ma mère offre leur main rivale.

« C'est en vain qu'elle fuit leurs indignes liens;
« Retenus par l'espoir, ils dévorent mes biens,
« Et dans la main des Dieux repose la vengeance.
« Pasteur, va chez la reine, et que ta diligence
« Lui révèle en secret mon retour de Pylos;
« N'instruis qu'elle : je crains les chefs et leurs complots. »
Le berger enlaçant sa chaussure grossière,
Part. Minerve le voit sortant de la chaumière;
Elle y vient sous les traits d'une jeune beauté :
Sa taille et son maintien brillent de majesté.
Pallas, non loin du seuil, au roi se manifeste,
Et se cache à son fils sous un voile céleste.
Les chiens l'ont aperçue, et, sans jeter d'abois,
Reculant à l'écart, la flattent de la voix.
Le roi, qu'elle avertit d'un signe de la tête,
La suit hors de l'enceinte, et près d'elle s'arrête.
« Ingénieux Ulysse, il est temps de parler, »
Lui dit-elle : « à ton fils tu peux te dévoiler.
« De tous vos ennemis conjurant la ruine,
« Marchez vers la cité; ma présence divine
« Sera prompte à vous suivre, et combattra pour toi. »
Sa verge d'or à peine avait touché le roi,
Que le plus beau tissu, tunique éblouissante,
Revêtit de son corps la force renaissante;
Son teint qui se brunit reçoit un lustre pur,
Et sa barbe plus jeune ondoie en flots d'azur.
Minerve fuit; il rentre, et son fils à sa vue,
L'imaginant un Dieu, prosterné, l'ame émue;
Tremble, et déjà ces mots de sa bouche ont volé :
« Quels changemens en toi frappent mon œil troublé!

« Tes habits ni tes traits ne sont restés les mêmes.
« Serais-tu de l'Olympe un des maîtres suprêmes?
« Ah ! prends-nous en pitié ; nos respects solennels
« Offriront les vœux, l'or, le sang, à tes autels. »

« NON, répondit le roi si long-temps misérable ;
« Je ne suis pas un Dieu : qu'ai-je aux Dieux de semblable
« Hélas ! je suis ton père, objet de tant de pleurs,
« Qui laissai ta jeunesse en butte aux longs malheurs. »
D'un baiser paternel alors goûtant les charmes,
Il mouillait son cher fils et la terre, de larmes;
Et lui, doutant qu'un père à ses vœux fût rendu,
A ses embrassemens n'avait pas répondu.
« Dieu trompeur, lui dit-il, non, tu n'es point Ulysse;
« N'accrois pas mes chagrins par un tel artifice.
« Jamais aucun mortel n'eut ces divins secrets
« De vieillir tout-à-coup, de rajeunir ses traits.
« Comment un indigent, humble et courbé par l'âge,
« D'un habitant des cieux a-t-il pris le visage? »

LE sage roi lui dit : « Sors enfin, mon cher fils,
« Du long étonnement qui trouble tes esprits;
« Ils ont trop méconnu ton père et sa tendresse.
« Crois-tu qu'un autre Ulysse en ces murs apparaisse ?
« Voilà ce triste Grec toujours infortuné.
« Je rentre après vingt ans aux lieux où je suis né,
« A l'aide de Pallas, mon conseil et mon guide;
« Tantôt sous les habits d'un mendiant timide,
« Tantôt sous l'appareil de riches vêtemens.
« Elle a seule produit de si prompts changemens ;

« Car les Dieux habitant au séjour du tonnerre,
« Font de l'homme à leur gré la gloire ou la misère. »
En achevant ces mots, le héros s'est assis;
Et pressé tendrement sur le cœur de son fils,
Leurs plaintes, leurs soupirs, sont les douces prémices
Des larmes dont ensemble ils goûtent les délices.
Ils confondent leurs cris, leurs sanglots redoublés:
Ainsi que les vautours, les aigles désolés,
Dont l'oiseleur ravit la famille nouvelle
Qui ne pouvait dans l'air fuir encor sous leur aile,
Tous deux se lamentaient, et de larmes sans fin
Le soleil les eût vus noyés à son déclin,
Si d'un soin inquiet le jeune Télémaque
N'eût demandé quel Dieu mit son père en Ithaque.
Ulysse lui conta ses courses sur les eaux,
Les dons d'Alcinoüs et ses légers vaisseaux
Qui d'eux-mêmes voguaient, plus prompts que la pensée.
Mais quand son fils, nommant une foule insensée
D'adversaires tout prêts à s'armer contre lui,
S'informe de quels bras il attend un appui:
« J'ai pour moi, répond-il, Jupiter et Minerve.
« Quel plus grand défenseur prétends-tu qui nous serve?
« Tu les verras paraître à l'heure des combats,
« Quand les arrêts de Mars jugeront nos débats. »
Il dit, et, réprimant un cœur dont il est maître,
Il ordonne à son fils de ne le plus connaître,
L'envoie en son palais, dont il prend le chemin.
Voilé de ruse, il marche un roseau dans la main,
Ceint de lambeaux honteux, vieillard pauvre et débile.
Il revoit la fontaine, ornement de la ville,

Qu'abreuve de ses flots le limpide trésor.
Ithacus la bâtit, Nérite et Polictor.
Un bois de peupliers entoure son eau pure;
Du front d'un haut rocher, sous leur froide verdure,
Elle coule; un autel la couronne de fleurs,
Qu'aux Nymphes de son onde offrent les voyageurs.

Le roi s'avance, il touche au seuil de sa demeure,
Par le Dieu des banquets profanée à toute heure.
Là, se mêlant aux voix qui forment des concerts,
Le son d'un luth divin se répand dans les airs.
Il entre enfin; Minerve à la troupe insolente
Veut qu'il tende humblement une main suppliante,
Et qu'à ces chefs pervers déguisant ses destins,
Il mendie autour d'eux le rebut des festins.
Son examen sur tous fixa des yeux terribles.
De ces cœurs endurcis que d'injures sensibles,
Que d'affronts essuya sa feinte pauvreté!
Quel courroux respirait en son humilité,
Quand par ces mots prudens il glaçait Amphinome!
« Rien de tout ce qui vit n'est plus faible que l'homme.
« Quand la santé l'anime et que le sort lui rit,
« L'aspect des maux futurs est loin de son esprit;
« Mais par un seul revers la fortune mobile
« Accable de douleur son courage débile.
« Prince, voilà le cœur des malheureux humains;
« Il change au gré des jours nébuleux ou sereins.

« Jadis heureux, j'osai me souiller d'injustices,
« Me fiant en ma race, en mes destins propices,

« Et l'homme apprend de moi que des Dieux bienfaisans
« Il lui faut, sans orgueil, recevoir les présens,
« Loin d'imiter ces chefs qui, par leur noire trame,
« Ruinent la maison, déshonorent la femme
« D'un mortel qui bientôt reverra ses amis :
« Je le crois ; il s'approche, et pour vous je frémis
« Si vous n'évitez pas sa rencontre fatale
« Lorsqu'il mettra le pied sur sa terre natale ;
« Car ce palais ouvert au héros irrité
« Ne peut vous réunir sans être ensanglanté. »
Il dit, et non moins fier, menaçant Eurymaque,
De tous ses traits moqueurs il repoussait l'attaque.
Ce prince osait offrir au vainqueur des cités
Le vil joug de la glèbe en des champs écartés,
L'assurant que Palès nourrirait sa vieillesse
S'il voulait de ses bras occuper la paresse.
« Eurymaque, dit-il à ces mots insultans,
« Si, la faux à la main, aux longs jours du printemps,
« Nous dépouillions un pré de sa riche verdure,
« Mon labeur atteindrait à jeun la nuit obscure ;
« Si des bœufs attelés, d'âge et de force égaux,
« Engraissés dans l'étable, endurcis aux travaux,
« Ouvraient devant nos pas la terre à la charrue ;
« Les sillons de mon soc étonneraient ta vue ;
« Si le fils de Saturne, allumant les combats,
« Ceignait mon front d'un casque, armait de fer mon bras ;
« Aujourd'hui, me voyant le premier aux batailles,
« Raillerais-tu la faim qui crie en mes entrailles ?
« Injurieux mortel ! tu te crois un grand cœur
« Parmi ce peu de chefs, comme toi, sans vigueur ;

« Mais qu'Ulysse apparût à ses Dieux domestiques,
« Ta fuite, en s'échappant sous ces larges portiques,
« Trouverait bien étroit l'espace de leur seuil. »
C'est ainsi que des chefs il réprimait l'orgueil.
Tantôt, de leur orgie égayant le tumulte,
Le vagabond Irus lui fait un lâche insulte;
Tantôt dans un repas l'attend un autre affront;
Le pied d'une victime est lancé vers son front.
Cependant il se tait et déguise sa rage
Par un triste sourire, homicide présage.

RAILLÉ par ces cruels, et frappé de leurs coups,
De son fils qui s'irrite il suspend le courroux.
Pour imposer silence à leur fougue indiscrète,
Minerve arrache enfin la reine à sa retraite,
Et veut, charmant les cœurs de ses amans rivaux,
Éblouir son époux à ses attraits nouveaux.
Sa tristesse long-temps oublia la parure;
A ses traits affligés les pleurs faisaient injure:
Minerve dans ses yeux versa les doux pavots.
Ses membres, sur un lit étendus en repos,
Sommeillaient mollement, et la sage immortelle
Par de célestes dons sut la rendre plus belle.
Un parfum, de son teint rajeunit les couleurs,
Essence qui baignait Vénus, ceinte de fleurs,
Lorsqu'elle allait guider le cortége des Graces:
Telle aussi, conduisant deux femmes sur ses traces,
Pénélope à sa cour fit admirer ses traits.

ULYSSE entend gémir ses fidèles regrets,

Et présent, il la voit qui pleure son absence.
Que le jour paraît lent à leur impatience!
Elle craint ses tyrans, et n'ose interroger
Cet hôte qu'à sa vue elle croit étranger:
Mais sitôt que la Nuit, ténébreuse Déesse,
Eut des libations interrompu l'ivresse,
Et séparé les Grecs au lourd sommeil rendus,
Pénélope, semblable à Diane ou Vénus,
Descend; un trône est là près d'un feu qui pétille;
En son double contour l'or et l'ivoire brille,
Ouvrage qu'enrichit l'habile Icmalion;
Sous les pieds se déploie une épaisse toison.
La reine se plaça sur cet antique siège.
Des beautés la suivaient, de qui les bras de neige
Enlèvent et la table et tous les alimens,
Les coupes où Bacchus enivrait les amans;
Jettent hors des trépieds un reste d'étincelles,
Et livrent un bois sec à des flammes nouvelles.
Sur un siége voisin, orné de son tapis,
Pénélope ordonna qu'Ulysse fût assis,
Lui demanda son nom, son destin et sa ville;
Et quand le sage Ulysse, en ruses si fertile,
Usant pour se cacher de soins fallacieux,
En un discours flatteur l'éleva jusqu'aux cieux;
« Hélas! gloire et beauté, dit la fille d'Icare:
« Les Dieux m'ont tout ravi, depuis qu'un sort barbare
« Poussa vers Ilion les Grecs et mon époux.
« Son retour me rendrait des jours sereins et doux;
« Lui seul pourrait donner quelque lustre à mes charmes:
« Un funeste démon m'a condamnée aux larmes.

« Ce que peuvent compter de princes absolus,
« Samos, Dulichium, Zacinthe aux bois touffus,
« Forme avec ceux d'Ithaque une ligue jalouse,
« Voulant que de l'un d'eux je me rende l'épouse.
« Mon domaine est en proie et par eux dévasté;
« Je ne préside plus à l'hospitalité.
« Tout mon cœur se consume à desirer Ulysse.
« Ces Grecs pressaient l'hymen que fuit mon artifice;
« Un Dieu sut me ravir à leur espoir déçu.
« D'un grand voile entrepris achevant le tissu,
« Princes, de mon époux la vie est terminée,
« Leur dis-je : retardez mon nouvel hyménée;
« Souffrez, car mes fuseaux travailleraient en vain,
« Que ce lin funéraire, ouvrage de ma main,
« S'achève, et de Laërte honore la poussière,
« Quand l'éternelle mort aura clos sa paupière.
« Les Grecques ne pourraient, sans me le reprocher,
« Voir cet homme opulent sans linceul au bûcher.
« Je dis, et chaque jour faisait croître ce voile
« Dont la nuit, aux flambeaux, je détruisais la toile.
« Les chefs, trompés trois ans, espérèrent toujours;
« Un autre an s'écoulait, puis des mois, et des jours.
« Mes esclaves sans soins me laissèrent surprendre;
« Le reproche éclata; je ne pus me défendre :
« Il fallut terminer l'ouvrage insidieux.
« Rien ne me défend plus d'un hymen odieux;
« Ma famille le presse; et mon fils, de qui l'âge
« Souffre impatiemment tous ses biens au pillage,
« Déjà peut gouverner l'honneur de sa maison;
« Jupiter et les ans ont mûri sa raison. »

Ainsi parlait la reine au patient Ulysse,
Qui de son désespoir allégeant le supplice,
Jura que son époux, errant aux bords crétois,
Reviendrait chargé d'or et des présens des rois,
Que de tous les rivaux la troupe épouvantée
Verrait fondre sur eux sa Thémis irritée.
La sage Pénélope, incrédule à ces bruits,
Cède aux témoins nombreux par Ulysse produits;
Il dit ses traits, son port, signes indubitables,
Et joint les vérités au tissu de ses fables.

QUELS pleurs en l'écoutant sont par elle versés!
Ainsi les blancs frimas par Zéphir amassés
S'écoulent des sommets sous de chaudes haleines,
Et les fleuves grossis débordent dans les plaines;
Tels les pleurs sur sa joue en longs ruisseaux épars,
Coulent pour le héros, présent à ses regards.
Lui, plein d'émotions que son ame recèle,
Sans pleurs, sans mouvement, la contemple, et sur elle
Ses yeux semblent fixer des prunelles de fer.
Sa pitié l'eût trahi; mais il sait l'étouffer.

PÉNÉLOPE commande à ses femmes dociles
Le respect pour son hôte et tous leurs soins utiles,
Veut qu'on lave ses pieds en des flots odorans.
Soudain, hâtant ses pas ralentis par les ans,
Se dispose Euryclée à ce pieux office.
C'est elle qui, du roi vénérable nourrice,
Dans ses fidèles bras le reçut en naissant,
Et toujours ses regrets pleurent son maître absent.

Elle apporte à ses pieds une cuve brillante ;
Puis en de froides eaux verse une onde bouillante.
Ulysse détournait des clartés du foyer
Son genou que blessa la dent d'un sanglier ;
Son esprit attentif craint que la cicatrice
Aux yeux observateurs soudain ne le trahisse.
L'esclave en la baignant la sentit sous sa main ;
Elle laisse avec bruit retomber sur l'airain
L'humide pied d'Ulysse, et la cuve frappée
Roule, épanchant ses flots sur la terre trempée.
Pleine alors d'alégresse et pleurant à la fois,
Euryclée en sanglots sent expirer sa voix ;
Et touchant le menton de son auguste maître :
« Cher Ulysse ! c'est toi ! .... n'ai-je pu te connaître
« Qu'à l'instant, ô mon fils, où ma main t'a pressé ! »
Déjà vers Pénélope un regard adressé
Portait de ce retour la nouvelle imprévue ;
Minerve détourna ses esprits et sa vue.
Le roi, dont Euryclée a glacé tous les sens,
En sa gorge qu'il serre interrompt ses accens ;
Et l'attirant vers lui : « Silence, ô ma nourrice !
« Toi qui donnas ton lait à l'enfance d'Ulysse,
« Pourquoi veux-tu sa perte ? Infortuné long-temps,
« Au sein de sa patrie il rentre après vingt ans....
« Ah ! puisqu'un Dieu t'apprit ce que j'ai voulu taire,
« Silence ! que tout autre ignore ce mystère ;
« Ou bien, entends ces mots, les effets les suivront :
« Quand mes fiers ennemis à mes pieds tomberont,
« J'ajouterai ta mort aux coups inévitables
« Qui frapperont ici mes esclaves coupables. »

Offensante menace ! Euryclée à son roi
Atteste de son cœur l'inébranlable foi.
Tout ce désordre échappe aux regards de la reine,
Que vers son hôte encor la tristesse ramène.
« Elle va naitre, hélas ! dit-elle en ses regrets :
« L'aurore qui me doit ravir à ce palais.
« Je veux, aux chefs rivaux proposant une lutte,
« Dresser douze piliers aux traits d'Ulysse en butte;
« Si l'un d'eux tend son arc et d'une adroite main
« Fait passer une flèche en douze anneaux d'airain,
« J'abandonne pour lui ma demeure adorée,
« A l'hymen, aux plaisirs, aux beaux jours consacrée,
« Et présente à mon cœur, même dans le sommeil. »
Le roi de sa sagesse approuva le conseil;
Mais l'heure enfin les rend à leur lit solitaire,
Et sur une toison qu'il étend sur la terre,
Se couche le héros qui veille dans la nuit.
Des jeux impurs des chefs il entendait le bruit,
Ses femmes en leurs bras, et leur joie insolente.
Comme de chiens naissans la mère vigilante
Contre un homme inconnu jette des hurlemens,
Ainsi hurlait son cœur en ses secrets tourmens.
Sa chaste épouse aussi se plaint dans sa demeure :
« Perce-moi de tes traits, Diane, et que je meure.
« Déesse, prends ma vie, ou qu'un vent furieux,
« M'enlevant tout-à-coup dans les routes des cieux,
« Me jette au sein des flots de l'Océan avare.
« De même ont disparu les filles de Pandare,
« Orphelines en proie à la haine du ciel.
« Vénus les nourrissait de nectar et de miel,

« Et Junon leur donna la beauté, la prudence,
« Diane un noble port, Minerve la science,
« Au-dessus de leur sexe élevant ces deux sœurs.
« De leurs tendres hymens préparant les douceurs,
« Un jour monta Cypris aux voûtes éternelles;
« Tandis qu'elle implorait les bontés paternelles
« Du Dieu qui tient la foudre, et dont les yeux ouverts
« Toujours veillent au sort de ce triste univers,
« Ravie à son insu par l'aile des Harpies,
« L'une et l'autre beauté fut livrée aux Furies.
« Ah ! que leur vol ainsi m'emporte dans les airs,
« Ou perce-moi, Diane, et des nœuds les plus chers
« Et d'Ulysse au tombeau que l'image me reste.
« Pour moi tout autre époux serait vil et funeste.
« Quel mortel de son sort n'endure la rigueur,
« Si de larmes, le jour, rassasiant son cœur,
« La nuit, il cède enfin au sommeil qui l'entraîne,
« Doux calme qui suspend le plaisir et la peine?
« Moi je veille, et dans l'ombre un Dieu cruel me suit.
« Ulysse à mes regards s'est montré cette nuit,
« Tel il quitta nos bords. Mon cœur, à ce prodige,
« Palpitait, crut le voir.... et non un vain prestige. »

L'AURORE avait paru sur son trône doré;
Ulysse, que réveille un accent éploré,
Entend sa triste épouse, et songe que peut-être
La voilà qui s'approche et vient le reconnaître.

LEURS tourmens vont finir, ainsi que les destins
Des chefs pour qui le jour ramène les festins.

De toute arme avec soin dépouillant son asile,
Le roi les fit cacher pendant la nuit tranquille;
Son fils les transportait, marchant devant ses pas,
Qu'un flambeau d'or en main illuminait Pallas.

En un joyeux banquet mille signes funestes
Menaçaient les amans des vengeances célestes;
Ils riaient, et Minerve, égarant leurs esprits,
D'une affreuse amertume empoisonnait ces ris;
Leurs mets étaient sanglans, leurs yeux remplis de larmes,
Et leurs cœurs agités de confuses alarmes;
Un homme ami du ciel était assis entre eux.
« Quelles sont vos douleurs ? dit-il : ah ! malheureux,
« Vos têtes et ces lieux sont couverts de nuages. . . . .
« Quels sanglots vous poussez ! quels pleurs sur vos visages !
« Des lambris de ces murs l'or est ensanglanté.
« Je vois tout ce palais maintenant habité
« De pâles morts qui vont peupler l'Érèbe sombre ;
« Le soleil disparu cède la terre à l'ombre. »
Un souris dédaigneux répond à ces avis ;
On veut qu'un guide sûr le conduise au parvis,
Qu'il aille au loin chercher la lumière éclipsée.
« Ma route par moi seul me sera mieux tracée, »
Leur répond tristement l'homme inspiré des Dieux.
« Mes pieds me guideront, mes oreilles, mes yeux;
« J'ai pour fuir cet asile un esprit qui m'éclaire. »
Il s'éloigne, et des Dieux leur prédit la colère,
Qui déjà leur apprête un sinistre repas.

La reine, dont Minerve accompagne les pas,

De son nouveau dessein prépare l'artifice.
Elle va prendre l'arc et les flèches d'Ulysse,
Prêtes à leur porter et la guerre et la mort.
Ces armes qu'autrefois et sur un autre bord
Donna le fils d'Euryte au héros qu'elle pleure,
Et qu'Ulysse en partant laissa dans sa demeure.
Pénélope s'assit, mit l'arc sur ses genoux,
Et l'arrosa de pleurs versés pour son époux.
Enfin elle sécha ses abondantes larmes,
Et, tenant le carquois et les funestes armes,
Alla soudain trouver ses amans orgueilleux.
Des esclaves portaient le fardeau précieux
De tout l'airain utile au combat qui s'apprête.
La divine mortelle au portique s'arrête;
Deux femmes l'appuyaient; un long voile flottant
Ombrageait de ses plis son visage éclatant.

« O vous qui dévorez le fertile héritage
« D'un roi que son absence expose à cet outrage,
« Superbes chefs, dit-elle : en ce lieu conjurés
« Pour me donner des nœuds de mon cœur abhorrés;
« Si vos prétextes vains ne cachent d'autres brigues,
« Il est temps, disputez le prix de vos intrigues.
« Oui, si l'un d'entre vous tend cet arc de sa main
« Et fait passer un trait en douze anneaux d'airain,
« J'abandonne pour lui ma demeure adorée,
« A l'hymen, aux plaisirs, aux beaux jours consacrée,
« Et présente à mon cœur, même dans le sommeil. »

SES soins font aussitôt élever l'appareil

Qui doit servir de but aux flèches aiguisées ;
Aux mains du pâtre Eumée elles sont déposées.
Il pleurait à l'aspect des armes de son roi.
L'altier Antinoüs, injuriant sa foi,
Raillait ce bon vieillard et ses touchantes larmes ;
De sa rustique main les chefs prennent les armes.
Leur fol orgueil pensait tendre l'arc aisément ;
Ils sont loin de prévoir que pour leur châtiment
Eux-mêmes recevront ses premières blessures,
Et de la main d'Ulysse, objet de leurs injures,
Qui, sorti de l'enceinte où leurs débiles bras
Exerçaient l'instrument de leur prochain trépas,
De Philète et d'Eumée éprouvant la tendresse,
Livrait ses mains, son front, à leur douce caresse,
Se découvrant enfin aux yeux des deux pasteurs,
De son riche domaine antiques serviteurs.
Il convint qu'après lui, reparus dans la salle,
Ils viendraient à sa main donner l'arme fatale.
  Cependant les rivaux, faibles d'ame et de corps,
Sur son arc inflexible usaient de vains efforts ;
Aucun n'en put courber la roideur immobile :
Et Télémaque seul, prenant l'arme indocile,
out prêt à la ployer, fit pâlir leur orgueil ;
Mais son père attentif l'arrêta d'un coup d'œil,
Et, de l'humble indigence affectant la bassesse,
Demanda d'essayer sa force et son adresse.
  Dirai-je le débat aussitôt élevé,
Par quels noms offensans Ulysse fut bravé ;
Comment son jeune fils termina la querelle,
Et quels mots il adresse à la reine fidèle ?

« Ma mère, reprenez le lin et les fuseaux;
« Rentrez; et surveillez vos femmes, leurs travaux:
« De cette arme à nous seuls appartient l'exercice. »
Étonnée, elle sort, et pour son cher Ulysse
Verse un torrent de pleurs par le sommeil calmé.

De l'arc vengeur enfin le héros est armé.
Télémaque avertit la nourrice Euryclée
De fermer le palais, de n'être point troublée
Si, durant ses travaux, de confuses rumeurs
Jusques à son oreille apportent des clameurs.

A cet ordre secret chaque porte est fermée
Par le sage Philète et le prudent Eumée,
Qui rentre au même instant, l'œil fixé sur le roi.
Lui, d'un regard tranquille en ce moment d'effroi,
Examine à l'écart si l'arme entière et sûre
N'a pas des vers rongeurs éprouvé quelque injure.
Et tel que, pour former des sons mélodieux,
Un homme habile monte un luth harmonieux,
Et pose un doigt léger sur la corde sensible;
Tel, ayant sans effort courbé l'arme terrible,
Il attire le nerf soudain abandonné,
Qui rend un son pareil à la voix de Progné.
Les princes interdits changent tous de visages;
Et du grand Jupiter annonçant les présages,
La foudre réjouit le héros éclairé
Par les avis du Dieu dont l'appui s'est montré.
Sur la table voisine il prend un dard rapide,
Nu, séparé des traits dont l'amas homicide,

Pressé dans le carquois, y cachait le trépas.
Il s'assied; son grand arc obéit à son bras;
Le trait aigu, chassé par la corde qui tremble,
Part, siffle, et, traversant les douze anneaux ensemble,
Dans les portes au loin va plonger tout son fer.

« Télémaque, dit-il, je viens de triompher.
« Rougis-tu de ton hôte ? et d'une main débile
« Lance-t-il loin du but une flèche inhabile ?
« Ai-je à tendre cet arc épuisé ma vigueur,
« Et des mépris des chefs mérité la rigueur ?
« Voici l'heure où ces Grecs, pleins d'un joyeux délire,
« A table vont goûter le doux chant et la lyre,
« Qui des heureux festins font le charme et le prix. »
Ses sourcils menaçans avertirent son fils,
Qui déjà ceint d'un glaive et prenant une lance,
Vers le siége d'Ulysse au même instant s'avance,
Terrible, armé d'un fer homicide et brillant.

Alors de ses lambeaux le roi se dépouillant,
S'élance au vaste seuil; et là, ses mains guerrières
Répandant à ses pieds ses flèches meurtrières,
Il fait à tous les chefs entendre ce discours:
« Sans peine j'ai vaincu dans ce premier concours;
« Mais d'un but tout nouveau je vais tenter la gloire.
« Veuille encor Apollon m'accorder la victoire! »
Et son trait dirigé menace Antinoüs,
Au moment que ce prince, aveuglé par Comus,
Tient les deux anses d'or d'une coupe élevée,
Qui porte le nectar à sa lèvre abreuvée.

Il n'envisageait pas son malheureux destin.
Qui l'eût pensé, qu'un homme au milieu d'un festin,
Eût-il une vigueur égale à son courage,
Seul entre tant de chefs commençât le carnage?
Le trait fuit; à la gorge il perce Antinoüs,
Et tranche de son col les flexibles tissus.
La coupe de sa main tombe; son front s'incline;
Un noir ruisseau de sang jaillit de sa narine;
Son pied chasse la table, et loin d'elle poussés,
Roulent les alimens sur la terre versés.
Les chefs, que fait pâlir cette mort imprévue,
En tumulte levés, jetant par-tout la vue,
Cherchent, autour des murs, des boucliers, des dards;
Aucun trait, aucun fer ne brille à leurs regards.
Ils menacent Ulysse, et soudain: « Ah perfide!....
« Tu paîras de ta main l'imprudence homicide....
« C'est fait de toi: c'est là le dernier de tes coups....
« Ta victime est un prince illustre parmi nous....
« Ta dépouille aux vautours sera bientôt livrée. »
Ils accusaient l'erreur de sa flèche égarée:
Les insensés, hélas! ignorans de leur sort,
Étaient prêts à tomber au piége de la mort;
Et les fixant d'un œil plein d'une affreuse joie,
« Lâches! m'attendiez-vous des rivages de Troie? »
Dit Ulysse: « je vis, et consumant mes biens,
« Vous forciez mon épouse à trahir ses liens,
« Vos feux souillaient le lit d'esclaves infidèles,
« Sans redouter les lois, les Dieux armés pour elles;
« L'inévitable mort enfin plane sur vous. »
De frayeur à ces mots les chefs pâlissent tous.

Contre l'arrêt fatal ils cherchent un asile ;
Et d'Eurymaque en vain l'imposture inutile,
Chargeant le prince mort de leurs crimes divers,
Veut lui laisser ce poids à porter aux enfers ;
En vain par des présens il croit fléchir Ulysse.
« Eurymaque, dit-il, s'armant pour son supplice !
« Dussiez-vous, me comblant de richesses et d'or,
« Me donner tous vos biens et mille autres encor,
« Je ne reposerai mes mains de ce carnage
« Que si tout votre sang lave tout mon outrage.
« La fuite et le combat sont vos derniers recours;
« Et tentez la retraite ou défendez vos jours,
« Vous n'échapperez point à la Parque fatale. »
C'est alors qu'en ces mots où la rage s'exhale,
Eurymaque s'écrie à ses pâles amis :
« Tirez le glaive, et tous, l'un par l'autre affermis ;
« Trompons le vol des dards à l'abri de ces tables.
« Repoussons-le du seuil, et de cris redoutables
« Allons remplir la ville au sortir du palais ;
« Cet homme aura lancé le dernier de ses traits. »
Au même instant rugit sa fureur allumée,
D'un glaive au double fil elle s'avance armée ;
Le roi lance une flèche, et son dard le perçant,
De son foie entr'ouvert a déjà bu le sang.
Il jette là son glaive ; et dans sa chute roule
Un siége qui se brise, un vase qui s'écoule,
Et tombe, allant frapper la terre de son front.
Écumant, il expire ; et d'un coup non moins prompt,
Télémaque vainqueur fait périr Amphinome.
Après lui meurt Pisandre, Agélas, Eurynome,

Amphimédon, Polybe, Euriade, Élatus,
Par le fer dévorés, par la flèche abattus.
Aux voûtes de la salle, agitant son égide,
Pallas jette l'effroi sur la troupe timide
Des princes qui tombaient l'un sur l'autre expirans,
Où combattaient encore autour d'Ulysse errans.
Pareils à ces taureaux que, dans une prairie,
D'insectes altérés tourmente la furie,
Dans la saison ardente où s'alongent les jours;
Et tels que d'un sommet s'élancent les vautours
Sur des oiseaux en proie à leur tranchante serre,
Et dont le vol craintif, s'abattant sur la terre,
Réjouit l'oiseleur qui tient ses rets tendus :
Tel fond Ulysse armé sur les chefs éperdus;
L'air était plein des cris de leurs têtes frappées,
Et des flots de leur sang les murailles trempées.

APRÈS un long combat, le roi, de toutes parts,
Cherche si quelqu'un d'eux, soustrait à ses regards,
Put échapper vivant à sa main meurtrière;
Il les voit en un lit de sang et de poussière
L'un sur l'autre entassés, ainsi qu'au bord des eaux
Les poissons qu'un filet, en ses amples réseaux,
Sur le sable attira loin de la mer blanchie,
Étalés au soleil qui leur ôte la vie.

LE chantre Phémius, vers un seuil retiré,
Fuyait le noir destin aux amans préparé.
Debout et dans ses mains tenant un luth sonore;
Entre un double projet son cœur flottait encore.

Aux genoux du vainqueur ira-t-il se jeter ?
Ira-t-il, embrassant l'autel de Jupiter,
S'asseoir au vestibule où de tant de génisses
Laërte et sa famille ont fait des sacrifices ?
Quand ses esprits émus se furent consultés ;
Près d'un siége enrichi de ses clous argentés
Il dépose sa lyre, et court aux pieds d'Ulysse.
« Épargne-moi, dit-il : j'implore ta justice.
« Redoute d'immoler un chantre harmonieux,
« Qui célèbre en ses vers les héros et les Dieux,
« Qu'instruit son seul génie, et tout plein des pensées
« Que Jupiter lui-même en sa tête a versées.
« Je ne vins point ici m'enrichir de tes biens ;
« Je vins, ainsi que toi, reconquérir les miens,
« Et moi-même chanter, pour confondre un perfide,
« Des vers, mes seuls trésors. . . ravis par Thestoride. »

O surprise! à ce nom qu'Homère a prononcé,
Thestoride aussitôt se lève courroucé.
Tous les regards sur lui se confondent ensemble ;
Et pâlissant de rage : « Indigne vieillard ! tremble,
« Toi qui, par la Discorde introduit parmi nous,
« Penses flétrir mon nom d'un insulte jaloux. »
Il dit, saisit une urne et menace sa tête.
D'un signe impérieux Créophile l'arrête.

« J'AI troublé vos festins, dit le fils de Méon :
« Mon infortune espère un généreux pardon,
« Créophile : cet homme a fait mon indigence ;
« Ses larcins impunis appelaient ma vengeance.

« Je suis Mélésigène, et de vos citoyens
« Mille ont pu me connaître aux bords ioniens. »
Thestoride éperdu s'efforçait de répondre;
Lycurgue par ces mots fut prompt à le confondre :
« Lâche imposteur! j'ai vu le trouble de tes sens
« Quand cet ami des Dieux éleva ses accens.
« Osas-tu devant nous chanter en sa présence?
« Ton crime révélé m'explique ton silence.
« Respecte des neuf sœurs le digne nourrisson;
« Ton sort à tes pareils servira de leçon.
« Le temps découvre enfin les nudités arides
« De ceux qui se paraient de dépouilles perfides.
« Ah! pourquoi souilles-tu ces murs hospitaliers,
« Toi qui veux au Génie enlever ses lauriers? »

THESTORIDE cherchait une furtive issue.
La Honte consternée, humble, baissant la vue,
Lui fait de son remords un importun témoin,
Et, le voilant de pourpre, elle l'entraîne au loin.

MAIS du haut de leur trône, au sein de l'Empyrée
Où coule de leurs jours l'éternelle durée,
Les Dieux jettent enfin des regards complaisans
Sur l'infirme vieillard qui doit vaincre les ans.
Minerve, qui lui prête une lumière pure,
Et Vénus, dont sa Muse avait vu la ceinture,
Et Vulcain, et ce Dieu, la splendeur de Délos,
Jeune et fier du carquois résonnant sur son dos,
Et Mercure, inventeur des arts et de la lyre,
Émus de la pitié qu'Homère leur inspire,

Imploraient Jupiter pour celui dont la voix
Fonda tous leurs autels et leurs premières lois.
Junon seule, des cieux auguste souveraine,
Garde un ressentiment qu'elle surmonte à peine,
Depuis que ce mortel, d'un œil contemplateur,
Atteignant de l'Ida la sereine hauteur,
Vit sa couche embaumée, et découvrit aux Muses
Jupiter en ses brâs endormi par ses ruses.

« BELLE Junon, lui dit le monarque du ciel:
« La haine ne doit pas verser aux Dieux son fiel.
« Laisse aux hommes, que l'âge et le malheur consume,
« De ses bouillans poisons la subtile amertume.
« Qu'Homère obtienne un temple en de paisibles lieux,
« Où son luth enflammé le rende égal aux Dieux.
« Va, Mercure; dis-lui ce que vient de résoudre
« Le roi du monde, armé du redoutable foudre. »
Il dit; à ses talons mettant ses ailes d'or,
Sa verge d'or en main, Mercure prend l'essor;
Et tel qu'un feu, rival des brillantes étoiles,
Dans le sein de la nuit s'écoule et fend ses voiles,
Tel se précipita dans le vague de l'air
Son vol prompt et docile aux lois de Jupiter.

DÉJA sous des berceaux mené loin des convives,
Homère entretenait ses tristesses pensives;
Il sentit approcher le petit-fils d'Atlas,
Dont par un léger bruit l'air annonça les pas.
« Fils de Méon, lui dit le messager céleste :
« Le sort n'a plus pour toi d'inclémence funeste.

« Jupiter veut qu'ici, d'honneur environnés,
« Se succèdent tes jours sereins et fortunés.
« Paye au jeune Agator les bienfaits de son père ;
« Dis-lui par quels secrets tu sais instruire et plaire,
« Et comment sous les doigts, en accords toujours sûrs,
« Un luth perce le ciel de ses sons clairs et purs.
« Les nombres cadencés ne sont rien sans la flamme
« Qui brûle dans les vers où se prodigue l'ame :
« Qu'il sache apercevoir les Nymphes dans les bois,
« Écho sous les rochers image de la voix,
« Le Dieu d'un bruyant fleuve ou d'un lac taciturne ;
« Jupiter le plus grand des enfans de Saturne,
« Et son frère qui peut, en ses gouffres mouvans,
« Montrer la nuit du Styx aux regards des vivans.
« Par nous seuls tout respire, et malheur au poète
« Qui croit les Dieux absens et Cybèle muette !
« Daigne instruire Agator, et que dans l'univers
« Ses fils, de race en race allant chanter tes vers,
« Forment un peuple errant sous le nom d'Homérides,
« Armés par Apollon de ces flèches rapides
« De qui le vol atteint l'homme nu des forêts,
« Les guerriers sous le fer et les rois sous le dais. »
Il dit, et dans les airs fuit d'une course agile
Loin du fils de Méon, plein d'un charme tranquille,
A ses honneurs futurs d'avance souriant.
Tels furent les destins d'Homère mendiant,
Et la gloire, et la paix qui fuit long-temps la gloire,
Couronna sa vieillesse au temple de Mémoire.

FIN.

ALEXANDRE,

POÈME

EN QUATRE CHANTS.

Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes ?

(MONTESQUIEU, *Esprit des lois.*)

Je ne donnerai point à la publication de ce poème un faste pédantesque, en citant les ouvrages anciens et modernes où j'ai fait des recherches. Les hommes éclairés savent que Quinte-Curce, le Lucain de l'histoire, a défiguré celle d'Alexandre, et ne peut satisfaire un lecteur qui aime l'exactitude des faits. D'ailleurs le poète ne doit pas prouver ce qu'il dit par des notes érudites, comme le moraliste ou l'historien ; il faut qu'il entraîne par son inspiration, et qu'il laisse croire qu'un Dieu le fait parler.



Qui sait mieux affronter ces hazards redoutables
Où les instants heureux font les jours mémorables?
Ton Cœur dans le repos se croirait avili,
Et les prospérités ne l'ont point amolli.

ALEXANDRE, POÈME.

CHANT PREMIER.

JE chante ce guerrier de la race d'Alcide,
Qui, soumettant l'Asie à sa gloire homicide,
Fit oublier Cyrus et les rois ses rivaux,
Et dont le seul Neptune arrêta les travaux.

O Muse qu'adorait le grand cœur d'Alexandre,
Qui d'Achille honorant la poétique cendre,
Enviait au héros, sous la tombe endormi,
Son chantre impérissable et son fidèle ami,
Calliope, dis-moi quel sombre ennui dévore
Ce vainqueur désarmé brûlant de vaincre encore.

LES Macédoniens, pour la première fois,
De leur chef belliqueux suspendaient les exploits;
Leurs plaintes s'exhalaient, trop long-temps étouffées;
Ils succombaient enfin au poids de leurs trophées,
Et leurs rangs tout poudreux montraient de vieux débris
Par la victoire usés, par la guerre appauvris;

La fatigue domptait l'invincible phalange
Qu'il avait entraînée aux bords voisins du Gange.
Trois fois il l'exhorta de traverser les flots ;
Les soldats consternés poussèrent des sanglots :
Et lui, d'un ton superbe accusant leur faiblesse :
« Eh bien ! lâches, fuyez, retournez dans la Grèce ;
« Dites que votre roi, trahi par ses soldats,
« Dans l'Asie a trouvé de plus fidèles bras ;
« Je passerai le fleuve et vaincrai sans vos armes. »
Il dit, et dans son camp ne vit plus que des larmes.
Son courage étonné s'émut de tant de pleurs ;
Lorsque, prêtant sa voix aux publiques douleurs,
Cœnus ôte son casque, et d'un front intrépide
Lui porte des soldats la prière timide :
« O grand roi, cède aux pleurs que tu nous vois verser ;
« Ce muet désespoir ne doit pas t'offenser :
« Notre zèle est sans doute inutile à ta gloire ;
« Ta mâle autorité, mère de la victoire,
« Ignore le refus de servir tes projets,
« Et de tous les mortels te fera des sujets.
« Mais vois nos fronts où l'âge a gravé nos services ;
« Vois nos corps sillonnés de larges cicatrices.
« Ta course infatigable, après mille combats,
« Comme tes ennemis a vaincu tes soldats.
« Quel bien reste en nos mains maîtresses de la terre ?
« La guerre a consumé le butin de la guerre ;
« Armes, chevaux, trésors, Mars a tout dévoré,
« Et jamais de tes lois ton camp n'a murmuré.
« Ah ! si non moins que nous plongés dans la détresse,
« De leur femme éloignés, languissent de tristesse,

« Ceux que depuis un mois arrête en leurs vaisseaux
« Un orageux hiver et le courroux des eaux,
« Daigne enfin écouter la pitié qui te crie ;
« Permets que nos regards, tournés vers la patrie,
« Mesurent tant de mers et de vastes pays
« Franchis par ton armée et par elle envahis.
« Nous doutons si nos pas, ramenés sur leur trace,
« En pourront traverser le rédoutable espace.
« Arrête, et par-delà les courses de Bacchus,
« Ne va pas attaquer des peuples non vaincus :
« Pour te suivre en ton vol, regarde qui nous sommes ;
« Tes desirs sont d'un Dieu, tes soldats sont des hommes.
« Ils osent t'implorer ; mais soumis à ta loi,
« Commande, ils marcheront, prêts à mourir pour toi. »
Cœnus dit; les clameurs jusqu'aux astres montèrent :
En foule aux pieds du roi les vieillards se jetèrent,
Et du jeune héros l'orgueil silencieux
Repoussa froidement ces pleurs séditieux.
Rien n'ébranla jamais sa fermeté constante,
Et déjà, loin de tous, retiré dans sa tente,
Il s'indigne de voir des obstacles humains
Ravir au bout du monde une palme à ses mains.
Non : des Dieux se liguaient, jaloux de sa fortune.
Qui les a conjurés ? C'est toi, puissant Neptune.
Tu ne peux oublier qu'autrefois son orgueil
Du long siége de Tyr osa braver l'écueil,
Et que, la dépouillant de sa ceinture humide,
Il jeta dans les mers une route solide,
Qui bientôt s'éleva sur les flots étonnés.
De supplices hideux tes bords environnés,

Signalant un succès remporté par sa rage,
De tes fils immolés étalaient le carnage.
Tyr en son sang baignée et brûlant sur les eaux,
Vit combler tous ses ports, embraser ses vaisseaux.
Neptune conservait l'image de ces crimes.

Sa formidable voix dans le fond des abîmes
Des fleuves de l'Asie assembla le concours.
Tous ces Dieux qui vers lui précipitent leur cours,
Font aussitôt mugir sa demeure liquide.
Le tortueux Méandre et le Tigre rapide,
Le Tanaïs, l'Euphrate, et l'Hyphase, et l'Indus,
Mille autres chez Téthys à grand bruit descendus,
De leurs nombreux torrens confondent le murmure.

Neptune aux bras puissans, à la vaste ceinture,
Se lève au milieu d'eux, et d'un ton courroucé :
« Quel est, s'écria-t-il : ce mortel insensé,
« Qui, fier d'avoir soumis Tyr et Sidon plaintives,
« Du dernier Océan vient menacer les rives ?
« Dieux et Nymphes des eaux, pourquoi vers tous mes bords.
« Roulez-vous tant de sang, de débris et de morts ?
« Sont-ce les corps des Grecs et de leur Alexandre,
« Ou bien ceux des Persans que vous deviez défendre,
« Ceux des rois indiens que vos flots ont livrés,
« Et qui sur leur défense étaient mal assurés ?
« Des remparts de rochers, d'écumantes barrières,
« N'ont-ils pu des états protéger les frontières ?
« Un homme a-t-il bravé cent gouffres dévorans
« Et les peuples armés qu'appuyaient vos torrens ?

« Quoi donc ! suis-je trahi ? La victoire effrénée
« Traîne-t-elle l'Asie à son char enchaînée ?
« Ce conquérant fougueux vient-il comme autrefois
« Détruire les cités où fleurissent mes lois ?
« Avez-vous oublié son effort téméraire,
« Qu'il osa contre moi ce que n'a pu mon frère,
« Reculer mon empire, et dans son sein grondant
« Opposer une digue au pouvoir du trident ?
« Fleuves, torrens, parlez, dites pourquoi vos ondes
« Ne l'ont pas englouti dans leurs vagues profondes ? »
Ainsi se fit entendre aux fleuves écumans
Le Dieu qui de la terre émeut les fondemens.

LE Granique, dont l'urne au mont Ida cachée
S'écoule en cent détours vers Cyzique épanchée,
Avait abandonné son lit marécageux,
Et vers l'humide cour hâté ses pas fangeux.
Il s'indigne, il gémit, se rappelant l'outrage
Que du roi de Pella lui fit l'heureux passage.

« QUELLE honte, dit-il au souverain des mers :
« Renouvellent en moi tes reproches amers ?
« Alexandre a vaincu mes ondes soulevées.
« Par d'insultans discours il les avait bravées.
« L'Hellespont dont les flots n'ont pu nous retarder,
« Croirait-il qu'un ruisseau pût nous intimider ?
« Cria-t-il à ses chefs qu'épouvantaient mes rives ;
« Il menaça de l'œil mes Nymphes fugitives.
« Bellone allait fixer les destins suspendus
« Entre les descendans d'Hercule et de Cyrus,

« J'allais voir ou la Grèce ou l'Asie opprimée ;
« Vingt peuples attaqués par une faible armée.
« Quel aspect différent présentaient mes deux bords ?
« Là, tout vain appareil ; là, tout ame et ressorts :
« Là, des chefs pleins d'orgueil et pauvres de science ;
« Là, de vieux combattans, riches d'expérience.
« Un calme affreux régnait, et tous, prêts à lutter,
« Se mesurant encor, paraissaient hésiter.

« POURQUOI, sourd aux avis que Memnon fit entend
« Arsite empêchait-il qu'on réduisît en cendre
« Les greniers abondans, les guérets nourriciers,
« Et vint-il au passage attaquer des guerriers,
« Qui, mieux que par le fer vaincus par la famine,
« Sans ce combat livré marchaient à leur ruine ?

« ALEXANDRE, enflammé d'un magnanime espoir,
« S'applaudit d'un succès qu'il sait déjà prévoir.
« Lui-même va guider une part de l'armée,
« Parménion l'autre aile, et soudain Ptolémée
« Suit les Péoniens en mon lit descendus.
« Des cris tumultueux sont alors entendus.
« Le clairon a sonné ; tout part et fuit la terre.
« Le roi sur un coursier qu'il dompta pour la guerre
« Monte, et surveille encore, avant de s'élancer,
« Les Grecs que mon courroux s'efforce à repousser.
« Les défenseurs nombreux de mon second rivage
« Font pleuvoir sur leur tête un homicide orage
« De cailloux et de traits sifflans de toutes parts.
« Le faible escadron plie et se rompt sous les dards.

« Aussitôt emporté d'une noble furie,
« Ralliant tous les siens à sa voix qui s'écrie,
« Le terrible Alexandre, au milieu de mes flots,
« Entraîne à l'autre bord trente mille héros.
« Son superbe coursier, sur l'onde ensanglantée,
« Élève en hennissant sa crinière irritée.
« Sur une trace oblique il nage et s'affermit.
« Du poids des bataillons mon cours entier gémit.
« Un choc de boucliers, d'armes étincelantes,
« Fait fuir dans les roseaux mes Naïades tremblantes.
« Soldats contre soldats, chevaux contre chevaux,
« Se disputent mes bords, se heurtent sur mes eaux.
« De Persans vers la plage un gros se précipite;
« Memnon avec ses fils pousse leur brave élite;
« Ils ont pour eux le nombre et mes rocs menaçans,
« Et les Grecs ont contre eux le gouffre et les Persans:
« Mais leur chef indompté s'élance, et son courage
« Surmonte les Persans, le gouffre et le rivage.
« Je l'ai vu, couronné d'un casque éclatant d'or,
« Où deux ailes d'argent déployaient leur essor;
« Le soleil éclairait son terrible visage.
« Sa lance enfin se brise; il pousse un cri de rage,
« Court, appelle un des siens, qui d'un bras empressé
« Lui montre de la sienne un reste fracassé;
« Prenant son large glaive, il renverse Niphate,
« Fait rouler Artaxerce, et vole à Spitridate,
« Gendre de Darius, prince jeune et puissant,
« Épris des voluptés de son hymen récent.
« Dans l'Ionie, hélas! préparant une fête,
« Son épouse l'attend.... et recevra sa tête.

« Alexandre plongeait le glaive dans son cœur ;
« Quand Résace accouru fondit sur le vainqueur ;
« Et sur son casque d'or précipitant la hache,
« Fit voler en éclats l'honneur de son panache.
« Sa tête s'offre nue au fer levé sur lui.
« Clitus est là, Clitus, vaillant et sûr appui,
« Qui, sauvant la victime et prévenant Résace,
« Abat d'un coup tranchant le bras qui la menace.
« Là, sous des javelots, parmi des glaives nus,
« Les rapides coursiers de frondes soutenus
« Renversent les Persans, foule épaisse et timide,
« Que la fuite abandonne au cimeterre avide.

« UNE troupe, debout, vers la pente d'un mont,
« Oppose à la victoire un immobile front ;
« Vieux ramas d'Argiens transfuges et corsaires,
« Qui vendaient aux Cyrus leurs exploits mercenaires.
« Nés Grecs, devant des Grecs ils n'ont pu reculer.
« Seuls contre tant de bras qui les vont immoler,
« Dans les rangs des vainqueurs ils cherchent des victimes.
« J'admirai, je pleurai leurs fureurs magnanimes,
« Désespoir du courage, effort audacieux,
« Dont Alexandre encor triompha sous mes yeux. »

AINSI parlait le fleuve, et gonflés de colère,
Les Dieux marins grondaient sous les flancs de la terre.
Un même trouble émut le perfide Cydnus,
Qui, dans les champs au loin ceints des monts Amanus ;
Baigne les murs détruits de l'antique Lyrnesse,
Ceux de Tarse, et des bois couverts d'une ombre épaisse ;

L'antre où naquit Typhée, épouvante des cieux,
Géant dont les cent bras menacèrent les Dieux.
L'œil se plaisait à voir sur de molles arènes
Ses Nymphes se jouer, dangereuses Sirènes,
De qui les douces voix attiraient sur son bord
Les hommes appelés dans les rets de la mort.

Malheur à qui tentait leur demeure glacée !
Il ne revoyait plus son épouse empressée,
Ni ses fils pleins de joie, accueillir son retour.
Son corps allait, roulant aux plages d'alentour,
Joindre ses ossemens aux dépouilles errantes
Qui flottaient sous les joncs, dans les eaux transparentes,
Jouets inanimés des filles de Cydnus.
L'une d'elles : « Vers nous mille bruits parvenus
« Des conquêtes des Grecs fatiguaient nos oreilles.
« Éphèse relevant ses fumantes merveilles,
« Les cités qui du Pont environnent les eaux,
« Sarde aux puissans remparts, Milet riche en fuseaux,
« Courbaient au nouveau joug une tête soumise.
« Les murs jadis témoins des regrets d'Artémise,
« Où de l'art de Memnon s'épuisa la vigueur,
« Avaient dans un long siége illustré leur vainqueur.
« Salmacis en gémit, et, d'effroi consternée,
« Cacha de son amant la tête efféminée :
« Ses pleurs, disant par-tout la honte de ses fers,
« Nous présageaient l'affront d'un semblable revers.

« Bientôt couvrant nos bords de son armée entière,
« Trempé, noir de sueur, de sang et de poussière,

« Alexandre apparut à notre œil étonné ;
« Il admira Cydnus d'ombres environné,
« Son lit, son clair azur, et son cours non rapide,
« Qui sur un sable d'or roule un argent limpide.
« Il nous vit sous les bois folâtrer et courir ;
« De verdoyans tissus, jaloux de nous couvrir,
« Invitaient ses regards altérés de nos charmes.

« JEUNE héros, lui dis-je : abandonne tes armes ;
« Dépouillé de ton casque et de tes vêtemens,
« Tempère ici l'ardeur de tes membres fumans.
« Plonge-toi dans les eaux et lave la souillure
« Qui cache de ton front la beauté fière et pure.
« De mes embrassemens goûte la volupté ;
« Viens et descends au lit d'une Divinité.

« LE guerrier déposa son glaive et son armure.
« Qui jamais eût pu croire, à son humble stature,
« Que cet athlète nu, si faible à nos regards,
« Défiât l'univers dans la lice de Mars ?
« Roseau frêle, il nageait, et des Nymphes timides
« L'entraînaient à sa perte entre leurs bras humides ;
« Déjà cédaient aux flots ses membres engourdis,
« Que de philtres glacés la Parque avait roidis.
« Ce Dieu, l'effroi des mers et de la terre ensemble,
« Saisi par les frissons, ce Dieu pâlit et tremble ;
« De son œil belliqueux la lumière s'éteint ;
« Sa voix si redoutable et soupire et se plaint ;
« La vague triomphante en murmure de joie :
« Mais la foule des Grecs lui disputant sa proie,

« Aussitôt plonge, nage, et l'enlève à son cours.

« On dit que, dans sa tente, il reçut les secours
« Des disciples du Dieu que révère Épidaure ;
« Qu'en ce péril obscur il sut briller encore ;
« Que d'un fils d'Esculape il protégea l'honneur ;
« Et qu'averti de craindre un suc empoisonneur,
« Un même instant le vit, buvant la coupe amère,
« Montrer à l'accusé la lettre mensongère,
« Et, vainqueur d'un soupçon justement combattu,
« Braver plutôt la mort qu'avilir la vertu ;
« Car tel fut le récit qui trompa notre attente.
« Tout sembla concourir à sa gloire insultante.
« Bellone et les Destins se déclaraient pour lui,
« Et soumirent Cydnus au joug qu'il avait fui.
« Rends justice, ô Neptune, à notre onde fidèle ;
« Notre seule faiblesse a trahi ta querelle :
« Des fleuves plus puissans, troublés d'un lâche effroi,
« Ont cédé sans combat un passage à ce roi. »

À ces mots s'avança, d'un aspect redoutable,
L'Euphrate, soutenu par le Tigre indomptable,
Enfans du mont Taurus, frères impétueux,
Qui, séparés long-temps par un cours tortueux,
S'embrassent en plongeant dans les mers azurées
De leurs fronts de taureaux les dix cornes dorées.
« Quoi ! fille de Cydnus, dit l'Euphrate en courroux :
« Ce reproche odieux s'adresse-t-il à nous ?
« Eh bien ! je le déclare au terrible Neptune,
« Nos vœux ont d'Alexandre appelé la fortune.

« Il nous vengeait des rois qui nous ont opprimés.
« Pour quelles lois, pour qui nous fussions-nous armés?
« Des Cyrus, nos voisins, j'ai vu la barbarie
« Dépouiller, ravager l'opulente Assyrie,
« Les Mèdes succéder aux Chaldéens soumis,
« Et les Perses dompter les Mèdes ennemis.
« Babylone, autrefois de sa gloire si vaine,
« Des cités d'Orient n'est plus la seule reine;
« La flamme dévora les créneaux orgueilleux
« De ses murs couronnés de jardins merveilleux;
« Xerxès brûla son temple, il attrista Ninive.
« Eh ! de quels souverains notre onde était captive!
« Des rois dans les langueurs et la pourpre amollis,
« De leurs pères guerriers descendans avilis;
« Des soldats ébranlés aux premières alarmes,
« Appesantis sous l'or qui brillait en leurs armes;
« Des femmes, vils troupeaux nuit et jour observés
« De ces monstres humains par le fer énervés.
« Darius conduisait ce confus assemblage.
« Ses ponts, au loin jetés, insultaient à ma rage.
« L'insensé! j'entendis son orgueil se flatter
« De détruire ces Grecs qu'il ne put arrêter.
« La victoire trompa sa barbare espérance;
« Il reparut bientôt, déchu de sa puissance,
« De sa fuite par-tout ramassant les débris,
« Pâle, sans diadème, à ses peuples surpris
« Montrant encor d'un roi la majesté forcée
« Sur un front où d'Issus la honte était tracée.
« Le Grec le poursuivit, et mes ponts désertés
« Par aucun défenseur ne furent disputés;

« Triste effet des terreurs que sème une défaite,
« Qui, frappant les vaincus, égarent leur retraite;
« Précieux avantage aux savans fils de Mars,
« Que n'endort point leur gloire au milieu des hasards,
« Dont la valeur, pressant les ennemis en fuite,
« Précipite sur eux le vol de sa poursuite,
« Surprend, disperse, abat les partis ralliés,
« Jaloux de relever leurs fronts humiliés,
« Et, par le seul effroi terrassant leurs cohortes,
« Des cités en courant ouvre par-tout les portes.
« Arbelle ainsi livra ses timides remparts.
« Il vint de Babylone étonner les regards,
« Cet Alexandre, enfin seul maître de nos villes.
« Mazée, adroit flatteur, dont les respects serviles
« Avaient long-temps régné sur l'altier Codoman,
« Court aux pieds du vainqueur abaisser le turban;
« Lui-même le conduit : déjà l'armée en foule
« Par vingt portes d'airain à pas bruyans s'écoule;
« Et, frappant l'air de cris, un peuple admirateur
« Ouvre ses rangs profonds au char triomphateur :
« Il roule en des chemins que mille fleurs parfument,
« Éclairés tout-à-coup par des feux qui s'allument,
« Au bruit des luths, des voix, et des jeux solennels,
« Et des vierges en chœur entourant les autels.
« Le héros contemplait l'immense multitude,
« Et son col incliné, sa rêveuse attitude,
« Son regard fier et doux sur les soldats errant,
« Voilaient tous ses plaisirs d'un calme indifférent,
« Soit que ce fils des Dieux voulût aux yeux vulgaires
« De son orgueil charmé dérober les mystères,

« Ou soit qu'enfin, lassé de ces flatteurs accens,
« Il crût que les mortels lui devaient leur encens.

« L'ÉLITE de ses Grecs, les fiers Argiraspides,
« Et des Thessaliens les escadrons rapides
« L'escortaient, précédés du vieux Parménion.
« Ce triomphe enchantait les yeux d'Éphestion.
« Cratère commandait la phalange invincible;
« Rempart de vieux soldats, corps pesant et flexible
« Qu'on voit d'un prompt airain s'entourer, se couvrir,
« S'étendre et se presser, se fermer et s'ouvrir,
« S'alonger en colonne ou s'ébranler en masse,
« Et de ses quatre fronts opposer la menace;
« Légion que forma Bellone à ses leçons,
« Et qui fit de mortels tant de larges moissons.
« En long ordre marchaient les nations captives;
« Là, des enfans en pleurs; là, des mères plaintives;
« Des rois traînés aux crins d'impétueux coursiers;
« Des filles, tendres fleurs, partage des guerriers.
« Tous les peuples venus de l'Inde et d'Arménie,
« Et du golfe Arabique, et des mers d'Hyrcanie,
« D'armes, d'habits, de mœurs, de langage divers,
« Voguaient sous les palmiers dont mes bords sont couverts;
« Mille rames frappaient mon onde au loin blanchie,
« Et coupaient la verdure en son sein réfléchie;
« Même foule suivait mes rives et mon cours.

« BABYLONE admira ce superbe concours;
« Le héros, qui puisait dans ses vieilles richesses,
« Comme par les exploits vainquit par les largesses,

« Des Mages révérés acheta le parti,
« Consacra de Bélus le temple rebâti,
« Défendit le carnage aux troupes réprimées,
« Rassura, protégea les villes opprimées;
« Et sa clémence, encore habile à conquérir,
« De ceux qui le craignaient le fit par-tout chérir,
« Sans ravage étendit son empire et sa gloire,
« Et sut forcer des murs fermés à la victoire. »

Ainsi parle l'Euphrate, et ses profonds accens
Se prolongent au sein des gouffres mugissans.
Tel qu'en un vaste orage, où cent foudres pressées
Des mains de Jupiter sont à la fois lancées,
Le sifflement des airs qui se mêle à leurs voix,
Remplit de bruits lointains les rochers et les bois:
Tels, au séjour humide où leurs voix se confondent,
Par de bruyans discours les fleuves se répondent.
Là, murmurent tous ceux qu'Alexandre a vaincus;
L'Halys, et le Jourdain, et l'indigent Lycus.
Il peint ce grand combat qui prit le nom d'Arbelle,
Spectacle dont l'horreur en lui se renouvelle.
Ce n'est point ce passage étroit et dangereux,
Piége où s'étaient jetés les Persans trop nombreux,
Quand les Grecs, s'appuyant des Naïades voisines,
Étendus dans la plaine et gardant les collines,
Égorgeaient l'ennemi, dont tous les rangs livrés,
Ne pouvant se mouvoir, combattaient resserrés;
C'est une arène immense aux chevaux aplanie,
Où flotte aux yeux des Grecs l'Inde et la Perse unie.

Les champs étincelaient de feux, d'or et de fer,
Comme aux clartés du soir brille une vaste mer.
O nuit où tressaillait la terre d'épouvante !
Hécate se couvrit d'une robe sanglante,
Sombre augure, éclairci par un nouveau Calchas,
Que le nouvel Achille a conduit sur ses pas.
Des barbares au loin il regardait le nombre :
Attendra-t-il le jour ? combattra-t-il dans l'ombre ?
Entendez ce grand cœur, que Pallas même instruit,
Refuser des exploits dérobés dans la nuit ;
Sage témérité, du Dieu Mars applaudie :
D'un combat ténébreux il craint la perfidie,
Les chemins ignorés, mille piéges tendus,
Une retraite obscure ouverte à Darius ;
Et, méprisant le nombre, il veut que la lumière
Rende ses coups plus sûrs et sa victoire entière.
Bellone, dont les cris annoncent le soleil,
Admire du héros le tranquille sommeil ;
Il se rit des périls dans les bras de Morphée ;
Magnanime repos, présage d'un trophée !
Il s'arme, en double ligne il range ses guerriers ;
La phalange est au centre, aux flancs sont les coursiers.
Le centaure fougueux * et l'adroit sagittaire
Du premier sang à peine ont humecté la terre,
Qu'aux affreux hurlemens de mille bataillons,
La Parque vole au sein de poudreux tourbillons.
L'oiseau de Jupiter, aperçu d'Aristandre,
Fond du ciel..... ou plutôt cet aigle est Alexandre,

* Le *centaure*, expression poétique du roi de Prusse pour désigner la cavalerie.

Dont l'essor téméraire et les perçans regards
Sur l'orage élevé planent de toutes parts.
Son escorte rapide en ailes se deploie ;
Son épée est la foudre, et Darius sa proie.
Le Lycus se souvint que le roi des Persans
Fuyait, précipitait ses chevaux frémissans,
Qui foulant sous leurs pieds les corps jonchant la plaine,
Faisaient jaillir le sang qui rougissait l'arène.
De tous les Dieux des eaux tels étaient les récits.
L'un, aux antres du Nord, sur les flots endurcis
Vit le héros braver les Scythes et Borée ;
L'autre fut un secours à sa troupe égarée,
Que dévorait la soif et la contagion,
Sous le ciel du Tropique et les feux du Lion.
Tantôt, d'un bruit de guerre emplissant les campagnes,
Comme un vaste incendie il couvrait les montagnes
Et parcourait les champs d'un vol impétueux ;
Tantôt, s'ouvrant dans l'ombre un sentier tortueux,
Des villes en silence il gagnait les murailles.
Tels qu'aux déserts d'Ammon rampent couverts d'écailles,
De longs hydres, traînant leurs replis animés ;
Tels serpentaient les rangs de ses soldats armés.
Là, comme un noir reptile il glisse en des abîmes ;
Là, fond comme un vautour et combat sur des cimes :
Autre Alcide, il soumet d'un intrépide effort
Le Caucase et l'Aorne, inaccessible fort.
Plus loin, ses camps errans et son adresse active
Trompent le fier Porus, qui défend une rive.
Une île, un sombre orage, une profonde nuit,
Voilent de ses guerriers le passage et le bruit ;

Et déjà son armée, en deux corps divisée,
Porte une double attaque à la plage opposée.
Porus, les éléphans, les chars armés de faux,
Ne sont qu'un vain obstacle à ses exploits nouveaux.
La terre boit le sang qui coule sous sa lance.
L'Hydaspe, avec douleur, tendant son sein immense,
Et de sa robe ouvrant tous les plis azurés,
Appelle les vaincus dans ses gouffres sacrés;
Il en gémit encore. Ainsi se plaint le Phâse,
L'Hydraote, l'Oxus, l'Acesine, l'Hyphase,
L'Arie impétueux, le Tanaïs glacé,
Et des chaînes d'un pont l'Araxe courroucé.

« Quoi donc! un vil mortel vous tient sous son empire?
Dit Neptune irrité: « tout le craint et l'admire?
« Ah! que tardé-je encor à punir vos complots?
« Tremblez, coupables Dieux, qu'entraînant tous vos flots,
« D'un coup de mon trident je ne vous précipite
« Au gouffre où l'Achéron et le bruyant Cocyte
« Entendent leur nocher passer les morts nombreux
« Qu'Alexandre envoya sur leurs bords ténébreux. »
Il dit, et fait frémir toutes les Néréides.

Mais un Dieu qu'entouraient vingt Déesses humides,
Apaisa la fureur de Neptune offensé;
Le Gange, honneur de l'Inde, et par elle encensé,
Vieux fleuve que nourrit la fille de Saturne.
Sa source puise aux cieux les trésors de son urne;
Le nombre de ses bras, son corps démesuré,
Occupe un lit immense, espace révéré.

L'écume, qui blanchit sa tête verdoyante,
Baigne son dos, son sein et sa barbe ondoyante,
Et les perles et l'or, richesses de ses eaux,
Ornent ses pieds divins enlacés de roseaux.
« Grand Neptune, dit-il : calme ta violence.
« Mon lit saura des Grecs arrêter l'insolence.
« Puissent-ils, sur les pas de leur aveugle roi,
« Vaincre l'Hyphase encore et venir jusqu'à moi,
« Afin que, de leurs morts grossissant mes rivières,
« Je te porte en tribut leurs dépouilles guerrières!
« Mais, captifs en leur camp, ces héros si fameux
« N'ont point osé s'ouvrir mes torrens écumeux.
« Ils m'ont vu sous les traits d'un Briarée horrible;
« Des monstres, des dragons, assemblage terrible,
« L'hydre et l'hippopotame en mon sein réveillés,
« Élevant ou leur tête ou leurs flancs écaillés,
« En double scie ouvrant leurs gueules menaçantes,
« Sur mes vagues nageaient, par troupes bondissantes :
« Ce spectacle et ma voix ont glacé tous les cœurs.
« Bravez donc, m'écriai-je : intrépides vainqueurs,
« Le Gange, qui grondant du haut des monts sauvages,
« Impétueuse mer, bat à grand bruit ses plages.
« Formez, contre le choc de mes flots mutinés,
« Des ponts de vos vaisseaux l'un à l'autre enchaînés;
« Et si de vos soldats s'échappe un faible reste,
« Qu'il trouve dès l'abord une guerre funeste,
« Que le fer le replonge en mes gouffres ouverts.
« Savez-vous quels climats, quels cieux et quels déserts,
« Quel rivage peuplé de géans innombrables
« Sont prêts à dévorer vos débris misérables?

« Bornez donc vos exploits que traverse mon cours,
« Et n'engloutissez pas votre gloire et vos jours.
« Les Grecs ont reculé, frémissant de m'entendre;
« Et de tous les pays où ma voix peut s'étendre,
« L'agile Renommée, apportant mille erreurs,
« Plus prompte que mes flots a grossi les terreurs.
« Alexandre lui seul ignore l'épouvante,
« Et consume en projets sa valeur impuissante. »

NEPTUNE, à ce discours, montrant un front plus doux,
Sent un rayon serein amollir son courroux.
Les fleuves turbulens rompent leur assemblée.

COMME d'une caverne en des monts reculée
Sortent de grands serpens agiles, tortueux;
Ils tracent en sifflant des cercles sinueux,
Et rentrent sous la terre au lit qui les recèle:
Ainsi, perçant les flancs et le cœur de Cybèle,
En de vastes replis embrassant ses contours,
Les fleuves séparés errent en longs détours.

CHANT II.

Le pur flambeau du jour s'est trois fois allumé,
Depuis qu'en sa retraite Alexandre enfermé
Enivre son espoir d'une folle conquête.
Tantôt sombre, on le voit pencher sa noble tête,
Et tantôt il élève, en regards furieux,
Son œil que si souvent il tournait vers les cieux,
Son œil qui semblait dire au maître du tonnerre :
Ton empire est l'Olympe, et le mien est la terre.
  Tour-à-tour il accuse et l'armée et le sort;
Ses plus chers confidens redoutent son abord;
L'hymen s'en épouvante, et l'amitié l'évite.
  Tel qu'apportant l'horreur aux antres qu'il habite,
Un courageux lion que la faim a poussé
Vers l'enclos d'un bercail de ronces hérissé;
Si le mur épineux préserva du carnage
Les timides agneaux qu'entend gémir sa rage,
Le monstre en ses forêts retourne en rugissant,
Dresse ses crins affreux, roule un œil menaçant,
Et fait trembler ou fuir en leur caverne obscure
Son épouse sauvage et ses fils sans pâture :
Tel, et plus craint encor, l'Héraclide attristé
Entretient à l'écart son chagrin irrité.
Tout fuit de ce grand cœur les farouches caprices.
Son feu pour les vertus l'enflamme dans ses vices ;

Superbe, impétueux, en lui tout est fureur,
Et son amitié même inspire la terreur.
Quand le fiel corrompit son noble caractère,
Ses soupçons égorgeaient Philotas et son père;
Quand il briguait d'Ammon les divins attributs,
Callisthène mourant expia ses refus.
Par le thyrse frappé dans une aveugle orgie,
Déjà d'un meurtre ingrat sa main s'était rougie.
Sa véhémente ardeur s'échauffe en ses loisirs;
Fougueux dans les festins, ivre dans les plaisirs,
Thaïs arme son bras de feux incendiaires,
Et le ravage suit ses fêtes meurtrières.
Si Diane en ses jeux lui fait prendre un carquois,
Seul il court assaillir le monarque des bois,
Et ce couple lion combat et se déchire,
Comme si des forêts il disputait l'empire.
Qui ne craindrait sur-tout ses fiers emportemens,
De son sang embrasé soudains bouillonnemens?
Thèbe lui résista; ses murs sont en poussière.
En ce moment un Dieu l'arrête en sa carrière,
Et, dompté par Minerve, il frémit sous le frein;
Imprudens, n'allez pas troubler son noir chagrin.

Roxane cependant, captive fortunée,
Que plaça dans son lit un second hyménée,
Du soin de l'adoucir occupe son amour.

Du satrape Oxiarte elle reçut le jour.
En des murs bactriens que défendait son père,
Sa beauté du vainqueur désarma la colère;

Les danses et le chant, au sortir des banquets,
Avaient d'un tendre éclat relevé ses attraits;
Ses yeux rians et doux, et le feu du jeune âge,
Qui d'un lustre vermeil brillait sur son visage,
Ses graces respirant la molle volupté,
Charmèrent le héros, jusqu'alors indompté;
Il brûlait, et soi-même accusait sa faiblesse.
Minerve, par ces mots, approuva sa tendresse.
« Donne à cette étrangère et ton cœur et ta main.
« Les Grecs séditieux murmureront en vain.
« Tu commandes, sois sourd aux clameurs du vulgaire.
« Assure ton empire étendu par la guerre:
« Aux filles des vaincus fais céder les vainqueurs;
« Mêle aux combats les jeux, aux fers des nœuds de fleurs;
« Qu'à leurs sacrés autels les tendres hyménées
« Tiennent en paix l'Asie et l'Europe enchaînées;
« Que Lucine et Vénus des deux peuples jaloux
« Fasse un peuple fécond de mères et d'époux.
« Ainsi, pour éblouir leur nation barbare,
« Tu pris des rois persans la pourpre et la tiare;
« Ton luxe étincela d'or et de diamans:
« Non que le pur honneur brille en des vêtemens;
« Et tu veux, confondant les mœurs et les usages,
« Semer les lois des Grecs chez les peuples sauvages,
« Et pour fonder, accroître, affermir tes états,
« Qu'ils répandent leur sang comme ont fait tes soldats.
« Le fer ne peut garder ses conquêtes faciles,
« Si le joug de l'amour ne rend les cœurs dociles. »
Tels furent les conseils de la sage Pallas.
L'hymen soumit Roxane au fils d'Olympias.

Elle, dans ce moment, craintive et sans empire,
Debout auprès du roi, veut parler et soupire,
Et d'une voix tremblante : « O mon illustre époux!
« A quels sombres ennuis vous abandonnez-vous ?
« L'encens fume à vos pieds, la terre vous adore;
« Quels desirs élevés formeriez-vous encore ?
« Est-ce aux Dieux de l'Olympe à sentir les douleurs ? »
Le roi, sans l'écouter, sans regarder ses pleurs,
D'un signe de la main en silence l'écarte;
Et s'éloignant de lui, la fille d'Oxiarte
Accuse les amours et se plaint à Vénus :
« Les droits du tendre hymen seraient-ils méconnus ?
« O Déesse! pourquoi me suis-je enorgueillie
« De ces rares présens dont tu m'as embellie ?
« Un seul de ses regards est-il tombé sur moi,
« Sur ce sein palpitant de douleur et d'effroi,
« Sur ces yeux dont mes pleurs éteindront tous les charmes?
« Sa fierté dédaigna mes attraits et mes larmes.
« Ah! flétris ma beauté, désormais sans pouvoir
« Dans le cœur d'un époux qui ne veut plus me voir. »
Elle dit, et Vénus, qui l'avoit entendue,
Des demeures du ciel aussitôt descendue,
Aborde la princesse et répond à sa voix.
Au favori de Mars elle-même autrefois
Avait pris soin d'unir Roxane, vierge encore,
Que d'une grace agile embellit Terpsicore.
La Déesse et son fils veillaient sur ses appas.
« Calme-toi, lui dit-elle : et ne m'accuse pas.
« Épouse d'un héros, méconnais-tu son ame ?
« Les amans de Pallas sont brûlés de sa flamme.

« Je n'inspire à leur cœur que de légers desirs ;
« La guerre et ses périls sont leurs plus chers plaisirs.
« De Bellone à mon fils ils opposent l'égide.
« Un laurier vaut pour eux tous les myrtes de Gnide.
« Les éclairs de l'airain les éblouiraient mieux
« Que tous mes lis sans voile et l'azur de mes yeux.
« Tel parut ton époux dans sa froide jeunesse.
« De sa gloire future il respira l'ivresse ;
« Il se plut à dompter un coursier belliqueux,
« Et pour mes voluptés eut à peine des feux :
« Pur effet des transports d'une vertu suprême,
« Qui seule eut son amour, que j'admirai moi-même ;
« Lorsque de Darius la veuve dans ses fers
« Le vit par des respects consoler ses revers ;
« Sa captive charmait son cœur fier et rebelle,
« Et ce cœur sut trouver la chasteté plus belle.

« JOUIS de ton triomphe ; au sortir des combats,
« Roxane, quel honneur d'enchaîner en tes bras
« Celui qui fit trembler les nations entières,
« D'entendre les aveux de ses lèvres guerrières,
« Qui dictaient en fureur les arrêts du Dieu Mars,
« Et de rendre si doux ses terribles regards ! »
De Cypris en ces mots la voix enchanteresse
Endormit les douleurs de la jeune princesse.

VÉNUS en souriant revole dans les airs
Voir Paphos, et son temple, et ses bois toujours verts,
Où cent trépieds ardens exhalent en offrandes
Un encens qui se mêle aux parfums des guirlandes.

CEPENDANT le fidèle et jeune Éphestion,
Du fils d'Olympias ressent l'affliction.
Ils s'unirent tous deux en leur adolescence,
Et des rangs inégaux franchirent la distance.
Tous deux de leur ami se montraient glorieux,
Et cherchaient les périls pour briller à ses yeux :
Le roi n'a point d'orgueil, le sujet point d'envie.
Ta mère, ô Darius, de tes femmes suivie,
Devant Éphestion peut tomber à genoux ;
C'est un autre Alexandre, il n'en est point jaloux.
Éphestion surprend un secret qui le touche ;
Du sceau de l'amitié le roi ferme sa bouche.
C'est Castor et Pollux, prêts à quitter le jour
Pour le rendre à l'objet d'un fraternel amour.
Un cœur présompteux, vil, ou pusillanime,
N'eût jamais d'un grand cœur acquis la tendre estime ;
Et tels sont ces guerriers, qu'à leur nœud mutuel
L'un doit des plaisirs purs, l'autre un titre immortel :
Seul et cher confident du plus noble génie,
Cet honneur suffira pour illustrer sa vie.
Par combien de travaux ne l'a-t-il point payé ?
Les dangers d'un ami l'ont cent fois effrayé ;
Il a veillé cent fois pour sa gloire en alarmes ;
Il craint les trahisons et le destin des armes ;
Et tandis que du roi la sage fermeté
Reste inflexible aux cris de son camp révolté,
Lui, plein d'un tendre zèle, ému de nobles craintes,
Calme, écoute et suspend les rumeurs et les plaintes.
S'il rencontre un des chefs : « Est-ce à vous d'applaudir
« Aux fureurs du soldat promptes à s'enhardir ?

« Ah! redoutez un roi qu'offensent vos caprices.
« S'il n'eût de cent bienfaits reconnu vos services,
« Cachés aux derniers rangs dont il vous a tirés,
« Vous brigueriez encor des honneurs ignorés.
« Ses triomphes, ses dons, qui font votre insolence,
« Nourrissaient de vos camps la prodigue opulence;
« Et lui, pour seul partage, il a son nom vainqueur,
« Mille soins périlleux, un vain sceptre, et mon cœur.
« N'exhalez plus ainsi la discorde et l'outrage:
« Imitez du soldat le patient courage;
« Il se plaint moins que vous, qui souffrez moins que lui.
« Croyez-vous remplacer Alexandre aujourd'hui?
« Ses talens vous sont-ils des droits héréditaires?
« Tempérez la chaleur de vos feux militaires;
« N'oubliez pas qu'enflé d'un ridicule orgueil,
« L'un de vous, conquérant d'une mer sans écueil,
« Prit en main le trident, et, se nommant Neptune,
« Aux ris malins des Grecs exposa sa fortune. »
Ainsi parle du roi l'illustre favori.
Si quelque factieux, de pillages nourri,
Thersite harangueur, glapissant les injures,
De l'armée à sa voix excite les murmures,
Sa rigueur le gourmande, et, châtiant son dos,
Donne en spectacle aux Grecs ses stupides sanglots.
Mais si de vieux soldats étalent leur misère:
« O braves compagnons, disciples de la guerre,
« O vous qu'elle a déjà tant de fois enrichis,
« Souillerez-vous vos fronts sous les palmes blanchis?
« Craignez qu'un prompt retour ne ressemble à la fuite,
« Les peuples soulevés, courant à la poursuite,

« Croiront, au premier bruit qui va le divulguer,
« Que vous pûtes les vaincre et non les subjuguer.

« Loin, loin ces orateurs qui dans la multitude
« Vont semant des dangers la fausse inquiétude,
« Sans prudence au conseil, sans valeur au combat !
« Sont-ils autant de chefs régnant sur le soldat ?
« La Parque est dans l'armée où la foule commande.
« Rendez aux légions, votre honneur le demande,
« Ce docile courage et ce concours d'efforts
« Qui de notre phalange unissaient les ressorts. »
En vain il les exhorte, et leurs pâles figures,
Leurs lambeaux, leurs seins nus qui montraient leurs blessures,
Le refus de leurs bras, et leurs terribles voix,
Font taire Éphestion et font trembler les lois.

« Comment ! se disaient-ils : nos courses vagabondes
« Touchent de l'univers les limites profondes,
« Et pardelà le fleuve où parvint Sésostris,
« Un tyran est jaloux d'enterrer nos débris !
« C'est peu d'avoir dompté les brigands d'Arabie,
« Bravé tous les soleils de l'ardente Libye,
« Où nos morts, et Cambyse, et ses guerriers nombreux,
« Dorment au lit muet d'un océan poudreux :
« Quel démon t'égara dans ces sables arides
« Dont les vents soulevaient les torrens homicides ?
« L'orgueil, et tu voulus, pour l'éclat de ton nom,
« Au risque de nos jours, être le fils d'Ammon;
« Tu payas son oracle aux prêtres tes complices.
« Le Grec fut incrédule à tes saints artifices;

« Athène les jugea du sein de ses remparts ;
« Et ta fausse grandeur t'abaisse à ses regards. »

AINSI de bruits mutins se remplissait l'armée.

POUR son fidèle amant Pallas est alarmée ;
La Déesse parcourt les rangs séditieux,
Et change en repentir leurs cris audacieux.

NON loin d'un vieux trophée, elle aperçoit Cratère,
Des lois de son pays observateur austère.
Éphestion et lui s'enviaient tous les deux
L'entier amour du roi, qu'ils partageaient entre eux ;
D'un seul mot, d'un souris la faveur inégale
Chaque jour alarmait leur tendresse rivale :
Ils s'évitaient l'un l'autre, et leur débat jaloux
Autrefois de leur maître excita le courroux.
« En chacun de vous deux mon cœur chérit un frère, »
Leur dit-il : « mais j'atteste et l'Olympe et la terre
« Que si par l'un de vous l'autre m'est enlevé,
« J'immolerai celui qui m'en aura privé. »
Tant l'amitié si douce est en lui frénétique !
Tant de ce cœur altier l'amour est despotique !

ALORS prenant les traits et la voix de Cœnus :
« O toi, l'appui des Grecs en ce lieu parvenus, »
Dit Pallas à Cratère empli de sa science :
« Tu fis des mœurs des camps la longue expérience :
« Tout ce peuple soldat qu'enchaîne le devoir,
« Qu'un mot peut arrêter, qu'un signe fait mouvoir,

« Qui, dès le premier coup que reçoit la patrie,
« Semble avoir un seul cœur palpitant de furie,
« Qui lui donne son sang, qui lui tend tous ses bras,
« Qui venge, accroît, défend, envahit les états,
« Grand corps de qui la tête est le chef qui l'enflamme,
« Dont l'honneur est l'instinct, et dont la gloire est l'ame;
« Ces guerriers sous la loi tremblans, respectueux,
« Quand leur frein est rompu, coursiers impétueux,
« S'écrasent, et bientôt foulent aux pieds leur guide.
« Nulle voix ne retient leur fureur parricide;
« Des remparts qu'ils gardaient ces mêmes défenseurs
« Sont de la liberté les cruels oppresseurs,
« Et, dans les flots de sang où le meurtre les noie,
« En tigres irrités ils courent à la proie.
« Préviens leur désespoir, et, bravant tout pour eux,
« Tente aux pieds de ton maître un effort généreux. »
Cratère à ce conseil applaudit en lui-même,
Et soudain va des Grecs trouver le chef suprême.
Il entre; d'un regard le roi fait reculer
Ses pâles courtisans qui n'osaient lui parler,
Et, fièrement assis près de sa lance oisive,
Prête à Cratère ému son oreille attentive.
Le courageux guerrier, craintif à son aspect,
D'une voix qu'altérait un timide respect:
« Noble sang de Philippe, excuse ma présence;
« Je te viens des soldats jurer l'obéissance.
« Ils ont pu se flatter, sans blesser ton pouvoir
« Que ta pitié pour eux daignerait s'émouvoir.
« Si leur maître a besoin des restes de leur vie,
« Las d'en traîner le poids au milieu de l'Asie,

« Ils iront à la mort en dociles troupeaux.
« Minos au bord du Styx leur promet le repos.
« Ton glaive toutefois dût-il couper ma trame. . . . »
Il poursuivait ; le roi, que la rougeur enflamme,
Dans son maintien terrible exprimant le transport
D'une vieille amitié qu'offense un tel abord,
Et plein du souvenir qu'aussitôt lui présente
De ses emportemens la honte encor récente :
« Quoi ! dit-il : sans frémir ne me parlez-vous plus ?
« Pensez-vous voir toujours l'assassin de Clitus ? »
Cratère, à cette voix qui l'étonne et le glace,
Tombe aux pieds du héros, qu'en tremblant il embrasse ;
Et lui, vers le guerrier se penchant à demi :
« Relève-toi, Cratère, et parle à ton ami.
« Je méprise un vil roi, tyran inaccessible,
« Qui fait craindre en tout lieu sa présence invisible,
« Et que ne peut sans trouble approcher la vertu.
« Je t'aime, tu le sais ; de quoi t'effrayais-tu ?
« Rends-moi les sentimens que les miens te demandent.
« Tout mon cœur est le prix des cœurs qui me défendent ;
« L'as-tu donc oublié ? . . . . Mais parle ; ces ingrats,
« Depuis quand tremblent-ils de me prêter leurs bras ?
« Leur désespoir soumis est un nouvel outrage ;
« Il me faut leur amour, et non leur esclavage.
« Je leur promis l'Asie ; ai-je trahi ma foi ?
« Maîtres d'un coin de terre, ils n'étaient rien sans moi ;
« En proie au fer du Thrace, en butte aux ris d'Athène,
« Ennemis dédaignés que raillait Démosthène,
« Que seraient-ils encor, si la peur des revers
« M'eût fait ouvrir l'oreille à tous les bruits divers ?

« De nos armes par-tout la fortune inouie
« Démentit en marchant la crainte évanouie.
« Nous avons vu la Perse à nos états s'unir,
« Les fleuves nous céder, et les monts s'aplanir.
« Ma confiante audace, embrassant ces conquêtes,
« Entrevit quels beaux jours suivraient mille tempêtes,
« Et qu'enfin d'heureux coups nous rendraient possesseurs
« De l'empire indien, vide de défenseurs;
« Eh bien! nous l'avons mis au rang de nos provinces.
« Si vous m'en fîtes roi, vous en êtes les princes.
« Ai-je avec vous connu l'intervalle des rangs?
« Vos hymens m'ont donné des frères, des parens;
« Chacun de vous me doit la gloire dont il brille;
« Père de mes soldats, l'armée est ma famille.
« Ma valeur partagea leurs travaux dangereux.
« S'ils m'ont donné leur sang, le mien coula pour eux.
« Qui peut compter sur soi plus de larges blessures?
« Qui brava mieux des airs les feux et les froidures?
« Et quel roi plus souvent, cherchant l'intimité,
« A de son diadème adouci la fierté?
« Néanmoins refusant des récompenses prêtes,
« Ainsi qu'à leur bourreau les Grecs m'offrent leurs têtes,
« Et n'aspirent qu'à l'heure où, libres de leurs fers,
« Ils trouveront, dis-tu, la paix dans les enfers.
« Veuillent, veuillent plutôt les favorables Parques
« Me délivrer des soins qui pèsent aux monarques!...
« On se dira peut-être: Un homme avait paru;
« Vainqueur du monde entier, s'il l'avait parcouru,
« Il devait sous ses lois n'en former qu'un royaume:
« Les Grecs de son espoir ont détruit le fantôme,

« Et quittant ces ingrats, toujours séditieux,
« Il monta dans l'Olympe au rang de ses aïeux. »
Cratère en l'écoutant sent son ame attendrie,
Ses yeux roulent des pleurs, il se trouble, il s'écrie;
« Non, les Grecs sur vos pas triompheront encor,
« Seigneur, ils suivront tous ce magnanime essor
« Qui plane sur l'obstacle et le franchit sans crainte.
« Pardonnez à mon zèle une indiscrète plainte.... »
« Allez, répond le roi d'un ton impérieux:
« Hercule est apparu cette nuit à mes yeux;
« Vous saurez mes desseins; rassemblez mon armée:
« Il faut que par ma bouche elle en soit informée. »
Il dit, et veut soudain qu'Aristandre appelé
Lise aux flancs d'un taureau par ses mains immolé,
Qu'il prête à ses desseins le secours des augures.
Toujours, selon ses vœux, d'habiles impostures
Faisaient parler du ciel ou taire les avis.
Les oracles d'Ammon autorisaient son fils,
Nom divin qu'en Libye avait pris sa sagesse.

Cependant accouraient les enfans de la Grèce:
Tel que du peuple abeille, ardent à ses travaux,
Un innombrable essaim accru d'essaims nouveaux
Sort du creux d'un rocher et vole aux fleurs écloses,
En grappe s'amassant, bourdonnant sur les roses;
Tels se hâtaient les Grecs turbulens et nombreux.
La prompte Renommée errait, semait entre eux
Les frivoles récits dont elle est la courrière.

On voit leur multitude, élevant la poussière,

Se presser et flotter, comme au souffle des vents
Les ondoyans épis et les seigles mouvans.

Mais la trompette sonne, et du roi qui s'avance
Euterpe, dans les airs, proclame la présence.
Une aigrette étincelle au casque du héros.
Tel que de l'Océan sort, tout baigné de flots,
L'astre que dans le ciel préfère Cythérée ;
A l'éclat de ses traits la nuit s'est retirée :
Tel, parmi les rayons que jettent mille dards,
Le roi, vêtu de pourpre, éblouit les regards.
Son coursier, qu'en volant sa troupe suit à peine,
De quatre pieds poudreux, avec bruit, bat la plaine.
Il s'arrête; et de fleurs le pontife paré
Fait tomber la victime au front large et doré;
Déjà son sein fumant s'ouvre à l'œil d'Aristandre;
Déjà son sang menace, et le fier Alexandre
Va du sort des soldats prononcer les décrets.
Tel qu'à l'heure où Thémis doit dicter ses arrêts,
Un juge, méditant la mortelle sentence,
Des accusés muets glace la conscience;
Telle sa seule vue inspire un morne effroi.

« Grand moteur des destins, s'écrie enfin le roi :
« Tes auspices jaloux veulent borner ma gloire,
« Ton prêtre s'en effraie..... eh bien donc, ô Mémoire !
« Atteste que les Grecs, triomphans sur mes pas,
« Ne cédèrent qu'aux Dieux, et moi qu'à mes soldats.
« Venez, chers compagnons, chers enfans de Bellone,
« Venez de vos travaux jouir dans Babylone. »

BABYLONE ! les cris de bouche en bouche errans ;
Du nom de Babylone ont rempli tous les rangs ;
A Babylone ! au loin la plage encor résonne,
Que plus loin d'autres voix répètent, Babylone !
Et des monts, dans la plaine, un long bruit répandu
Revole au haut des monts dont il est descendu.

CHACUN voit la patrie à ses souvenirs chère,
Les vieux soldats leurs fils, les jeunes un vieux père,
Et le lit d'une épouse et les Dieux des foyers ;
Ils s'embrassent l'un l'autre, et de leurs yeux guerriers
Tombent de larges pleurs répandus par la joie,
Que leur visage humide en tous ses traits déploie.
Oh ! que d'apprêts tardifs suivront ces doux transports !
Qu'ils brûlent de quitter l'Hyphase et tous ses bords !

DOUZE autels sont dressés, monumens des conquêtes
Qu'Alexandre consacre en de pompeuses fêtes.
O Muses, couvrez-les d'éternels attributs.
Disciples des beaux arts, offrez-lui vos tributs ;
Mais redoutez un prince, élève de la Grèce,
Qu'aux merveilles du Pinde a bercé la Sagesse,
Qui, si la mélodie espère le charmer,
Veut qu'un hymne à Pallas le contraigne à s'armer ;
Apelle en fit un Dieu prêt à lancer la flamme.
Ne peignez plus ses traits ; l'artiste a peint son ame.
D'une servile Muse il dédaigne l'encens
Qu'infecte un art flatteur et l'espoir des présens.
Amis libres et fiers, les sublimes génies
N'abaissent point l'orgueil de leurs palmes unies.

Le héros, le poète, égaux dans l'avenir,
Poursuivent des honneurs qu'un affront peut ternir.
Leur nom toujours d'eux seuls tient un éclat durable.
Alexandre fonda son trône mémorable;
De la lyre d'Homère il n'a point eu l'appui:
Homère est immortel et brillait avant lui.
Ah ! si l'or est un prix pour les talens vulgaires,
Un noble chantre attend de plus nobles salaires.
Que ne peut-il, vainqueur des esprits ignorans,
Jeter le prompt éclat qui suit les conquerans !
Leur gloire, par la foudre aux peuples annoncée,
N'est point par un Zoïle en naissant éclipsée;
Leurs rivaux consternés pâlissent à ses traits,
Et sur des champs de morts le fer les rend muets.
Alexandre, à grand bruit, roule un char de victoire,
Lorsqu'à pas sourds et lents marche vers la Mémoire
Aristote son maître, hôte des sombres bois,
Qui, fouillant la Nature, étudiant ses lois,
Caché sous les berceaux des jardins de Stagire,
Rêve, et de la science envahit tout l'empire.

QUELQUEFOIS son image, heureuse illusion,
Entretient en secret l'ami d'Éphestion.

IL est un lieu sacré sur la double colline,
Peuplé de souvenirs, enfans de Mnémosyne.
L'un sur l'autre bâtis, ses deux temples divers
Présentent aux regards deux portiques ouverts:
De l'un, voisin du ciel, en images confuses,
Sortent les fils divins de Bellone ou des Muses;

Tous ces morts, échappés au long oubli des ans,
Dont l'exemple et les noms par-tout nous sont présens :
De l'autre, qui s'enfonce aux ténébreux royaumes,
Élancé dans les airs, un essaim de fantômes
Offre à l'homme éveillé mille songes vivans,
Des objets qu'il connut simulacres mouvans.
Leurs traits, non moins subtils que Protée ou la flamme,
Se font voir à l'esprit, leurs voix entendre à l'ame ;
Prestige qui retrace en mobiles tableaux
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et les flots.
De sa maîtresse absente un amant voit les charmes,
La veuve un jeune époux ranimé par ses larmes,
Un père aux yeux d'un fils revient de chez les morts.
Mnémosyne à son gré prend un visage, un corps ;
Du savant de Stagire empruntant le langage,
Elle en a maintenant le port, les traits et l'âge.

Au roi de Macédoine aussitôt se montrant :
« Daigne écouter ma voix, rapide conquérant, »
Lui dit-il : « mes leçons en ton ame tracées
« Firent germer l'honneur de tes hautes pensées.
« Du monde qu'il soumit mon élève est le roi ;
« L'avenir doutera s'il l'eût été sans moi.

« Ah ! pardonne à ton guide un orgueil légitime....
« Mais toi, modère enfin cette ardeur qui t'anime,
« Et montre aux nations qui t'ont vu triompher,
« Que tu portes le sceptre aussi bien que le fer.
« Assieds le conquérant au sein de ses conquêtes ;
« De l'Inde et de la Grèce écarte les tempêtes ;

« Qu'un heureux astre brille et rende avec la paix
« L'industrie aux cités, la charrue aux guérets;
« Aux fureurs du satrape arrache les provinces;
« Donne aux peuples un frein, et des lois à leurs princes;
« Ferme aux impôts nombreux de l'État épuisé,
« L'abîme dévorant que la guerre a creusé;
« Rends un glaive à Thémis pour venger les rapines;
« Des autels abattus relève les ruines,
« Et que ton vaste empire ait pour soutien, des lois,
« Pour esclaves, des grands, et pour sujets, des rois.
« Ils viendront t'admirer des bornes de la terre.
« Oh! qu'alors à ton cœur la gloire sera chère,
« Quand, repaissant leurs yeux du plaisir de te voir,
« Ils liront dans les tiens leur sort et leur devoir,
« Lorsqu'un geste, dictant tes volontés suprêmes,
« Fera pâlir les fronts et choir les diadèmes,
« Et que de tes regards un favorable accueil
« Ravira cent beautés, palpitantes d'orgueil!
« Tu verras leur sourire appeler ta tendresse,
« Et les sages vieillards révérer ta jeunesse.
« Si, fuyant ce concours de chefs, d'ambassadeurs,
« Qui briguent à tes pieds leurs fers et les grandeurs,
« Je vis loin de la foule et du Dieu qu'elle encense,
« Honore de mon cœur la fière indépendance.
« La fortune inquiète et ses brillans appas
« A mes libres pensers ne m'arracheront pas:
« L'œil qui de l'univers embrasse l'étendue,
« Au cercle étroit des cours ne borne point sa vue;
« Il perce le mystère et des temps et des arts.
« Tes destins orageux, tes illustres hasards,

« Te sont d'un plus haut prix que la docte Sagesse.
« Il faut d'heureux loisirs pour goûter son ivresse.
« Au-dessus des honneurs, méprisant le danger,
« Elle sait que des rangs l'éclat est passager,
« Qu'aux naufrages du sort les empires échouent,
« Que du fil de nos ans les trois Parques se jouent,
« Que l'audace est chimère, et les périls égaux
« Entre tous les humains voués aux noirs ciseaux;
« Que l'homme, par la mort frappé de craintes vaines,
« La respire dans l'air et la porte en ses veines.
« La vie est moins qu'un souffle, et de nos frêles corps
« Le choc d'un seul atome interrompt les ressorts. »

Ainsi parlait au roi la vision rapide,
Vaine ombre dont l'aspect s'effaça dans le vide;
De même disparaît le sillon écumant
Que l'aile de Progné trace en un lac dormant.

NOTES
DU CHANT II.

Caché sous les berceaux des jardins de Stagire,
Rêve, et de la science envahit tout l'empire.

Les noms d'Alexandre et d'Aristote sont venus ensemble jusqu'à nous, parce que ces deux hommes furent également supérieurs.

Il faut la forte intelligence qui combine tout, sans l'aide du temps, et le courage des promptes resolutions, pour agir de génie ; c'est au contraire par un lent travail que les savans accomplissent, à leur aise, les œuvres de leur esprit : mais les grandes actions n'étant citées au tribunal de la postérité que par le bruit qu'elles ont fait, sont une fois jugées, tandis que les beaux écrits sont des témoins qui restent à jamais en présence des juges, et qui triomphent tous les jours.

Cette reflexion m'a convaincu du ridicule de ceux qui n'apprécient que l'honneur de la profession qu'ils exercent, et elle m'inspira autrefois ce dixain qui a paru dans la *Décade philosophique :*

Celui qui règne aux sommets d'Aonie,
Met le poète au-dessus du guerrier ;
Celui dont Mars enflamme le génie,
Des doctes sœurs dédaigne le laurier ;
Le savant, fier des leçons d'Uranie,
Des deux rivaux méprise le métier ;
L'homme d'état croit leur science vaine,
Au prix d'un art qui domine sur eux.
Or, dites-leur : « Vois Richelieu, Turenne,
« Newton, Corneille, et choisis si tu peux. »

CHANT III.

SOIT que l'aube annonçât le lever de Titan,
Ou qu'il s'allât cacher au lit de l'Océan,
On voyait tous les Grecs, d'une ardeur empressée,
Disposant leur retour dans les ports de Nicée.
Tandis que les soldats se livraient à ces soins,
Sur les pas de Diane entraîné sans témoins,
Alexandre égara ses nobles rêveries.
Ses regards n'admiraient ni les plaines fleuries,
Ni les ombrages verts, ni le cours des ruisseaux,
Doux objets qui des arts occupent les pinceaux:
En cent lieux différens sa vue au loin guidée
Cherchait par-tout des camps qu'il traçait en idée,
Des sommets escarpés méditait les chemins,
Les remparts que Cybèle a taillés de ses mains,
Consultait chaque fleuve et ses rives contraires,
Posait sur les rochers des tours imaginaires;
Il en rêve l'attaque et les murs défendus,
Se peint une retraite ou des combats rendus,
Voit par quelle cité, voit par quelle prairie
Marcherait son armée abreuvée et nourrie,
En quel piége mortel on peut être attiré,
Par quels prompts mouvemens surpris ou délivré,
Par où de l'ennemi suivre les parallèles,
Ceindre et couper ses corps, et sa tête, et ses ailes;

Comment, dans ses aspects toujours près de changer,
Le lieu commande l'ordre où l'on doit se ranger,
Et comment joindre, au gré du sol qui les seconde,
Le lapithe au centaure, et la lance à la fronde.

PENSIF et solitaire, il gravit pas à pas
Jusqu'au faîte d'un mont, asile de Pallas,
Vaste cime où son temple, élevé dans la nue,
Cache aux timides yeux sa hauteur inconnue.

ON dit que, pour sa sœur, l'industrieux Vulcain
Sur la terre en posa les colonnes d'airain,
Qu'il fit étinceler ses lambris magnifiques,
Crier sur des gonds d'or l'argent de ses portiques,
Et qu'il sût y graver, en traits brillans et purs,
Les héros du vieil âge et leurs rivaux futurs.

AUX degrés des parvis, une affreuse Déesse
Éprouve des humains la force ou la faiblesse ;
C'est la Peur, dont la main présente un faux miroir
Où des hideuses morts l'image se fait voir ;
Méduse hérissée, exécrable Gorgone,
Qui, dans un même instant, rougit, pâlit, frissonne,
Saisit dans les combats les cheveux des guerriers,
Presse leurs pas, et monte en croupe leurs coursiers,
Et, par les hurlemens qu'elle pousse à leur suite,
Sème en toute une armée et l'horreur et la fuite.

DEUX autres Déités guident les favoris
A qui Pallas réserve un honorable prix:

L'une, qui les remplit d'une ardeur intrépide ;
Est la brillante Hébé, vive épouse d'Alcide ;
Et l'autre est la Valeur au front calme et serein,
Qui de l'honneur toujours sent le feu dans son sein.

Le vainqueur de l'Asie entre, conduit par elles,
Dans ce temple où s'offraient les images fidèles
De tous les demi-dieux, voisins de l'âge d'or,
D'Hercule, de Thésée et du vaillant Nestor,
Athlètes belliqueux, vengeurs des brigandages,
A lutter corps à corps usant leurs grands courages.
Là, près du Simoïs, les Grecs et leurs vingt rois
Roulaient des chars sans ordre, et combattaient sans lois.
Alexandre pourtant admire leur audace,
Se plaît à contempler cette naissante race,
Qui, des bords d'Ilissus, d'Ismène et d'Eurotas,
Alla sur les Persans venger Léonidas ;
Trois cents illustres morts fermant les Thermopyles ;
Marathon et Platée, en exploits si fertiles,
Et Salamine, écueil des flottes de Xerxès,
D'un Ulysse nouveau signalant les essais,
Montraient la Liberté, maîtresse de la terre,
Prodiguant à ses fils les leçons de la guerre.

La Grèce, convoquée en ses Amphictyons,
Nomme un jeune vengeur de ses deux nations ;
Sa querelle ennoblit les projets qu'il enfante;
Il attaque l'Asie autrefois menaçante ;
Il passe l'Hellespont, non comme Agésilas :
L'or versé chez les Grecs n'arrête point ses pas ;

De Darius qui fuit il tient le diadème.
  Le guerrier de Pella se reconnut lui-même,
Et plein d'un juste orgueil : « Ainsi mon souvenir,
« Gravé sur cet airain, vivra dans l'avenir.
« Le Granique est ici; là, c'est Halicarnasse.
« Je reconnais Memnon, de qui l'art me menace,
« Qui, désertant l'Asie où je cours m'engager,
« Dans Sparte et dans Athène espère m'assiéger,
« Et derrière mes pas soulevant la tempête,
« En divisant mes coups retarder ma conquête ;
« Stratagème subtil que la mort a déçu.
« O Tyr, voici la brèche où tes murs m'ont reçu,
« Où d'assauts redoublés je gouvernai l'orage.
« D'hommes et de travaux quel immense naufrage!...
« Peuples qui frémissez, ne m'en accusez pas.
« Sans ma constance égale en sept mois de combats,
« Mes armes devant Tyr laissaient leur renommée;
« Des mers à mon retour la route était fermée,
« Et leur passage, ouvert à mes seuls ennemis,
« Au sein de mes états les eût bientôt vomis. »
  Il dit, laissant errer ses pensers et sa vue,
Et de tous ces objets repaît son ame émue.
  Oh ! comme il attacha ses esprits curieux
Sur mille autres portraits alors mystérieux !
Là, ses fiers successeurs, qui de ses funérailles
Célébrèrent le deuil par d'affreuses batailles,
Arrosent de leur sang la tombe du héros.
  Au bord le plus voisin de l'île de Pharos,
La cité qu'il fonda fleurit sous les Lagides;
Son port reçoit un chef qu'en des vaisseaux rapides,

Une tête à la main, aborde un meurtrier.
C'était le grand César, orateur et guerrier;
César, maître absolu du monde et de lui-même,
Qui d'asservir les cœurs possédant l'art suprême,
Par les Romains vainquit le reste des humains,
Et soumit l'univers pour vaincre les Romains.
Il semblait repousser la tête de Pompée,
Et de ses yeux confus quelque joie échappée
Attestait qu'un Dieu même imprima sur ses traits
D'un cœur ambitieux tous les replis secrets.
Des exploits du Romain la peinture savante
Était aux conquérans une leçon vivante.
Porter huit ans la guerre à cent peuples affreux,
Les vaincre l'un par l'autre, ou s'armer seul contre eux;
De l'île alors barbare où coule la Tamise,
Repasser l'Océan et la Gaule soumise;
Du Rubicon franchi balancer les hasards,
Sur la Sègre jeter un pont, loin des regards,
Et d'un camp affamé qui touche à sa ruine,
Au camp d'Afranius renvoyer la famine;
Là, de Dyrrachium fuyant le mont fatal,
Aux champs de l'Énipée attirer son rival,
Et d'un quadruple choc réservé sous son aile,
Rompre les escadrons venant fondre autour d'elle;
Sur tous ses ennemis ardent à s'élancer,
D'un bout du monde à l'autre à la fois les presser;
Se faire un art, contre eux, même de sa clémence,
Une arme de sa gloire, un droit de sa puissance:
Tels étaient ses travaux, ses soins victorieux.
Alexandre lui-même en parut envieux.

Il suivait son destin dans les fastes de Rome ;
Rome dont les héros, aïeux de ce grand homme,
De dépouilles couvrant le temple de Janus,
Ont défait Pyrrhus même, et Persée, et Brennus,
Et le dur Annibal, si long-temps redoutable.
Quelles guerres livrait sa Bellone implacable!
Sagonte mise en flamme allumait dans ses mains
Les torches qui devaient brûler les murs romains;
Le Rhône traversé, les Alpes et leurs glaces,
Portaient de tous ses pas les merveilleuses traces.
Pouvait-il échapper à ces gouffres ouverts,
A ces rochers blanchis par d'éternels hivers,
Aux vents froids de leurs nuits, aux Gaulois intrépides,
Fondant sur son passage en attaques rapides?
Ses soldats étaient morts sous la neige enterrés,
Dans les eaux engloutis, de fatigue expirés.
Le bruit au Capitole en arrivait à peine,
Que les bords du Tésin, Trébie et Trasimène,
Publiant un désastre à chaque instant accru,
Montrèrent aux Romains Annibal reparu.
Ah ! qui du sort contraire eût changé le caprice,
Si du commandement l'unité protectrice
N'eût remplacé des chefs la double autorité
Dont l'adroit Annibal a si bien profité?
Alors deux grands rivaux, envieux de s'abattre,
S'approchaient, s'assiégeaient, sans pouvoir se combattre.
L'un, par l'horrible aspect de leurs champs dévastés,
Appelait hors du camp les Romains insultés :
L'autre, opposant aux cris sa prudence hardie,
Par de sages lenteurs relevait sa patrie ;

Science d'un guerrier, qui, sûr de tous ses pas,
Présente une bataille et ne la reçoit pas.
Heureux si de Varron l'orgueilleuse folie
N'eût fait chanceler Rome aux plaines d'Apulie,
Quand l'habile ennemi, dont il crut triompher,
L'attendit dans ses bras qui devaient l'étouffer!
Du Capitole en deuil la ruine était prête,
Le sénat pâlissoit.... Annibal, qui t'arrête?
Tu forças la victoire; en sais-tu moins user,
Toi de qui le génie, instruit à tout oser,
Put nourrir une armée au milieu des ravages,
Sous des cieux étrangers, sur de lointains rivages,
Discipliner, unir aux fiers Carthaginois
Les Numides sans frein, les farouches Gaulois,
Surmonter tes rivaux par la ruse ou la force,
Des perfides succès leur présenter l'amorce,
Effrayer l'Italie, et sur ses bords fumans
Ne laisser pour adieux que des embrasemens?
Il était temps enfin qu'un jeune homme invincible
Fît tomber à Zama ce Cyclope terrible.
Rome, ainsi tes enfans triomphèrent toujours;
De tes prospérités tes lois réglaient le cours.
Fille d'un fils de Mars, par la guerre agrandie,
Ton sort fut de régner sur la terre envahie,
Jusqu'à l'âge où, conduite aux rives de l'Euxin,
Infidèle à tes murs, tu suivis Constantin.
En vain à ta grandeur tout l'Orient conspire,
Ton colosse s'ébranle et forme un double empire,
Que les rivalités de ses chefs différens
Livrent enfin en proie au fer des conquérans.

Le Nord vomit sur lui tous ses peuples barbares.
Oh ! quels débordemens Scandinaves, Tartares,
Entraînent les états à grand bruit écrasés,
L'un sur l'autre tombant, l'un par l'autre embrasés!
Attila, conduisant sa nation sortie
Des glaces du Volga, des fanges de Scythie,
Met l'Occident en feu, tient les rois dans les fers.
Vaincu par un Sicambre, il frémit d'un revers,
Allume un grand bûcher, et s'il succombe encore,
Il veut que tout vivant ce brasier le dévore.
Genséric et ses fils, qu'en leurs affreux succès
Arrêtent quelque temps Bélisaire et Narsès,
Du sang italien font couler des rivières.
Princes dévastateurs, héros incendiaires,
Ils se rendent fameux par leur seule fureur.
Tracés sur les lambris, ces fastes pleins d'horreur
Disaient Rome et Bysance en proie à la rapine,
Par la chute des lois et de la discipline.

DÉJA du mont Taurus les féroces voisins,
La horde ismaélite unie aux Sarrasins,
Marchent sous le croissant, enseigne d'un prophète;
Le ciel est leur espoir, la terre leur conquête,
Et l'ardent fanatisme étincelle en leurs yeux.

MAIS l'Occident s'éveille à leurs cris furieux;
Ses peuples sont ligués; le signe qu'il révère,
Conduit ses chevaliers, nouveaux fils de la guerre:
Car les murs présentaient, par un art merveilleux,
Tous les cultes divers, tous les temps, tous les lieux;

Le soleil, qui montrait une face dorée,
Par un astre d'argent la lune figurée,
Se levaient tour-à-tour sur divers horizons,
Et marquaient, en courant, des jours et des saisons.

En foule descendaient aux plaines idumées
Ces chefs religieux de pieuses armées,
Dont une croix couvrait l'impénétrable sein ;
Leurs vêtemens de fer, leurs visières d'airain,
Leur pique et leur long glaive, et sur-tout leur courage,
A la mort en leur cœur ne laissaient nul passage.
De l'Afrique idolâtre ils domptent les enfans,
Et ceux de la Colchide ornés de leurs turbans ;
L'Arabe aux traits brûlés, au sabre qui dévore,
Fond sur eux, se disperse, et revient.... fuir encore.

O France ! ô jeune fleur de tes lis belliqueux!
Louis, que la vertu sanctifie avec eux,
Dont la longue prison n'usa point la constance,
Venait des Lusignans soutenir la puissance,
L'affermir dans Sion et dans Ptolémaïs,
Où les destins français se sont toujours trahis.
Quels princes avant lui firent tant de prodiges ?
Qui de tant de combats laissa d'affreux vestiges ?
Ce furent ces grands rois, ces deux jeunes lions,
Image en tous leurs traits de leurs deux nations,
Toi Philippe, et Richard, ton rival magnanime ;
Divisés d'intérêts et liés par l'estime,
Ambitieux et fiers, nés pour vous redouter,
Pour subjuguer le monde et vous le disputer.

L'AME de tels héros courant vers la Judée
D'un aveugle transport fut-elle possédée ?
Quels que soient de nos temps les jugemens divers,
Le joug des Musulmans menaçait l'univers.
Rome sut opposer, craignant leur barbarie,
La croix à l'alcoran, le zèle à leur furie.
Ce zèle, de Richard animait les efforts,
Dans les champs d'Ascalon qu'il engraissa de morts;
Et tandis que ses coups vengent la Palestine,
Philippe, déjà loin, éternise Bovine;
Il montre au fier Othon, qu'épouvante son bras,
Comme un héros dissout les ligues des états.
Les vents et le soleil, lui prêtant sa lumière,
Aveuglaient l'ennemi de feux et de poussière.
Dix drapeaux enlevés chargeaient Montmorenci.

En mille autres tableaux brillaient Nemours, Couci,
Du Guesclin et Bayard, ces glaives de la France,
Ces preux si rehaussés d'honneur et de vaillance,
Dont les faits généreux, les beaux et grands exploits,
Vengeaient Dieu, leur pays, leurs dames et nos rois.

Quel morne deuil au sein d'une nuit sans étoiles!
La lune, qui des cieux perce et blanchit les voiles,
Luit sur un champ de mort éclairé tristement;
De pâles feux, lancés de moment en moment,
Font voir des rangs entiers étendus dans la poudre.
Un vainqueur fatigué dort en paix sur sa foudre,
Tandis qu'en leurs deux camps veillent tous les soldats;
Les ténèbres entre eux suspendent les combats.

Plaines de Marignan, votre naissante aurore
Doit ajouter au sang dont vous fumez encore.
Les sons du cor champêtre assemblent tes enfans,
O Tell, et leurs combats seront ceux des géans....
Le jour paraît; déjà le Français les terrasse.

Le sang de nos aïeux nous transmit leur audace.
Les Condés la portant dans leurs cœurs embrasés,
Les Guises embellis de traits cicatrisés,
Redoutables aux rois qu'ils avaient su défendre,
Signalaient leurs drapeaux sur des remparts en cendre.
Même ardeur, te poussant aux champs d'Arque et d'Ivri,
Met l'épée en ta main, adorable Henri:
Tu cours; ton blanc panache, au milieu de l'orage,
Est l'astre des soldats qu'éclaire son passage;
Et ta victorieuse et loyale bonté
Force, mieux que le fer, les murs de ta cité.
De nos rois chevaliers franc et noble modèle,
Qu'enflammaient la vertu, l'honneur et Gabrielle,
Jaloux en amitié, confiant en amour,
Ouvrant à tes sujets et ton ame et ta cour,
Vigilant dans la paix, brave et doux dans la guerre,
Le peuple sait ta gloire et te nomme son père;
Et le caprice ingrat, le triste oubli des temps,
N'ont point au fond des cœurs détruit tes monumens.

A l'aspect inconnu de mille armes nouvelles,
Et des guerriers français plus redoutables qu'elles,
Le Macédonien, admirant ces portraits,
Suit de l'art des combats les étonnans progrès.

Il voit Pallas s'armer des foudres de son père:
Ce n'est plus en courant que l'on soumet la terre;
A pas impétueux, les Gengis, les Timurs,
Sans peine détruisant les peuples et leurs murs,
Foulaient l'Asie ouverte aux faciles conquêtes;
Ses rois livraient leur trône, et ses soldats leurs têtes.
De tels exploits rendraient Alexandre confus,
S'il n'eût dompté la Thrace, et les Grecs, et Porus.
Tyr lui fut moins à craindre en sa longue défense,
Que Rhode au Mahomet qui dévasta Bysance,
Où l'on dit qu'effrayés de cris pleins de fureur,
Se jetaient dans la mer les chiens hurlant d'horreur,
Et de tout le Bosphore, en des nuits de ravage,
Les flots resplendissaient aux flammes du rivage.

Fils de Pella, ces bords, ces lieux où tu naquis,
Lieux si beaux, les voilà désolés et conquis
Par des hordes sans lois que chasserait ton ombre,
Et que des derniers Grecs arrête un petit nombre.
Détournant ses regards, le vainqueur de l'Indus
Contempla nos confins avec art défendus.
Que d'effrayans ressorts, étalés en spectacle,
Multipliaient par-tout le danger et l'obstacle!

Pallas traîne après soi de longs dragons d'airain,
Tendant leur gueule affreuse, organe de Vulcain,
Et vomissant la mort recélée en leur ame;
Des globes qui, volant suivis d'un trait de flamme,
Tombent en mille éclats, et des tubes de fer
D'où pleut le plomb chassé par le rapide éclair.

Tantôt leur feu s'allume au front des Oréades,
Menace sur les ponts, veille au sein des Dryades,
Luit au bord des ravins, sous des bois abattus,
Et protége les camps de leurs forts revêtus;
Tantôt un appareil de cent bouches fatales
Remplit des légions les mouvans intervalles,
Gronde au-devant des rangs par lui seul affermis,
Et fait taire la voix des foudres ennemis.
Les champs ouvrent leur sein en profondes tranchées:
Les villes sans effroi ne sont plus approchées;
Leurs bastions, croisant leurs angles et leurs feux,
D'un regard mutuel se protégent entre eux,
Surveillent leurs fossés, leur penchante esplanade,
Que d'un front hérissé soutient la palissade.
Le bronze à coups lointains tonne sur les créneaux,
Et les murs, enfermant d'homicides fourneaux,
Opposent fièrement leur pied inaccessible,
Leur tête couronnée, ou leur corne invincible;
Môles dont en nos jours Vauban tailla les flancs,
Qu'il arma de la foudre et du feu des volcans.

Bellone dans sa main tient le compas d'Euclide,
Et sur ces boulevarts un art certain la guide;
Sa prudence éclairée y marche sans lenteur:
De l'espace inconnu l'angle interrogateur
Mesure tous ses coups, et, plus utile encore,
Lève un juste dessin des pays qu'elle ignore.

C'est peu que les chemins, peuplés de toutes parts,
Des sites variés opposent les hasards;

Tous les ports sont fermés par de flottantes villes.
Les vaisseaux voyageurs, forteresses mobiles,
Voguant enorgueillis de leurs fiers pavillons,
Lancent un feu tonnant qui vole en tourbillons;
Il couvre les soldats d'une orageuse nue,
Où le sang pleut dans l'onde, où l'éclair brille et tue.
Le sifflement du fer parle aux signaux mouvans.
Mars est bientôt vainqueur s'il fond avec les vents,
Et du sort des combats l'ordinaire caprice
Suit les ailes d'Éole, ou contraire, ou propice.

Le naufrage et les fers menaçaient sur les eaux
Tous ceux dont Albion poursuivait les vaisseaux.
De Neptune soumis cette superbe épouse
Veut arracher le sceptre à la terre jalouse;
Ses hardis léopards, vainement combattus,
Nagent de la Tamise aux sources de Plutus,
Et d'un monde nouveau, conquête d'Uranie,
Lui portent les trésors acquis à son génie.

Mais plus prompt que l'oiseau courrier de Jupiter,
D'une aile triomphante, ô Tromp, ô Ruyter,
Vous les pressiez non loin des bouches de la Meuse.
Ils erraient, ils volaient sur la plaine écumeuse
Comme des éperviers pleins d'un courage égal,
Qui, dans l'azur du ciel que fend leur vol rival,
Tracent de longs détours et disputent leur proie,
En jetant mille cris de douleur ou de joie :
Tels ces vaisseaux, tendant leurs voiles sur les mers,
L'un par l'autre assaillis, fendaient les flots amers.

L'un enrichit Neptune, et d'avares abîmes
Héritent de tout l'or qu'enviaient leurs victimes:
L'autre a perdu ses mâts ; la flamme est sur son bord,
Sur ses ponts la terreur ; et dans ses flancs la mort.
Soldats et nautonniers abandonnent leur maître,
Qui, furieux, descend au dépôt du salpêtre :
La mèche en feu déjà luit sur l'enfer poudreux....
Pétille, et lance au ciel un chaos ténébreux
De fer et d'ais brisés, d'agrès et de cordages,
D'affreux lambeaux humains, de livides nuages:
Encelade jamais ne vomit dans les airs
Un plus noir tourbillon de foudroyans éclairs.

On voit, sur les débris que la vague balance,
Quelques nageurs paraître au sein du gouffre immense.

Deux navires, plus loin, à leur perte attachés,
Luttent, prêts à périr, vers l'abîme penchés....

Quel est ce chef ardent qui vole, exhorte et crie ?
C'est Tromp ! Un coup fatal le fait tomber sans vie,
Et son émule en pleurs rentre au port du Texel;
Rivages illustrés par un jeune immortel,
Maurice, qui brisa le joug d'un peuple esclave,
Et qui noya l'Ibère aux marais du Batave.
Ambitieux vengeur de nouveaux citoyens,
Il leur ôte leurs fers pour leur donner les siens:
Sa cour est à l'Europe une école de guerre.

Muse, tu sais qu'il est une gloire vulgaire,

Qui, d'une heureuse vie accompagnant le cours,
Peut traverser un siècle, et non vivre toujours.
Les seconds des héros s'effacent dans les âges.

Qui pourrait dire ici leurs nombreuses images,
Eût-il reçu dix voix et dix langues de fer ?
Combien la seule Espagne en a vu triompher,
Depuis que, rassemblant ses bandes aguerries,
Pélage s'enferma dans les monts Asturies,
Asile de la force et de la liberté,
Aux Maures conquérans par le fer disputé !
Comme un ruisseau tombant d'un rocher qu'il sillonne,
Se grossit dans sa course en fleuve qui bouillonne;
Tout-à-coup débordé, ce peu d'hommes vaillans,
Accru des Navarrois et des fiers Castillans,
Jusqu'aux prochaines mers entraîne avec furie
Ces torrens africains, fléaux de l'Hespérie.
Les Alfonses, les Cids, rendirent la splendeur
Au trône où Charles-Quint vint asseoir sa grandeur,
Unissant aux états qu'il reçut d'Isabelle,
Tous ceux que des Césars l'aigle tient sous son aile;
Vaste empire, étendu jusqu'aux riches marais
Que l'art sur l'Océan a conquis à grands frais,
Où le Batave enfin, las du joug de ses princes,
Contre leur tyrannie a ligué ses provinces,
Et, de meurtres sacrés voulant borner le cours,
De l'habile Maurice implora le secours.
Il vengea de leurs lois l'oppression si longue.

Alexandre l'admire, aux rives de la Dongue

Affrontant à la fois sur la terre et les mers
Des feux et des reflux tous les périls divers,
Et lorsque sa défaite ensanglante les Dunes,
Qu'il ose, renvoyant ses flottes importunes,
Au défaut du courage armant soudain la peur,
Condamner ses soldats à vaincre leur vainqueur.
Il admira sur-tout l'ambitieux Gustave,
Qui, roi du peuple Gète, aussi prudent que brave,
Habile confident des secrets des Romains,
Du poids de sa colonne écrasa les Germains.
Hélas! sa belle vie est trop tôt moissonnée;
Et Lutzen, pour ce roi nouvelle Mantinée,
Le voit au champ d'honneur tomber victorieux.
De la célébrité l'amour contagieux
Brûle un jeune insensé, plus soldat que monarque,
Et qui par-tout se jette au-devant de la Parque.
En sa fougue orgueilleuse il veut porter la mort
Au czar, de qui l'étoile éclaire tout le Nord.
Mais le fier Moscovite, affrontant sa menace,
Lui révèle quel prix attend la folle audace.
L'homme enivré par elle est sans vue et sans frein.
Moins privé de clartés, et d'un pas plus certain,
Quoiqu'aveugle, Zisca marchait à la victoire:
Son génie, éclairé des yeux de la mémoire,
La suit dans les détours des monts capricieux.
L'Occasion naquit dans ces sauvages lieux:
Divinité voilée et prompte à disparaître,
Toujours elle sourit à qui sait la connaître.
Vos exploits l'attestaient, vous dont l'esprit guerrier
Sut par-tout la saisir, en tout temps l'épier,

Impétueux Condé, sage et profond Turenne.
Ces athlètes unis descendus dans l'arène,
Pleins du beau feu de Mars qu'ils respirent tous deux,
Par des coups étonnans font admirer ses jeux.
L'astre de qui Rocroi vit la sanglante aurore,
Semble aux champs de Fribourg un ardent météore:
Et, d'un cours plus réglé, Turenne, qui le suit,
Paraît un soleil pur aux soldats qu'il conduit;
Sa marche, en des pays témoins de sa défaite,
Par une invasion consacre une retraite.
Condé, plus inspiré, force par-tout le sort,
Et prévoit un triomphe où chacun voit la mort.
Nordlingue en vain se fie à deux hautes collines,
Que devance un hameau, qu'entourent des ravines;
Ils marchent.... Voyez-les des Germains effrayés
Percer le triple asile et les rangs foudroyés.
Tout est flamme et poussière.... ils guident le ravage
Dans la plaine poudreuse et chaude de carnage.
O nobles concurrens, ternirez-vous l'éclat
D'un juste honneur acquis à défendre l'État?....
Détournez de son sein vos redoutables armes;
De la guerre intestine épargnez-vous les larmes;
Craignez aux attentats d'accoutumer vos cœurs.
Malheur à des Français l'un de l'autre vainqueurs!

DIRAI-JE de Vulcain tous les autres ouvrages,
Et la guerre infestant le Rhin et ses rivages,
Dont au savant Raimond*, par de savans efforts,
Turenne disputait le passage et les forts?

* Montecuculi.

Que de ruses, de soins et de marches habiles!
Le jour, l'ombre, l'eau, l'air, les bois, les champs, les villes
Tout reçoit un usage utile à leurs projets.
Ces défians Argus ne sommeillent jamais;
A frapper son rival chacun d'eux s'étudie,
Et lit dans les secrets de sa tête ennemie.

Ils sont prêts à porter ces grands coups éclatans
Qu'une lente sagesse a retenus long-temps.
Flatté d'un doux présage, enfin l'adroit Turenne
A fermé la retraite au guerrier de Modène;
Il gravit un coteau, d'où l'œil plane et s'étend:
Mais dans l'air, au hasard, l'airain vole à l'instant,
Et, par un cri soudain, l'aigle heureux de l'Empire
Dit au monde sa joie, et que Turenne expire.
La France est sans égide.... Ah! si le grand Louis,
Qui des pompes des arts environna les lis,
Dont la haute raison, sourde aux cris de l'envie,
Recherchait la vertu, pressentait le génie;
Si Louis eût d'Eugène accueillant la valeur,
Cultivé ses lauriers en leur naissante fleur,
Nul désastre n'aurait obscurci son histoire;
Le fléau de sa cour en eût été la gloire.
Ce guerrier à Bleinheim, où rougit notre honneur,
N'aurait point de Churchill secondé le bonheur.

Ton destin, ô Vendôme, est la seule barrière
Que ne peut renverser Eugène en sa carrière.
Qui saurait mieux tracer des chemins prompts et sûrs,
Opposer l'art au nombre, et surprendre des murs,

Poursuivre ou devancer en une course agile,
Et par ses pieds légers triompher comme Achille ?

O prodiges gravés par l'immortel burin !
Une armée innombrable investissait Turin ;
Des glacis teints de sang, des ravelins en poudre,
Des piéges sulfureux prêts à vomir la foudre,
Un peuple sur les toits montant avec terreur,
Du plus affreux assaut présageaient la fureur,
Lorsqu'entre deux torrens huit corps profonds s'élancent :
C'est Eugène, pressant les Français qui balançent ;
Et l'assiégeant, lui-même en ses camps assiégé,
Dans les flots d'Éridan expire submergé.

HÉLAS ! ses mains encor de notre sang rougies,
Le faisaient ruisseler dans les bois de Blangies,
Et son aigle fatal, planant sur des débris,
Foudroyait Phaéton, emblème de Louis.
Qu'il aille, au loin guidant ses ailes menaçantes,
Dissiper de Zenta les hordes renaissantes ;
Combler de morts Belgrade, et, forçant Témeswar,
De l'altière Victoire ensanglanter le char.
C'est de nous que sa main apprit à le conduire ;
Ne nous étonnons point s'il pensa nous détruire :
L'exemple des Bourbons l'arracha du repos,
La France à la dompter instruisit ce héros.
Ses pareils font le sort. . . . . et si de ma patrie
La couronne à Rosbach fut encore flétrie,
Qui s'en étonnerait en regardant les coups
Que porte un jeune État luttant seul contre tous,

Et quel est le courage, à ses droits salutaire;
Du grand roi philosophe, ami du grand Voltaire?

Plus stable que les rocs et les pins toujours verts
Dont les camps de Pirna sont enceints et couverts,
Et qui des vains assauts méprisent la tempête,
Aucun des coups du sort ne fait ployer sa tête,
Et de ses yeux d'azur les tranquilles regards
Bravent l'orage affreux grossi de toutes parts.

Une soudaine attaque est sa seule défense.
Ses rivaux se liguaient; il s'arme et les devance,
Guide sa triple armée, et jaloux de garder
Et l'Elbe, et la Vistule, et le cours de l'Oder,
Ses lois font des soldats, son art les multiplie;
Le fantassin en croupe au cavalier s'allie;
Ils s'élancent ensemble, et des chevaux fougueux
Roulent des chars tonnans qui volent avec eux:
Pallas, précipitant leurs courses effrénées,
Prête un feu plus rapide à de noirs Salmonées.

Du héros cependant l'infatigable ardeur,
Dévorant les revers, travaille à sa grandeur.
De même que des cieux, voilés d'une nuit sombre,
Les astres éternels brillent plus purs dans l'ombre;
De même, au nouveau bruit d'un désastre récent,
Éclate sa fierté sur son front pâlissant.

Sous leurs drapeaux flétris à la hâte il rappelle
Ses soldats que sa voix remplit d'un noble zèle,
Et bordant les hauteurs, rideaux mystérieux,
Qui trompent l'ennemi découvert à ses yeux,
Sur son ordre aperçu lui-même ordonne et range,
Des armes avec soin fait un docte mélange,

Frappe d'un choc trompeur l'aile de l'ennemi,
S'élance au flanc contraire en des bois affermi,
Et, perçant de ses feux tout le centre qui ploie,
Jusqu'aux murs de Lissa son tonnerre foudroie
L'orgueil des souverains, si prompt à s'indigner
Qu'affranchi de leur joug un roi veuille régner.
L'hydre abattu renaît, et de nouveau succombe,
Et se relève encore, et sous ses coups retombe.
Enfin, par la constance et la sage valeur,
Il foule aux pieds le monstre, il dompte le malheur,
Et reprend la balance, et sa flûte, et sa lyre,
Assis sous l'olivier conquis à son empire.

TELS étaient les portraits que l'habile Vulcain
Fit respirer, agir, sur l'or et sur l'airain.

COMBIEN, dans ces tableaux de la race future,
De nos lis radieux la splendeur était pure!
Cent palmes précédaient celle de Fontenoi,
L'honneur, ô mon pays, est ta plus sainte loi.

SOMBRES filles du Temps, dans son sein enfantées,
Les Révolutions naissent ensanglantées;
C'est alors que de Mars le cirque va s'ouvrir.....
Dieux! quels torrens de sang font aussitôt fleurir
Les lauriers de Gemmape, et ceux que la vaillance
Cueille à Fleurus, deux fois célèbre pour la France!

CLIO, dis quelle voix, du sein de leurs foyers,
Put soudain évoquer six cent mille guerriers.

Terrible et devancé de l'arme de Baïonne,
Dans les rangs ennemis que la Parque moissonne,
Mars guide un char traîné par les lions français.
Ah ! que de longs périls achètent les succès !
Souvent dix jours levés sur la même contrée
D'une seule bataille éclairaient la durée,
Et des monts de Pyrène aux bords liguriens,
Des campagnes du Belge aux monts helvétiens,
Une armée, étendant ses bras à deux armées,
De leur chaîne ceignait nos frontières fermées.
Dirai-je l'union de tous leurs chocs divers;
Le Batave, trahi par le Dieu des hivers,
Qui, durcissant les eaux de ses souffles perfides,
Affermissait nos pas sur les routes liquides;
Tant de faits inouis, prodiges de nos jours;
Le Rhin épouvanté nous livrant tout son cours;
La Moselle illustrée, et la Sambre et la Meuse
Nommant avec orgueil leur légion fameuse;
Et ce réparateur, savant et respecté,
Dont brille en tous les rangs la modeste fierté,
Qui de l'affront d'Hochtett a su venger la France;
Ces nageurs nus, armés, sur le Danube immense;
Et tant d'habiles chefs eux-mêmes se créant;
Et ma chère patrie, et son peuple géant,
Qui de ses fiers voisins méprise les injures,
Et de qui la vigueur s'accroît par ses blessures ?

O grand peuple, jadis triomphant sous tes rois,
Et constamment vainqueur sous d'inconstantes lois,
Inépuisable Antée et vrai fils de la Terre,
Pour vaincre en tous les temps ne quitte point ta mère :

L'Europe n'aura point d'Hercules redoutés
Qui surmontent l'effort de tes bras indomptés.

Au rang de tes vengeurs, sur les lambris du temple,
S'avance un nouveau Mars, et ses pas, son exemple,
Entraînent des soldats, pleins d'un zèle joyeux,
Qui semblent en chantant escalader les cieux.

L'Olympe entend sa voix; dans les airs il assiége
La tête de rochers éblouissans de neige:
Son vol précipité tombe sur l'ennemi,
Et l'Adda, l'Éridan, la Bormide ont frémi.
Ses étendards flottaient...., en leurs voiles, Éole
Déploie aux yeux les noms de Rivoli, d'Arcole....
Le feu luit, le sang fume, et la victoire encor
Vient d'y graver Maringe en traits de pourpre et d'or.
Mais il gémit des soins qui le privent de larmes....
Un guerrier est tombé, compagnon de ses armes,
Qui, portant jusqu'au Nil notre gloire et son nom,
Fit craindre son approche aux noirs fils de Memnon.
Sur des monts qui l'ont vu, son illustre poussière,
Hélas! gît maintenant à l'ombre d'une pierre,
Et dit aux voyageurs : « Enviez le repos
« D'un brave qui mourut estimé d'un héros. »
Pour toi, qui, plein d'ardeur, sers un puissant empire,
C'est toi qu'ici le Grec en nos fastes admire.
Près des lacs où naquit le doux cygne romain,
Il a vu d'un long siége, abandonné soudain,
Les travaux se suspendre, et ta course subite
Fondre sur une armée en deux combats détruite.

Non loin du phare antique, en ce climat brûlé
Où l'épaule d'Atlas porte l'axe étoilé,
Il a vu tes hasards, et Pallas et Neptune
Dans l'Occident troublé ramenant ta fortune.
Sache combler l'espoir qu'ont donné tes hauts faits;
Moderne Miltiade, égale Périclès.

Le roi suivait des yeux nos futures merveilles:
Aussitôt un nuage apporte à ses oreilles
Un céleste concert d'hymnes harmonieux;
Et, le front surmonté d'un casque radieux,
Pallas, au froid maintien, à la perçante vue,
Paraît, tenant l'égide, au milieu de la nue.

« De Philippe, dit-elle, ô magnanime fils,
« Sur ces murs lumineux, l'avenir que tu lis
« Menace les humains d'une éternelle guerre;
« Et la Discorde impie eût dépeuplé la terre
« Si, grace à mes leçons, les empires armés
« Ne savaient contenir leurs voisins réprimés.
« Malheur aux nations, dans le calme endormies,
« Que viendraient réveiller leurs fières ennemies!
« Pour qui veut conserver ses murs et ses guérets,
« L'étude de la guerre est l'emploi de la paix.
« Trop heureux les mortels pleins de mon art sublime!
« Mais c'est peu que le zèle et l'honneur les anime,
« Et que de mes secrets, acquis par les travaux,
« Le trésor amassé s'enferme en leurs cerveaux,
« S'ils n'ont une vertu dont le ciel est avare:
« La science est commune, et l'héroïsme est rare.

« C'est lui seul qui t'élève au plus haut des degrés,
« Sur les autres humains d'âge en âge illustrés.
« Qui sait mieux affronter ces hasards redoutables,
« Où les instans heureux font les jours mémorables?
« Qui de tant de sujets allégea mieux les fers,
« D'un plus serein espoir déguisa ses revers?
« En leçons de valeur tes harangues fertiles,
« De Thersites obscurs font de nobles Achilles.
« Ton cœur dans le repos se croirait avili,
« Et les prospérités ne l'ont point amolli. »
« Par tes soins prévoyans une élite formée
« Doit aux murs chaldéens rajeunir ton armée;
« Les enfans des vaincus, utiles nourrissons,
« Des pratiques des Grecs ont reçu les leçons.
« Ils attendent qu'enfin la voile les emmène
« Aux bornes que posa le vaillant fils d'Alcmène.
« De là, reprends ta route, et soumets en passant
« Carthage, l'Ausonie et son peuple naissant,
« Et bientôt, revenu sur les mers de l'Épire,
« De l'aurore au couchant ne fais qu'un seul empire.
Elle dit, et remonte en ses palais divins.

Le cœur du fils d'Ammon s'égare en projets vains:
Car Bacchus, envieux de son ardent émule,
Le devait terrasser sous la coupe d'Hercule;
Et ses nobles desseins, contrariés du sort,
Devaient à Babylone expirer par sa mort.

Du temple de Pallas ayant franchi la porte,
Il descend dans la plaine où l'attend son escorte,

Son cheval paissait l'herbe, et, pressé d'aiguillon,
Part d'une course égale au vol de l'Aquilon.

Le roi ne tarde plus, et, dans un ordre habile,
Fait marcher tous les camps, cité vaste et mobile.
Sa phalange le suit, tandis que des coursiers,
Légers avant-coureurs, éclairent les sentiers.
Tel qu'un insecte lent, sur deux ressorts flexibles,
Tend ses yeux élevés, télescopes sensibles,
Qui, sous le moindre choc prompts à se reployer,
Choisissent un chemin plus sûr à lui frayer:
Ainsi, dans les périls dont la route est semée,
Ces escadrons veillans sont les yeux de l'armée.

Il veut que son passage étonne les humains.
De grands freins en débris laissés dans les chemins,
D'immenses boucliers, des casques sans mesure,
Et de lourds javelots, prodigieuse armure,
Seront aux Indiens des témoins éclatans
Qu'Alexandre guidait un peuple de géans;
Et ce bruit fabuleux, s'il n'agrandit sa gloire,
Redouble à son départ l'effroi de sa mémoire.

Déja sa flotte est prête; il vogue sur l'Indus.
Les Nomades grossiers, sur son bord répandus,
Et de villes sans nom les habitans sauvages,
Périssent engloutis dans ses derniers ravages.

Ces pâtres courageux, ces libres montagnards,
Couvrent de leurs rochers les agrestes remparts.

Les coteaux escarpés forment leurs citadelles.
Mars cache en des vergers ses embûches cruelles;
La Naïade y menace; et pour leurs libertés,
Veillent au coin des bois Faune et Pan irrités.
Nul chaume, nul ravin qui n'engage une lutte;
Il n'est si vil sentier que le fer ne dispute ;
L'incendie au vainqueur enlève les moissons ;
Des flots de sang versés conquièrent des buissons ;
Chaque pas trouve un piége, et le sol fait la guerre.
La Thémis des hameaux s'exile en un repaire,
Ou bien, sur les sommets combattant près des cieux,
Semble fuir l'esclavage au sein même des Dieux.

NOTES

DU CHANT III.

Les héros du vieil âge et leurs rivaux futurs.

Il m'a fallu jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire militaire. J'ai évité dans cet extrait la prétention dogmatique, et ne me suis appliqué qu'à peindre fidèlement les hommes et les choses. On pourra vérifier les faits et les préceptes que j'avance, sur les mémoires des premiers capitaines. Les qualités particulières à chacun de ceux dont j'ai fait les portraits, composent le tableau général des principes de leur art.

Le *merveilleux* de ce chant est puisé dans la vaillance française.

Quand l'habile ennemi dont il crut triompher,
L'attendit dans ses bras qui devaient l'étouffer.

On sait comment fut donnée la bataille de Cannes. J'ai tâché de retracer toujours par des images les positions et les mouvemens des armées.

Tu forças la victoire; en sais-tu moins user?

Je ne crois pas qu'Asdrubal eût raison contre le général carthaginois, auquel il adressait ce reproche, ni que l'opinion contraire adoptée à ce sujet par Montesquieu soit assez éclaircie. Le doute m'a paru plus raisonnable. En se rappelant la situation politique et militaire d'Annibal, tant à Carthage que devant Rome, on sent qu'il est difficile de juger un tel homme après des siècles.

Au défaut du courage armant soudain la peur,
Condamner ses soldats à vaincre leur vainqueur.

C'était l'occasion de parler du bel exemple que donna Weymar, vainqueur de l'armée qui venait de le battre; mais je ne pouvais tout citer sans cesser d'être poète.

Pallas, précipitant leurs courses effrénées,
Prête un feu plus rapide à de noirs Salmonées.

L'emploi de l'artillerie volante est dû au grand Frédéric.

Cent palmes précédaient celle de Fontenoi.

On s'aperçoit que je n'ai pas voulu faire ici une gazette de nos victoires, ni une liste de nos grands capitaines. Dans le second chant de mon Homère, je n'ai de même parlé que des plus grands poètes; je regrette seulement de n'avoir pas loué davantage le prodigieux Shakespeare.

Inépuisable Antée et vrai fils de la Terre,
Pour vaincre en tous les temps ne quitte point ta mère.

L'avenir rendra peut-être ce conseil trop timide. Je n'ai pu introduire ici l'éloge de nos marins fameux, réservé à une autre partie de mon ouvrage.

De l'aurore au couchant ne fais qu'un seul empire.

Ceux qui ont écrit qu'Alexandre fut un insensé qui n'a point rempli son devoir de roi, ne pensaient pas qu'il eût peut-être perdu son petit royaume s'il n'eût conquis celui de Perse, et qu'il les eût certainement perdus tous deux s'il n'eût assujetti les rois indiens.

Le projet qu'il conçut de lier tout l'univers, non seulement par les ressorts de sa puissance, mais par les lois et par les nœuds du commerce, suffit pour éterniser son nom.

CHANT IV.

NON loin de beaux vallons dont la pente s'incline
Vers l'Hydraote enflé des eaux de l'Acésine,
Le peuple Mallien, libre encor dans ses murs,
Croyait vivre à l'abri de ses destins obscurs.
Obstiné défenseur de son indépendance,
Du superbe Héraclide il bravait la puissance.
Dès-lors, ces doux mortels, laboureurs ou bergers,
Ont une ardeur égale à tenter les dangers:
L'un y court à grands pas; l'autre, au bruit des alarmes,
Presse un coursier poudreux, et tous volent aux armes.
Les flots d'huile onctueuse et les grès aiguisans
Otent la rouille aux dards, aux boucliers luisans.
On se plaît aux signaux, aux clairons de Bellone;
Sous les glaives forgés l'enclume au loin résonne.
L'utile éclat du soc et l'amour de Cérès
Sont éteints; le carnage est promis aux guérets.
Déjà du bûcheron la hache est retrempée,
Et les tranchantes faux s'alongent en épée.

LIGUÉS par les périls, les peuples d'alentour
Ont pour traités leur foi, pour seul garant l'amour:
A dix mille vengeurs des publiques injures
L'hymen vient d'enchaîner dix mille vierges pures,
Et tous s'immoleront, pleins d'un feu martial,
Pour l'honneur des foyers et du lit nuptial.

Leur élite bientôt périt en deux batailles,
Hélas! et protégeant leurs dernières murailles;
Du haut de leur enceinte ils voyaient jour et nuit
Les Grecs et leurs travaux s'approcher à grand bruit.
Le voile obscur du temps à l'équitable histoire,
En dérobant leurs noms, n'a pu cacher leur gloire.
Seuls rebelles au joug reçu de l'univers,
Ils jurent à la Mort de fuir d'indignes fers;
Et leurs Dieux, leurs hymens, le cri de la Patrie,
A leur courage en pleurs inspirent la furie.
« A nous! crie un des chefs: à nous! à nos remparts!
« Aux armes! les voici.... faites voler les dards;
« De ces larges fossés défendez les approches.
« Sur l'assiégeant, ici, précipitez des roches.
« Lancez le plomb livide et les brûlantes eaux.
« Là des feux, là des traits.... Mais quels géans nouveaux
« Viennent frapper nos yeux de formes inconnues?
« Voyez-les élever leurs têtes dans les nues....
« Ils rougissent les airs de flambeaux ennemis
« Et de traits sulfureux que leur sein a vomis.
« Jusqu'aux pieds de nos tours quel autre monstre avance?
« La voûte de son dos marche en tortue immense;
« Il étend, accourcit un long col menaçant,
« Et bat d'un front d'airain le mur retentissant....
« Cet autre plus fatal porte une triple tête:
« Ceux-ci, d'un choc affreux dirigeant la tempête,
« De leurs vingt bras de fer lancent des pins entiers.....
« Ceux-là plongent sur nous des ongles meurtriers....
« En voici qu'un torrent de cendre et de fumée
« Dérobe.... » Il achevait; une poutre enflammée

Part, et l'enlève aux yeux des Malliens surpris,
Et, teinte de son sang, jette au loin ses débris.
La foule en pâlissant voit ces monstres horribles.

Ce furent autrefois des Dryades paisibles,
Et, reines des sommets, leur sourcil orgueilleux
Insultait à Junon, reine des vastes cieux.
Son courroux invoqua les foudres vengeresses.
« Punis, ô Jupiter, ces superbes Déesses,
« Qui, d'un profond mystère ombrageant leur séjour,
« Bravent les fils d'Éole et les regards du jour.
« A monter jusqu'à toi leur insolence aspire,
« Et tous leurs rejetons menacent mon empire.
« Pulvérise à l'instant leurs fronts usurpateurs.
« De Mimas, de Typhon; ces Nymphes sont les sœurs;
« Qu'elles tombent ». Le Dieu, de ses mains foudroyantes,
Allait frapper des monts les filles verdoyantes,
Si, par un art divin, Pallas les transformant,
N'eût alors prévenu leur triste châtiment.
On vit luire une flamme au sein d'un grand nuage,
Qui, venu de l'aurore et traçant son passage,
Fit éclater dans l'air une effroyable voix :
« Vos liens sont rompus, Divinités des bois,
« Dit-elle : errez, voguez, soyez des tours mobiles,
« Hélépoles, beliers ou navires agiles,
« Et loin de vos forêts cherchez mille hasards
« Sur le double Océan et dans les champs de Mars. »
Aussitôt, désertant leurs monts et leurs collines,
Les vieux sapins unis forment d'amples machines,
Bastions ambulans, et fiers de leurs créneaux;

Les cèdres dans la mer descendent en vaisseaux ;
Et les ormes vieillis, les frênes, les érables,
S'avancent enchaînés de fer et de longs cables.
Tels ils portaient la mort aux remparts malliens.

Voici que le héros des Macédoniens
Sur l'assaut préparé jette un œil homicide.
La pourpre éclate aux flancs de son coursier rapide,
L'or luit sur son poitrail, qu'elle relève encor,
Et couvert d'or, il ronge et blanchit un frein d'or.
Ses naseaux respiraient tout le feu des batailles.

Les pâles assiégés voyaient, de leurs murailles,
Le bouillant fils d'Ammon fouler l'herbe et le sang ;
Mais à pied il s'élance, il vole au premier rang ;
Au gré de son ardeur la victoire est trop lente :
Il a pris de Pallas l'égide étincelante....
Courez, soldats, courez !... Lui-même, un glaive en main
Vous ouvre sur la brèche un périlleux chemin.

Sous les traits, les rochers, les sources embrasées,
Tout-à-coup, ô terreur ! les échelles brisées,
Cédant au poids des Grecs qui montaient avec lui,
Seul, au faîte des murs, le laissent sans appui.
Éphestion, du haut des degrés qu'il entraîne,
En nommant son ami, tombe, et survit à peine.
Quel double aspect s'offrit ! là, contre le héros
Les barbares hurlant dressent leurs javelots ;
Et là, chefs et soldats, poussant des cris aux nues,
Ouvrent leur sein fidèle et leurs mains étendues.

BELLONE auprès du roi, planant sur les remparts,
D'un rayon de sa flamme éclaire ses regards,
Le soutient, et lui prête en ce moment terrible
L'audace qui voit, juge, et se sent invincible.
« Que délibères-tu ? change ou subis le sort,
« Lui dit-elle : une fois auras-tu craint la mort ?
« Que t'importe aujourd'hui l'arrêt des destinées,
« Si tu meurs, vieux de gloire, en tes jeunes années ? »
Alors, tel que s'abat un cruel épervier
Sur de faibles oiseaux que rassemble un palmier,
Il saute dans les murs d'un élan intrépide,
Et, demeuré debout, tient le glaive et l'égide.
Ses armes, sous le choc, lumineuses d'éclairs,
D'un formidable son font retentir les airs.
Le cri de ses guerriers emplit l'Olympe immense;
Et la foule ennemie, à l'instant qu'il s'élance,
Autour de lui recule en un cercle écarté,
Pensant voir le Dieu Mars fondre dans la cité.
« Seul! quoi ? seul, il insulte et nous et nos murailles !
« Ici, crie une voix, seront tes funérailles. »
A ces mots d'un barbare écumant de fureur,
Succède incontinent la rage à la terreur.
Le farouche Indien semblait un digne émule
Du redoutable Antée, ou du robuste Hercule;
Triomphant comme lui d'un lion abattu,
Des dépouilles du monstre il était revêtu.
Diane à la fatigue endurcit son enfance.
Il accourt, et sa main tient une lourde lance;
Mais le prompt Éacide, en butte à tous les coups,
S'adosse au pied des murs, et, pâle de courroux,

Soudain rompant le choc de la lance trompée,
Dans le cœur du barbare enfonce son épée.
L'Indien tombe et meurt; son corps tiède et fumant
Au vainqueur assailli sert de retranchement.

Les Malliens, glacés à ce meurtre funeste,
Prennent l'arc et la fronde; au même instant, Peuceste
Paroît sur les créneaux, où le suit Abréas,
Lymnéus que Timée aide encor de son bras,
Seuls Grecs qui de la ville ont pu franchir l'enceinte.
Ils fondent dans la place, et tout frémit de crainte.

Un bruit confus s'élève, et de ces cinq guerriers
Mille plombs, mille dards frappent les boucliers;
Sur leurs casques d'airain les flèches rejaillissent,
L'arène en est jonchée et les airs en gémissent;
Comme lorsque Zéphire et l'astre des chevreaux
Bat la terre de grêle et d'abondantes eaux,
Que l'Autan précipite un noir amas d'orages,
Et du ciel pluvieux ouvre tous les nuages.

Ah! quels vaillans amis te prêtent leur secours,
Alexandre! Bientôt la Mort tranche les jours
D'Abréas, dont le zèle, au fort de la tempête,
Pour mieux couvrir son roi ne défend plus sa tête.
Un caillou lancé siffle, et, l'atteignant au front,
Fait crier tous les os sous le coup qui les rompt;
Ses yeux roulent chassés de leur sanglante orbite,
Dans la poudre long-temps son corps lutte et palpite,
Et son ame à regret s'échappe en ses sanglots.
Lymnéus, près de lui, reçoit deux javelots:

L'un coupe en l'effleurant sa joue ensanglantée;
L'autre, rasant l'égide à son vol présentée,
Glisse, et dans la muraille il cache en frémissant
Un fer qu'agite encor l'ardente soif du sang.

SUR un tertre incliné qui domine l'attaque,
S'arrête un jeune athlète, un vaillant Oxidraque;
Des réseaux laissaient voir ses flancs, son large dos,
Et les liens nerveux qui joignaient ses grands os.
L'argent sur son carquois s'assortit à l'ivoire;
Son arc en double corne était jadis la gloire
D'une renne sauvage, et qui, dans les forêts,
Levant un front hautain, fût surprise en des rets.
Il tend l'arme rebelle, et la corde attirée
Envoie au chef des Grecs une flèche acérée.
Elle vole.... déjà la triple dent d'airain
A percé du héros la cuirasse et le sein.
« Je l'ai donc abattu ce tyran de la terre ! »
Dit le jeune Indien, dont sourit la colère,
Et qui, voyant le roi tombé sur ses genoux,
Jette avec joie un cri suivi des cris de tous.

ALORS des Malliens la troupe furieuse,
Précipitant ses pas, se croit victorieuse.
Peuceste lutte encor; ses yeux, ses yeux sanglans,
De deux lampes jetaient les feux étincelans;
Terrible, il protégeait la victime frappée,
Et roulait en fureur sa foudroyante épée :
Les blessures enfin épuisent sa vigueur.
Timée est renversé. L'Oxidraque vainqueur

Porte sur Alexandre une main triomphante.
Le roi tenait un fer ; son ame défaillante,
A cet indigne affront, semble se réveiller ;
Et lorsque l'Indien, fier de le dépouiller,
Incline en l'approchant son sein vers la poussière,
Il le perce, et la mort s'y plonge toute entière.

« VA, barbare, va-t'en, dit le prince irrité,
« Te laver de mon sang dans les eaux du Léthé. »
Il retire le fer. L'Indien en furie
Mord la poudre et vomit un sang noir et la vie.

TEL qu'un fier sanglier, destructeur des moissons,
Qu'une meute aboyante assiége en des buissons,
Blessé, mais plus terrible, aux chasseurs pleins d'audace
D'un ivoire tranchant fait craindre la menace,
Dans le creux des ravins en courroux se glissant,
Recule et quelquefois attaque en s'élançant ;
On le presse, il combat ; sa tête hérissée
Sous un épieu sanglant tombe enfin terrassée :
Tel d'un coup de massue Alexandre accablé
Enfin par tout un peuple allait être immolé,
Quand des Grecs jusqu'à lui l'impétueux courage
Sut, le fer à la main, se frayer un passage.
Trois fois les assiégés, d'abord chassés par eux,
L'entourent à grands cris d'un concours plus nombreux ;
Trois fois aux Grecs vainqueurs abandonnant leur proie,
Ils tombent sous les traits que la Mort leur envoie.
Par-tout l'airain frappé jette d'affreux éclairs ;
Les accens d'Érynnis percent les vastes airs ;

Mars lui-même en frémit : la Discorde s'arrête,
Et ses serpens glacés se dressent sur sa tête.

PALLAS avait prêté ses vigilans secours
Au jeune Éphestion abattu sous les tours.
Dieux ! sans revoir son prince il revit la lumière ;
Un mur épais entre eux opposait sa barrière.
Appelé par son roi, présent à son danger,
Il ne peut le défendre, et l'entend égorger !
Une pâle douleur se peint sur son visage ;
Ses yeux sont aveuglés par les pleurs et la rage.
Telle qu'une lionne erre et plaint ses tourmens
Autour du nouveau fruit de ses enfantemens ;
Tel il court, il gémit, et sa douleur l'emporte.
Sous le choc du belier il ébranle une porte,
La brise, ouvre un chemin, précède les soldats,
Et son cher Alexandre est enfin dans ses bras,
Faible et prêt à descendre, hélas ! aux rives sombres.

LE roi, dont le regard nage en d'humides ombres,
S'efforce à tendre encore une mourante main ;
Le triste Éphestion l'appuyant sur son sein,
De larmes tout baigné, se lamente et s'écrie :
« Achève, ô sort fatal ! achève et prends ma vie,
« Ou ne le ravis pas à mon cœur fraternel.
« O mon roi ! ! . . . ton ami te croyait immortel.
« Barbares ennemis dont il est la victime !
« Quel sang pourra suffire à laver un tel crime ?
« Pour abattre Alexandre il fallut vous unir ;
« Eh bien, cruels ! il faut ensemble vous punir.

« Soldats, que son bûcher embrase leurs murailles,
« Qu'une foule de morts suive ses funérailles;
« Qu'on immole l'époux, et la veuve, et les fils,
« Et que pour chant funèbre on entende leurs cris.
« Des ruines un jour, monument de vengeance. . . . . »
Éphestion, tais-toi; la flamme qui s'élance
Et qui déjà parcourt l'air et les toits fumans,
Devance tes arrêts par ses embrasemens.
De quel carnage, ô Dieux! les chemins se rougissent!
Entends-tu ces clameurs et ces feux qui rugissent?
Vois périr égorgé ce père chancelant,
Qui dans le sang d'un fils glisse et tombe sanglant;
Vois tout un peuple fuir. . . . et ces enfans, ces femmes,
Se jeter sur le glaive en échappant aux flammes.
Le ciel pâlit au feu de ce nouvel enfer,
Où, s'armant de débris, de torches et de fer,
La guerre aux mille fronts, soufflant les incendies,
Écrase, brûle, immole au signal des Furies.

QUEL crime fut le tien, malheureuse cité,
Qui défendis tes lois, ta douce liberté?

HYMEN, pleure le sort de tes dix mille épouses,
D'une pudeur rivale entre elles si jalouses.
O chaste désespoir! ô fidèle transport!
L'une aux pieds d'un époux lui demande la mort;
L'autre au sein d'un brasier se plonge toute en larmes;
Une autre au fond des eaux ensevelit ses charmes.
Quel espoir vous conduit? que vous faut-il, soldats?
Des esclaves? de l'or? Pillez Suze et Damas,

De son impur sérail Persépolis est vaine.
Ici, l'humble Vertu, sous le chaume et la laine,
Ne cache aucun trésor qui tente vos desirs,
Et fuit avec horreur vos féroces plaisirs.
O monstres qui souillez Vénus en ces ravages,
Moins cruels sont les ours, les panthères sauvages
Qui viendront sur vos pas habiter ces hameaux,
Et chercher un repaire où dormaient les troupeaux :
L'herbe un jour cachera ces toits, leur cendre éteinte.

La nuit vient, et Phébé, que ralentit la crainte,
Voit par-tout l'incendie, en dragon furieux,
De ses langues de flamme aller toucher les cieux,
Et sur les monts voisins ses ailes parvenues,
Comme un ardent soleil, rougir l'air et les nues.

Loin des funestes lieux où Mars portait ses coups,
Roxane en sa demeure attendait son époux;
Il brava tant de fois la Parque redoutable,
Que sa sécurité le crut invulnérable.
Ses mains, qui nuançaient un manteau radieux,
Y peignaient Alexandre et ses faits glorieux,
Et la plaine où, brûlé par une soif ardente,
Il répand sur la terre une eau qu'on lui présente,
Voyant du même feu tous les Grecs dévorés
Tourner vers lui leur col et leurs yeux altérés.
Ailleurs, de Darius on reconnaît la mère;
Devant elle, et plaignant ses malheurs qu'il révère,
Alexandre est debout; ses respects attendris
Semblent lui demander de le nommer son fils.

En traçant ces portraits, hélas! la jeune reine
Au destin des vaincus ne peut songer sans peine.
Le plus puissant des rois tomba d'un seul revers:
Si la mort d'un époux la jetait dans les fers!
Tout-à-coup elle entend une confuse plainte....
De quels frissonnemens la pénètre sa crainte!
Ses genoux ont tremblé, son cœur bat, et soudain
Les tissus et l'aiguille ont roulé de sa main.

TELLE qu'une Ménade, elle court égarée;
Ses femmes la suivaient. A peine est-elle entrée
Dans la tente où le prince est sans force étendu
Sur un lit tout souillé de son sang répandu,
Qu'à ses yeux éplorés la lumière est ravie.
Elle pâlit, chancelle, et tombe évanouie.
Ses cheveux noués d'or, sous un voile tressés,
Échappent en désordre aux bandeaux enlacés,
Et flottent sur son sein avec le diadème,
Ornement dont Vénus la ceignit elle-même,
Quand de mille flambeaux l'éclatante splendeur
Guidait au lit d'Hymen sa timide pudeur.
Ses femmes en leurs bras soutiennent sa faiblesse.

TANDIS que, de son art consultant la sagesse,
Critobule du sein de son maître expirant
Tire le bois fatal et l'acier déchirant,
Les cris d'Éphestion remplissent sa demeure;
Parens, amis, soldats, chefs, esclaves, tout pleure:
Le deuil, le désespoir se peint dans leurs regards.
Alexandre, tel est le cortége de Mars.

Que de veuves, de sœurs, de mères, tes victimes,
Hélas! ont de ta gloire ainsi pleuré les crimes!

SUR sa lance appuyé, debout auprès du roi,
Cratère en ce moment médite avec effroi
Les périls de l'armée et le sort de l'empire.

AINSI, près d'essuyer l'orage qu'il attire,
Un haut pin de son deuil couvre le front des bois;
Son feuillage est muet, ses hôtes sont sans voix,
Et, par des feux lointains, le Dieu de la tempête
Consterne et fait pâlir son immobile tête.

SUR son lit maintenant le prince inanimé
En silence languit, l'œil à demi fermé;
Un calme affreux suspend ses douleurs endormies.
Les sources d'un sang pur que sa plaie a vomies,
A son visage éteint ont ravi la couleur,
A ses membres la force, à ses sens la chaleur;
Sur sa bouche entr'ouverte il sent errer son ame,
Et la main de Clotho file à peine sa trame.

BIENTÔT son sang bouillonne en ses veines pressé;
Un trouble ardent succède à son calme glacé;
Son mal s'accroît, s'irrite, et sa tête s'allume:
De l'orgueil inquiet la fièvre le consume.
S'il est à ses travaux enlevé par la mort,
Des conquérans obscurs il redoute le sort.
Son examen parcourt l'histoire de sa vie;
Il doute de son nom, dont la terre est remplie:

Et craint plus l'avenir, dont l'œil doit le juger,
Que la voix de Minos prête à l'interroger.

QUE de nombreux témoins, que de faits apparurent!
De l'Érèbe vers lui les ombres accoururent,
Et ces mânes plaintifs au bord de l'Achéron,
Que loin des noires eaux chasse le vieux Caron,
Et dont cent ans la foule, implorant son passage,
Faute de sépulture est errante au rivage.

PARMI le grand concours de ces pâles humains,
D'abord au jeune roi s'offrirent les Thébains;
Des enfans gémissaient, et leurs voix désolées
Redemandaient au ciel leurs mères immolées;
Des morts juraient vengeance en leurs cris belliqueux
A la Liberté grecque expirée avec eux,
Et leurs doigts menaçans montraient les Euménides
Qui plaçaient le vainqueur au rang des parricides.
Noble Épaminondas, l'aspect de tes douleurs
Lui vint de Thèbe en feu reprocher les malheurs.
Deux palmes sur ton front, filles de ton courage,
Signalaient qu'un grand cœur est l'arme du vrai sage.
Quel deuil les attrista, lorsqu'aux enfers émus
S'écroulèrent les murs qu'avait bâtis Cadmus!
De ta bouche aussitôt volent ces mots terribles:
« Parmi les Grecs tous deux estimés invincibles,
« Qui pour eux d'Alexandre ou d'Épaminondas
« Fit un plus digne emploi du grand art de Pallas?
« Tu sus les opprimer, j'avais su les défendre;
« Seul je relevai Thèbe, et tu l'as mise en cendre,

« Et d'amis généreux un bataillon formé
« Perdit le premier sang dont ton bras ait fumé. »

Le chef béotien et les ames plaintives
Retournent, à ces mots, aux ténébreuses rives.
D'autres morts à leur suite, immense légion
Qui des airs obscurcis troublait la région,
Volaient, en nombre égal aux feuilles détachées
Dont les routes d'un bois sont en hiver jonchées.
Ces fantômes légers, peuples sans corps, sans voix,
Des villes de l'Asie habitans autrefois,
Étaient de leurs foyers les vengeurs intrépides,
Des vieillards, et leurs fils, et des vierges timides,
À qui Mars a fait voir le Cocyte fangeux.
L'Éacide aperçoit cet homme courageux
Qu'aux portes de Gaza sa rage meurtrière
Par les pieds à son char traîna dans la poussière.
Inhumain, ah ! rougis du transport furieux
Dont tu reçus d'Achille un exemple odieux.
Fallait-il égaler sa démence cruelle ?
Un héros est plus grand, s'il le fut sans modèle.
Il n'est pas de forfaits qu'il voulût imiter,
Ni même de vertu qu'il daignât emprunter.

Un homme s'avançait appesanti par l'âge;
Il portait la douleur écrite en son visage ;
L'honneur de vieux lauriers couvrait ses cheveux blancs:
Son sang coulait; sa main montrait un de ses flancs
Percé d'une blessure et profonde et récente :
C'était Parménion, dont l'ombre menaçante

Venait glacer d'horreur son illustre assassin,
Qui, saisi de pitié, le remords dans le sein,
N'osait envisager les traits de sa victime.

« Jeune homme, lui dit-elle, étais-tu magnanime,
« Quand au sein de la paix, maître d'un camp soumis,
« Tes chagrins ne rêvaient que complots ennemis,
« Et quand de trahisons les bruits imaginaires
« Armaient contre mon fils tes frayeurs sanguinaires?

« Philotas, accusé par des récits menteurs,
« Confondit devant toi ses calomniateurs.
« Sans crainte il s'endormit sur la foi de son maître;
« Et toi.... Dieux infernaux, qui des deux fut un traître?
« Par ton ordre la nuit ta garde l'assaillit...
« Il t'invoque, et, tremblant, on l'arrache à son lit.
« Dieux! l'entends-tu gémir? il nomme des complices...
« En crois-tu ses aveux qu'arrachent les supplices?
« Non, barbare; il te faut, condamnant Philotas,
« Justifier sa mort que pleurent tes soldats.
« Ton orgueil méditait sa ruine et ma perte;
« D'un voile d'amitié ta haine était couverte;
« Mon visage importun blessait tes yeux ingrats.
« Ma tête avait long-temps guidé ton jeune bras;
« L'estime de Philippe et mon rang dans l'armée
« Tenaient ta défiance à toute heure alarmée:
« De ma grandeur suspecte il fallut me punir;
« Je parus criminel, pouvant le devenir.
« Par le meurtre d'un fils ma vengeance enhardie
« Sans peine à la révolte eût poussé la Médie;

« Un double assassinat rassura ton pouvoir.
« Ma mort prévint la tienne, et tu sus tout prévoir.
« Mais ne songeais-tu pas, en commettant ces crimes,
« Que des lâches tyrans tu suivais les maximes ?

« Celui dont la vertu prétend à des autels,
« Règne sans effrayer ni craindre les mortels ;
« Les périls sont sa gloire ; un généreux courage
« Des soucis défians ne reçoit pas l'ombrage.
« Du faux nom de prudence on les honore en vain ;
« Le soupçon est la peur lorsqu'il rend inhumain. »

Le spectre alors se tait, s'éloigne ; mais sa tête
Quitte le corps sanglant, et près du lit s'arrête ;
Pendante et sans couleur, ses yeux semblent s'ouvrir :
Telle à ceux d'Alexandre on vint jadis l'offrir,
Quand de Parménion le meurtrier perfide
A son maître envoya cette tête livide.

Ah! qui voudrait savoir quelle fut son horreur,
Qu'il interroge Oreste, et sa blême terreur,
Et ses cheveux dressés à l'aspect de Mégère,
Et le sein d'Alcméon, meurtrier de sa mère,
Et le chasseur foulant sous ses pieds un dragon
Qui dresse un col enflé de rage et de poison.

Cependant accouraient, pour affliger sa gloire,
Les amis dont souvent il pleura la mémoire,
Ceux qui, bouillans d'audace et morts au premier rang,
Jadis ont arrosé ses palmes de leur sang.

Leur image, cent fois réveillant sa tendresse;
A l'orgueil du triomphe a mêlé la tristesse;
Il lisait le reproche en leurs traits abattus.

HÉLAS! au même instant il reconnaît Clitus;
Clitus dont sa fureur versa le sang fidèle;
Il avait des enfers quitté l'ombre éternelle,
Semblable dans sa course à l'oiseau de la nuit,
Qu'aux lueurs de la lune on voit planer sans bruit.
Il approche; et le roi laissant couler ses larmes:

« AH! malheureux Clitus, digne honneur de nos armes,
« Lui dit-il, est-ce toi dont je tranchai les jours,
« Toi qui sauvas les miens par tes vaillans secours?
« Tu fus mon bouclier, et la tendre Hellanice,
« Ta sœur vit mon berceau, ta sœur fut ma nourrice.
« Est-ce en t'assassinant que je payai ses soins?
« Coupable que je suis, les Dieux me sont témoins
« Que Bacchus, en secret jaloux de mes trophées,
« Excita nos fureurs par le vin échauffées;
« Lui-même en un banquet précipita le cours
« Du torrent insensé de tous nos vains discours.
« Tu donnas follement l'exemple à la licence;
« Une offense impunie appelle une autre offense.
« C'était fait, sans ta mort dont les Grecs ont pâli,
« De mon pouvoir bravé, de mon sceptre avili.
« Hélas! amant jaloux de ma gloire outragée,
« Blessé par tes mépris, je l'en ai trop vengée;
« Mais par quel désespoir j'expiai ma rigueur!....
« Du fer teint de ton sang j'allais percer mon cœur,

« Si les premiers témoins de mon désordre extrême
« Ne m'eussent dans leurs bras défendu de moi-même.
« Oh ! comme de remords mon sein fut déchiré !
« Oh ! comme jour et nuit mes regrets t'ont pleuré !
« Ton nom, m'accompagnant dans la race future,
« Sera-t-il à ma vie une éternelle injure ?
« Ah ! réponds-moi, Clitus ; arrête. . . . Quoi ! tu fuis ?
« Au séjour des enfers, chère ombre, je te suis. »
Il dit, et de Clitus veut calmer la colère :
Mais lui, se détournant, l'œil fixé sur la terre,
Et les traits non émus au discours du héros,
Demeure plus glacé qu'un marbre de Paros.
Enfin avec sa haine il fuit dans les ténèbres.

De même, chez les morts, au sein de bois funèbres,
Se va cacher Didon, apparue un moment
Aux regards affligés du Troyen son amant,
Qui, frappé des malheurs où ses feux l'ont réduite,
La suit long-temps des yeux et la pleure en sa fuite.

Ta douleur fut pareille, ô fils d'Olympias :
Les mânes de Clitus, l'ombre de Philotas,
Et de Parménion la tête ensanglantée,
Troublaient de leur aspect ta gloire épouvantée.
Mais, pour la consoler, le triste Darius
Sort du fond des tombeaux où dormaient les Cyrus ;
Non tel que tu le vis, quand ta main affligée
Couvrit de ton manteau sa dépouille outragée ;
Mais ceint du diadème, et dans tout l'appareil
D'un roi de qui l'empire adorait le Soleil.

Un riche cimeterre à son flanc étincelle.
« Demi-dieu qu'illustra ma chute auprès d'Arbelle,
« Dit-il aux chefs des Grecs, jamais l'astre du jour
« Fut-il par un nuage éclipsé sans retour ?
« Astre des conquérans, la splendeur de ta vie
« D'une ombre passagère est en vain obscurcie ;
« De l'aurore au couchant tes vertus brilleront,
« Et les lauriers divins dont rayonne ton front.
« Si des complots des cours la triste expérience
« A d'injustes rigueurs poussa ta prévoyance,
« Peut-être, confondant tes ennemis déçus,
« Tu prévins par tes coups les crimes d'un Bessus.
« Mon sort t'avait instruit. Ce fut la main des traîtres
« Qui me précipita du rang de mes ancêtres ;
« Et me jetant plus bas que mes premiers revers,
« Roi faible, mes sujets m'ont accablé de fers.
« Ah ! les hommes soumis à notre obéissance
« Changent, pour nous juger, de poids et de balance,
« Et la vertu des grands sort des étroits chemins
« Où marche l'équité des vulgaires humains.
« A quiconque du sceptre est le dépositaire
« D'un sujet trop puissant la perte est salutaire,
« Et Darius vivrait, s'il eût versé les flots
« D'un sang qui pouvait seul étouffer les complots.
« Règne donc sans remords, toi, l'idole future
« D'un temple à qui les ans n'oseront faire injure.
« Tes hauts faits, mon empire acquis à ta valeur,
« Ta pitié des vaincus relevant le malheur,
« Tes respects consolant en leur humble misère
« Et ma femme captive et mon illustre mère,

« Tant d'exemples fameux, ravissant les esprits,
« Dans les fastes humains vivront toujours écrits. »
Le monarque se tait, et de son froid asile
Il retourne habiter la nuit vaste et tranquille,
Où, sur des trônes d'or pompeusement ornés,
Règnent de ses aïeux les mânes couronnés.

Bientôt Morphée étend son aile assoupissante
Sur le front d'Alexandre, et sa tête pesante
S'incline lentement au doux sein des pavots.

Les Grecs ont vu briller quatre soleils nouveaux,
Depuis qu'aux Dieux sauveurs que leurs larmes implorent,
Ils demandent les jours du prince qu'ils adorent.
Des hérauts, envoyés de momens en momens,
Allaient calmer le bruit de leurs gémissemens,
Et d'un salut douteux la nouvelle inconstante
Flattait, glaçait leurs cœurs d'espoir ou d'épouvante.
Nuit et jour ils pleuraient ce chef, que leur amour
De leurs soins surveillans entourait nuit et jour.
Alarmés pour sa vie, aucun d'eux ne repose,
Et de tous ses soldats sa garde se compose.
Sa perte redoutée aussitôt leur apprend
Tout ce que fut ce roi qu'ils avaient cru moins grand.
O Mort, lorsque ta faux tranche une belle vie,
Tu frappes à la fois ta victime et l'envie!
Les injustes regards, dépouillant leur bandeau,
De son génie éteint regrettaient le flambeau.
« Ah! s'écriaient les Grecs, sa céleste lumière
« Va-t-elle dans l'Olympe achever sa carrière?

« Sur ces bords inconnus, par lui seul éclairés,
« Il conduisait nos pas désormais égarés;
« Qui sera notre guide ? et quel mortel si sage
« Peut jusqu'aux mers d'Hellé nous frayer un passage ? »
Les autres du héros déploraient le malheur,
Ses vertus, sa beauté moissonnée en sa fleur;
Au fort des grands périls son ardeur valeureuse;
Pour ses derniers soldats sa bonté généreuse,
Qui souvent leur montrait dans le premier des rois
Un frère, un compagnon de leurs communs exploits;
Enfin son noble sang, dont le sort fut avare,
Au coin d'un vil hameau, versé par un barbare.
Reverront-ils encor leur chef idolâtré,
Prêt à mourir, hélas ! s'il n'est pas expiré ?...
Que leur dernier regard chez les ombres le suive !
Telle est de ses soldats la prière plaintive.

On souscrit à leurs vœux; dans sa chambre conduits,
Les Grecs sont, pas à pas, seul à seul, introduits :
Il ne peut leur parler; mais soulevant sa tête,
Tend la main, fait un signe, et chacun d'eux s'arrête,
Aux rayons d'un jour doux voit ses livides traits,
Passe et sort en pleurant. Honorables regrets,
Quels éloges pompeux vaudraient votre éloquence ?
Ainsi tous les soldats le pleurent en silence.

Mais le Dieu d'Épidaure, élève de Chiron,
Dont les soins bienfaisans dépeuplent l'Achéron,
Et qui, nous rappelant de la fatale barque,
Sait renouer nos jours dans les mains de la Parque;

Qui d'un regard savant interroge les corps ;
Ote ou rend le sommeil, ouvre les yeux aux morts ;
Dragon nourri de fleurs, et serpent salutaire,
Qui distille en doux sucs les venins de la terre ;
Esculape, au héros prodigua ses secrets.
  Du sage Critobule il emprunta les traits,
Et vint lui-même aux Grecs annoncer que leur maître,
Guéri par ses secours, était prêt à paraître.

VOUS eussiez vu la foule à sa voix accourir,
Les déserts d'alentour de peuples se couvrir ;
Grecs, Persans, Indiens, policés ou sauvages,
S'embarquant sur l'Indus, inondant ses rivages,
Pleins de joie et d'amour venaient de toutes parts
Revoir le fils d'Ammon promis à leurs regards.

VOICI qu'au loin paraît la voile d'un navire
Qui, poussé mollement de l'onde et de Zéphire,
Et voguant, loin du bruit, suivi d'autres vaisseaux,
D'une proue argentée ouvre le sein des eaux.
Un long tissu pourpré la couvre d'une tente,
Sur quatre lances d'or élevée et flottante ;
Et là, se montre enfin, tranquille sous un dais,
Le roi, dont la blessure a pâli tous les traits.
Il approche ; les cris le suivent au passage.
Tout l'applaudit, l'appelle, et la bruyante plage
Roule dans son enceinte un mélange de voix,
Qui, frappant les coteaux, résonne au fond des bois.
  Alexandre à ces cris serait-il insensible ?
Non : du fleuve déjà quittant le lit paisible,

Il met pied au rivage, et montant un coursier,
De plus près aux soldats fait voir son front guerrier.
O tendresse! ô clameurs! ô doux torrens de larmes!
C'est leur père, leur Dieu : l'un veut baiser ses armes;
L'autre mouille de pleurs ses habits et ses mains :
Ceux-là, pressés en foule au milieu des chemins,
Trouvant dans cette fête une guerre imprévue,
Achètent de leur sang le plaisir de sa vue;
Ceux-ci, tombés aux pieds des chevaux hennissans,
Expirent; les clairons étouffent leurs accens;
Et de leurs boucliers frappant l'airain sonore,
Les soldats qui l'ont vu courent le voir encore.

De même, et sans causer des transports aussi doux,
Par Hercule enlevée à l'Érèbe jaloux,
Alceste, chez Pluton un moment descendue,
Aux pleurs de ses enfans, à son époux rendue,
Goûtait la volupté de leurs embrassemens;
De même il est l'objet d'heureux empressemens :
Et comme alors qu'Alcide, ayant dompté Cerbère,
Reparut chez Admète, et vint purger la terre,
Tous les monstres fuyaient, de sa mort détrompés,
Non moins que par ses coups par son retour frappés;
Ainsi, d'un faux trépas démentant les nouvelles,
L'aspect du roi glaça les nations rebelles.
Les hymnes élevaient son grand nom jusqu'aux cieux.

On dit qu'à ce triomphe assistèrent des Dieux;
On y vit sur un char, par des lions traînée,
Cybèle au triple sein et de tours couronnée,

Fière de tant de fils, qui tous ont des autels,
Et, du ciel habitans, sont nés tous immortels.

SES Nymphes, enlaçant leurs bras nus avec grace,
Dansaient, et, de leur Dieu croyant suivre la trace,
Les Ménades poussaient les bachiques fureurs
Des soldats couronnant leur front hâlé, de fleurs;
Le vin rit en bourgeons sur leurs joyeux visages,
Et leur lance est un thyrse orné de verts feuillages.

« VA, dit alors Cybèle, accomplis ton dessein,
« Digne émule des Dieux enfantés dans mon sein;
« Aux peuples du Soleil montre leur nouveau maître.
« Suis ta course; à tes yeux Neptune va paraître.
« Apaise sa colère, et de cent noirs taureaux
« Que le sang épanché ruisselle dans ses eaux.
« Jure que vers le Nil guidant l'onde érythrée,
« Par de libres chemins les Tritons et Nérée
« Iront dans l'Occident échanger les trésors
« Qu'Arsinoé reçoit chaque jour en ses ports.
« Dis-lui comme, de Tyr expiant les ruines,
« Des lois dans l'univers tu jetas les racines;
« Que sans user ta gloire à des exploits sans fruit,
« Tu fondas plus de murs que tu n'en as détruit;
« Qu'assise aux bords du Nil, la riche Alexandrie
« Joint l'Europe à l'Égypte, et l'Afrique à l'Asie;
« Que Nicée et les ports où se baigne l'Indus,
« Des mers de la Corée attirent les tributs,
« Et qu'ouvrant au commerce une route nouvelle,
« Tous tes vœux sont d'unir l'Océan et Cybèle.

« Trace au zèle hardi d'Argonautes fameux
« De l'Indus à l'Euphrate un passage écumeux,
« Quand le vent qui se lève au coucher des Pléiades;
« Du port à tes vaisseaux fera quitter les rades.
« Heureux si, dirigeant Néarque en ses efforts
« Lorsque des mers de l'Inde il tentera les bords,
« Le ciel, prêtant aux Grecs de doux astres pour guides;
« Les ramène à travers les dédales humides!

« Ne sois pas étonné qu'à son terrible aspect,
« Le Dieu glace un moment ton cœur d'un saint respect:
« Au bruit de son trident je tressaille moi-même.
« Tout puissant qu'on te croit, tel est ce Dieu suprême,
« Que, jouet d'une vague, il pourrait t'emporter
« Comme un chaume en débris qu'Éole fait flotter. »

Alexandre, à ces mots que lui dit la Déesse,
De l'homme en soupirant mesure la faiblesse,
Et, songeant que les Dieux sont maîtres de ses jours,
Au fleuve qui le porte abandonne leur cours.

FIN.

On a dû reconnaître ici, comme dans mes deux tragédies, plusieurs imitations mêlées aux fables que j'ai inventées. Nos maîtres puisaient dans les langues anciennes et modernes pour enrichir la leur; Corneille, Molière et Racine ont même traduit des scènes entières. Je continuerai donc à suivre leur exemple, malgré la petite ligue ennemie qui m'a reproché l'emploi de quelques beautés d'Eschyle, de Sénèque et d'Alfieri, mais qui n'a pas vu que la situation du rôle de Cassandre dans *Agamemnon*, sa grande scène au quatrième acte, tout le rôle d'Égisthe, le quatrième acte d'*Ophis* et le caractère théâtral de Pinto, sont des créations. Des littérateurs novices peuvent seuls ignorer que l'art consiste à mettre en ordre les parties du tout, à s'approprier les expressions et les tours dont on s'empare. L'*Énéide* est à demi composée d'imitations de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ces larcins ne valent-ils pas ceux que l'on fait aux contemporains, à qui l'on dérobe en secret les choses neuves que l'on décrie publiquement? Cette dernière méthode n'est pas la mienne. De là vient que je me suis quelquefois étonné des attaques dirigées contre moi, qui vis loin de presque tous les gens de lettres, qui n'ai jamais écrit sur aucun d'entre eux, qui leur laisse ce qu'ils ont, et qui ne fabrique point d'articles indirects contre leurs ouvrages. Je desire que le plus grand nombre ait le plaisir de se rendre cette justice.

On peut encore exercer ma patience; il sera difficile de la vaincre.

Les faibles résultats de mon travail sont loin de me

satisfaire ; mais j'aurai reçu le prix de mes efforts si je puis porter des émotions aux ames élevées, et opposer avec un peu de succès l'usage des *fictions* qui échauffent la poésie, à l'abus des sentences et des dissertations qui la glacent, et qui ont fait des meilleurs poèmes publiés depuis le *Lutrin*, de purs discours philosophiques.

Il n'en est pas qui se fasse lire comme les *Aventures de Télémaque*, dont Fénélon a su former une véritable épopée.

Les écrits en vers ne vivent que d'action et de peinture... Je m'arrête ; et bornant mes soins à m'instruire, la manie doctorale de donner des conseils aux auteurs ne me gagnera pas. Écoutez ceux qu'elle a saisis ; tous vous indiqueront le chemin de l'immortalité, qu'ils suivraient eux-mêmes s'il ne leur était pas inconnu.

Ce sont des aveugles qui se disputent follement le droit de se conduire l'un l'autre, et qui ne reçoivent aucune lumière divine ; car ces aveugles-là ne sont pas des Homères.

De l'imprimerie de P. Plassan, rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs, nº 10.

MOYSE,

POËME EN QUATRE CHANTS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

MOYSE,

POËME EN QUATRE CHANTS,

PAR NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,

DE L'INSTITUT DE FRANCE (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Me raris juvat auribus placere.
MARTIAL.



PARIS,

GALERIE DE BOSSANGE PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,
RUE DE RICHELIEU, N° 60.

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE SEINE, N° 12.
DELAUNAY, PONTHIEU, LIBRAIRES AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXIII.

AVERTISSEMENT.

La législation, l'art de la guerre, la poésie, source des beaux-arts, et les sciences physiques, sont les quatre principes distincts de tout ce que nous nommons les grandeurs de l'intelligence humaine. Frappé, dès ma jeunesse, de leur éclat égal et divers, je m'appliquai à les représenter chacun dans quatre poëmes spécialement consacrés à peindre MOYSE, ALEXANDRE, HOMÈRE et NEWTON, qui, par leur incontestable supériorité, marchent en tête des différents génies dans leur propre carrière. A la personne de ces fondateurs des choses, m'ont paru se rattacher aisément les types de la perfection idéale, dont ils offrent les premiers modèles; et j'ai entrepris d'exposer, sous leurs traits, un tableau complet des facultés de l'entendement humain, qu'ils ont si hautement manifestées.

On se souvient, peut-être, que deux parties de ce plan furent publiées, en l'année 1800, sous les titres d'*Homère* et d'*Alexandre* : une troisième les suivit, en l'année 1812, sous le titre de l'*Atlantiade*, dont le héros est newtonien. J'annonçai, dans ces éditions

successives, que j'y joindrais un quatrième poëme, intitulé *Moyse*, que j'avais composé avant les trois autres, mais dont je retardai la publication par des raisons de circonstances.

M'était-il possible de célébrer le prophète hébreu, à l'époque où les influences de la terreur proscrivaient toute maxime pieuse et morale? Me convenait-il de le faire paraître à l'époque suivante, qui fut celle d'un concordat que dictait une politique intéressée à sanctifier des institutions impériales qui me semblaient funestes à ma patrie? Voulais-je que mon ouvrage se confondît avec les mystiques productions par lesquelles, dès-lors, on agitait à dessein les têtes faibles, et dans lesquelles on expliquait, en prose vaporeuse, ce que *Dante*, *Tasse* et *Milton* avaient su clairement prouver en beaux vers, que notre croyance se prête à la poésie comme la fable? car, selon le dire d'un ancien philosophe, à l'égard des mystères indiens, égyptiens et grecs : « Toutes les religions sont poétiques, parce qu'elles viennent du pays des chimères »; et ce sage ajoutait comme moi : « excepté la nôtre ». Aussi m'étais-je écrié en badinant, dans les octaves de ma *Mérovéide* :

Enviez le croyant apôtre,
Enviez le chantre rêveur;
C'est par la verve et la ferveur
Que voit ce qu'il veut l'un et l'autre.

Les retards, dont je déduis ici quelques motifs, me seront devenus profitables, en me permettant de donner plus de maturité à ce travail, que je soumets enfin à l'impression, comme étant le complément d'un dessein conçu depuis long-temps et exécuté avec persévérance.

On me pardonnera d'en espérer la réussite, puisque je fus encouragé à le terminer par Delille, Ducis, Lebrun-le-Lyrique, Dureau-de-la-Malle, traducteur des historiens latins, Bernardin-de-Saint-Pierre et Volney : ces illustres écrivains furent mes guides, et trop sincèrement mes amis pour me flatter dans nos consultations familières. Il m'est permis encore de compter comme un honorable appui, et d'admettre en heureux présage, les applaudissements unanimes qui accueillirent les lectures de plusieurs fragments étendus de ce poëme, dans les séances publiques de l'Académie française.

Il n'est pas superflu d'assurer mes juges du soin que j'ai pris de me rendre digne de leur examen : j'ai soumis les quatre parties qui composent mon ouvrage entier aux lettrés, aux légistes, aux philosophes les plus instruits, pour ce qui concerne les théories des lois et de la littérature; au plus habile des guerriers (cité dans une note historique incluse ci-après), pour ce qui concerne l'art de la guerre; et enfin aux

savants les plus distingués, pour ce qui concerne la philosophie newtonienne et les connaissances physiques de notre siècle.

Les circonstances actuelles, dit-on, sont peu favorables au succès des Muses, ou du moins à ceux de leurs disciples qui dédaignent de se confier à la vogue, aux caprices d'un goût éphémère et aux variations si brusques de l'esprit de parti; mais les évènements m'ont appris que si l'on attendait toujours une occasion opportune pour la vraie littérature, durant le cours de révolutions telles que les nôtres, il faudrait renoncer à faire juger ses œuvres de son vivant; et les années, qui n'ont cessé de m'enlever mes doctes compagnons, m'avertissent de me hâter avant l'heure de les rejoindre.

Les appréciateurs attentifs et éclairés remarqueront, qu'autant je me suis astreint à suivre les formes de style et les images mythologiques dans *Homère* et dans *Alexandre*, autant je me suis efforcé de donner à notre langue, en ce poëme sur *Moyse*, le tour elliptique et figuré dont les hardiesses caractérisent les écrits bibliques et la concision orientale. C'est avec scrupule que je me suis gardé de mêler les expressions judaïques aux figures païennes, ou propres à la gravité de l'histoire ou des sciences naturelles. Tout, dans la bonne poésie, est circonscrit par des limites

marquées : les fictions les plus fantastiques doivent, pour être saisissables, avoir leurs contours arrêtés, nets et positifs. C'est ignorer l'art, que de confondre les genres pour chercher des effets vagues ou faussement brillantés, que de fuir la simplicité des termes, et que de s'élancer dans les brumes sépulcrales, dans les nuées prismatiques où nous plongerait l'invasion d'un *romantisme* étranger. Malherbe, Racan, les deux Racine et Jean-Baptiste Rousseau, nous ont enseigné à traduire purement le langage enflammé des Cantiques et du Psalmiste. Notre ancienne littérature, ou sacrée ou profane, fut assez belle, ainsi que la littérature italienne, pour servir de leçon à celles de l'Europe, et pour n'en pas abandonner les délicates réserves, les bienséances admirables et les formes précises et régulières, contre lesquelles déclame la manie de quelques prosateurs dithyrambiques. Malheur à tout écrivain qui prend l'extravagance pour l'inspiration! car celle-ci n'est que la sublimité de la raison même.

Je m'abstiendrai d'une surcharge de préface et de notes; et je prie seulement les lecteurs qui voudront connaître le système total de mon ouvrage, de recourir aux explications que contient le discours préliminaire de mon *Atlantiade*.

Afin qu'on ne puisse révoquer en doute l'attention que j'ai mise à sonder par avance l'opinion des es-

prits sévères dont les suffrages m'ont honoré, je rappelle au souvenir que dans l'année 1804, parut à la suite d'un récit moral en vers, que j'intitulai *l'Homme renouvelé*, l'épisode du frappement du rocher d'Horeb. Je ne connaissais pas l'Adamastor des *Lusiades* par lequel Camoens personnifia le cap des Tempêtes, quand je transformai le désert nommé *Raphidim* en géant, et la source *Méribée* en nymphe animée. Ce fut Delille qui me révéla ce rapport de la création du poète portugais et de la mienne, et qui me félicita vivement de ma formule de fictions, induite de celle des anciens; formule à l'aide de laquelle j'ai pu figurer dans l'*Atlantiade*, par les querelles de deux frères immortels, les forces de l'attraction et de la répulsion, et par les amours de l'Océan et de la Lune, la théorie newtonienne des marées. Ces phénomènes m'ont fourni par leur nouveauté même une théogonie neuve, où mes allégories n'ont pas eu à courir le danger d'une concurrence avec le merveilleux employé dans les fables antiques.

Si l'on me demande pourquoi, parmi les législateurs fameux, j'ai choisi de préférence celui des Juifs, je répondrai que l'existence continue d'une population encore attachée aux statuts primitifs de son code, a survécu aux nations de tous les temps jusques à nos jours; et que cette durée devient le témoignage irré-

vocable du génie de son prophète. MACHIAVEL, le distinguant entre tous les fondateurs de législations stables, a dit ingénieusement que *Moyse* lui paraîtrait le plus habile des hommes, s'il n'avait pas eu Dieu pour maître. J'expose ses lois, non pour approuver ce qu'on y trouve de barbare aujourd'hui, non comme les plus conformes à nos idées; mais comme les plus en accord avec les temps, les climats, les mœurs et les nécessités qui les ont produites. En outre, j'ai pensé qu'il serait utile d'offrir le simulacre le plus frappant de la conservation constante d'une loi jurée, au peuple français, de qui le naturel n'est que trop inconstant à tout ce qu'il veut fonder.

MOYSE.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE DU PREMIER CHANT.

Exorde : Exposition du sujet : Douze envoyés de Moyse reviennent au mont Sinaï, de la terre de Canaan. Les Hébreux entraînés au combat sans leurs chefs, sont défaits par l'ennemi. Complot de Coré, de Dathan, et d'Abiron, contre la puissance du prophète ; ils veulent disputer le sacerdoce à son frère : caractères de ces séditieux. Satan s'élance des enfers pour anéantir Moyse et son gouvernement théocratique : il redescend dans l'abyme et appelle l'Anarchie à son aide : portrait de ce monstre. L'Anarchie déchainée par Satan porte avec lui le désordre dans le camp des Israélites. Josué veut apaiser l'émeute par les armes : l'ange Gabriel le garantit de la fureur populaire que soulève le rebelle Coré ; il remonte ensuite vers l'Éternel qui promet d'affermir la législation de son prophète. Les progrès de la révolte épouvantent Aaron, alarmé pour les jours de son frère : Moyse le rassure : il arrache ses enfants des bras de Séphora, son épouse ; et va, seul, entre ses deux jeunes fils, se présenter aux mutins. Discours du prophète. Les conjurés sont confondus, et le peuple se disperse. Cependant, Job vient des déserts de l'Arabie rendre hommage au prophète, qui le reçoit dans sa tente et lui fait préparer un festin : il interroge Moyse sur ses travaux, et le prie de lui raconter comment il délivra les Hébreux de leur esclavage en Égypte.

MOYSE.

CHANT PREMIER.

Mon luth va célébrer le saint Législateur,
Du troupeau d'Israël vénérable pasteur,
Dont la voix rassembla les premières familles,
Mères des nations dont les nôtres sont filles.

Sources du mont Horeb, cantiques de Sion,
Répandez en mes vers votre pure onction!
Profanes, loin de vous j'aime à charmer mes veilles;
Vains amants de l'erreur, non moins privés d'oreilles
Que ces dieux de métal, immobiles, glacés,
Qu'honorent les concerts des païens insensés.
La lyre est sans accords pour de sourdes idoles :
Vous n'écouterez pas mes sévères paroles;
Vos esprits sont légers, et vos cœurs sont sans foi :
Ma voix chante au désert l'Éternel et sa loi.

Tu pleurais, Abraham, tes enfants infidèles
Que Dieu lui-même en vain, sur ses puissantes ailes,
A jadis enlevés loin des murs de Memphis,
Comme un aigle dans l'air porte ses jeunes fils.
Moyse, son prophète, en vain par cent miracles
A du haut de Sina confirmé ses oracles.

« Possédons, a-t-il dit, ces champs aimés du ciel,
« Où coulent des ruisseaux de lait pur et de miel :
« Montons en Canaan; qu'il soit notre héritage :
« Une égale justice en fera le partage. »

Au-devant de ses pas douze Hébreux envoyés
Vers le peuple aussitôt revinrent effrayés :
La révolte naquit de leurs lâches faiblesses.
Leurs mains de Canaan apportaient les richesses,
Montraient d'un olivier les rameaux odorants,
Le blé fécond, la figue aux sucs désaltérants,
Et les pesants raisins de la vigne idumée.

« Cette terre est de fleurs et de fruits parfumée.
« Contemplez, disaient-ils, admirez les trésors,

« Que l'antique Jourdain prodigue sur ses bords.
« Mais nous n'entrerons pas dans ces pays fertiles;
« D'insurmontables murs en protégent les villes,
« Elles touchent le ciel de leurs fronts menaçants;
« Leur vaste sein nourrit la race des géants. »

Tels étaient les rapports des messagers perfides:
Lorsqu'entre eux, signalant ses vertus intrépides,
Le fils de Jéphoné, Caleb, dit en courroux:

« Vous oubliez, ingrats, qu'un Dieu combat pour vous.
« Allez, envahissez cette féconde terre.
« Ses habitants seront dévorés par la guerre,
« Comme une biche en proie à la faim du lion. »

En vain s'écriait-il; et la Rébellion,
Ivre d'une fureur qu'elle nomme courage,
De cailloux meurtriers armait déja sa rage;
Lorsqu'un glaive à la main, en ces mots a parlé
L'ange de l'Éternel, tout-à-coup dévoilé:
« Languis, meurs au désert, race vile et craintive!
« Nul de vous du Jourdain n'atteindra l'autre rive:

« Vos yeux ne verront point ces champs délicieux
« Où je ferai marcher vos fils victorieux. »

Ainsi les rejetant de la terre promise,
L'ange effraya le peuple indocile à Moyse.

Leur fureur s'en accroît; l'anathême est bravé;
Et sans ordre et sans chefs tout le camp soulevé
Fond sur les rois voisins, sortis de leurs murailles.
Tel qu'un coursier, sans guide, au milieu des batailles,
Bondit en hennissant et tombe ensanglanté :
Tel, aux vallons d'Horma par la fuite emporté,
Israël, à grands cris publiant sa défaite,
Traîne en débris sanglants sa honteuse retraite.

Mais le fils d'Isaar, que ronge un fol orgueil,
Coré, voit leur désastre et sourit à leur deuil.
Ce superbe Lévite au noble Aaron lui-même
Disputait hautement la tiare suprême;
La triste ambition l'abreuva de son fiel,
Et ses vœux brigueraient la royauté du ciel.
Un feu subtil éclate en ses yeux creux et sombres.

L'aurore, de sa tente éclaircissant les ombres,
Guide vers lui Dathan, consterné, sans couleur,
Et de leur front coupable éclaire la pâleur.
Au même instant paraît Abiron, leur complice;
Et Coré, l'accueillant d'un air plein d'artifice,
Tend une main vers lui, donne l'autre à Dathan:
Tels s'uniraient Moloch, Bélial et Satan.
« Amis! pourquoi, dit-il, vois-je donc vos visages
« Plus tristes qu'un matin obscurci de nuages?
« Sommes-nous poursuivis par nos vainqueurs sanglants,
« Le javelot au front, la lance dans les flancs? »

Dathan soupire et dit: « Le sort confond nos ligues.
« Israël, échappé comme un fleuve sans digues,
« A des flots de son sang inondé les déserts:
« Sa plainte nous accuse et frappe au loin les airs. »

Abiron ajouta : « Cette prompte tempête
« Renverse tout aux pieds du superbe prophète.
« N'avait-il pas prédit que, soudain écrasés,
« Les chars nous fouleraient, nos arcs seraient brisés?
« S'il tient, répond Coré, la victoire attachée

« A cette arche divine en ses tentes cachée,
« Pourquoi son frère et lui, prêtres impérieux,
« Ont-ils de l'arrêter le droit mystérieux ?
« Mettons en d'autres mains ce trésor salutaire :
« Faut-il qu'une famille en soit dépositaire,
« Qu'un homme au peuple entier refusant ses secours,
« En emprunte un pouvoir qu'il accroît tous les jours,
« Et qu'en un sanctuaire, aux yeux inaccessible,
« Tel qu'un Dieu qui foudroie il se montre invincible?
« Moyse est un tyran qui veut tout opprimer :
« Sa vengeance est un feu prêt à nous consumer.
« Tantôt, veillant en paix, sa sagesse attentive
« Oppose aux chocs subits la prudence tardive :
« Tantôt, dans les périls qui semblent l'accabler,
« Sa force est tout à coup prompte à se signaler.
« C'est l'ardent lionceau qui combat avec joie,
« Ou le lion vieilli qui, certain de sa proie,
« Dans son antre sanglant s'abandonne au sommeil.
« Il dort ; qui ne craindrait d'affronter son réveil ? »

Il dit ; et cependant leurs visages livides,
Où les soins ont gravé tant d'inquiètes rides,

N'exprimaient que la peur, le morne accablement:
Immobiles, tous trois se taisent un moment.

Ainsi, de ses chameaux séparé par la fuite,
Le marchand qu'a pillé l'Arabe en sa poursuite,
Jette en se détournant des regards désolés,
Et s'arrête, muet, sur les sables brûlés.

Plein de rage et d'effroi, Dathan alors s'écrie:
« Du monstre sommeillant prévenons la furie.
« Béni soit, dans sa race et par delà les temps,
« Le vengeur dont la main aura brisé ses dents.
« Mais avec quel effroi notre bouche le nomme!
« Ce terrible ennemi, ce Moyse, est un homme.
« Son image, au travers du bandeau de la peur,
« S'agrandit à nos yeux d'un appareil trompeur.
« Comment aux bords du Nil parla-t-il à ses frères?
« Enfants égaux, vivez, libres comme vos pères.
« Le superbe, chargeant nos fils d'un joug nouveau,
« De l'équité première a rompu le niveau.
« Ah! lorsque de Sina la cime était rougie
« Des foudres imposteurs qu'alluma sa magie,

« Son tonnant Jéhova, non moins faux qu'Osiris,
« A-t-il de ses éclairs aveuglé nos esprits?
« Renversons les autels que le mensonge élève,
« Où la peur rend hommage à des dieux qu'elle rêve!
« Parlons; à nos accents les Hébreux délivrés
« Mépriseront leurs fers déja rendus sacrés.
« La suprême raison, dépouillant les prestiges,
« D'un homme faible et nu confondra les prodiges.
« Tout Israël, sans maître, à soi-même pareil,
« Croîtra comme les blés, égaux sous le soleil.

« Les jeunes bois rivaux ont dit, sur les collines:
« Du cèdre qui nous couvre arrachez les racines;
« Il ravit, en dressant un front ambitieux,
« Tous les sucs à la terre et la rosée aux cieux;
« Des orages en vain ses bras nous garantissent,
« Et séchant à ses pieds nos rejetons périssent.
« Tombe, orgueilleux géant! et que nos fronts vengés
« D'un éternel ennui ne soient plus ombragés. »

Il dit, et, du prophète accusant la puissance,
Veut mettre un sceptre impie aux mains de la licence.

Dans son cœur indocile a toujours palpité
L'envie, en traits sanglants rêvant l'égalité;
Comme un malade, ouvrant une triste paupière,
Sous de noires vapeurs aperçoit la lumière.

Abiron est avare, et, dans son cœur sans loi,
L'or est un dieu suprême et l'intérêt est roi.
Quand les Hébreux fuyaient Memphis et l'esclavage,
Il marcha sur leurs pas, tout joyeux du pillage;
Des Hébreux aujourd'hui recherchant le butin,
Au tyran de l'Égypte il vendrait leur destin.

Pour toi, dissimulant ton ivresse barbare,
L'égalité, ni l'or, n'ont d'attrait qui t'égare,
Coré! ton fol espoir, au prix de flots de sang,
Te couronne en idée et monte au premier rang.
Flattés par tes conseils en leurs penchants sinistres
Abiron et Dathan ne sont que tes ministres.
C'est le chien dévorant, le faucon ravisseur,
Qu'au gré de leur instinct lâche un adroit chasseur;
Ils auront en pâture une part méprisable
De leur sanglante proie étalée à sa table.

Tels sont ces artisans de féroces complots
Déchaînés par Coré, qui leur parle en ces mots :

« Ceins tes flancs, Abiron ! Dathan, voici ton heure !
« Commençons le combat ; que l'imposture meure.
« Terrasse le superbe et rends-toi notre appui.
« Gloire à l'équité sainte ! anathême sur lui !
« Tombe Moyse, Aaron ! tombe le tabernacle,
« De nos vils oppresseurs ténébreux réceptacle !
« Là, sont tous nos trésors dont leurs prodigues mains
« Couvrent l'arche trompeuse, ornent leurs chérubins.
« Abiron, saisis-toi de leur riche dépouille ;
« Que le peuple irrité du luxe qui les souille,
« Trempe leur vêtement dans leur sang odieux :
« Qu'il nomme un autre chef et suive d'autres dieux. »
Il dit, leur inspirant la rage qui l'anime.

Satan, impur auteur de l'orgueil et du crime,
S'élança sur la terre en dragon tortueux :
La joie enflait son sein et son col monstrueux ;
Sa crête s'élevait en sanglant diadême.
Le prince des démons s'était dit à lui-même :

« Cest en vain que, du ciel attirant tous les coups,
« De la première femme et du premier époux
« J'infectai dans Éden la race infortunée,
« Si, tarissant des maux la source empoisonnée,
« Un peuple entier, soumis à de constantes lois,
« Suit le flambeau du juste et chemine à sa voix.
« Les mortels de Dieu-même avaient perdu l'idée,
« Depuis que, transplanté des champs de la Chaldée,
« Étendant son abri comme un vaste palmier,
« S'éleva d'Abraham le sceptre hospitalier.
« Mon souffle consumait cette tige flétrie;
« Et voilà qu'un berger, qui cherche une patrie,
« De ses frères plaintifs soulage le malheur,
« Et du rameau séché fait revivre la fleur!
« Quoi donc! insecte altier, pétri de fange immonde,
« Crois-tu donner la règle et l'équilibre au monde?
« De nombreux conquérants le peuvent ravager;
« Quelques Sages à peine auront su le changer.

« Rois, ministres, guerriers, vous êtes ces étoiles
« Que la nuit sombre en foule étale dans ses voiles:
« Mais le Législateur, tel que l'astre des jours,

« Des âges qu'il conduit dominant tout le cours,
« Brille, au loin, sans rivaux, comme aux cieux qu'il é
« Rayonne du soleil la splendeur solitaire.
« Un pâtre vagabond prétendrait-il jamais
« De cette haute gloire atteindre les sommets? »

Ainsi, roulant en soi mille vagues pensées,
Le noir Esprit doutait, erreurs trop insensées!
Que Dieu, voulant donner sa loi sainte aux humains,
Remît ce grand ouvrage à de si faibles mains.
Ce Dieu, le confondant, redoubla sa furie,
Quand, vainqueur des démons et de l'idolâtrie,
Moyse prodigua ses miracles fameux,
Au joug de Pharaon disputa les Hébreux,
Roula sur ses soldats la mer grosse d'écume,
Et, brisant le marteau, s'affermit sur l'enclume.
SATAN pleure Amalec en sa fuite immolé,
Et dans un feu vengeur le veau d'or écoulé;
Parmi les factieux, terrible, il se promène :
Il verse à flots amers les venins de la haine,
Et jette avec espoir ses regards sur Coré.
Cependant le désordre est trop lent à son gré;

Il fuit, reprend ses traits; car un arrêt sévère
Rend à jamais sa vue exécrable à la terre;
Il faut par cent détours qu'il s'y glisse en serpent;
Image du flatteur, il s'avance en rampant:
Mais, sitôt que l'enfer le cache en ses entrailles,
L'émeraude livide et l'or de ses écailles
Ne luit que sur sa croupe, et, transformé soudain,
Son vaste corps ailé présente un buste humain.

A cette heure, il descend au gouffre sans limite,
Séjour bruyant et sombre, où l'Anarchie habite.
Là, tous les éléments se heurtent sous l'enfer:
Leur choc aurait brisé mille entraves de fer;
Mais, scellant du chaos la prison souterraine,
Un mot du créateur fut leur pesante chaîne.
Satan suspend son vol, et s'écriant trois fois:
« Anarchie!... » Oh! quel monstre apparut à sa voix*!

* Cette même figure de l'*Anarchie* se retrouve dans mon poëme de la Panhypocrisiade. C'est ce monstre qui bouleverse le théâtre infernal que j'y représente. J'ai vainement cherché quelque autre fiction qui me parût plus frappante et plus vraie que celle-ci. L'image en fut copiée sur nature durant 1794.

Hydre informe et sans yeux, de ses mains furieuses,
Elle-même abattant ses têtes odieuses,
En nourrit une seule, et d'un bandeau sanglant
Sur ses propres débris la couronne en hurlant:
Cette tête agrandie, et d'elle encor frappée,
Roule, et l'hydre renaît, de sang toujours trempée.
Tel est le monstre. « Accours, épouse du chaos!
« Toi, qui souffles la guerre et qui hais le repos,
« Des trônes et des lois ennemie éternelle,
« Ma fille, dit SATAN, je réclame ton zèle.
« Le juste veut unir par des liens pieux
« L'homme avec son auteur, la terre avec les cieux.
« Suis-moi; sème les feux, le meurtre et ton génie.
« D'un vil peuple ignorant arme la tyrannie.
« Si l'homme reconnaît l'empire des vertus,
« S'il craint un dieu vengeur, notre règne n'est plus.»

Il se tait; et de l'Hydre une tête se dresse
Qui, prononçant ces mots, le remplit d'allégresse:
« Je suis aveugle. Pars; ouvre-moi les chemins.
« Saisis pour me guider l'une de mes cent mains:
« Les autres porteront le fer, les feux avides. »

A ces mots pleins d'horreur, les deux monstres livides,
L'un à l'autre attachés et volant à grand bruit,
Traversent tout l'abîme et l'infernale nuit.

Ils arrivent, lançant la flamme dévorante,
Près des champs de Moab où l'armée est errante.
Le démon abandonne à ses emportements
L'Hydre qui pousse alors ses premiers hurlements.
Elle bondit, s'égare, et ses gueules nombreuses
Vomissent un amas de vipères affreuses:
Tels, du nid d'un serpent sortent ses fils épars,
Dont l'azur venimeux est l'horreur des regards.
Comme eux versant le fiel en de lâches morsures,
La Haine qui se plaît à nourrir ses blessures,
L'Envie aux dents de fer, l'Intérêt frauduleux,
Le vain Schisme fécond en débats scandaleux,
La folle Vanité, l'Audace sacrilége,
Monstres, dont l'ANARCHIE a formé son cortége,
Répandent les clameurs, et sont tous écoutés
D'un peuple qu'elle assemble en cercles agités.
Ainsi, quand de Typhon la colère assoupie
S'éveille, quand il fuit l'aride Éthiopie,
Bruyants avant-coureurs, les vents en tourbillons

Des nomades errants brisent les pavillons:
Bientôt, précipitant mille trombes de poudre,
D'une haleine orageuse il allume la foudre,
S'élance, et balayant le ciel et les déserts,
En torrent qui dévore il roule dans les airs.
Non moins impétueux, le peuple se déchaîne.

Les prémices du meurtre ensanglantent la plaine:
La Révolte enhardit ses pâles orateurs
D'attentats sans péril lâches provocateurs.
A son frère accusé le frère ôte la vie.
Ceux-là, ceints du bandeau de la Discorde impie,
Courent, la flamme en main; ceux-ci, par leurs accents
Encouragent le fer des soldats menaçants.
Tout paré de lambeaux, dépouille des victimes,
L'un du nom de victoire énorgueillit ses crimes:
Émule en cruauté, l'autre veut dans le sang
Se laver de l'affront d'être encore innocent:
Le flatteur des partis observe dans l'orage
Quel est le dieu nouveau qu'annonce le nuage;
Le faible cède au cours du désordre effréné;
Et la peur applaudit d'un souris consterné.

Mais le roi des enfers, admirant son ouvrage,
Aux lèvres de Dathan inspire alors sa rage.

« Frappe-nous, ô Jacob! dit le séditieux;
« Nous nous sommes souillés de ton sang précieux.
« Un succès éclatant eût suivi nos promesses,
« Si tes chefs, dérobés à nos mains vengeresses,
« Autour de l'arche d'or, dont ils sont possesseurs,
« N'avaient pas enchaîné tes plus saints défenseurs.
« Tout Israël ensemble attaquant l'Idumée,
« D'un pied victorieux eût foulé son armée.
« Ils tremblaient, ces pervers, jaloux de commander,
« Qu'au triomphe sans eux on ne pût te guider,
« Et, fiers d'humilier notre valeur punie,
« Condamnaient aux revers ta force désunie.
« De l'opprobre de tous Moyse fut l'auteur.
« O cieux qu'il fit parler, tonnez sur l'imposteur!
« Côteaux, vallons d'Horma, publiez nos misères!
« Ruisseaux de sang, criez! ossements de nos frères,
« Levez-vous! il laissa nos armes sans appui!
« Sortez de la poussière et marchez contre lui.
Il dit; la foule épaisse, à sa voix attirée,

Grossit, se presse et tend une oreille altérée
D'homicides conseils, de mensonges, d'erreurs,
Bruits fatals qu'en marchant répandent ses fureurs.

Non loin, les mains au ciel, baigné de fausses larmes,
Le perfide Abiron soulevait les alarmes:
« Heureux, sept fois heureux, celui dont le linceul
« Couvre les os rendus au lit de son aïeul!
« Hélas! tout nous détruit; le fer et la famine:
« Ces bords sont indigents, la guerre en est voisine.
« Joseph! où sont les blés, dont jadis tu nourris
« Tes frères désertant leurs guerêts appauvris?
« Ah! quand de nos tribus étouffant la puissance,
« Le Nil engloutissait nos fils dès leur naissance,
« Ah! que ne suivions-nous leurs corps et leurs berceaux
« Que ses sept bras portaient aux monstres de ses eaux

Il dit; et mille voix répondant à ses plaintes,
Font partout succéder les menaces aux craintes.
La multitude immense errait de toutes parts;
Ainsi roule un amas de nuages épars
Dans le vide azuré que la tempête embrasse:

Mais tel qu'au loin encor l'aquilon qui les chasse,
Dispute l'horizon à l'orage élevé;
Tel, en ce grand tumulte, est le fils de Navé,
Josué, dont la voix commandait aux armées.

Partout à son aspect les villes alarmées
Ont d'affreux hurlements épouvanté le ciel.
Il brille armé d'airain, comme l'ange Uriel
Qui de l'astre du jour guide l'ardente sphère:
Les faux dieux devant lui se brisent sur la terre,
Et, vainqueur de l'enfer qui frémit sous ses pas,
Il a de Gabriel et le glaive et le bras.

« Quel délire, dit-il, émeut ces assemblées
« Et ces troupes, sans frein, pâles, échevelées?
« Allez-vous sans vos chefs, le bandeau sur le front,
« En d'imprudents combats chercher un autre affront?
« Au courage soumis la victoire est fidèle;
« Mais la honte et la mort suit l'audace rébelle.
« Dans vos tentes chacun retirez-vous en paix;
« Ou de vos corps, percés par la lance et les traits,
« Le rayon du midi dévorera la poudre.
« Redoutez Dieu, Moyse, et les loix, et la foudre.

Il dit ; et, des mutins audacieux appui,
Coré, tel qu'un Titan, s'éleva contre lui.

« Ce peuple qui m'entoure, est-ce un troupeau timide
« Qui, pressé par les chiens du berger qui le guide,
« Déserte les vallons, quand l'heure du retour
« Le rappelle au bercail, vers le déclin du jour?
« Le pasteur s'est-il dit, trop sûr de sa faiblesse,
« Leurs têtes, leurs toisons, leurs fils sont ma richesse?
« Il se trompe : Israël, redoutable taureau,
« Ravit son col au joug et sa gorge au couteau;
« Par ses mugissements il déclare la guerre ;
« Sa fougue menaçante annonce sa colère.
« Moyse ! ta victime échappe au coup mortel :
« Ses pieds en t'écrasant vont briser ton autel.
« Superbe idole ! objet de crédules hommages !
« Disciple insidieux de l'école des mages !
« Que doit à tes bienfaits tout ce peuple opprimé?
« Jamais sans tes secours ne se fût-il armé?
« Sa liberté naquit de son dur esclavage.
« Ses pleurs faisaient du Nil gémir tout le rivage ;
« Tu vins : il t'appuya des cris de sa douleur.

« Tes miracles si prompts sont dus à sa valeur,
« Et, daignant te choisir pour guide et pour arbitre,
« De prophète divin il te conquit le titre.

« O peuple! voulais-tu qu'un tyran fût ta loi,
« Qu'il tournât à son gré ta force contre toi,
« Que de chaînes de fer l'avenir qu'il nous trace
« Liât tes fils, leurs fils et tous ceux de ta race,
« Qu'il fut le Dieu fatal du culte mensonger
« Qui nous rend ennemis de tout culte étranger,
« Qu'il nous fît de ce monde abhorrer les délices,
« Et que l'austère ennui de ses longs sacrifices
« Attristât tous nos jours, vainement rappelés
« Lorsqu'en vautours rongeurs ils se sont envolés?

« Voulais-tu que, de loin, offrant en vains spectacles
« Un pompeux sacerdoce et l'arche des oracles,
« Il fît à ses égaux, blessés de sa splendeur,
« De sa seule famille adorer la grandeur?
« Aux enfants de Lévi si l'on doit la tiare,
« Voulais-tu que, de gloire et de trésors avare,
« Il en ceignît son frère au mépris de mon sang?

« Si l'âge des Tribus a droit au premier rang,
« Ta noblesse, ô Ruben ! source antique et sacrée,
« Descend des hauts sommets comme une onde épurée :
« L'honneur de la prêtrise à ta race était dû.
« Mais non, à tant d'éclat avons-nous prétendu ?
« Est-il des rangs, des biens dont Moyse n'ordonne?
« Vous, Aaron, Josué, Calèb, il vous les donne...
« Tel un chef inquiet d'avides assassins
« A ses seuls compagnons partage ses larcins. »

Il dit ; et Josué, que la colère enflamme,
De son sein palpitant sent échapper son ame.
Il jette sur la foule un regard effrayant ;
Et déja, coupant l'air d'un rayon foudroyant,
Son épée en sa main est menaçante et nue.

Gabriel, qui le voit du milieu de la nue,
Des décrets du Seigneur ministre accoutumé,
S'élance et du héros saisit le bras armé.
« Arrête ! lui dit l'Ange ; une audace inutile
« Irriterait l'ardeur de leur fougue indocile.
« Que peut le fer, le feu, contre un peuple en fureur?

« Du crime de ta mort épargne lui l'horreur.
« Moyse tient du ciel une force invisible
« Qui vaincra la Discorde à tout autre invincible.

« — Que viens-tu m'ordonner, esprit céleste et pur ?
« Répond le noble Osée à l'Ange aux yeux d'azur :
« Faut-il de ces mutins essuyer l'insolence,
« Et fuir, comme l'aspic aux flèches qu'on lui lance ?
« Josué, diront-ils, recula devant nous.
« Ma prudente retraite enhardira leurs coups. »

Il dit ; et soudain siffle une grêle funeste
De traits, que loin de lui chasse l'Ange céleste.
Compagnon du héros, Calèb, en ce danger,
Avait ouï la voix du divin messager.
« Fils de Navé, dit-il ; évite ta ruine :
« Calme, éteins le courroux bouillant dans ta poitrine.
« Cède à la loi de Dieu qu'apporte Gabriel.
« Tout homme au ciel docile est protégé du ciel. »
Il se tait et l'entraîne ; et l'Ange secourable
Étend sur leur chemin son aile invulnérable.
Mais il revole aux cieux, par-delà les soleils,

Où mille légions de Séraphins vermeils
Chantent en chœurs sacrés le père de la vie.
L'Ange, baissant sa vue aussitôt éblouie,
Ne peut voir, éclairé d'auréoles flottants,
Le Dieu caché, qui fut et sera de tous temps :
La lumière est un voile à sa splendeur extrême,
Éclat qui brûlerait les yeux des Anges même.

Il s'incline, et lui dit ; « O seul être éternel !
« Qui créas l'univers d'un souffle paternel,
« Toi, qui, veillant du haut de ton trône immobile,
« Vois les deux bouts du ciel et le cœur du reptile ;
« Regarde ces humains, nés de ta volonté,
« Dont l'ame est un rayon de ta divinité ;
« Ton prophète, là-bas, leur donne ta loi sainte :
« Mais d'un souffle infernal leur foi pure est éteinte.
« Leur délire prétend égaler en pouvoir
« L'homme à qui tu remets ton arche et l'encensoir.
« Ils osent murmurer contre ta monarchie,
« Image de l'antique et stable hiérarchie
« Qui des Anges, contents du rang où tu les mis,
« Tient en paix tous les cœurs l'un à l'autre soumis,

« Et fait bénir la loi, de toi seul émanée,
« Qu'en son livre d'airain grava la destinée. »

Ces mots ont suspendu l'hymne mélodieux
Qui réjouit des airs l'espace radieux;
Et du sein du silence éclatent ces paroles :
« Je confondrai Satan et ses vanités folles.
« Les méchants pleureront leur fière impiété ;
« La foudre éclairera leur incrédulité.
« Je veux que sous ses pieds Moyse les écrase,
« Et pose de ma loi l'inébranlable base. »

Ainsi répond le Dieu dont la puissante voix
A dit, avant les temps, à la lumière ; « Sois. »

Cependant, sourd aux cris d'une foule égarée,
Le fils de Jochabed, près de l'arche sacrée,
Moyse veille, assis, et tenant dans sa main
Ce sceptre merveilleux, verge d'or et d'airain,
Dont la vertu divine ébranle la nature :
A l'ancre de la Foi sa grande ame s'assure.
Craintif à ses côtés est l'autre fils d'Aram,

Son frère, doux mortel, pieux comme Abraham;
L'éloquente ferveur qui charme, entraîne, et touche,
En paroles de miel s'écoule de sa bouche :
Mais son cœur est sans force, et tel que le roseau
Qu'agite au bord d'un fleuve et le zéphir et l'eau;
Aux menaces du peuple, Aaron tremble; et peut-être
Du jeune Apis encore il deviendrait le prêtre.
Penché vers le prophète, il lui tient ce discours :

« Ce jour est donc, hélas! le dernier de nos jours!
« A quel bruit effrayant l'Aurore s'est levée!
« Ta puissance est partout impunément bravée:
« Le monument des saints tremble sur ses piliers;
« Les vengeurs de l'autel n'ont plus de boucliers;
« Leurs carquois sont sans dards; leur lance est émoussée
« Entends du peuple ému la fureur insensée;
« Il rugit, plus terrible en ses cruels transports,
« Que la mer arrachant les rochers de ses bords.
« Tu te lèves, Moyse... où vas-tu? quelle audace
« Semble échauffer ton cœur au péril qui me glace?
« Crois-tu que de ton sang ces monstres altérés
« Respecteront ta tête et tes cheveux sacrés?

« Veux-tu, quittant ces lieux, follement magnanime,
« Sortir de la barrière encor fermée au crime ?
« Le désordre s'accroît comme un torrent de feu.
« Seul contre tous, quelle est ton espérance?...—Dieu.
« Dieu, répond le prophète. » Aussitôt il appelle
Ses deux fils, qui priaient le Seigneur avec zèle ;
Gersam, Éliézer, tendres adolescents,
De l'arbre de Lévi rejetons fleurissants.

Leur mère Séphora vers son époux les guide :
La peur suspend trois fois sa démarche timide.

« O mes fils ! leur dit-il, si le roi des destins
« Veut du peuple à ma voix calmer les flots mutins,
« Venez voir se briser leur insolente rage,
« Et le Dieu qui peut tout me sauver du naufrage.
« Défions sans pâlir les hommes irrités :
« Leur main ne tranche point les jours qu'il a comptés.
« Du milieu des vautours il ravit l'hirondelle ;
« Frappe Sodome entière, et préserve un fidèle.
« Venez : il confondra les crimes triomphants.
« Ma garde, mon rempart seront mes seuls enfants. »

Il dit ; et Séphora, laissant couler des larmes,
Au travers des sanglots exprime ses alarmes :
« O fruits d'un tendre hymen! enfants doux et chéris,
« Que mes flancs ont portés, que mon lait a nourris!
« On les mène au trépas, eux, si jeunes encore!
« Que le soir de leur vie est près de son aurore!
« On m'arrache mes fils, lumière de mes yeux,
« Fécond espoir d'un sang plein de nobles aïeux,
« Seul honneur de mes jours, mes seuls biens, et ma joie!
« Faut-il que dans leur sang un peuple affreux se noie?
« L'inflexible Abraham, sans un ordre des cieux,
« Eût-il mis sous le glaive un enfant précieux? »

Séphora dit, et pleure ; et Moyse paisible
Lui promet du Seigneur le secours infaillible.

Il sort, prenant la main de ses fils adorés.
Elle eût voulu les suivre ; et ses yeux éplorés
Les regardent, de loin, percer la multitude :
Mais, plus prompte qu'un trait, en son inquiétude,
Elle court, près de là, d'un voile se couvrir,
Craignant de les entendre, ou de les voir mourir.

Le peuple, à leur aspect, s'assemblait en colère;
Tous deux accompagnant leur redoutable père,
Au-dessous de son front montraient leurs fronts jumeaux:
Tel qu'un chêne élevé règne entre deux ormeaux
Que depuis quinze hivers il défend des tempêtes;
Lui, sa barbe et son sein dominaient sur leurs têtes.

Il présente, au mépris du tumulte orageux,
De ses traits de lion le calme courageux.
Son visage n'a point cette maigreur livide
Qui d'un fiel dévorant est une empreinte aride;
La force, en tout son lustre y portant sa couleur,
De son généreux sang fait briller la chaleur.
Il va parler: un bruit monte jusques aux nues,
Pareil aux voix des airs et des ondes émues.
Ses ennemis voulaient en leurs cris menaçants
Pour éteindre sa vie étouffer ses accents:
Sa gravité tranquille, usant leur violence,
Les dompte enfin, et parle au milieu du silence.

« J'entends, fils de Jacob, vos cris accusateurs
« Et de l'asyle saint je quitte les hauteurs.

« Né sujet comme vous du monarque suprême,
« Vous m'appelez, j'accours vous répondre moi-même.
« Aux champs de Misraïm qui fit tomber vos fers?
« Moi : qui vous a tracé le chemin des déserts?
« Moi : qui sut d'Amalec abattre la furie?
« Moi : qui vous a donné des loix, une patrie?
« Moi, dis-je; et couronnant mes travaux assidus,
« Les richesses peut-être et les rangs me sont dus :
« Mais que suis-je? ni roi, ni pontife, ni juge.
« Nu de biens et de titre, ai-je même un réfuge?
« Quels soldats vont marcher contre mes ennemis?
« Ma force est l'Éternel à qui je suis soumis.
« Homme, pouvais-je rien, sans Dieu qui me conseille,
« Qui seul fit tout pour vous, qui parle à mon oreille?
« Le chameau voyageur, que son maître conduit,
« Ne s'énorgueillit pas de la route qu'il suit.
« Je ne prétends de vous aucune récompense :
« Je cède les honneurs à qui Dieu les dispense :
« Il nomme Aaron grand-prêtre, et le choisit sur tous;
« En le sanctifiant, je n'en suis point jaloux.
« Du superbe Coré si j'imitais l'audace
« Au sacrificateur je ravirais sa place :

« Mais Dieu n'a pas permis que la soif du pouvoir
« Détournât ma vertu de son noble devoir.
« Un tyran nuit et jour craint pour sa tyrannie ;
« Le soin de la défendre avilit son génie ;
« Ses lâches intérêts sont mortels à ses lois ;
« Et les fils de ses fils n'entendront point sa voix.
« Libre de dignités et tout à la justice,
« Mes décrets immortels sont exempts de caprice :
« Qui me les a dictés ? Dieu, qui vint me chercher
« Dans l'exil où Jéthro se plut à me cacher ;
« Dieu, qui de mes destins troublant la nuit profonde,
« Me tira de l'oubli, pour éclairer le monde.
« Dieu, qui me condamnant au soin de vous guider,
« Lui seul bâtit, renverse, et seul doit commander ;
« Dieu, qui met ma faiblesse au-dessus des alarmes,
« Et la ceint de puissance et d'invisibles armes ;
« Ce grand Dieu, qui soutient le monde de ses bras,
« Et voit comme un néant la terre et nos débats ;
« Ce Dieu, présent partout ; ce Dieu, dont la parole
« Fit de rien l'univers, mit les cieux sur leur pôle ;
« Qui brille à l'orient dès que l'aurore luit,
« Dont le jour parle au jour, et la nuit à la nuit,

« Dont le cours du soleil publie aux yeux la gloire,
« Et qui daigne, ô Jacob, conserver ta mémoire.
« Si j'eusse fait mentir son saint nom profané,
« Moi-même, avec mes fils, il m'eût exterminé.
« Quel séjour si lointain où son bras ne m'atteigne?
« Les enfers? il s'y venge; et les cieux? il y règne.
« Ne murmurez donc plus; ah! qu'il n'entende pas
« Vos lèvres, vos pensers le blasphêmer tout bas,
« De peur qu'ici la foudre en ses mains toujours prête
« Ne vous jette sans vie aux pieds de son prophète.

« Si, pourtant, vous doutez qu'aux descendants d'Aaron
« Du puissant sacerdoce il confirme le don,
« Quand de la nuit, sept fois, l'aube aura blanchi l'ombre
« Des tribus d'Israël qu'on assemble le nombre :
« Prenez tous l'encensoir, les parfums, et le sel;
« L'ange de Jéhova descendu sur l'autel,
« Par le plus digne choix unira vos suffrages,
« Et sa loi régnera dans les âges des âges. »

Il dit, et se retire; et le peuple confus,
N'osant à ses décrets opposer un refus,

Se disperse, entraînant Coré prêt à répondre :
Tel on voit, en brouillards, un orage se fondre.

Dans les plaines errait un des fils d'Ismaël,
Job, aimé du prophète et du Dieu d'Israël,
Homme riche en vertus, et dont l'ame profonde
Est un roc, au milieu des tempêtes du monde.
Il venait à Moyse apporter des présents.
Le sort dans l'Arabie unit leurs jeunes ans :
Il accourait au bruit de sa gloire nouvelle,
Et, ses pas arrêtés par la foule rébelle
N'ayant pu traverser l'innombrable concours,
Il avait de Moyse entendu les discours :
Quand le peuple écoulé lui rendit le passage,
Il atteignit le but où tendait son voyage,
Aux tentes de Moyse aborda le premier ;
Et là, retint d'un signe, à l'ombre d'un palmier,
Ses bergers, ses chameaux, nombreuse et riche escorte.
Du pavillon à peine il franchissait la porte
Qu'à ses regards se montre, errante et toute en pleurs,
Séphora, dont un cri décelant les douleurs :
« Mes enfants sont-ils morts? et venez-vous me dire

«Que Moyse n'est plus? — Non, dit Job, il respire.
«Mes pas l'ont précédé : sans doute il n'est pas loin :
«De son triomphe heureux, je suis l'heureux témoin.»

Séphora n'attend pas sa dernière parole;
Au devant du prophète elle se hâte et vole,
Déja s'élance aux bras de son sévère époux;
Elle revoit ses fils, et tombant à genoux,
De baisers éplorés sa tendresse les noye,
Et soudain offre au ciel les larmes de sa joie.

Le divin fils d'Aram distrait par cet accueil,
N'avait point aperçu Job à l'écart du seuil :
Lui, s'approchant enfin et s'offrant à sa vue,
Prosterné vers la terre humblement le salue.
« Noble Moyse! ô toi, dit le vertueux Job,
« Pieux et saint honneur des neveux de Jacob!
« Jette des yeux amis sur ton ami fidèle.
« Tous les lieux m'ont parlé des œuvres de ton zèle.
« Nos sables éloignés ont entendu ton nom,
« Et la soif de te voir m'attire en ta maison.
« Jéhova tout entier en ton ame respire :

« Comme ce peuple tremble au courroux qu'il t'inspire!
« Les foudres que sur eux ta voix appelle ici
« Semblent étinceler et dire, nous voici.
« Ta sagesse a comblé tes ennemis de honte.
« L'éclair est moins subit que ta victoire prompte.
« Puisse en tes descendants l'Éternel te bénir,
« Et joindre à tes grandeurs les biens de l'avenir!
« Accepte mes présents. C'est pour toi que j'amène
« Ces troupeaux dont le nombre au loin blanchit la plaine.»

Le prophète accueillit ses dons en l'embrassant :
Une esclave, accourue à son ordre pressant,
Met aux pieds de son hôte une cuve arrondie
Et les lave d'une eau parfumée et tiédie.
Le fils d'une génisse est frappé du couteau.
Séphora prend le miel et le froment nouveau,
Elle en pétrit des pains, qu'avec soin étouffée
Colore à son ardeur une cendre échauffée.

Tandis qu'en un lieu saint, aux profânes voilé,
Par ses graves soucis Moyse rappelé
Est, non moins que la nuit, revêtu de mystère,

Job, assis dans sa tente, un moment solitaire,
Du riche pavillon admirait les tableaux
Tracés sur les tissus, ouvrage des fuseaux.
Le doux pasteur Abel brûle un encens propice;
Là, nage de Noé l'arche conservatrice;
Partout l'immense abyme, où flotte sa maison,
Étend sous un ciel pâle un liquide horizon.
Là, deux sœurs, en beauté l'une et l'autre pareilles,
Tenant une urne en main et des coupes vermeilles,
Enivrent un vieillard qui, retiré du jour,
Leur sourit dans un antre, incestueux séjour.
Ici, la jeune Agar, par la soif dévorée,
De son fils expirant se détourne éplorée.

« Ismaël! Ah! dit Job, père de nos tribus!
« Voilà les flots sauveurs que tes lèvres ont bus,
« Le puits mystérieux où ton enfance crie!...
« Ah! contemple ta race intrépide, aguerrie,
« Libre, errante, elle garde et son arc et ses lois,
« Et le sépulcre s'ouvre aux traits de son carquois».

Il dit, tout orgueilleux du sang qui l'a fait naître.

Plus loin, ses yeux charmés aiment à reconnaître
Joseph, en qui brillait une jeune fierté,
Et l'aimable incarnat, fleur de la puberté;
Sa tunique sanglante à son père rendue;
Par ses frères jaloux sa liberté vendue;
D'une femme sans frein le désir emporté
Au lit de Putiphar poussant sa chasteté;
Son manteau qui parlait contre son innocence,
Sa prison et ses fers, sa prompte délivrance;
La disette amenant ses frères affamés
Pour acheter les grains par ses soins enfermés;
Ses larmes qui déja faisaient grace à leur crime;
Leurs cœurs reconnaissant les traits de leur victime,
Et tous à ce miracle éperdus, effrayés,
De son pardon vengeur paraissant foudroyés.
Benjamin l'attendrit par ses naïves graces.
De ces faits si touchants examinant les traces,
Job y tient son regard et son cœur suspendu.
Enfin s'approche Aaron qu'il avait entendu
Donner ordre au festin que Séphora prépare:

« Où put naître, dit-il, cette beauté si rare

« Dont Moyse ton frère est l'époux révéré?
« Son éclat par les ans est à peine altéré. »
L'homme saint lui répond: « Fille de l'Arabie,
« D'un chef madianite elle reçut la vie.
« Mon frère, sous le joug né libre et citoyen,
« Jadis teignit son bras d'un sang égyptien:
« Il ne put dérober ce coup à la lumière;
« Et le mort l'accusa du sein de la poussière.
« Sa fuite en Madian recéla ses destins.
« Jéthro tenait un sceptre en ces pays lointains.
« De sept filles, trésor d'un heureux hyménée,
« Son amour préférait Séphora leur aînée:
« Elle, au déclin du jour, conduisait ses troupeaux
« Vers un puits, où dormaient d'inaltérables eaux,
« Puits que ferme une pierre en d'arides campagnes.
« Un soir, elle y revient, l'ouvre avec ses compagnes;
« Le cilindre docile, attaché sur ses bords,
« Élève un vase empli qu'attirent ses efforts,
« Trois fois elle le rend à son poids qui l'entraîne,
« Trois fois il reçoit l'onde et son bras le ramène.
« De la cité voisine accourent des pasteurs
« Lui disputer les flots qu'ont puisés ses labeurs.

« Moyse, errant, les voit; il fond avec audace;
« D'un bras lève le fer, de l'autre les terrasse.
« Ces filles, dont sa main fit boire les brebis,
« Contèrent son courage à leur père surpris.
« Dès-lors Jéthro voulut que le pain de sa table
« Lui fut d'un nœud sacré le gage indubitable.
« Ah! dit mon frère ému, pouvais-je, sans secours,
« Voir ces colombes fuir l'attaque des vautours?
« Mon sort est d'abhorrer l'injustice et le crime,
« Opprimé, mon cœur plaint le faible qu'on opprime.
« Le vieillard l'entendit, et sa fille l'aima,
« Et de son chaste hymen le flambeau s'alluma ».
Ainsi parlait Aaron. Moyse, qui s'avance,
Dispose du repas la frugale abondance.
Lui, ses fils et son frère, et Job assis entre eux,
Couronnent ses foyers d'un cercle vertueux.
De leurs communs destins ces sages se parlèrent.
Que de profonds secrets leurs bouches révélèrent!
Job, en ses entretiens, montre sa piété
Humble au sommet glissant de la prospérité,
Et sa haute vertu, quand les rigueurs divines
Font tomber sa maison et son corps en ruines.

Son lit contagieux écartant la pitié,
Son innocence en doute aux yeux de l'amitié,
Devant sa pauvreté tous ses flatteurs en fuite,
A maudire le jour sa misère réduite,
Signalent, par les maux dont le juste est vainqueur,
Que la foi courageuse est stable dans son cœur.
Il raconte que Dieu, mystère inaccessible,
Rendit, en l'éprouvant, sa majesté visible,
Qu'au sein d'un tourbillon les foudres de sa voix
Interrogèrent l'homme osant juger ses lois,
Qu'il lui fit des enfers voir la porte inconnue,
La mort, les larges flancs de la nature nue,
Et du voile des cieux déployant la clarté,
L'éblouit au grand jour de son éternité.

Tous admiraient de Job la piété soumise.
« Toi, poursuit-il enfin, parlant au grand Moyse;
« Révèle-moi ton sort, tes travaux généreux,
« Dis comment ta vertu délivra les Hébreux,
« Et, d'hommes fugitifs peuplant cette contrée,
« Forme une nation d'éternelle durée. »

FIN DU PREMIER CHANT.

MOYSE.

CHANT SECOND.

SOMMAIRE DU DEUXIÈME CHANT.

Moyse raconte à Job les détails de sa vie pastorale chez son beau-père Jethro, madianite, et la vision du buisson ardent : Dieu lui apparaît et lui ordonne de délivrer Israël et de marcher dans la terre de Gessen où l'attend son frère : il arrive : le peuple hébreu se rassemble à leurs voix : entrée de Moyse dans Memphis : le roi Pharaon lui accorde une audience devant ses mages : le miracle des serpents d'Aaron effraye le monarque égyptien : il permet au prophète d'aller offrir un holocauste à l'Éternel sur le mont Sinaï : il retire aussitôt sa parole : Jéhova frappe l'Égypte de plaies mortelles. Mouvement général suscité par la mort des premiers-nés. Moyse triomphant emmène au désert son peuple victorieux. Le prophète, après ce récit de la délivrance d'Israël, dit à ses enfants de chanter son passage dans l'Idumée : chant alternatif de Gersam et d'Éliéser, auquel succède le cantique d'Aaron, qui prend le luth et célèbre le frappement du rocher d'Horeb : fiction du géant Raphidim, ainsi appelé du nom du désert, et de ses ardeurs pour Méribée, ainsi appelée du nom d'une source cachée dans le creux d'une montagne. Job distribue des dons aux enfants de Moyse et des louanges à son frère Aaron.

MOYSE.

CHANT SECOND.

Le soleil avait fui les plaines d'un ciel pur,
Et des astres douteux en partageaient l'azur;
Déja même du soir l'étoile messagère
Montrait l'or scintillant de sa tête légère.
Moyse prend la main de son hôte pieux,
Et tandis que le jour décline dans les cieux
Mène aussitôt l'Arabe au dehors de sa tente
Respirer un vent frais, sous leur voûte éclatante.

« Tu veux que de mes ans le cours laborieux
« Occupe en ce loisir tes esprits curieux;
« Asseyons-nous, dit-il : ma voix à tes oreilles
« Va d'Israël sauvé raconter les merveilles.
« Caché dans Madian, exilé de Memphis,
« De mon paisible hymen je cultivais les fils;

« J'étais du vieux Jéthro le pasteur et le gendre.
« Mes regards surveillants faisaient croître et s'étendre
« Les hôtes du bercail qui paissaient sous mes loix ;
« Doux soins, qui m'exerçaient à de plus hauts emplois
« Jacob ainsi, disais-je, heureux pasteur des hommes,
« A nourri ses enfants sur la terre où nous sommes,
« Et des crimes hardis préserva leur repos
« Comme des loups cruels je défends mes troupeaux.
« Menons les aux palmiers couverts de frais ombrages,
« Loin de tout précipice, en de gras paturages,
« Et non aux champs poudreux, nus, privés de sillons,
« Que d'un astre brûlant entr'ouvrent les rayons.
« La faim, la faim mortelle, en ces arides terres,
« Épuiserait leur nombre ; elle chassa mes frères :
« La disette vendit leur sainte liberté.
« Je soupirais : leur joug opprimait ma fierté ;
« Et de briser leurs fers la généreuse envie
« Me reprochait tout bas les langueurs de ma vie.
« J'interrogeai les lieux d'un œil observateur ;
« L'art des bergers m'apprit l'art du législateur :
« Leur sceptre pastoral, la nation bêlante,
« De ses chiens aguerris la vertu vigilante,

« Les saisons, les climats gouvernant ses humeurs,
« Ses haines, ses amours, et ses craintives mœurs,
« Tout offre en son instinct, sous mille traits ensemble,
« Un peuple que conduit la loi qui le rassemble.
« Israël ! seul objet de mon chagrin rêveur,
« Tous mes vœux t'appelaient dans un bercail sauveur.
« La cour de nos tyrans, dont j'avais vu la gloire,
« Souvent de sa puissance effrayait ma mémoire ;
« Mais quand je contemplais, pour flatter mes ennuis,
« Des trônes chancelants les fragiles appuis,
« Ces états que du temps engloutit la nuit sombre,
« Destructeurs on détruits, passagers comme l'ombre ;
« Alors des Pharaons s'éclipsait le pouvoir,
« Faible obstacle aux desseins que j'osai concevoir.
« Souvent, ô de mon cœur profonde inquiétude !
« Mon orgueil, dans les nuits, et dans la solitude,
« Serpent blessé, rampait, et plus souvent encor,
« Aigle rapide, aux cieux égarait son essor.
« Du destin des Hébreux abhorrant l'injustice,
« Mon bras leur dévouait sa force protectrice :
« En mon aveuglement, j'osais de l'Éternel
« Méconnaître, oublier le secours paternel,

« Et d'un blasphême ingrat la coupable insolence
« D'un Dieu, moteur du monde, accusait l'indolence.
« Un jour, mes pas errants aux lieux les plus déserts
« Perçaient du mont Horèb les labyrinthes verds;
« C'était l'heure où Sina, qui le cache à l'aurore,
« Ne lui dérobait plus le soleil qui le dore;
« Ses flancs étaient rougis des clartés du couchant.
« J'admirais du coteau le fertile penchant;
« Soudain fume et s'élance une flamme imprévue;
« Et sous les longs éclairs qui me blessaient la vue,
« Un buisson pétillait, sans être consumé,
« Du phosphore divin en son sein allumé :
« De ses feux blanchissants j'approche avec surprise;
« Une voix dans les airs me crie alors : Moyse!...
« Je m'arrête et soudain : Adore le Seigneur,
« Dit-elle, et de ce lieu l'auguste et vieil honneur :
« Laisse là ta chaussure, auprès de son enceinte,
« Et marche d'un pied nu sur une terre sainte.
« Je suis le seul auteur et le seul roi des cieux,
« Le seul Dieu d'Abraham et de tous tes aïeux.

« J'évitais sa présence et la mort qui terrasse

« Tout homme qu'a frappé la splendeur de sa face.
« Oses-tu, reprit-il, accuser mon repos*?
« Homme, où te cachais-tu, quand du sein du Chaos
« La lumière naquit, fille de mes paroles?
« Où posas-tu la terre? où scellas-tu ses pôles?
« As-tu franchi le seuil des prisons de la mort,
« Vu le berceau du jour, le lit où la nuit dort?
« Fais-tu gronder la foudre, errer la nue obscure,
« Et du vieil Océan ondoyer la ceinture?
« As-tu dit au soleil, luis, parcours l'univers?
« Embrâses-tu l'été? glaces-tu les hivers?
« Nourris-tu des amours la flamme fécondante?
« L'aigle altier te doit-il son aile indépendante?
« Le doux chantre des bois son accent mesuré?
« Le paon, étoilé d'or, son plumage azuré?
« Aiguisas-tu le dard de l'hydre empoisonnée?
« Ouvris-tu les forêts à la biche étonnée?
« Fais-tu lever l'aurore au cri d'un noble oiseau,
« Et rugir sous les monts l'antre du lionceau?
« As-tu prêté la vie à l'argile grossière,
« En brillants papillons animé la poussière,

* Imitation du livre de Job.

« Du coursier belliqueux enflammé les naseaux?
« Soumets-tu la baleine, épouvante des eaux,
« Monstre, qui sous ses flancs blanchit les mers profond
« Ouvre une gueule armée et fume au sein des ondes?
« J'interroge ta fange, homme présomptueux,
« Réponds; qu'as-tu fait? parle, et dis ce que tu peux.

« Ainsi Dieu me parlait. Confus, la voix éteinte,
« Je prosternai mon front et tressaillis de crainte.
« Moyse! poursuivit la redoutable voix;
« Quels mortels sont puissants sur les mortels? les rois?
« Ils te semblent des dieux... les vois-tu mis en poudre
« Par un homme éloquent dont la langue est la foudre.
« Qui? les tyrans armés veillant dans leur palais?
« Regarde; un bras vengeur les abat sous le dais.
« Les héros? dans leurs camps un fer jaloux les tue.
« Les sages? à mon nom leur prudence éperdue
« Craint, se tait, ou s'égare en des débats flottants:
« Dieu lui seul donne à tous des lois de tous les temps.
« Dieu, maître de la mort, n'en est pas tributaire
« Comme ceux qui levaient les tributs de la terre;
« Lui seul égale aux rois un berger innocent,

« Et change la houlette en sceptre menaçant.
« Avec moi, sur tes jours que peut la tyrannie ?
« Sans moi, que peut contre elle un pâtre et son génie ?
« Va donc, et de Jacob suspendant les douleurs,
« Dis lui que l'Éternel prend pitié de ses pleurs.
« Je viens briser son joug ; marche, et sois mon organe :
« Parle d'une voix sainte au vulgaire profane.
« Mon nom sera ta force ; et sur ses bords sanglants
« Le Nil verra pâlir ses princes insolents.
« Divin consolateur des tribus désolées,
« Je veux de Canaan vous ouvrir les vallées,
« Vous guider sur ces bords, fécondés par le ciel,
« Qu'arrosent des ruisseaux de lait pur et de miel.
« Le cri de tout un peuple est monté vers mon trône.
« Va, cours, brise ses fers : c'est moi qui te l'ordonne.

« En ma propre faiblesse alors mal assuré,
« Effrayé d'un dessein par lui-même inspiré,
« Ah ! lui dis-je, à quels traits pourront-ils reconnaître
« L'envoyé de leur Dieu, ton prophète et leur maître ?
« Comment leur déclarer ton décret solennel ?
« De quel nom t'appeler ? — Mon nom est l'Éternel.

« Marche donc vers le Nil : assemble sur ses rives
« Les pères respectés de tes tribus captives ;
« Porte l'ordre absolu que ton Dieu te donna
« De brûler l'holocauste au faîte de Sina.
« De l'altier Pharaon méprise les obstacles :
« L'Égypte, que bientôt frapperont mes miracles,
« A ta fuite hardie ouvrant tous ses chemins,
« De sa propre dépouille enrichira tes mains.

« Il dit ; peu sûr encor de ma future gloire ;
« Qui suis-je ? voudront-ils m'écouter et me croire ?
« Daigne, daigne, ô Seigneur, confirmant tes arrêts,
« D'un formidable signe appuyer tes décrets.

« Jette, répond la voix de courroux enflammée,
« Cette verge d'airain dont ta main est armée.

« J'exécute son ordre ; et, s'animant soudain,
« En un serpent bleuâtre elle fuit de ma main.

« Saisis-toi de cette hydre à tes pieds étendue,
« J'obéis, et la verge à sa forme est rendue,

« Ma main de Dieu frappée, et se sèche et guérit :

« Alors, chassant le doute où flottait mon esprit,
« Si la foi d'Israël demande une autre épreuve,
« Dit encor Jéhova, puise l'onde du fleuve,
« Répands la sur ses bords, et souillant ses roseaux,
« Un sang pourpré teindra l'or fangeux de ses eaux.
« Il dit; mais toujours plein d'une humble défiance:
« Je n'eus jamais le don de la prompte éloquence;
« Depuis que je t'entends, ma langue avec lenteur
« De ses sons plus confus traîne la pesanteur.
« Choisis de tes décrets un plus digne émissaire.

« Si l'homme en ses besoins sait parler et se taire,
« De qui, dit le Seigneur, reçut-il ce pouvoir?
« Qui forma ses accents? qui fait entendre et voir?
« N'est-ce pas moi? ton Dieu soutiendra ta faiblesse;
« En ton cœur, en ta bouche, il mettra sa sagesse.
« Aaron te prêtera ses éloquents secours,
« Et ses lèvres feront éclater tes discours.
« Ainsi la haute voix qui parlait à mon ame,
« Tonnait et l'éclairait de mille traits de flamme:
« A ma verge sacrée elle a soudain promis
« Le pouvoir d'ébranler les éléments soumis.

« Cette voix ordonnait que sourd à ma famille,
« A Jéthro, mon beau-père, abondonnant sa fille,
« J'oubliasse mon lit, mes enfants éplorés
« Par la pierre tranchante à mon Dieu consacrés.

« Tel, il faut qu'amoureux de son ouvrage auguste
« Des intérêts humains s'affranchisse le juste,
« Et qu'il n'aille dicter des lois aux citoyens
« Que les mains et le cœur vides de tous les biens,
« Pour que des nœuds de sang ou des chaînes dorées
« Ne ralentissent pas ses vertus égarées.

« Dans l'Égypte où régnait un nouveau Pharaon,
« Vivaient, en mon absence, et mon frère et mon nom,
« Qui semant des regrets plus forts que ma présence,
« Faisaient germer partout ma secrète influence.
« Le temps était venu de signaler au jour
« Pour d'équitables lois mon solitaire amour,
« De fuir l'ombre et la paix dont le sage environne
« Son destin qui murit comme un fruit de l'automne.
« Aaron, que je revis aux lieux inhabités
« Où mon cœur respirait de mâles voluptés,

« M'apprit qu'on n'attendait pour sortir d'esclavage
« Qu'un chef à la révolte, un signal au courage;
« Et qu'enfin sommeillaient mes ennemis jaloux
« Dans la paix éternelle où nous dormirons tous.

« Un invincible obstacle embarrasse ma langue :
« Lui dis-je alors, va, cours et m'annonce et harangue.
« Au zèle impétueux mets le glaive à la main :
« Qu'aux yeux altérés d'or brille l'espoir du gain.
« Plus fort que le feu, l'onde et le fer tout ensemble
« Que ne peut l'orateur ? il disperse, il assemble,
« Fonde, change, ou détruit les états et les lois,
« Le respect suit son geste et la terreur sa voix.
« Puise en mon sein l'oracle et sois en l'interprête ;
« Moi, prophête de Dieu, je t'élis mon prophête.
« Montrons en cet accord par quel juste degré
« Du ministre et du chef le rang est séparé.

« Je pars ; et nous touchons la terre fructueuse
« Où le Nil, divisant sa course tortueuse,
« De ses urnes aux mers épanche le limon.
« Les pères des tribus, convoqués en mon nom,

« S'assemblent; du Seigneur l'alliance jurée
« Frappe de ces vieillards la mémoire éclairée,
« Et du buisson ardent l'oracle solennel
« Rajeunit leur courage au nom de l'Éternel.
« On nous croit; on nous suit; et ma ligue formée
« Déja des Pharaons tient la cour alarmée.
« La révolte s'accrut à leurs regards surpris
« Du temps que lui laissa leur superbe mépris :
« Lorsqu'on voulut punir, il fallut se défendre;
« Et leur péril força leur orgueil à m'entendre.
« On daigna m'appeler devant Aménophis.

« Quand j'osai vous franchir, ô portes de Memphis!
« Vous hurliez de terreur aux cris d'un peuple immense
« Le fleuve, où tu voguas, berceau de mon enfance,
« Frémit au loin des vœux poussés sur tous ses bords.
« O Job! quels sentiments m'agitèrent alors!
« De mes premiers beaux jours ces rives si connues,
« L'obélisque qui monte en flèche dans les nues,
« Ces monstres de granit, dans l'onde se mirant,
« Le sycomore épais, le lotus odorant,
« Des palmes, du laurier, les feuilles glorieuses;

« Les voiles et le bruit des nacelles joyeuses ;
« Les tombeaux entassés cachés sous les tombeaux ;
« L'astre de ces climats rayonnant sur les eaux,
« Et blanchissant le front des hautes pyramides ;
« Ce concours d'habitants empressés ou timides,
« Admirant ou fuyant mon passage vainqueur,
« Tout ravissait mes yeux, tout exaltait mon cœur,
« Et la mort descendait sur ce vaste théâtre
« Où je venais combattre un tyran idolâtre.

« De la foule escortés jusqu'au palais du roi,
« L'enceinte qui s'ouvrit reçut mon frère et moi.

« Nous traversons ensemble un triple vestibule.
« Là, s'offrent à ma vue Isis, Hermès, Hercule,
« Et les autres faux dieux compagnons d'Osiris,
« Et leurs symboles vains gravés sur les lambris.
« Un grand dais qui s'attache au front de six colonnes
« Couvre un trône d'argent que portent deux lionnes ;
« Le ciseau dans le marbre en tailla les degrés,
« Et, rangés à l'entour, veillent les sphinx dorés.
« Je contemplais des murs la pesante richesse.

« Un ange m'apparaît : ses traits et sa jeunesse
« Resplendissent de gloire, et ses pieds rayonnants
« Ont l'éclat des flots d'or au creuset bouillonnants.
« Méprise, me dit-il, ces idoles pompeuses,
« Et la pourpre des grands, idoles plus trompeuses.
« Les métaux corrupteurs empruntent dans ce lieu
« Leur lustre à la lumière, ouvrage de ton Dieu :
« D'un seul rayon du jour la splendeur innocente,
« Dore de plus de feux la moisson jaunissante.
« Ris-toi du temple vain qu'habite Pharaon ;
« Les faux dieux sont de pierre et les rois de limon :
« Ces ministres altiers, dont les mains les couronnent,
« En de riches tombeaux, vivants, les emprisonnent
« De peur que d'autres mains n'osent leur dérober
« Un trône et des autels toujours prêts à tomber :
« Ils brodent leurs tissus, adorent leurs caprices,
« Brûlent pour eux l'encens et vendent leurs auspices;
« Mais de ces dieux mortels, que les fleurs ont cou
« Bientôt les cœurs flétris sont l'aliment des vers.
« Les plus grands, où sont-ils? ne prends que Dieu pour g
« Sur la terre où tu vis partout marche intrépide :
« Dans le palais d'un roi pénètre en souverain,

« Et présente à sa cour un visage d'airain.

« Il dit; comme d'un songe on voit fuir les images,
« Tel, il fuit. Cependant, au milieu de ses mages,
« Et d'un cortège armé soutien de son pouvoir,
« Sur son trône à mes yeux Pharaon vint s'asseoir.
« Aussitôt, quel silence! une légère abeille
« Du seul bruit de son vol eût frappé notre oreille.
« Les mages m'observaient : une feinte douceur
« Masquait de leur dépit l'hypocrite noirceur :
« Les guerriers, de leur roi méprisant les alarmes,
« S'étonnaient qu'un mortel se fît craindre sans armes.
« Le roi, par ses regards, voulait m'intimider,
« Pour se voiler aux miens qu'il n'osait regarder.
« Ce superbe rougit, ému de ma présence :
« Averti par un signe, Aaron enfin commence.

« Prince, dans le désert, la voix de l'Éternel
« Demande un sacrifice aux enfants d'Israël;
« Souffrez que nous montions jusqu'en cette contrée
« Par sept jours de chemin de vos murs séparée,
« Nous avons du Seigneur entendu les accents.

« Il est temps que Sina fume de notre encens,
« De peur que sur nos fils Dieu lui-même n'élève
« Les fléaux de la terre et le courroux du glaive.

« — Imposteur ! s'écria l'inexorable roi,
« Depuis quand l'Éternel fut-il connu de moi?
« Quel est ce Dieu des tiens que tu veux faire craindre?
« A respecter sa voix qui pourrait me contraindre?
« Dois-je, d'un peuple esclave armant l'inimitié,
« Suivre en tous ses conseils l'imprudente pitié?
« Le loisir qui lui reste enhardit ses injures.
« Plus ses travaux sont grands moindres sont ses murmu
« Rendez à ses labeurs ce peuple obéissant.
« Quel miracle a parlé pour son Dieu menaçant?
« Que peut-il?—Écraser tes faux dieux et toi-même;
« Interrompit Aaron qu'irrita ce blasphême.

« Le monarque en fureur se lève ; mais Aaron
« Jette ma verge d'or aux pieds de Pharaon :
« Soudain elle se tord, et, rampant sur la terre,
« Se transforme, s'allonge et se glisse en vipère.
« Sa triple langue siffle et lance un triple dard,

« Terrible, un feu sanglant roule dans son regard,
« Son col s'enfle; elle agite une crête enflammée,
« Et dresse vers le roi sa tête envenimée.
« Il recule : A l'aspect de ce dragon hideux
« La peur glace les chefs et circule autour d'eux.
« Tout à coup la Magie évoqua ses mystères :
« Les prêtres d'Osiris qu'elle arme de vipères,
« Pensent nous enlacer en leurs replis rampants :
« Mais le serpent d'Aaron dévore leurs serpents.
« Des enchanteurs jaloux la force fut vaincue.
« Le monarque endurci nous bannit de sa vue :
« Il n'osait me frapper; mais ses décrets nouveaux,
« Accablant les Hébreux de plus pesants travaux,
« Leur refusaient le chaume à leurs fourneaux utile
« Pour colorer la brique et façonner l'argile.
« Leurs tristes mains creusaient et purgeaient les canaux
« Qui rassemblaient du fleuve ou divisaient les eaux,
« Et, des blocs arrachés aux flancs de la Lybie,
« A fonder des tombeaux ils consumaient leur vie.

« Le roi, qui l'eût pu croire? assiégé de clameurs,
« Du peuple contre moi sut tourner les rumeurs.

« Tout homme dont l'esprit défend la multitude
« Est long-tems le rebut de son ingratitude,
« Qui, démentant ses vœux, retardant leurs effets,
« Désarme ses vertus, et punit ses bienfaits;
« Il tombe, si son cœur, ébranlé des outrages,
« Doute de la victoire, et se trouble aux orages.
« Dieu soutint ma constance, et, vengeant mes malheurs
« Épuisa sur Memphis la coupe des douleurs.
« Maître des éléments dont sa puissance est l'ame,
« Il empoisonna l'air, l'eau, la terre et la flamme.
« Mille insectes naissaient de la poudre exhalés;
« D'animaux venimeux les champs furent peuplés;
« L'avide sauterelle en dévora les herbes,
« Brûla l'espoir des fruits, et les trésors des gerbes;
« La grêle à coups tranchants fondit sur les guerêts;
« Dans les fanges du Nil la mort trempa ses traits:
« Les troupeaux sont atteints de ces premiers ravages;
« Le fleuve épouvanté vomit sur ses rivages
« Les monstres expirés dans ces sanglantes eaux;
« L'hydre meurt en gonflant ses livides anneaux;
« L'oiseau, frappé dans l'air du poison qui le tue,
« Tombe, laissant la vie au milieu de la nue.

« En vain de son Hermès implorant les secours,
« Le pâle Égyptien veut prolonger ses jours :
« Ceux-ci brûlaient d'un feu bouillonnant dans leurs veines,
« Ceux-là, séchant de soif, tombaient près des fontaines ;
« Tel qui porte aux mourants ses soins religieux,
« Aspire dans leur souffle un mal contagieux ;
« Tel qui fuit en tremblant un ami qui l'implore,
« Meurt, de tous soins privé, plus solitaire encore :
« D'autres se mutilaient, traînaient vers les tombeaux
« Leurs débris infectés, leurs douloureux lambeaux,
« Ces cadavres vivants, souillés d'humeurs impures,
« Semblaient être échappés aux vieilles sépultures ;
« Et les pieux mourants allant brûler les corps,
« Étouffaient les bûchers sous le nombre des morts.
« De Gessen toutefois la terre protégée
« D'homicides fléaux n'était point assiégée.
« Pharaon inclinait à nous laisser partir ;
« Son orgueil frémissant n'y pouvait consentir :
« Mais, suivant qu'il engage ou trahit sa promesse,
« La main de Dieu s'arrête ou retombe sans cesse.

« O toi qui sors du lit en époux matinal,

« Sous l'éclat dont reluit ton dais oriental,
« Soleil inaltérable, et dont toujours la tête
« Brille au-dessus des lieux qu'obscurcit la tempête,
« Toi, grand astre immortel, que n'ont pu consumer
« Tant d'âges que tu vis dans leur cours s'abymer,
« Quel deuil t'enveloppa de voiles si funèbres?
« Tout fut comme enchaîné sous d'épaisses ténèbres;
« L'Égypte se chargea d'immobiles vapeurs;
« Et la flamme expirait sur les flambeaux trompeurs.

« Ce n'en fut pas assez; Aménophis parjure
« De ses lâches refus renouvela l'injure:
« Il tremblait, s'irritait; ses ordres inconstants
« Nous tinrent dans l'espoir et la crainte flottants:
« Ses menaces enfin comblant ce long outrage;
« — Adieu! jamais ton œil ne verra mon visage. »
« Dis-je en abandonnant ce roi persécuteur.

« Cependant j'invoquai l'ange exterminateur;
« Il m'entendit, parut, et me promit son glaive.
« Au milieu d'Israël soudain ma voix s'élève:

« Demain naîtra le jour que je vous ai promis,

« Jour heureux par le deuil de tous vos ennemis!
« Disposez-vous; ceignez vos flancs pour le voyage.
« Du Dieu libérateur célébrez le passage,
« Et que d'un jeune agneau, sans tache en sa toison,
« Le sang versé pour lui marque votre maison.
« Ce signe écartera le bras vengeur des crimes
« Dont tous les premiers-nés vont périr les victimes;
« Depuis l'enfant esclave à la meule attaché,
« Jusqu'à l'enfant des rois sur la pourpre couché.

« Aussitôt, déployant une aile sombre, humide,
« La Nuit fond dans les cieux comme un oiseau rapide,
« Et l'ange de la mort s'abat du haut des airs.
« Sa tunique flottait en ondoyants éclairs.
« Un glaive à deux tranchants brille en sa main terrible;
« Et, rompant des foyers la barrière paisible,
« Il va de lit en lit, où, partout moissonnés,
« Meurent les premiers fruits que l'hymen a donnés.

« Comme au bruit de la guerre une femme effrayée,
« Memphis en pleurs se lève; et, dans le sang noyée,
« Chasse au loin par ses cris le perfide sommeil.

« Oh! pour toi, Pharaon, quel horrible réveil!
« Ton jeune fils, promis à la flamme fidèle
« D'une vierge qu'il aime, heureux d'être aimé d'elle,
« En un calme trompeur ton fils était plongé...
« Quel spectacle! en sa couche il expire égorgé.
« Son beau sang coule et fume et souille la richesse
« Des tapis dont ses pieds foulèrent la mollesse.
« Ses esclaves nombreux et sa mère et ses sœurs
« Remplissent le palais d'épouvante et de pleurs.
« L'ange a d'un même coup frappé chaque famille.
« La foule accourt, s'écrie, et partout le fer brille;
« Les torches, éclairant le désordre et le bruit,
« Font d'un éclat sinistre étinceler la nuit:
« L'asyle du tyran est déja sans barrières;
« Et lui-même, appelé par des voix meurtrières,
« Aux lueurs des flambeaux regarde avec effroi
« Tout ce peuple irrité dont il s'est cru le roi,
« Qui, bravant ses soldats et sa présence même,
« Fait pâlir sur son front l'orgueil du diadème.

« Le peuple ému grondait, et ses flots murmurants
« Autour du triple seuil circulaient en torrents:

« Pharaon, pour calmer leur fureur indomptée,
« Implora ma puissance à son comble montée.
« O Dieu, ces grands revers sont des jeux de ta main!
« L'Égypte, d'un côté, voyait son souverain
« Tremblant, à la merci d'une horde effrénée
« Dont les cris désarmaient sa garde consternée;
« De l'autre, elle voyait un malheureux banni,
« Qui, chef d'un peuple esclave à sa voix réuni,
« Commandait le respect, sans couronne, sans titre,
« Et marchait vers un prince en souverain arbitre.
« Ainsi que de la mer les flots obéissants
« Ont ouvert devant moi ses gouffres blanchissants,
« Tout le peuple, à grand bruit, accueillant mon passage,
« M'ouvre ses rangs profonds, et, captivant sa rage,
« M'annonce et me conduit comme un triomphateur
« Au monarque éperdu qui cherche un protecteur.
« Lui, me lançant de loin un œil triste et farouche :
« — Pars! un Dieu de vengeance a tonné par ta bouche :
« Pars! cria-t-il soudain : abandonne ces bords.
« Traîne au fond des déserts ton peuple, ses trésors,
« Ses enfants, ses troupeaux, et que, sous ta conduite,
« Il fléchisse le ciel apaisé par sa fuite.

« Il dit et se renferme en son palais sanglant.
« Mais, au pied d'un rocher dont ils lavent le flanc,
« Deux torrents, dans leur cours se brisant en furie,
« D'un bruit moins éclatant frappent l'écho qui crie,
« Que ce mot, dans les airs mille fois répété,
« Liberté! gloire à Dieu! gloire à la liberté!

« L'aurore enfin répand sa lumière vermeille
« Et découvre à Memphis les meurtres de la veille.
« Dirai-je tant de morts et leurs membres épars
« Qui d'un peuple insultant repaissent les regards?
« Dirai-je les foyers teints du sang qui les souille,
« Les pâles citoyens nous livrant leur dépouille,
« L'Égypte et ses sanglots mêlés aux cris joyeux
« Des voix qui répondaient à ces tristes adieux?
« Tout s'éloigne, l'enfance et la vieillesse même:
« Chacun marche courbé sous un fardeau qu'il aime.
« Un père, que des ans arrête la langueur,
« Des épaules d'un fils fait ployer la vigueur.
« Près d'un époux guerrier, l'épouse sans alarmes
« Réjouit ses regards aux éclairs de ses armes.
« Porté sur un chameau leur jeune enfant sourit,

« Ou dort, bercé par elle, au sein qui le nourrit.
« Ma voix attire alors dans les plaines poudreuses
« Nos troupeaux mugissants et nos tentes nombreuses,
« Et, d'un joug ennemi courageux déserteur,
« Tout Israël en moi suit un libérateur.
« — J'emporte sur mes pas ta dépouille embaumée,
« O vertueux Joseph! et, traînant mon armée
« En des sables profonds, mouvants, inhabités,
« Dieu nous parle, nous guide, et veille à nos côtés:
« Tour-à-tour il nous prête ou les clartés ou l'ombre
« D'une colonne errante ou lumineuse ou sombre,
« Et dans le jour brûlant, et dans l'humide nuit,
« Son nuage nous couvre et son feu nous conduit.

« Voilà par quels secours, brisant sa servitude,
« Jacob vint de Sina peupler la solitude.
« Vous, prenez donc un luth: chantez, ô mes enfants,
« Les miracles produits sur nos pas triomphants. »

A l'oreille de Job ainsi parla Moyse:
Ses récits pénétraient l'Arabe de surprise.
Mais les fils du prophète ont pris leur luth sacré:

A ces flottants cheveux dont leur front est doré,
A leurs lèvres chantant de célestes louanges,
A leurs traits innocents on eût cru voir deux anges;
Et non moins inspirés que ces esprits divins,
Nul faux art ne les trouble à ses préceptes vains.
En des rythmes égaux au même instant luttèrent
Les deux adolescents, qui tour-à-tour chantèrent.

GERSAM.

Célébrons l'Éternel! L'univers suit sa loi.
Il créa l'homme libre, et lui seul est son roi.

ÉLIÉSER.

Le cèdre par sa main est renversé sous l'herbe:
C'est lui qui soutient l'humble et frappe le superbe.

GERSAM.

Il retira Joseph de ses afflictions,
Et l'assit sur la pourpre aux yeux des nations.

ÉLIÉSER.

Comme au fond du pressoir les grappes sont foulées;
Un vil joug opprimait nos tribus désolées.

GERSAM.

Tel qu'un prompt ouragan dans les champs de Tanis,
Moyse a soulevé tous les Hébreux unis.

ÉLIÉSER.

Dieu seul, lorsque la mort épiait sa naissance,
Sauva de son berceau la flottante espérance.

GERSAM.

Aux yeux des meurtriers caché dans les roseaux,
Il n'avait d'autre appui que les vents et les eaux.

ÉLIÉSER.

O belle Thermutis, viens aux bains de cette onde
Qui fait fleurir du Nil la rive vagabonde.

GERSAM.

Regarde cet enfant, par les vagues bercé,
Qui sourit à la mort dont il est menacé.

ÉLIÉSER.

Un esclave à ta voix aussitôt plonge, nage,
L'atteint, fend l'eau rapide et le porte au rivage.

GERSAM.

Pharaon le nourrit; déja, sa jeune main
Du bandeau de ce roi se joue avec dédain.

ÉLIÉSER.

Son ame au bruit des cours, aux douces flatteries,
Préféra du désert les hautes rêveries.

GERSAM.

Il disait, en partant, triste d'un long exil :
« Adieu, Jacob! adieu, beau rivage du Nil! »

ÉLIÉSER.

Lorsqu'il redescendit sur ces mobiles plages,
Il y revint terrible et soufflant les orages.

GERSAM.

Tel que le dromadaire emporte nos trésors;
Tel il nous attira sur de plus heureux bords.

ÉLIÉSER.

Devant lui sont les flots; derrière un bruit d'alarmes;
Et son peuple est pressé par l'onde et par les armes.

GERSAM.

Dieu dit : « Lève ta main sur la face des mers ».
La nuit, un vent de feu sécha les flots amers.

ÉLIÉSER.

Nous marchions d'un pied sec entre les murs liquides
De l'onde partagée en deux remparts humides.

GERSAM.

Et la mer, qui s'ouvrit sous les pas des Hébreux,
Roulant sur Pharaon, se ferma derrière eux.

ÉLIÉSER.

Et le bras tout puissant au fond du gouffre avide
Précipita le char, les coursiers et leur guide.

GERSAM.

Le rivage, semé de corps, de javelots,
Nous arma des débris rejetés par les flots.

ÉLIÉSER.

Laisse nous, Amalec, entrer dans l'Idumée:
Vois en ruisseaux de sang s'écouler ton armée.

GERSAM.

Rappelle-toi, mon frère, Élim et ses palmiers,
Ses fontaines lavant de liquides graviers.
Pourquoi quitter l'ombrage et marchant dans la plaine,
Traverser sa lumière et sa brulante arène?
N'y vois-tu pas errer la Faim aux yeux ardents,
Dépouillant l'herbe aride et de l'ongle et des dents,
Pâle, les crins dressés, et l'haleine enflammée,
De profondes langueurs lentement consumée,
Spectre affreux, dévorant, dont les flancs desséchés
Sur des os appauvris palpitent attachés.
Elle tient de la Mort le carquois redoutable.
Là, tombe près d'un fils un père misérable;

Ici, l'enfant, privé d'un sein qui se tarit,
Presse en vain de ses bras sa mère qui périt.

ÉLIÉSER.

Tombez du haut des cieux, nourrissantes rosées!
Douce manne! soutiens mes forces épuisées:
Répands-toi sur la terre en précieux amas,
Comme du nord blanchi se versent les frimats.
Et vous, peuple d'oiseaux, passagers sous la nue,
Abattez-vous: la flèche et la fronde vous tue.
Gloire au Dieu qui nourrit les Hébreux affamés!

AARON.

« Chers enfants! en quels lieux nous a-t-il enfermés? »
Interrompit Aaron, ému d'un saint délire;
Et de leurs jeunes mains prenant soudain la lyre,
Il chante les déserts où ses pas sont tracés.

Soleil! où fuir tes traits sur ma tête lancés?
Partout un air brulant où s'exhale mon ame:
Partout des champs d'airain qu'embrase un ciel de flamm
La soif y cherche au loin de ses yeux altérés
La trace des ruisseaux dans la terre rentrés:
Mais le sable est ému; cent masses animées

S'élèvent tout à coup en géant transformées ;
Raphidim* apparaît, sauvage et vieux Titan,
Comme un sapin antique au sommet du Liban,
Levant sa tête nue, il nous contemple : « Arrête !
« La mort est sous tes pieds, la mort est sur ta tête,
« Peuple insensé ! crois-tu franchir ces tourbillons,
« Ces rochers où la foudre a gravé ses sillons :
« La triste aridité dépouilla cette terre.
« Dix lustres vous verront poursuivis par la guerre ;
« Et de tous vos trésors mes sables enrichis
« Consumeront enfin vos ossements blanchis. »

Du géant à ces mots le front chargé d'orages
S'obscurcit ; et le feu, la poudre et les nuages
Volaient autour de lui par le vent rassemblés.

Non loin de ces déserts âpres et reculés,
Autrefois Méribée, inaltérable source,
Au penchant d'un coteau précipitait sa course.
Elle habitait un roc, son antique berceau :
Sa tête, que ceignaient les joncs et le roseau,

* Raphidim est le nom du désert.

Déployait aux Zéphirs sa chevelure humide :
Tantôt on la voyait errer lente et timide ;
Tantôt, à pas légers, bondir entre les fleurs :
Sa robe de cristal brillait de cent couleurs.

Le géant Raphidim, altéré de ses ondes,
Pressait de son ardeur ses courses vagabondes ;
Frémissante, elle fuit ses transports redoublés :
Son courroux en murmure en ses roseaux troublés.
Il brule, et conjurant la belle fugitive :

« O douce Méribée ! amour de cette rive !
« Entends ma plainte ; daigne apaiser mes tourments.
« Éteins, éteins mes feux dans tes embrassements !
« Ces antres, ces vallons, mon inculte domaine,
« Ils deviendront ta dot ; que ton cours s'y promène,
« Des fruits de nos amours ces prés énorgueillis
« De fleurs s'émailleront par ton onde embellis...
« Rival de l'Éternel, vois ma stature altière.
« Quand, ligués aux géants, les fils de la lumière
« Menaçaient de leur Dieu l'empire redouté,
« J'imitai leur orgueil : Satan précipité

« Dans l'abîme profond vit sa brigue étouffée;
« En sa chute, moi-même, et Moloch, et Typhée
« Roulâmes sous la foudre; et, jeté dans ces lieux,
« J'élève encor un front de l'Olympe envieux.»

Il dit; et Méribée en vain à sa poursuite
Dérobe sa faiblesse et veut cacher sa fuite:
Plus ardent chaque jour, partout il l'assaillit :
Ses bras l'environnaient; mais, sortant de son lit,
La Source, tout en pleurs, invoqua la Nature.
« O ma mère! entends-moi : ta fille est chaste et pure.
« Exauce-là! peut-elle, en proie à de tels feux,
« Écouter d'un géant les formidables vœux?
« Ouvre-moi des chemins, une caverne sombre
« Qui prêtent à mes pas leur mystère et leur ombre;
« Et qu'un lac souterrain, prêt à me recevoir,
« Préserve de mes flots le limpide miroir.

La Nature l'entend; elle exauce la Source,
Comble son lit antique, et détourne sa course,
Et creuse au mont Horeb un lit obscur et frais,
Où sa fille, sans bruit, descend et dort en paix.

Que devint Raphidim? Hélas! de Méribée
Il ne retrouve plus la trace dérobée;
Une affreuse pâleur flétrit d'abord ses traits:
Sa voix la redemande à ses antres secrets:
Sa dévorante haleine et son aspect sauvage
Repousse les mortels errants sur ce rivage.

Les Hébreux, oubliant qu'un Dieu les a nourris,
De pleurs mouillaient la terre et frappaient l'air de cr
Du haut de son séjour l'Éternel les écoute,
Et ces mots font du ciel trembler l'immense voute.

« Terre, sors à ma voix de l'assoupissement.
« Mer, suspends de tes flots le sourd mugissement.
« Que les vents soient captifs, que la foudre sommeille
« Nature, fais silence et prête-moi l'oreille.

« Mon prophète du monde est encore ignoré:
« J'ai voulu que sa main tînt mon sceptre adoré.
« Il dicte aux éléments mes volontés suprêmes.
« Pour accomplir ses lois romps tes lois elles-mêmes.»

Ainsi parla le Dieu dont la puissante voix
A dit avant les temps à la lumière : « Sois.

« —Ah! répond la Nature au Dieu qui la féconde;
« Tu me fais tressaillir, dominateur du monde,
« Quand tes décrets tonnants éclatent dans les airs.
« Ta gloire se revêt de foudres et d'éclairs.
« Un seul de tes regards pénètre l'étendue,
« Et ta main tient la terre à son poids suspendue.
« Toi seul dis à la mer qui mugit de terreur:
« Étends ici tes flots; là, brise leur fureur.
« Toi seul, quand tu créas leurs familles immenses,
« Disais aux fleurs: Versez vos fertiles semences.
« Dans tes palais d'azur mille astres s'allumant,
« Tu leur disais: Veillez, flambeaux du Firmament.
« Le passé, l'avenir, sont pleins de ta présence.
« Je suis riche des dons de ta magnificence.
« Soumise avec respect à ton ordre sacré,
« Que ton prophête parle et je m'inclinerai.

Plein de la foi de Dieu dont l'ange le devance,
Moyse au peuple ému commande le silence,
S'arrête, et touche Horeb de son sceptre d'airain:
Le mont s'ouvre en éclats, l'eau jaillit de son sein;
Méribée, agitant ses urnes souterraines,

Précipite à grand bruit ses cascades soudaines.
Raphidim, qui revoit ses trésors s'épancher...
O prodige nouveau! l'œil qui le veut chercher
Trouve en sa place un mont dont la difforme tête
Insulte aux vents fougueux, dresse une double crête:
Sa barbe est reployée en arbustes noueux;
Sa chevelure errante en rameaux tortueux:
Ses flancs sont des côteaux ensevelis de sables;
Ses os, du fer; ses pieds, des rocs inébranlables:
Et là, sur les vallons de son ombre obscurcis,
Mille siècles encor le trouveront assis.

« O source merveilleuse! ô bienfait salutaire!
S'écriait Israël : mais, arrosant la terre,
Elle fuit, et revient, et divisant son cours,
Prodigue à tous ses bords ses liquides secours.

Ainsi chantaient Aaron et les fils du prophête:
Pour écouter leur voix le jour encor s'arrête,
Et des cieux attentifs le silence est charmé.
« Du tout puissant, dit Job, ô couple bien aimé!
« Agréable pouvoir de votre sainte lyre!
« Comme en des chaînes d'or un doux chant nous attire.

« De vos hymnes rivaux partagez donc le prix;
« Ces deux chiens caressants, que ma main a nourris,
« Ma coupe au larges bords qu'a souvent parfumée
« Le nectar pétillant des pampres d'Idumée,
« Et ce vase où s'exhale et le baume et l'encens.

« Je n'ai point pour Aaron d'assez dignes présents.
« Sa grande ame est la source intarissable et pure
« Qui des beaux vers, puisés au sein de la nature,
« Épanche l'harmonie en de libres accords :
« Ses cantiques brulants sont nés de ses transports,
« Et du langage humain franchissant les entraves,
« Se soumettent le nombre et n'en sont point esclaves:
« Poésie enflammée, et dont l'auguste voix
« Peint tout dans la mémoire et se créa ses lois.

« Mais, ô toi, satisfais ma curieuse envie:
« Tes récits, ni leurs chants ne l'ont point assouvie.
« Dis enfin quelles loix l'arbitre souverain
« Aux yeux de tout son peuple imprima par ta main.

Moyse à lui répondre au même instant s'apprête;
Et Job suspend son ame aux lèvres du prophête.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

MOYSE.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE DU TROISIÈME CHANT.

Moyse reprend le fil de sa narration : le tonnerre gronde sur Sinaï : les lois divines se gravent sur des tables : la Justice et la Foi apparaissent au prophète : portrait et discours de la Foi : discours de la Justice : la Pureté, qui préside aux ablutions, lui prescrit les bains, l'usage des eaux lustrales, et les chastes mœurs. Dernière loi rigoureuse pour l'unité du dogme et du culte. Fin du récit. Continuation de la révolte des factieux. Les démons Péor et Bélial, faux dieux du peuple moabite, conjurent la perte des Hébreux. Zambri se laisse séduire aux appas d'une fille de Moab : son ami Phinée s'efforce en vain de l'arracher à l'idolâtrie dans laquelle l'entraîne la belle Cosbé, fille d'un roi de la contrée. Zambri abjure sa religion, et sacrifie aux autels impurs de la moabite. Celle-ci invoque la déesse Astarté dans une cérémonie nocturne : elle revient au lit de son époux. Phinée, que ramène l'espoir d'éclairer son ami, les trouve ensemble et les perce d'une flèche qui d'un même coup les tue l'un et l'autre dans leur couche. Ce double meurtre est le signal du châtiment de vingt mille Infidèles. Moyse, ému de compassion, veut arrêter le carnage : réponse de la Mort qui lui apparaît.

MOYSE.

CHANT TROISIÈME.

« Le jour avait trois fois terminé sa carrière,
« Depuis que le repos, le jeûne et la prière
« Sanctifiaient le peuple autour de Sinaï,
« Mont fameux, où me vint parler Adonaï.
« L'Aurore s'annonça par les coups du tonnerre.
« Sur le sommet fumant je conduisis mon frère:
« La trompette perçait les airs retentissants ;
« Et d'un centre orageux mille éclairs jaillissants
« Sur la cime du mont volaient en traits rapides
« Et sillonnaient ses pieds de leurs feux homicides.
« Là, vint planer sur nous l'esprit du roi des rois
« Qui dit avant les temps à la lumière : « Sois. »

« Le triple voile, abri du sanctuaire sombre,
« Tremble, ondoye et s'entr'ouvre; et soudain chassant l'ombre,

« Du Dieu, caché pour tous, descend la majesté
« Qui m'inonde des flots de sa vive clarté.

« Je suis le Dieu, dit-il, qu'ont servi tes ancêtres,
« Et qui brisa le joug de tes injustes maîtres.
« Ne brûle point d'encens à des dieux étrangers :
« Ne sculpte point mes traits en marbres mensongers ;
« De l'auteur éternel n'adore aucun ouvrage :
« En blasphêmant son nom ne lui fais pas outrage.
« Dieu jaloux, Dieu terrible aux pêcheurs endurcis,
« Mon courroux les atteint jusqu'en leurs derniers fils;
« Et dans les cœurs pieux ma bonté paternelle
« Répand de voluptés une source éternelle.

« Après six jours voués au travail assidu,
« Réserve à m'honorer un saint jour qui m'est dû,
« Pour que, libre de soins, ton ame toute entière
« Recueillant à loisir ma divine lumière,
« M'admire, comme après six jours laborieux
« Celui qui fit la terre et les mers et les cieux,
« Contemplant en repos sa grandeur infinie,
« Des mondes admira l'immortelle harmonie.

« Chéris avec respect ceux dont tu tiens le jour :
« Un long âge sera le prix de cet amour.
« Garde que ta pudeur jamais se prostitue.
« Ne donne point la mort : je hais la main qui tue.
« Par d'infâmes larcins crains d'offenser les lois.
« En calomniateur n'élève point ta voix.
« Que des trésors d'autrui ton ame non jalouse
« Ne désire ses champs, son toit, ni son épouse :
« Détourne de ses biens ton regard envieux,
« Et ne porte jamais l'adultère en tes yeux.
« Je revêts Israël de ma prêtrise auguste
« Pour garder cette loi sainte, immuable et juste.

« En ces mots me parla le puissant roi des rois,
« Qui dit avant les temps à la lumière : « Sois. »

« Tandis qu'à mes regards ses volontés suprêmes
« Sur la pierre déja se gravaient d'elles-mêmes,
« Du haut des cieux, un ange amena devant moi
« Deux immortelles sœurs, la Justice et la Foi.

« Non moins calme en ses traits qu'une aveugle statue,
« La Foi, les yeux levés, sans prunelle et sans vue,

« Sur son ancre bravant l'orage sans effort,
« N'aperçoit les écueils, la foudre, ni la mort :
« Mais son zèle est un feu qui de la providence
« En son cœur éclairé fait luire l'évidence,
« Et, sous l'aveuglement des organes charnels,
« Dieu frappe son esprit de ses traits éternels.

« Crois au suprême auteur; dit la fille céleste;
« Le ver, l'aigle, ton âme, et le soleil l'atteste.
« Seul principe infini de ce monde borné,
« Il échappe aux regards de l'homme consterné.
« Mais partout, nuit et jour, sa voix te fait entendre
« Qu'il te prêta la vie, et que tu dois la rendre.
« Quel pouvoir soumettrait les rebelles humains,
« S'ils ne craignaient d'un Dieu les redoutables mains?
« S'ils te méconnaissaient, providence du monde!
« Au cours harmonieux des airs, du feu, de l'onde,
« A tant d'êtres produits aussitôt qu'expirés,
« A tant d'astres errants l'un par l'autre éclairés,
« A l'ordre des saisons que régla ta puissance,
« Quels rois les frapperaient de leur magnificence?
« L'homme impatiemment voit régner son pareil;

« Mais il craint Dieu, qui règne au-dessus du soleil.
« Mortels! comment sans moi serait donc réprimée
« La vengeance nocturne et la luxure armée?
« La hache des bourreaux, le glaive des soldats
« Ne peut du criminel surveiller tous les pas:
« Moi seule de l'enfer j'atteste les supplices
« Au méchant que rassure un meurtre sans complices.
« Mais c'est peu d'arrêter mille obscurs attentats;
« Eh! qui vous retiendrait, farouches potentats,
« Si vous ne rugissiez sous mon frein salutaire?
« Aveuglés par l'orgueil, mon flambeau vous éclaire;
« Quand votre cour se tait je reviens vous parler.
« Tout tremble à vos genoux et je vous fais trembler.
« Cèdres altiers! jusqu'où s'élèveraient vos têtes,
« Si vous n'étiez frappés des célestes tempêtes?
« De vos noires terreurs le peuple réjoui
« Se console des biens dont vous avez joui:
« Mes palmes, noble espoir, sont l'unique partage
« Des humbles orphelins laissés sans héritage,
« De la veuve qui pleure et chérit la vertu,
« Du juste par la haine en tous lieux combattu.

« Montrons partout à l'homme un Dieu qui le regarde,

« Qui, s'il veille, l'éclaire, et qui, s'il dort, le garde,
« Qui bénit son hymen, féconde ses amours,
« Le suit dès sa naissance, et par-delà ses jours.
« Comme une douce pluie émaillant la verdure
« Des vallons altérés abreuve la culture,
« Telle ma charité qui s'écoule des cieux
« Éteint le feu jaloux des cœurs séditieux.
« Tout reçoit la clarté de mon sein épanchée.
« Tout révère les lois dont la source est cachée.
« Seule, par ma vertu j'embrasse l'univers;
« Ma chaîne est dans l'Olympe et s'attache aux Enfers.
« L'impiété s'égare, et périt effrénée.
« Ainsi parlait la Foi, de palmes couronnée.

« Tel que des noirs brouillards le voile évanoui
« Rend un vaste horizon au regard ébloui;
« Telles s'ouvraient à moi les annales profondes
« Des temps où Jéhova sema partout les mondes.

« Je vis l'Homme déchu d'Éden et de son rang,
« Bientôt noir de forfaits, teint de son propre sang;
« Des géants, enfantés par ses impures filles,

« Coupables oppresseurs d'innocentes familles,
« Entre elles à jamais rompant l'égalité,
« Suivre du fier Nemrod l'exemple trop vanté,
« Nemrod, qui, de l'Euphrate épouvantant les rives,
« Mit le premier aux fers les nations plaintives.
« La crainte à ses pareils jurait un culte vain.
  « Alors, tenant le glaive et la balance en main,
« Parla sans s'émouvoir l'inflexible Justice.

« Que du troupeau choisi le bercail s'établisse.
« Dans les villes assis, que des pasteurs élus
« Dictent, aux yeux de tous, mes arrêts absolus;
« Et surtout, en leurs mains, que ma balance libre
« Pèse sans double poids et sans faux équilibre;
« Qu'ils sachent réprimer le peuple menaçant;
« Contempler d'un même œil le faible et le puissant;
« Préserver du soupçon l'innocence victime;
« Sous la pourpre et le lin ne frapper que le crime,
« Et rejeter les dons, attrait empoisonneur
« Qui porte au cœur du sage un trouble suborneur.
« Ma voix lapidera l'aveugle parricide
« L'ingrat blasphémateur, l'inceste et l'homicide,

« Et l'épouse infidèle en ses embrassements,
« Et des sexes trompés les noirs égarements :
« Elle atteindra la fraude et l'usure honteuse,
« Posera de tes champs la limite douteuse,
« Et défendra partout la veuve et l'étranger :
« Tout homme est de la terre un hôte passager.
« La javelle qu'oublie une main moissonneuse
« Prospère à qui nourrit l'indigence glaneuse.

« Aux enfants de Lévi prodigue tes secours ;
« Que les dons de l'autel alimentent leurs jours :
« Mais qu'en tous temps leurs soins gardent d'un œil fi
« Ces monuments dont Dieu te trace le modèle,
« Les candélabres d'or dont les bras allumés
« Rappellent aux regards sept astres enflammés,
« Les trépieds éclairant l'azur du tabernacle,
« Les vases, l'encensoir et l'arche de l'oracle.
« Qu'à jamais dans leurs cœurs mes préceptes gravés
« D'Israël impuni cessent d'être bravés ;
« Et que, par les hymens liant les héritages,
« Des égales tribus ils règlent les partages.

« Sur l'échange des biens les siècles par deux fois

« Au premier possesseur rendront ses premiers droits;
« Et nul pacte éternel ne vendra sans prudence
« La liberté du pauvre à l'or de l'opulence *.

« Enfin épris d'un joug, si l'ingrat Israël
« Quittant son roi divin, couronne un roi mortel,
« Je soumettrai son sceptre à l'équité suprême,
« Et l'immuable loi régnera sur lui-même.
« Elle dit; et grava d'un solide burin
« Les volontés de Dieu, seul maître souverain.

« Mon esprit, qu'enflammaient les jeûnes et les veilles,
« Quarante jours entiers médita ces merveilles;
« Des bains d'une eau lustrale enfin la Pureté
« Sortit en me montrant leur miroir argenté.
« Charmante, elle éblouit aux lys dont elle brille,
« Et de l'onde et du feu c'est l'immortelle fille.
« Sa blancheur lumineuse éclatait à mes yeux :
« Et sa bouche parlait en sons mélodieux.

« C'est peu que, jour et nuit, au fond d'un sanctuaire

* Les lecteurs attentifs méditeront cette loi primitive et profondément républicaine.

« Veille sur les trépieds la flamme qui l'éclaire,
« Si tu n'offres au Dieu, dont il est le séjour,
« Des vœux qu'ait épurés le feu de ton amour;
« Et si ta foi n'est humble et ta ferveur docile,
« Ton vain encens pour lui n'a qu'une odeur stérile.
« Son autel est ton cœur; là, tu dois immoler
« Les coupables désirs, qui pourraient t'aveugler.
« Vous, mortels plus qu'humains, hommes rivaux des
« Lévites, abjurez le doux fruit des vendanges,
« Et leur joyeux nectar, et les plaisirs trompeurs,
« Qui soulèvent des sens les grossières vapeurs.
« Lavez, purgez vos corps des souillures fatales,
« Comme le lin blanchi qui sort des eaux lustrales,
« Comme l'autel toujours de sang purifié :
« Ayez l'esprit et l'œil toujours sanctifié.

« Si votre lit reçut une volage épouse
« Dévouez-la, vivante, à la foudre jalouse;
« Rien ne doit profaner vos regards, ni vos mains.
« Sobres, chastes, pieux, entre tous les humains,
« Respirez les douceurs de l'austère sagesse,
« Les parfums consacrés, le zèle et son ivresse.

« Éloignez du troupeau qui vous est confié,
« Guérissez par le feu, sans timide pitié,
« La lèpre des méchants plus empestés encore
« Que ces vils pénitents qu'un mal rongeur dévore,
« Qui, dans la poudre assis, nus, et les traits voilés,
« Toujours aux lieux déserts gémissent exilés.
« Loin encor, loin de vous le coupable caprice
« Qui veut qu'au tronc d'un arbre un autre arbre fleurisse;
« Et qui du fol amour d'un couple monstrueux
« Attend dans une étable un fruit infructueux.
« O crime! ô loi du ciel aveuglément trahie!
« O désordre insensé des sources de la vie!

» Et vous, d'un nœud auguste usurpant les douceurs,
« De la virginité farouches ravisseurs,
« Hélas! rappelez-vous quelle haine a vengée
« La tremblante Dina par l'amour outragée.
« Laissez monter sans honte en son lit conjugal
« Une épouse qui suit le flambeau nuptial.
« La pudeur, colorant ses jeunes fleurs écloses,
« Relève tous ses lys par de timides roses:
« Sa beauté, dont l'hymen est le seul confident,

« Marche comme Sara sous un voile prudent;
« Une aimable candeur, la première des graces,
« De son âge long-temps déguisera les traces,
« Et comme le soleil en sa plus vive ardeur,
« De sa sérénité reluira la splendeur.
« La discrète raison ouvre et ferme sa bouche;
« Et la sagesse, orgueil des fils nés de sa couche,
« Affermit la maison dont elle est le trésor,
« Comme le pied d'argent d'une colonne d'or.

« Elle achève; et déja, d'une course rapide,
« Se précipite et rentre en son onde limpide.

« Alors, ô de nos lois rigoureux fondateur!
« Tu rendis cet arrêt, sagement destructeur,
« Qui veut que du Jourdain la rive soit trempée
« De tout un sang proscrit fumant sous notre épée.
« Ton peuple est sans patrie, et ne peut se nourrir
« Qu'en des champs étrangers qu'il s'en va conquérir:
« C'est peu de la victoire, il lui faut le carnage;
« Ta vaste prescience embrassant un long âge,
« Et veillant sur Jacob que tu daignes bénir,

« Par ces mots lumineux éclaire l'avenir.
« Si Canaan ne tombe et si tu ne l'immoles, *
« Nos prêtres s'uniront aux prêtres des idoles;
« Ses filles, à tes fils par leurs ruses soumis,
« Donneront des enfants de ta règle ennemis.
« Préviens l'affreux combat des usages antiques :
« De deux peuples rivaux crains les chocs fanatiques.
« Que ma loi seule règne; et la fertile paix
« Verra les gras sillons riches de blés épais,
« Le temps de vos moissons pressé par vos vendanges,
« Les celliers abondants aussi pleins que les granges,
« La joie et le sommeil habiter vos foyers,
« Et dix de vos soldats chasser mille guerriers.
« Mais redoutez, tremblez d'être ingrats ou rebelles;
« Les fléaux conjurés et les guerres mortelles
« Dépouilleront vos champs, raviront vos brebis,
« Vous remettront aux fers que vous avez subis;
« Vos yeux se sécheront à répandre des larmes,

* Cette loi féroce, mais conservatrice de l'unité d'un dogme, est une de ces nécessités inhumaines dont les peuples modernes sont affranchis par leur indifférence en doctrines théologiques.

« Vos murs, vos dieux, vos fils tomberont sous les arme
« Au cri de vos enfants le ciel sera fermé,
« Leur chair assouvira votre sein affamé;
« Et l'ennemi pleurant sur ses propres ravages
« Fuira vos toits changés en repaires sauvages.

« Ainsi, comme la foudre, a retenti la voix
« Qui dit avant les temps à la lumière : « Sois. »

La nuit sombre interrompt les récits de Moyse:
Et Job, longtemps ému de crainte et de surprise,
En son sommeil encor voit se représenter
Les grands évènements qu'il s'est fait raconter.
Ses songes méditaient la loi miraculeuse,
Loi stable, que redoute une ligue orgueilleuse,
Et dont l'Impiété, l'Anarchie et Coré
Ébranlèrent en vain le fondement sacré.

Déja, dans tout le camp, des révoltes nouvelles,
D'un tison mal éteint semant les étincelles,
Soufflaient l'embrasement, prêt à tout consumer.

Aux champs de la Syrie où bouillonne une mer

Dont les flots sulphureux, les vapeurs empestées,
Dépouillent tristement les rives désertées,
Deux villes florissaient : leurs habitants impurs
Oubliaient le ciel même à l'ombre de leurs murs;
Les ris des longs banquets, et les jeux impudiques,
Trompaient de leurs loisirs les ennuis léthargiques:
Leurs chefs, provocateurs de forfaits clandestins,
Se juraient de grands noms et d'éternels destins...
Mais ô cris!... leurs cités, sur les enfers bâties,
Croulèrent dans l'abyme à jamais englouties.
Mortels, fiez-vous moins au néant de vos jours!

Un gouffre est où Sodôme a péri pour toujours:
C'est de là que Péor et Bélial, son frère,
De l'empire infernal remontent sur la terre :
Tous deux des noirs esprits sont les plus dangereux
Que la foudre ait plongés au séjour ténébreux.
Péor au front cynique, aux ardentes prunelles,
Confie à Bélial ses trames criminelles:

« Le Dieu jaloux, dit-il, qui nous a foudroyés
« Frappe de Canaan les neveux effrayés;

« Dans les bois qu'à nos noms consacraient leurs homm
« Israël en marchant renverse nos images :
« Tandis qu'au roi Balac, par ses chefs députés,
« Il demande un passage à travers nos cités,
« Rassemblons de Moab les idolâtres filles :
« Mêlons au sang hébreu le sang de leurs familles;
« Entraînons au filet des molles voluptés
« Ses lévites séduits et ses guerriers domptés;
« Relâchons dans les cœurs le nœud des mœurs austère
« Protectrices des lois dont les vertus sont mères,
« Et la corruption, vipère au noir venin,
« Souillera de la foi le monument divin. »
Il dit; et Bélial, de ses lèvres flétries
Méchamment souriait à ses supercheries.

Comme on voit du printemps les nouveaux rejetons
Tout parés de verdure et fleuris en boutons,
Au matin assiégés d'abeilles diligentes,
Qui, bourdonnant autour en troupes voltigeantes,
Vont butiner le miel, et, bataillons armés,
S'empressent d'enrichir leurs trésors parfumés;
Telles, environnant les chefs israëlites

Accourent à-la-fois les vierges moabites
Et les jeunes essaims des beautés du Liban
Et celles qu'on vit naître aux murs de Madian.

Péor les guide; il rit à leur foule idolâtre;
Et cadençant les pas de la danse folâtre
Sa voix remplit au loin les airs harmonieux,
D'accents purs, que module un chant ingénieux,
Qui porte, avec douceur, aux oreilles émues
Des sons plus pénétrants que les flèches aigues.

« Ils ont touché ton cœur, ô jeune et fier Zambri !
Noble fils de Salu, dans la guerre nourri,
La fatigue des camps endurcit ton enfance :
Heureux si la foi pure eût conduit ta vaillance !
Moyse de ton ame alluma le beau feu :
Tu vois en lui ta gloire, en son génie un Dieu ;
Mais ton cœur méconnaît le vrai Dieu qu'il te nomme,
Incrédule au prophète et soumis au grand homme.
Ah ! que ne marches-tu d'un pied plus affermi
Dans le chemin céleste où te guide un ami !
Égale en ses vertus l'impétueux Phinée :

Son zèle a la ferveur de sa trentième année :
Dans l'infidèle sang ses bras seront trempés ;
Du seul éclat des cieux ses regards sont frappés ;
Et la pâle abstinence, éteignant sa jeunesse,
Embellit tous ses traits d'une noble tristesse.

« O Zambri ! » disait-il, roulant de tous côtés
Sous un long sourcil noir ses yeux noirs irrités ;
« Crains, crains d'envisager ces déités menteuses
« Dont l'aspect, et les voix, et les graces flatteuses,
« Attirent aux enfers, comme une onde qui dort
« Cachant sous des flots purs les gouffres de la mort. »
Il dit, en entraînant loin d'un concours impie
Le mortel que son cœur aime plus que la vie.

Zambri, silencieux, jette des yeux troublés
Sur les groupes charmants près de lui rassemblés ;
Et, saisi de langueurs à son ame inconnues,
Se plaît à contempler ces beautés demi-nues,
Qui folâtraient ensemble, et chantaient tour à tour:
« Ainsi que le printemps nous inspirons l'amour. »
Une fille éclipsait toutes les autres filles.

Telle que les pavots et que l'or des jonquilles
De la tête d'un lys relèvent la fraîcheur,
Leur foule de Cosbé fait briller la blancheur.
D'un roi cananéen sa naissance est la gloire.
Nul amant de son sein n'a vu le chaste ivoire,
Et, quinze ans ignorée, elle n'a pas encor
Immolé sa pudeur aux autels de Péor.
Ainsi qu'au mont Liban l'ordonne un vieil usage,
De sa fleur innocente un nœud d'or est le gage;
Il pare sa ceinture, obstacle frêle et doux,
Qu'au gré d'un libre choix va rompre un jeune époux.

Ses rivales disaient, l'admirant elles-mêmes:
« Sa tête ne ceint pas nos brillants diadêmes,
« Et de ses blonds cheveux son front est plus orné;
« Notre sein se découvre au regard étonné,
« Son sein qu'un voile ombrage attire mieux la vue;
« D'or, de pourpre, et d'azur notre robe est tissue,
« Le lin qui la revêt presse mieux ses contours:
« La plus belle de nous est belle sans atours.

Zambri voit approcher cette vierge timide...

O des yeux de l'amour flamme vive et rapide!
Ils s'aiment; leurs regards l'un par l'autre aveuglés
Se sont lancé l'éclair dont leurs cœurs sont brûlés;
Déja de tous leurs sens les mêmes feux s'emparent,
Et leurs soupirs, leurs voix et leurs ames s'égarent.

Mais Phinée en pâlit; et d'un ton enflammé:
« O Zambri! si de toi je suis encor aimé,
« Fuis le charme trompeur dont ton ame est ravie;
« Fuis la prêtresse infâme à Péor asservie.
Il dit, en détournant de son coupable amour
Un ami qu'il préfère à la clarté du jour.

Mais toutes en leur piége attirant sa faiblesse:
« Jeune guerrier, choisis notre jeune princesse,
« Romps la chaîne qui ceint la taille de Cosbé. »
Il la regarde... Enfin le nœud d'or est tombé.
Ce crime est un signal; et chaque Moabite
Entraîne d'un Hébreu la défaite subite.

Ton visage, ô Cosbé! rougit d'un feu vermeil
Comme l'aube riante à l'aspect du soleil.

Quel courroux fait trembler les lèvres de Phinée!
Il atteste soudain la pudeur profanée,
Il s'élance en fureur, et tel qu'un épervier
Dont l'ongle affreux menace un timide ramier;
Il a saisi Cosbé, levé son cimeterre...
Zambri vole, et le brise en éclats sur la terre:
Désarmé, poursuivi par un peuple en fureur,
Le chaste enfant d'Aaron, en frémissant d'horreur,
S'éloigne, et va pleurer ce coupable qu'il aime,
Mortel plus cher pour lui que la lumière même.

Les beautés de Moab s'empressant à-la-fois:
« Guerrier, sans vos secours, cette fille des rois
« Tombait, comme au matin la jeune fleur qui brille
« Et qu'au soir en des blés a touché la faucille.
« La mort allait ternir sa riante couleur.
« Un doux astre a pour vous embelli cette fleur,
« Venez la demander aux dieux de nos montagnes.
Cosbé sourit aux vœux de ses belles compagnes:
Tremblante, elle marchait; Zambri suivait ses pas;
Rapprochés par l'amour qu'ils ne connaissaient pas,
En leurs veines bouillonne une subtile flamme,

Et dans leurs yeux épris étincelle leur ame.

Péor voit son triomphe; et sous des bois obscurs
Dont la cime ombrageait ses emblêmes impurs,
Son autel est chargé de profanes guirlandes,
Et d'épis et de miel, prémices des offrandes :
Lui-même, au haut d'un mont, tout à coup transformé
Prend du fécond Hymen le visage allumé.

« Viens, Zambri, dit Cosbé : laisse ta loi jalouse,
« Sacrifie à Péor; et je suis ton épouse. »
Mais comme un tendre ormeau par les vents balancé
Du couchant au midi tour à tour est poussé;
Comme, au hasard, le faible écoute au sein du monde
Le vice adroit qui flatte, ou la vertu qui gronde;
Tel, flottait de Zambri le cœur irrésolu :
Il allait fuir... il cède : un soupir l'a voulu.
Le ciel vengeur tonna; d'affreux éclairs jaillirent;
Et témoins de ces nœuds les coteaux tressaillirent.
Premier jour criminel, premier pas vers la mort,
Insensé! tu ne suis qu'un aveugle transport;
Nul mystère prudent dont l'ombre te protége;

Tu nommes hyménée un lien sacrilége.

Tandis que les Hébreux au milieu des festins
Noyaient dans le nectar l'effroi de leurs destins,
L'un de l'autre énivrés, parmi la multitude,
Les cœurs des deux époux trouvaient la solitude;
Et dix nouveaux soleils virent ce couple amant
Gouter de ses transports l'aveugle enchantement!

Cependant au désert, Phinée inconsolable
Pleure son Dieu quitté par un ami coupable.
Le deuil couvre son front; la cendre des tombeaux
Souille ses vêtements déchirés en lambeaux;
Un trouble affreux agite, emporte sa pensée,
Comme au loin par la fronde une pierre est lancée:
Il gémit, il s'irrite, il jure de venger
La loi que sa lenteur laisse encore outrager.
Sa main égorgera l'ami de son enfance...
Religion, quels nœuds ne rompt pas ta puissance!

La nuit tombait; pressés d'agréables pavots,
Tous les corps fatigués respiraient le repos;

Les bois, les tristes mers, les camps dormaient dans l'or
C'était l'heure où brillaient des étoiles sans nombre,
Où, sans bruit, les oiseaux aux plumages divers,
Les hôtes des grands lacs, des prés, des gazons verds,
Délivrés de tous soins goutaient l'oubli des peines;
Seul, Phinée agité de vengeances soudaines
Veillait, et le sommeil ne put de sa langueur
Assoupir dans la nuit ni ses yeux, ni son cœur.

Il sort, armé d'un fer que son manteau récèle;
Marchant à pas obscurs vers le jeune infidèle
Dont il se veut hâter de punir les amours;
Des chemins noircis d'ombre il choisit les plus courts.
Il arrive. Une garde, aux portes assidue,
Retarde en lui parlant sa fureur suspendue:
Mais son nom chez Zambri lui donne un libre accès:
Son foyer à sa voix ne se ferma jamais.
Que sa justice alors lui paraît criminelle!
Il ouvre avec horreur sa tente fraternelle,
Tressaille, avance encor d'un pas épouvanté;
Mais songeant aussitôt qu'une impure beauté
Sur son sein idolâtre enchaîne le coupable,

Son courroux se ranime, aveugle, inexorable,
Et son cœur, abreuvé de larmes et de fiel,
Méconnaît un ami qui méconnaît le ciel.

Il croit au même lit châtier sa complice;
Elle, absente, à ses dieux offrait un sacrifice:
Ses noirs pressentiments, dans un rêve produits,
Consultaient Astarté, pâle idole des nuits.

Une froide sueur baigne le front farouche
De Phinée, abordant la solitaire couche
Où dort, le col penché, Zambri, calme et vermeil,
Que livrait sans défense un paisible sommeil.
Il cherche en vain Cosbé; son bras vengeur se lève;
Terrible, il veut de sang désaltérer son glaive;
L'aspect de son ami lui désarmant le bras,
Il s'écrie en pleurant: « Non, tu ne mourras pas! »
Il pleure; et de son sein que la pitié comprime
Les sanglots sont tout près d'éveiller sa victime.

Hélas! eût-il osé trahir tant d'amitié,
Et de sa propre vie immoler la moitié?

C'est le seul des mortels dont l'amour lui fut chère,
Fidèle compagnon, que son cœur eut pour frère,
Dont le seuil confiant le reçoit sans terreur!
Un tel coup l'eût glacé d'une éternelle horreur.
Cette ame, que la sienne eût en vain rappelée,
En quelle nuit sans fin l'aurait-il exilée?
Qui souleva jamais les pavots du trépas?
« Non, se dit-il encor: non, tu ne mourras pas. »
Mais, glissant près de lui le fil du cimeterre,
Il ôte à ses cheveux une tresse légère
En boucles serpentant sur ses traits colorés
Qu'une lampe frappait de ses rayons dorés:
Puis, étouffant ses pleurs, Phinée alors dépose
Sur le bord de la couche, où son ami repose,
L'homicide instrument dont il l'a menacé,
De ses propres cheveux maintenant enlacé.

Il le quitte sans bruit, se disant à lui-même:
« Mon glaive l'instruira du sévère anathème
« Que sur tout infidèle a prononcé la loi:
« Touché par le remords qu'il retourne à la foi! »
Il s'éloigne, abjurant sa rigueur meurtrière.

Il aimait cet ingrat autant que la lumière.

En ce moment, Cosbé, loin de son lit fatal,
Invoquait des démons le secours infernal.
Les filles de Python, le front ceint de vipères,
Célébraient en dansant leurs nocturnes mystères:
Elle, faible et timide, ainsi mêlait sa voix
Aux cris des chiens hurlants dans l'épaisseur des bois.

« Déesse du Liban, gloire des cieux, ô Lune!
« Lève-toi: de la nuit chasse l'ombre importune.
« O veuve de Thamuz dans les bois expiré,
« Dis quel triste présage en mon ame est entré.

« Reçois ces fleurs, le sang des colombes mourantes,
« Et la myrrhe qui fume en vapeurs odorantes...
« Hélas! je fuis le lit d'un époux adoré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« Je vivais innocente à la cour de mon père;
« Vierge soumise aux dieux que mon pays révère,
« Inconnue à l'amour qui m'était ignoré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« Je vins, je vis Zambri, charmant, inévitable...
« O frissons! ô rougeur! ô trouble insurmontable!
« Il pressentit mon choix dans mes yeux déclaré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« La sueur me glaçait plus froide que la neige:
« Comme un enfant craintif qu'un tendre rêve assiège
« Ma pudeur bégayait un aveu désiré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« Un baiser de sa bouche enflamma mon visage:
« Tel que fond sur sa proie un épervier sauvage,
« Brûlante, il m'entraîna de plaisirs altéré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« Ses graces, ses ardeurs semblent toujours nouvelle
« Ses regards sont plus doux que les ramiers fidèles
« Volant sur l'onde pure, ou sur l'émail d'un pré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« C'est le lys des vallons, enfant du crépuscule;
« Les tentes de Cédar sous l'astre qui les brûle

« Ressemblent à son front d'ébène décoré...
« Dis, quel triste présage en mon ame est entré?

« C'est l'olivier croissant entre des bois stériles:
« Assise au doux abri de ses rameaux fertiles,
« Je nourris de leurs fruits mon amour enivré...
« Mais quel triste présage en mon ame est entré!

« Soit que les pleurs de l'aube arrosent la colline,
« Soit que l'ombre s'étende et que le jour décline,
« Il brûle de ses feux mon sein idolâtré...
« D'où vient qu'un noir présage en mon ame est entré?

Ses compagnes chantaient: « Gloire des cieux, ô Lune!
« Lève-toi: de la nuit chasse l'ombre importune. »
Déja l'Olympe obscur pâlit, s'ouvre... Astarté
Se montre avec éclat dans un disque argenté.
Son cortège est grossi de mobiles nuages,
Géants aëriens, précurseurs des orages,
Sous leurs flancs ténébreux, ou de clarté blanchis,
Cachant l'azur des cieux qu'ils ont bientôt franchis.
« Cosbé! dit sur son char la Déesse nocturne,

« Cesse de m'invoquer dans ce bois taciturne,
« Retourne à ton époux : crains qu'un soudain effroi
« Ne le rende à ce Dieu qu'il a quitté pour toi.

A ces mots elle rentre au profond de la nue.
Dans les plaines de l'air l'horreur s'est répandue :
Les trépieds renversés se brisent à grand bruit ;
Tout disparaît ; Cosbé s'épouvante ; elle fuit ;
Au-devant des chasseurs une biche est moins prompte.
Elle court vers Zambri, qui n'avait pu sans honte
Voir ce fer, ces cheveux, éloquent appareil !
Son cœur en fut glacé dès l'instant du réveil.

Ainsi qu'en nos esprits la plus légère marque
Soudain rappelle un siècle, ou la loi d'un monarque ;
Ou qu'un mot lumineux, et de l'ame sorti,
Lui seul peint au lecteur tout ce qu'il a senti ;
De Phinée aussitôt reconnaissant l'épée,
Des châtiments divins sa mémoire est frappée.

Mais l'amour inquiet étouffe ses remords.
Les périls de Cosbé soulevant ses transports,

Il frémit : un cruel, armé par la vengeance,
Aurait pu, loin de lui, la trouver sans défense.
Non... c'est elle! il l'entend; son cœur sent approcher
Ses pas, voisins du seuil qu'ils sont près de toucher.
Il la voit, de fraîcheur par la nuit arrosée,
Plus belle que l'aurore humide de rosée.
La même ardeur embrase et l'épouse et l'époux;
De leurs tendres soupirs, de leurs yeux vifs et doux,
Sort en mille aiguillons un feu qui les consume;
Prompte flamme, qu'en eux Péor lui-même allume.

« O vains législateurs! dit-il, vos nœuds pesants
« N'enchaînent que l'amour faible, ou glacé des ans;
« Mais les fougueux désirs de la jeunesse ardente
« Rompront de vos décrets la barrière prudente,
« Arracheront la vierge à l'honneur nuptial,
« Et l'épouse aux langueurs de son lit conjugal. »
Péor s'enorgueillit de sa prompte victoire.

Hélas! de ses dangers Zambri perd la mémoire:
« —Belle Cosbé! tes yeux sont purs comme un beau ciel,
« Tes baisers sont de feu, de nectar, et de miel:

« Les roses, disait-il, parfument ton haleine;
« Et, blanchis dans les eaux d'une claire fontaine,
« Les agneaux, remontant les rivages fleuris,
« Brillent moins que tes dents alors que tu souris.
« Suspens-moi sur ton sein, plus fécond en délices
« Que les jeunes rameaux des vignes bienfaitrices,
« Dont la sève prodigue aux hommes altérés
« Les flots du jus vermeil dont ils sont énivrés *. »

Zambri par ses ardeurs charme ainsi sa maîtresse:
Et, tressaillant d'amour, l'aimable enchanteresse
Lui fait voir en son cœur tous ses mêmes transports;
Ainsi deux tendres luths uniraient leurs accords.
« Ta beauté me ravit, même quand je sommeille,
Disait-elle à Zambri; « je dors, mais mon cœur veille.
« Un songe m'arrachant de ton lit déserté,
« J'allai cueillir des lys, conjurer Astarté;
« Bientôt la peur vers toi chassa mes pas timides....
« Quel est celui qui marche entre les fleurs humides?
« C'est mon époux aimé! disais-je en mon erreur.
« Je palpitai de joie... ô soudaine terreur!
« Un jeune homme, en grondant, traversait la nuit somb

* Imitation du cantique des cantiques.

« Son œil d'un trait de feu brilla même dans l'ombre;
« L'effroi glaça mes sens, et détourna mes pas...
« Je t'avais appelé; tu ne répondis pas...
« Était-ce de Lévi l'un des fils redoutables
« De leur culte jaloux défenseurs implacables?...
« Que ne suis-je ta sœur? nos fraternels amours
« Sans peur éclateraient devant l'astre des jours.
« —Ah! dit de son amant l'aveugle idolâtrie,
« Nos nœuds furent scellés des dieux de ta patrie.
« Invincible, éternel, l'amour seul est plus fort
« Que la voix de l'enfer et le bras de la mort. »

Il disait; et plus prompt que la parole même,
Phinée, entré soudain, entendit ce blasphême!
Le jour le ramenait, plein d'un zèle constant,
Pour essuyer les pleurs d'un ami repentant;
Il aperçoit Cosbé qu'il tenait embrassée,
Recule, tend son arc, et sa flèche est lancée...
O coup horrible!... il voit les coupables punis,
Son inflexible dard perçant leurs corps unis,
L'infidèle qui meurt, l'idolâtre immolée,
Et par des flots de sang leur nudité voilée!

Hélas! tous deux, perdant la couleur et la voix,
Veulent d'un lit fatal s'arracher à-la-fois,
Tous deux pleurant d'amour à-la-fois ils soupirent,
Et tombant à-la-fois, l'un près de l'autre expirent.

Ah! Phinée, ah! loin d'eux va cacher ta pâleur,
De ta sainte équité traîne au loin le malheur.
Vertueux meurtrier, vis solitaire au monde;
Ton ame n'aura plus d'écho qui lui réponde.
Fuis le sang d'un ami... son œil accusateur
De sa mort déplorable a reconnu l'auteur.

« Que dans l'ombre, dis-tu, ce jour affreux périsse,
« Que le flambeau du ciel jamais ne l'éclaircisse,
« Et qu'il ne brille plus dans le cercle des jours!
« Que sa nuit homicide, abhorrée en son cours,
« Sans astres, nuit de deuil et de mélancolie,
« Attende en vain le jour, et que le jour l'oublie;
« Pareille au triste objet de mes pleurs superflus,
« Pour qui l'aurore, hélas! ne se levera plus.

En ces mots gémissait l'homicide Phinée;

Bientôt, bientôt armé par la rage effrénée
Il va punir Moab de ses chagrins rongeurs,
Et par des coups nombreux, par des meurtres vengeurs,
D'Aaron dont il descend mériter la prêtrise*.
Il entend la trompette et la voix de Moyse.
« Plus terribles, plus prompts que les feux dévorants,
« Frappez, dit le prophète, amis, femmes, parents:
« Purgez d'un sang impur le sang de votre race.
« Que jamais de vos coups l'exemple ne s'efface.

Esprit saint! qui, volant sur des ailes de feu,
Me ravîtes au ciel dans les conseils d'un Dieu;
Montrez-moi Jéhova souriant à la terre,
Et l'auguste pardon éteignant le tonnerre;
Dérobez à mes yeux ces mortels châtiments,
De sang et de désordre affreux débordements.
A qui chérit les lois, que sert-il de les craindre?...
J'abhorre le carnage et frémis de le peindre.

Moyse cependant triomphe de Péor,

* Cet épisode inventé sur deux lignes du texte de la Bible, m'a fourni le sujet d'une tragédie.

Et dans l'enfer profond veut renvoyer la Mort;
La Mort, un dard en main, sur un coursier terrible,
S'arrête; un diadême orne sa tête horrible;
Ses membres dépouillés sont de livides os;
Déja sa voix d'airain a prononcé ces mots:
« Laisse-moi dans la nuit engloutir mes victimes.
« L'Éternel m'a remis la clef des noirs abîmes;
« Je les ouvre à la voix de tout législateur,
« Des hommes réunis sévère conducteur.
« Quand la molle pitié désarme la justice,
« La discorde, la guerre, enfants cruels du vice,
« Me livrent en furie aux aveugles hasards;
« Dans le sang innocent elles trempent mes dards.
« L'avare achète l'or au prix d'un homicide;
« L'ambition au trône élève un parricide;
« L'envieux ennemi du suprême pouvoir
« De ses rebelles mains rompt le joug du devoir;
« Et d'illustres bourreaux qui rêvent les conquêtes,
« Roulent mon char sanglant sur d'innombrables têtes.
  « Invoque mes rigueurs contre leurs cruautés;
« J'enchaîne dans l'Enfer les crimes révoltés. »
Ainsi parlait la Mort hideuse, impitoyable.

« Fuis, dit Moyse ; fuis, vengeresse effroyable !
« Ton glaive fait haïr, en redoublant ses coups,
« La terrible équité qui ressemble au courroux.
« Israël désolé m'accuse, me menace :
« Abiron et Dathan secondent son audace :
« Au rang du noble Aäron se flattant de s'asseoir,
« Coré veut lui ravir la mitre et l'encensoir ;
« Il me nomme imposteur, et, jurant mon supplice,
« Refuse de paraître au pompeux sacrifice
« Que verra célébrer l'aube du jour prochain....
« O Mort, qui de nous deux frapperas-tu demain?

« — Coré, lui dit la Mort, sera demain en poudre.
« Un Ange t'armera d'un rayon de la foudre ;
« Et ces chefs, admirés par un peuple séduit,
« Tomberont, comme on voit dans une obscure nuit
« Des astres apparents, météores perfides,
« S'écouler loin des yeux qui les prenaient pour guides.

« Toi, sans trouble et sans peur suis le cours de tes ans :
« Quand l'âge te rendra les labeurs trop pesants,
« Dieu viendra d'un baiser te retirer son ame,

« Vive essence, feu pur qui t'éclaire et t'enflamme.
« Ma voix t'avertira, dans ces derniers moments,
« De cacher ton trépas et tes saints ossements;
« De peur que tout un peuple aujourd'hui plein d'envie
« Te prodiguant l'amour qu'il refuse à ta vie,
« Ne consacre au mortel qu'il a persécuté
« Des honneurs qu'on ne doit qu'à la Divinité.
« Je fais monter le juste au sommet de sa gloire,
« Oublier ses rivaux, et régner sa mémoire. »

FIN DU TROISIÈME CHANT.

MOYSE.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE DU QUATRIÈME CHANT.

Coré, veillant dans la nuit, se détermine à résister aux ordres du prophète qui le mande à une solemnité religieuse; discours de l'impie : ses complices se joignent à lui : Coré leur annonce qu'il attend le retour du messager porteur de ses refus d'obéir à Moyse : tous les conspirateurs s'enhardissent dans leur révolte : l'envoyé revient, et leur dit que le prophète n'a répondu à leur message que par un amer sourire : consternation subite des factieux. La foule s'amasse autour d'eux excitée par l'Anarchie : Moyse s'avance vers les rébelles, suivi des lévites et des guerriers : harangue du prophète : l'anathème qu'il lance sur les coupables les isole de la multitude qui s'en sépare : le pavillon de Coré s'embrâse; la terre s'ouvre; et les impies descendent vivants dans l'enfer. Combat de Gabriel et de Satan qui se replonge enfin dans l'abime : l'ange de lumière y précipite avec lui le monstre de l'Anarchie, et l'enchaine sur un rocher ténébreux au fond du gouffre infernal. Gabriel, de retour sur la terre, entre au saint tabernacle avec Moyse, lui découvre les siècles passés et futurs, et lui montre la succession des lois religieuses et politiques des empires depuis la république de Samuël jusqu'à la monarchie de saint Louis et de Henri IV; et jusqu'à la nouvelle ère philosophique du dix-huitième siècle.

MOYSE.

CHANT QUATRIÈME.

QUAND sous des cieux obscurs, que nul astre n'éclaire,
Comme un noir pavillon la nuit couvre la terre,
Souvent, au creux d'un chêne, antique honneur des bois,
Un hibou retiré pousse une triste voix;
Ses regards se font jour au travers des ténèbres:
Solitaire, et roulant des images funèbres,
Ainsi veille Coré, dont l'œil plein de terreur
Veut pénétrer du sort l'impénétrable horreur.
Ces mots sortent enfin de sa bouche rébelle:

« Devant son Jéhova Moyse en vain m'appelle;
« Et demain l'un de nous, sous la pierre endormi,
« Ne méditera plus la mort d'un ennemi.
« Si j'ose à ses autels refuser ma présence,
« Bientôt on se rira de son Dieu sans puissance.

« Je ne puis en aveugle et croire et révérer
« Ce Dieu, partout absent, qu'on veut partout montrer
« Et qui, toujours de l'homme appuyant l'imposture,
« Détrône le Hasard, maître de la Nature.
« Plus je cherche à le voir plus je vois qu'il n'est pas.
« Ce fantôme changeant qui fuit devant mes pas
« N'est rien, si mon esprit ne lui prête une image,
« Et lorsqu'il m'apparaît, ce n'est que mon ouvrage.
« Quel trouble! quel néant!.. suis-je mon propre auteur
« Ma faible vie atteste un puissant créateur....
« Eh! qu'importe aux effets cette cause éternelle!
« Tranquille, et séparé de la race mortelle,
« Il ne doit s'émouvoir ni du mal ni du bien :
« S'il est tout par lui seul pour lui je ne suis rien.
« L'homme, atôme plaintif, apparaît et s'efface,
« Comme un flot qui soudain brille, murmure et passe
« Son ame que des sens produisent les accords,
« Naît, et croît, et vieillit, et meurt avec le corps:
« Qu'un choc subit le tue, elle en est foudroyée:
« Elle flotte sans lois quand le vin l'a noyée :
« Ce n'est qu'un pur instinct que ma noble raison :
« La terre est mon empire, et non pas ma prison.

« Faut-il qu'au nom du ciel les mensonges y règnent?
« Brisons nos fers... ô mort! quoi? les hommes te craignent...
« Mais sous de justes traits comment se figurer
« Cette nuit sans matin où tu nous fais entrer?
« Vivant, si je me peins ma dépouille glacée,
« Je suis debout près d'elle, et la vois terrassée*:
« L'esprit ne peut si bien me détacher de moi
« Qu'il m'ôte un sentiment qu'on ne perd qu'après soi;
« De là, ces vains regrets, ces terreurs infernales,
« Monstres toujours assis aux portes sépulcrales;
« De là, cet avenir, espoir stérile et faux;
« L'éternité des biens, l'éternité des maux...
« Orgueilleux insensé! la Nature te crie;
« Rien de toi ne te suit au sortir de la vie:
« Qu'aurait à redouter d'un Dieu de l'univers
« Ta cendre inanimée où s'animent les vers?
« Qu'il tourmente, s'il peut, par le fer et la flamme,
« L'ame échappée aux sens, les sens privés de l'ame...
« Non, les cieux aux vertus ne seront point ouverts;
« Et les crimes n'ont point à prévoir les enfers.

* Imitation de Lucrèce : *De Naturâ rerum.*

« Quoi? Dieu des châtiments, ta maligne puissance
« Aurait mis en péril notre faible innocence?
« Étouffe dans nos cœurs le feu des passions.
« De leur férocité punis-tu les lions?

« Les remords... que nous font leurs sinistres chimèr
« Ont-ils pour les méchants des peines plus amères
« Que les âpres chagrins, les travaux soucieux,
« Des justes que poursuit un tyran odieux?...

« Le plus noir des démons forma cette Nature
« Dont tout ce qu'elle anime est la triste pâture;
« Qui, sous les feux, les eaux, les frimats et les vents,
« Et souffre et se dévore en ses êtres vivants;
« Qu'alimente la mort; qui détruit pour produire;
« Qui n'enfante toujours que pour toujours détruire;
« Et fit de l'univers, cercle inondé de pleurs,
« Un lamentable écho d'éternelles douleurs.
« Eh bien! n'entends-tu pas braver tes anathêmes?
« Viens démentir, confondre et punir mes blasphêmes
« Douteuse Vérité, brille en lettres de feu!
« Romps tes voiles, parais, tonne, terrible Dieu!...
« Tout est sourd; Dieu, la nuit, le ciel, reste en silence.
« Oui, Dieu n'est qu'un vain nom : la sagesse est démen

« L'aveugle sort fait l'homme ou juste ou criminel.
« Ce monde est le jouet d'un désordre éternel.

Tandis qu'il achevait, près d'éclairer la terre,
Le jour, à pas réglés, montant sur l'hémisphère,
Exact à son retour, levait un front vermeil.
Les coteaux, peints de fleurs aux rayons du soleil,
Fumaient des premiers feux d'une humide lumière.
Tout à coup l'astre pur, lancé dans sa carrière,
Des splendeurs qu'il versait redoubla le torrent,
Et le blasphémateur se tut, en admirant.

Cependant, l'ANARCHIE, et sa suite cruelle,
Les crimes, que la nuit dans ses ombres recèle,
Marchaient, la tête altière, à la clarté du jour.
  Par mille chefs rivaux soulevé tour à tour,
Le peuple était semblable aux mers pleines de rage;
Tous ses flots menaçaient : Coré soufflait l'orage.

« Moyse à ses autels nous a fait convoquer;
« D'un fer sacré, dit-il, il veut nous attaquer.
« Je ne reconnais point son Dieu vengeur qui gronde,
« A la foudre dans l'air au hasard vagabonde.

« Amis, qu'en ce moment l'imposteur est confus!
« Un messager hardi lui porte nos refus.
« Si d'imprudents soldats s'arment pour sa querelle,
« Qu'ils soient exterminés! » ajoutait le rebelle. »

Le peuple en son ivresse applaudit ses fureurs,
Et déjà de Moyse il raille les terreurs.
Coré victorieux se promet la tiare:
Tel que plane dans l'air où son aile s'égare
Un milan, roi du ciel quand l'aigle est éloigné;
Tel il croit surmonter Moyse dédaigné.

On brave le prophète, on jure sa ruine:
Mais, vers eux de retour, leur Envoyé chemine;
Il arrive; et des chefs interrogé soudain:
« Eh bien! que fait, que dit le pontife inhumain?

« — Moyse, préparant de nouveaux sacrifices,
« Vous réservait l'honneur d'en offrir les prémices.
« Mon message a paru faiblement le toucher.
« S'ils ne viennent à moi, je descends les chercher;
« M'a-t-il dit, sans colère, avec un long sourire. »

Ces mots, inattendus par la foule en délire,
Suspendent les transports d'épouvante suivis:
Ce sourire est pour tous un menaçant avis.
Soudain les chefs troublés pâlissent et frissonnent:
Ainsi, quand l'air émeut les gouffres qui bouillonnent,
Si, perçant au travers de crêpes ténébreux,
Un doux rayon du ciel rit sur l'orage affreux,
Les écueils et la mort paraissent; et les ondes
Découvrent de l'enfer les entrailles profondes :
Tel ce sourire, empli d'une amère douceur,
D'un piége qui se cache éclaire la noirceur.
O faiblesse des cœurs enivrés par l'audace!
Ils brûlaient pour la guerre; un sourire les glace.

La Discorde est partout; l'Imprudence, la Peur,
Jettent dans leurs conseils un désespoir trompeur,
Et, divisant bientôt les âmes courroucées,
Soulèvent un combat de clameurs insensées.
Triste sort d'une foule, et sans règle, et sans lois,
Où l'Anarchie est reine et pousse mille voix!
Coré lui-même cède à tant de violence :
Tel un rameur, qui rompt le cours d'un fleuve immense,

De ses bras un moment s'il relâche l'effort,
L'onde entraîne sa barque et le pousse à la mort.

Le fils de Jochabet, descendu dans la plaine,
S'avance vers la foule au milieu de l'arène :
Le vertueux Caleb, les enfants de Lévi,
Josué, seuls vengeurs dont il marche suivi,
Défendront contre tous sa tête vénérable.
Josué, plein de foi, se sent invulnérable :
Il tient sa lance en main : à son vieux baudrier
Pend sous un lien d'or un homicide acier.
Comme une lampe ardente en sa tête allumée,
La sagesse l'éclaire ; il vaut seul une armée.

Caleb, dès sa naissance honneur de sa tribu,
De Judas dont il sort a sucé la vertu :
Zélé sans frénésie, et calme en son courage,
Sa piété solide est pure et sans nuage :
Tel au plus haut des airs un sapin élevé
Méprise l'aquilon qu'il a trente ans bravé.

Le sage Aaron les suit : sa foi n'est pas moins vive.

Alors, jetant au loin une vue attentive,
Plane autour de Coré, d'Abiron, de Dathan,
L'essaim des noirs esprits évoqués par SATAN.
Mais tandis que flottait leur légion entière,
De l'Orient pourpré l'éclatante barrière
S'ouvrit incontinent aux habitants du ciel,
Peuple d'anges conduits par l'ange GABRIEL.
Du plus grand des combats ils attendent l'issue.

Le prophète attristé marche en baissant la vue;
Et du vol d'une flèche éloigné des mutins,
S'arrête : on lit le trouble en ses traits incertains.
Coré même en conçoit un favorable augure.
Ainsi, quand dans les cieux pèse une nue obscure,
L'air est long-temps muet; elle tient enfermés
Les dévorants éclairs dont ses flancs sont armés.
Tout se tait, et Moyse, et la foule et la plaine;
Lorsque élevant enfin une voix souveraine :

« Coré, dit le prophète; et vous, Dathan! venez.
« Prenez le feu, l'encens; les autels sont ornés. »
Il dit : la multitude et SATAN qui la guide

Poussent un cri suivi d'une flèche perfide :
L'aile d'un Chérubin en détourne le dard.
Moyse alors, quel feu s'allume en son regard !
Il sent se hérisser ses cheveux sur sa tête :
Sa langue se dénoue, et l'éloquent prophète,
Frappant l'air de ces mots par la fureur dictés,
Verse un feu qui bouillonne en ses sens agités :

« O Dieu ! sèche la main, brise l'arc du rebelle
« Qui lança contre moi sa flèche criminelle,
« Et dont le cœur, poussé par un souffle infernal,
« Des meurtres suspendus presse l'affreux signal !
« Malheur à vous, auteurs d'insidieuses trames !
« Peuple, malheur à toi ! vieillards, enfants et femmes,
« Trois fois malheur à vous, qui, de rage enivrés,
« Suivez aveuglément des guides égarés !
« Par quels nouveaux pasteurs vous laissez-vous conduire?
« Quel Ange en ces déserts prit soin de les instruire?
« Quelle vérité sainte a lui dans leurs esprits?
« Pourquoi tout Israël est-il plein de leurs cris ?
« Soyez sourds aux conseils de leurs lèvres impures :
« Comme le bruit des flots méprisez leurs murmures ;

« Et confiez-vous moins en l'appui de leur nom
« Qu'aux fragiles roseaux des rives de l'Arnon.
« Écoutez le Seigneur qui parle par ma bouche :
« Ces méchants vont tomber, sans que ma main les touche.
« En quelque haut éclat que ce jour les ait vus,
« Ce soir on se dira : Leur poussière n'est plus.

« Je les entends déjà me crier en colère :
« Moyse, tu ceignis la tiare à ton frère :
« Dans le suprême rang tu le veux maintenir :
« Oui, tyran, oui, nos cœurs jurent de t'en punir...
« Reptiles! je crains peu vos sifflements sinistres.
« Accusez l'Éternel du choix de ses ministres :
« Contre le roi des rois, mutins, élevez-vous.
« Je vais à toi, Coré! te dit le Dieu jaloux;
« Ligue tous tes vengeurs, et qu'ils soient tous ma proie!
« Rassemble tes amis, et que je les foudroie!
« Coteau, renverse-toi! rochers, tombez sur eux!
« Volcans, élancez-vous! plaine, vomis des feux!
« Peuple, à leur châtiment livre ces misérables....
« Ils chercheront l'abri d'ombres impénétrables....
« Cachez-nous, diront-ils, bois, rochers, couvrez-nous!

« Les cavernes, les bois les menaceront tous.
« Où fuir?... et les enfers, plus terribles encore,
« Répondront : Accourez! que le feu vous dévore!...
« O peuple! il en est temps... viens... la terre a tremblé..
« Les pôles sont émus et le centre ébranlé.

Il dit; un triple choc fait frémir les collines.

Comme un daim que poursuit le vol des javelines
Le peuple fuit au loin à pas précipités.
Coré seul, et les siens, par la foule quittés,
Demeurent; et leur front dément leur épouvante.
Mais partout, derrière eux, fume déjà leur tente.
La terre crie, éclate, et se fend sous leurs pieds :
Ils sont au bord du gouffre.... et les yeux effrayés
A peine ont vu leurs mains et leurs pâles visages
Rougis à la lueur des infernales plages,
Qu'en de liquides feux l'un sur l'autre roulant,
Ils tombent engloutis dans l'abîme brûlant.

La Mort éclaire enfin l'Impie et ses complices :
Leurs yeux vivants ont vu les éternels supplices;

Et l'enfer à jamais veut que leur corps fumant
Soit de la flamme avide un horrible aliment.

Tandis qu'ils s'agitaient sur la mer embrâsée,
Vers l'espace où la terre à grand bruit s'est brisée,
SATAN, roi de l'abîme, et l'ange GABRIEL,
Pareils à deux vautours, déployaient dans le ciel,
L'un, ses ailes volant en flammes colorées,
Et l'autre, la splendeur de ses ailes dorées.
Plus fougueux que le vent, plus brillant que l'éclair,
Leur passage orageux embrase et noircit l'air.
SATAN souffle le feu, la fumée ondoyante :
Mais, levant une épée à ses yeux flamboyante :
« Retourne en ton empire, habité par le deuil, »
Dit l'ange. — « Ah! lui répond le père de l'orgueil;
« Ainsi que les enfers, la terre est mon partage :
« Ton Dieu, pour châtier le monde d'âge en âge,
« Me permit de ramper dans les palais des grands,
« Sur les bancs des sénats, à la cour des tyrans:
« J'aveuglerai toujours l'Insolence et l'Envie,
« Et rien ne peut trancher mon immortelle vie. »

Il dit; et cependant, il rappelle aux enfers

L'implacable ANARCHIE; et, dans leurs flancs ouverts
L'Ange armé la replonge et pénètre avec elle.
 Les tristes morts, frappés d'une clarté nouvelle,
Soupirent, et de loin les dragons réjouis
Se dressent en sifflant, par sa vue éblouis.
Avec étonnement de l'abîme exilée,
En son dernier séjour la Nuit s'est reculée,
Et, pâlissante encor, ne sait où se cacher.

Au sein des lacs brûlants s'élevait un rocher:
L'Ange en voit sous son vol la cime au loin blanchie;
C'est-là que GABRIEL enchaîne l'ANARCHIE;
Elle rugit, combat: l'Ange victorieux
L'assoupit, et reprend son essor glorieux.

 Avant de remonter au palais des étoiles,
Du tabernacle saint il pénétra les voiles;
Séjour de la prière, où Moyse enfermé
Éteignait par des vœux le tonnerre allumé:
Tandis qu'Aaron, au sein d'embrasements rapides,
Portait de tous côtés ses secours intrépides.
 Mais l'Ange radieux est près de l'arche d'or;

Ses ailes, qui dans l'air suspendaient leur essor,
Éclairaient les lieux saints, l'autel et le prophète:
Un bandeau lumineux rayonne sur sa tête;
En tous ses traits éclate un feu céleste et doux;
Sur son flanc dort le glaive, instrument de courroux;
Et sa ceinture brille, ainsi qu'après l'orage
Reluit l'arc pluvieux qui colore un nuage.

« Viens, Moyse, » dit l'Ange : ils sortent, et soudain:
« Tes armes n'ont conquis que ce bord du Jourdain:
« Enrichis deux tribus de ce premier partage :
« Rassemble leurs soldats; et que leur foi s'engage,
« A laisser dans leurs murs, trésors, femmes, enfants,
« Jusqu'au jour où partout leurs frères triomphants,
« Moissonnant avec eux des palmes difficiles,
« De Canaan enfin auront soumis les villes.
« Ainsi ta prévoyante et belliqueuse loi
« Fondera pour toujours ta conquête après toi :
« Et si des deux tribus ta loi n'est pas suivie
« Leurs biens non mérités soulèveront l'Envie.
« Tel est l'art d'opposer en appuis solennels

« Les intérêts jaloux, mobiles éternels *.

« Vois maintenant l'éclat de ta gloire future. »
Il dit; et de ses yeux levant la taie obscure,
Découvre à son regard les siècles reculés,
Aux mortels curieux profondément voilés.

« Admire, poursuit-il, ces âges d'innocence!
« Israël vit sans rois sous le Dieu qu'il encense :
« Les Prêtres, le Sénat, les Juges des tribus,
« Marchent unis de cœur, séparés d'attributs;
« De l'un à l'autre chef, conducteur de la foule,
« La source du pouvoir sans mélange s'écoule ** :
« Mais l'exemple du monde a séduit Israël :
« En vain dans l'avenir lit le grand Samuël;
« Dernier juste, il défend l'égalité première;

* Ce partage des premières terres conquises fait à deux seules tribus, qu'il intéressait à combattre à la tête des dix autres tribus pour achever la conquête générale, est une des plus savantes dispositions du fondateur. C'était une loi d'affermissement et d'avenir.

** Théocratie républicaine, liv. des Juges.

« Et dit combien des rois pèse la race altière.
« Pour conduire leurs chars ils prendront vos coursiers;
« Ils feront de vos fils leurs esclaves guerriers;
« Leurs lits seront ornés du travail de vos filles;
« Et vos blés tomberont pour eux sous vos faucilles.

« Inutiles avis! du trône possesseur,
« Saül, vaillant héros, devient lâche oppresseur :
« L'hydre a moins de venin et l'air moins de caprices.
« David par sa douceur combat ses injustices * :
« Et le sceptre est remis à ce jeune vainqueur.
« La foi de son aïeul est présente à son cœur :
« Neveu de ce vieillard dont les mains paternelles
« Au timide glaneur prodiguaient les javelles,
« Qui marchait d'un air humble et de lin revêtu,
« Qui de Ruth indigente épousa la vertu;
« Lorsque sa Noémi seule, pauvre et flétrie,
« Fut d'elle consolée et de ses mains nourrie,
« Et que ses pleurs secrets éveillèrent l'amour
« De Booz endormi, vers la fin d'un beau jour.

* Théocratie monarchique, liv. des Rois.

« Que d'exemples touchants naissent de ta loi sainte!
« Là, de chaque verger des fleurs gardent l'enceinte:
« Là, David soupirant sa longue affliction,
« Sous des saules couché, pleure et chante Sion;
« Il chante sur son luth et sa gloire et son temple:
« Là, son pieux enfant que la terre contemple,
« Bâtit le sanctuaire et les parvis sacrés
« Dont les rois humblement baiseront les degrés.
« Mais vois l'arche souillée et vois cesser les fêtes:
« Israël, qu'on divise, est un monstre à deux têtes.
« Le crime s'enhardit du silence des lois.
« Malheur à qui possède un champ voisin des rois!
« Naboth teint de son sang la vigne de ses pères.
« Source de Siloé! que tes eaux sont amères,
« Depuis que d'Israël les princes insolents
« En tes flots corrompus lavent leurs bras sanglants!

« Les peuples désolés, et las de tant de crimes,
« Appellent des vengeurs dont ils sont les victimes.
« — Superbes, dit Memphis, j'accours vous renverse
« — J'accours, dit Babylone, et vais les terrasser.
« Le bruit de l'Occident a fait lever l'Aurore.

« Toute en proie aux voisins dont le fer la dévore
« Sion pleure l'exil et la captivité.
« Ah! quand de tous ses Saints parlait la piété,
« Quand de brûlants esprits, des langues enflammées
« Annonçaient le tonnerre et le cri des armées;
« Son sourire insultait à leurs prédictions.
« Menacez et poussez vos lamentations,
« Lèvres qu'au feu divin l'Ange a purifiées!.... *
« Défenseur éloquent de lois sanctifiées,
« Devant toi le ciel s'ouvre à des chars attelés
« D'aigles au front humain, et de taureaux ailés **.
« Toi par qui des lions la rage est amollie,
« Sors-tu de leur caverne ***? et toi, bouillant Élie,
« Viens-tu de ton cilice effrayer Jézabel?
« Que la foudre à ta voix brise un impur autel:
« Rouvre les cieux d'airain fermés par ta prière:
« Monte en un char de feu, tourbillon de lumière.

« Qui brûla ces mortels, hommes divinisés,

* Origine de la prédication, liv. des Prophètes.

** Ézéchiel.

*** Daniel.

« Des ardentes ferveurs qui les ont embrâsés?
« Des grottes du désert, nus, et couverts de cendre,
« En de mondaines cours qui les a fait descendre?
« N'est-ce pas ta parole, et la droite équité
« Qui prête à leurs discours ta sainte autorité?
« Le ciel devait-il moins à ces pieux courages
« Qu'aux efforts de Bélus, qu'à ses aveugles Mages,
« Qui, prêtant aux faux dieux d'utiles attributs,
« Expiaient leurs erreurs en fondant les vertus?

« Regarde ce rocher d'où sortit Zoroastre:
« Frappé des traits du jour, il en adore l'astre.
« Le feu, cause, principe, âme de l'univers,
« Reçoit sur ses trépieds mille hommages divers.

« Distingue à ses côtés deux contraires Génies:
« L'un affermit les lois, l'autre les tyrannies:
« Éternels ennemis, féconds et destructeurs,
« Des changements du monde invisibles moteurs:
« Oromaze est l'espoir du juste qu'on opprime;
« La terreur d'Arimane est réservée au crime;
« Et devancé par eux, appuyé de leur voix,

« Zoroastre aux Persans dicte ses sages lois.
« Instruit chez Daniel, transfuge de Judée,
« D'un culte imitateur il y conçut l'idée.

« De même, quand ton peuple entra dans ces déserts,
« Cécrops avec le sien prit le chemin des mers;
« Et de temples ornant sa nouvelle patrie,
« Y porta de Memphis l'antique idolâtrie.
« A sa voix rassemblés, tous les pâtres errants
« Consacrent dans les bois leurs cultes différents.
« Les héros bienfaiteurs, divinisés eux-mêmes,
« Rendent sur leur tombeau des oracles suprêmes.
« L'Égypte, à leurs accents, répand de tous côtés
« Les superstitions des naissantes cités:
« Comme un chêne vieilli, de ses rameaux sans nombre,
« Aux nids de mille oiseaux prête l'asile et l'ombre.

« Là, telle qu'un rocher, s'élève au sein des flots
« Une fille des mers, la ville de Minos *.
« Lycurgue au front d'airain, législateur sévère,
« Y puise les vertus que son sénat révère.

* Succession des républiques païennes.

« Il couronne deux chefs dont la rivalité
« Modère le pouvoir sagement limité.
« Pour tous ses citoyens la patrie est sacrée :
« De leurs cœurs fraternels c'est l'amante adorée!
« Ils font des rois persans reculer tous les chars;
« Et de leurs libres murs leurs corps sont les remparts.
« Mais vaincus par la paix, quand la guerre est éteinte,
« De leurs fougueux penchants la puissance contrainte
« Échappe aux nœuds étroits de leur austérité :
« L'avarice et l'orgueil naît de leur pauvreté.
« Vos jeunes corps sans voile, ô chastes héroïnes,
« Dépouillent la pudeur et ses grâces divines :
« Profanant leurs attraits par des jeux flétrissants,
« Vous éteignez l'amour et non le feu des sens :
« Vos cirques aux regards semblent offrir encore
« Les danses de Sidon, les luttes de Gomorrhe;
« Et ces égarements de l'humaine raison,
« Érigés en système, éblouissent Platon!

« Le voilà ce mortel dont les rêves sublimes
« Habillent mille erreurs d'éloquentes maximes,
« Qui partage entre tous les femmes et les biens,

« Croit en rompant leurs nœuds unir les citoyens,
« Détruit le nom de père et l'heureuse industrie,
« Et veut que sans famille on ait une patrie!
« Son nom pourtant célèbre est monté jusqu'au ciel.

« Non loin de ces coteaux enrichis d'un doux miel,
« Entends ces lyres d'or, ces pures harmonies :
« C'est le séjour qu'habite un peuple de Génies;
« Famille d'Immortels qui, détestant les fers,
« D'éclatants souvenirs emplira l'univers.

« Sur ces bancs révérés s'assied l'aréopage
« Qui du fameux Solon garde l'auguste ouvrage,
« Qui pèse avec justice, au mépris des discours,
« L'or et la liberté se combattant toujours,
« Et sauve des périls d'une guerre homicide
« L'insolente richesse et l'indigence avide.
« Ta gloire enfin t'enivre, idolâtre cité,
« Et tu fais de ton peuple un tyran trop flatté :
« Tu meurs!... telle d'un feu l'ardente véhémence
« Se consume en jetant une lumière immense.

« Quel aigle impérieux plane sur l'Occident?

« Regarde un peuple libre, et des lois dépendant,
« Qui menace de loin les trônes de la terre.

« Non moins grand qu'Abraham, un inflexible père,
« Martyr du saint amour qu'il voue à son pays,
« Abandonne au couteau la tête de ses fils :
« Exemple qui, fondant la liberté jurée,
« Laisse aux cœurs un respect d'éternelle durée *.
« Il soumet aux décrets de nobles Sénateurs
« Deux illustres Consuls quelquefois Dictateurs,
« Dont par un soin jaloux la puissance bornée
« Lutte avec les Tribuns et meurt avec l'année.
« Tel que d'une urne pure un fleuve impétueux,
« Comprimé par ses bords en son cours tortueux,
« Roulant sans s'égarer au sein des riches plaines,
« Porte avec bruit sa gloire aux mers les plus lointaines :
« Tel, contenu des grands que contient sa vigueur,
« Ce peuple couronné s'avance en roi vainqueur.
« Un de ses fils osa ravir son diadême...
« Vois son sang qui se mêle à sa pourpre suprême
« Teindre un jeune homme, épris des honneurs consacré

* Gouvernement de l'ancienne Rome.

« Aux tristes assassins des tyrans abhorrés.
« Vain effort! désormais outragée et bannie,
« Sa stérile vertu comme un crime est punie!
« La Cité-reine tombe; et ses membres flétris
« Aux deux bouts de la terre étalent leurs débris.

« Des empires mortels ô courte destinée!
« A ces chocs orageux leur vie est condamnée,
« Et tous, en leurs vieux ans, tombent d'un coup pareil.
« On ne verra plus rien que n'ait vu le soleil.

« Le seul droit est la force au sein de la nature *.
« L'homme, grossier chasseur, combat pour sa pâture.
« Bientôt, pour repousser la guerre et tous les maux,
« La faiblesse se ligue, et forme des hameaux.
« Comme une humble verdure a produit l'or des gerbes,
« Des hameaux agrandis naissent des murs superbes,
« Où chaque citoyen se lie à l'équité,
« Et moins indépendant a plus de liberté.
« Le plus sage commande; et sa race anoblie
« De son sceptre héritière, en est énorgueillie :

* Théorie générale des périodes de la civilisation humaine.

« Ses neveux protecteurs, dont le peuple fait choix,
« Sont revêtus par lui de la pourpre des rois :
« Distingués par les rangs, puissants par la richesse,
« Leurs fils sont plus altiers ; l'égalité les blesse :
« A leur vaste influence ils mesurent leurs droits ;
« Et l'équilibre antique est rompu sous leur poids.
« Les cœurs, les dignités, les fortunes se vendent :
« L'esclavage s'accroît ; les misères s'étendent :
« La mollesse des grands relâche leur pouvoir :
« Las d'un roi sans vertu, le peuple, sans devoir,
« Sur le peu de mortels ministres de l'idole,
« Tourne son œil fatal, se lève et les immole.
« Alors la Liberté lui verse de sa main
« Un nectar qui l'enivre, et le rend inhumain ;
« Et quand son vain délire à sa chute l'entraîne,
« Un guide ambitieux vient, l'endort et l'enchaîne :
« Ou, mettant à profit sa docile langueur,
« Des souveraines lois ranimant la vigueur,
« Quelque homme, dédaignant le vulgaire génie
« Des tyrans dont sitôt la route est aplanie,
« Prépare au peuple sage un glorieux réveil.
« On ne verra plus rien que n'ait vu le soleil. »

L'Ange à ces mots s'arrête : ainsi, loin des rivages,
Se repose au sommet de quelques rocs sauvages,
Un oiseau voyageur dont, en fendant les airs,
L'aile enfin s'est lassée à planer sur les mers :
Son vol bientôt reprend une force nouvelle.

GABRIEL poursuivit : « Dans ce tableau fidèle,
« Tu vois comme un instant les longs âges passer,
« Les villes et leurs lois briller et s'effacer.
« Leurs fastes durent peu, si dès leur origine
« Un pouvoir n'a réglé leur discorde intestine ;
« Si le droit est sans arme, et n'a pour ses garants
« Contre les grands le peuple, et contre lui les grands ;
« Si de la liberté les foudres toujours prêtes
« N'éclatent quelquefois en d'heureuses tempêtes ;
« Et si contre le vice et les abus rongeurs,
« La tribune est sans voix, et l'état sans vengeurs *.
« Entends dans Israël l'éloquence suprême
« Des prophètes, au peuple annoncés par toi-même,
« Aux derniers de tes fils et dans tout l'avenir,

* Principe d'opposition éternellement nécessaire au maintien des lois.

« Rappeler de ta loi l'immortel souvenir.
« Sion! de ta grandeur c'est la base assurée;
« C'est ce qui doit au monde égaler ta durée!
« De tes enfants captifs entends les défenseurs
« Tonner de jour en jour contre tes oppresseurs.

« Hélas! un souffle impie a corrompu ta race,
« O David! et ton sceptre est le prix de l'audace.
« Les troupeaux égarés cherchent un conducteur...

« Mais d'un humble bercail sort un jeune pasteur*!
« Tel qu'un frêle arbrisseau dans les plaines brûlées,
« Tendre amour des brebis sous son ombre appelées,
« Croît en dépit des vents, et n'a pour seul appui
« Que le ciel qui l'arrose et rayonne sur lui;
« Tel, sans faste, et voilé d'obscurité profonde,
« Le doux Emmanuel, roi méconnu du monde,
« Des maux de l'affligé vient annoncer la fin,
« Un époux à la veuve, un père à l'orphelin:
« Son armée est partout; légions innombrables,

* Époque de l'égalité chrétienne, de la fraternité évangélique.

« Levez-vous ! son royaume est tout aux misérables.
« L'aumône est son trésor, sa loi la charité;
« Son pain mystérieux nourrit la pauvreté.
« Il veut que la vertu ne soit récompensée
« Que des regards du Dieu qui lit dans la pensée;
« Des faux biens de la terre il prescrit l'abandon;
« Au mépris, à l'outrage oppose le pardon :
« L'acier est moins tranchant que ses simples paroles :
« Quelle splendeur, quel feu brille en ses paraboles,
« Lumineux vêtements de hautes vérités,
« Voiles ingénieux de trop vives clartés!
« Une beauté coupable est émue à leurs charmes,
« Et sa dette remise est le prix de ses larmes.
« Au pied du tribunal de ce juge des cœurs
« On traîne une adultère : elle répand des pleurs;
« Et prononçant sa grâce à ses pleurs accordée :
« — Par le plus innocent qu'elle soit lapidée, »
« Dit-il au faux docteur endurci par la loi.

« Partout il aplanit les sentiers de la foi.
« Le jeûne consuma son précurseur farouche*;

* Saint Jean.

« Lui, comme le soleil, il se lève et se couche
« Aux yeux du monde entier, témoin de ses destins,
« Et de ses douze élus préside les festins.
« La barque du pêcheur de rivage en rivage
« Porte ses guérisons jusqu'au dernier village.
« O clameurs! ô concours d'ennemis furieux!
« Le riche et l'indigent sont égaux à ses yeux :
« Il leur dit : — Aimez-vous ; cessez d'injustes guerres ;
« Enfants du même auteur, hommes, vous êtes frères :
« Il se nomme le fils du père des humains....
« Prêtres, puissants du monde, arbitres souverains,
« Punissez, étouffez ces leçons dangereuses;
« Couronnez ce rival d'épines douloureuses :
« Ses pieds de vos grandeurs foulent la vanité ;
« Il a contre l'orgueil armé l'humilité ;
« Contemplez son maintien qui brave la puissance
« D'Hérode consterné d'un éloquent silence.
« Le lys, né dans les champs, lui semble en un beau jour
« Plus richement vêtu que les rois en leur cour ;
« Chaste, sobre, il apprend l'indulgence aux Lévites,
« Arrache aux imposteurs leurs masques hypocrites,
« Fait voir le sein infect des sépulcres blanchis

« Que recouvre l'éclat des titres enrichis....
« O vengeance! dressez l'instrument du supplice:
« Le plus juste dut boire au plus amer calice.
« Bientôt, faibles de cœur, les plus zélés l'ont fui,
« Et martyr, il n'a plus d'autre apôtre que lui.
« Son disciple envieux tient sa rançon perfide,
« Et le vient attrister d'un baiser homicide....

« Que d'exemples sa mort rassemble à nos regards!
« Là, soupire son juge, esclave des Césars;
« Il prend de leur faveur un soin pusillanime;
« Il balance à sauver sa pourpre ou sa victime:
« Là, hurle un peuple affreux qui, d'un même transport,
« Suit de ses bienfaiteurs le triomphe et la mort,
« Qui repaît ses regards affamés de tortures:
« Là, l'innocent frappé, muet à mille injures,
« Et d'un dernier ami rejeté par trois fois,
« Offre ses mains aux clous et son corps à la croix.

« Soudain tremble la terre et la céleste voûte:
« L'homme déjà n'est plus; c'est un Dieu qu'on redoute.
« Temple, profonde nuit, sillonne-toi d'éclairs,

« Déchirez-vous, linceuls; ouvrez-vous, noirs enfers;
« Morts, brisez vos tombeaux; réveillez-vous, Lazares;
« Épouvantez la ville et ses princes barbares :
« Allez, dites partout Jésus ressuscité,
« Et l'Ange assis au bord du cercueil déserté.

« Que désormais l'aspic, les reptiles immondes,
« Sifflant et croassant sous la fange et les ondes,
« S'efforcent de couvrir les foudroyantes voix
« De tant de grands esprits envoyés à la fois,
« Qui, nuée éclatante, au ciel et sur la terre
« Font retentir du Christ le nom et le tonnerre*!

« Réjouis-toi, Sion! épouse du Seigneur,
« Ton époux est vivant et sa honte en honneur!
« O mort! où sont tes traits? ineffable mystère!
« Contemple en ce Sauveur, fils d'une vierge mère,
« Sa triple essence unique, emblème consacré
« De l'être, de l'esprit, et du verbe inspiré,
« Qui tous trois, d'une chaîne éternelle et féconde
« L'un à l'autre liés, ne font qu'un dans le monde.

* Inspiration de saint Chrysostôme.

« Mais, ô Jérusalem! les glaives et les feux
« Percent de tes martyrs les membres généreux :
« En des flots embrâsés les tyrans t'ont jetée:
« Te voilà, les pieds nus, la robe ensanglantée,
« Pareille au vendangeur qui, foulant les raisins,
« Teignit ses vêtements dans la pourpre des vins.
« Pleure, Jérusalem! fuis aux lieux solitaires *:
« Tes Saints ont aux lions emprunté leurs repaires;
« Des vieux débris de Thèbe austères habitants,
« Ils méditent la mort, dont leur parlent les temps :
« D'innombrables tombeaux la poussière blanchie
« Dort sur les grands déserts où leur vue éblouie
« S'enflamme à la splendeur d'un sable illimité,
« Dont l'immobile éclat leur peint l'éternité.
« Chante, Jérusalem! sors enfin de la poudre **;
« Ta priere a vaincu ceux qui lançaient la foudre:
« Tes navires sont prêts : les îles et les mers
« Te disent que partout les ports te sont ouverts.
« Triste Sion, long-temps aux orages en proie,
« Quitte un lugubre deuil, revêts l'or et la soie;

* La religion militante.

** La religion triomphante.

« Vogue loin de l'Afrique, au gré d'heureux zéphyrs;
« Un temple aux portes d'or, de jaspe et de saphirs,
« Attend tes fils nombreux sortis de leurs refuges* :
« Tes bourreaux périront, tu jugeras tes juges;
« Du miel des nations tu te vas enivrer;
« Les peuples à genoux te viendront adorer;
« Les monarques seront tes humbles capitaines,
« Et leurs empires saints tes fertiles domaines.
« Sion! diront entre eux les vulgaires mortels;
« Tes fils, nourris partout du pain de leurs autels,
« Mieux que les fiers enfants de l'Italie antique,
« Ont sur l'égalité bâti leur république :
« Leur pontife est élu par un sénat sacré;
« Là, le dernier de tous monte au premier degré,
« Et, prince sans aïeux, sa majesté suprême
« Fait craindre à tous les rois son triple diadème :
« Réservant l'esclavage à l'aveugle univers,
« Et les travaux du siècle à qui porte leurs fers,
« Héritiers des mourants, paisibles dans la guerre,
« Ces citoyens du ciel ont envahi la terre :

* Assujettissement du pouvoir monarchique à la suprématie de l'Église.

« Tel que d'oiseaux chantants tout un peuple joyeux,
« Sans soins, remplissant l'air d'hymnes harmonieux,
« Vient recueillir les grains et les fruits qu'il consomme
« Dans les champs fécondés par les sueurs de l'homme,
« Et, content du butin, plane et vit dans le ciel. »

Moyse, en écoutant la voix de Gabriel,
Vit naître de Sion la rivale cruelle,
Du chêne d'Abraham tige illustre et nouvelle*.
Voici que dans Médine un proscrit menaçant
Rentre, le front paré d'un lumineux croissant;
Il a brigué le titre, au péril de sa tête,
D'assassin imposteur, ou de héros prophète;
Et de quelques chameaux ce hardi conducteur
Se proclame de Dieu l'ange triomphateur.
Quel démon le seconde en sa force invincible?
Un génie élevé, qui, d'un œil infaillible
Voit de ses sens grossiers l'homme esclave en tous lieux,
Et qui parle et commande en inspiré des cieux.
Quoi! pareil aux géants, premiers fils de la terre,
Déjà sa voix tonnante ébranle un hémisphère!

* Naissance de l'Islamisme.

Par quel art, devant tous, écumant, furieux,
Rend-il donc ses transports saints et mystérieux * ?...
Il s'arme; à ses côtés marche avec frénésie
La Volupté brûlante et fille de l'Asie,
L'Ignorance éteignant les arts et leur flambeau,
Et la Fatalité qu'aveugle son bandeau,
Trois sœurs, qui pour jamais ses compagnes guerrières
Entraînent sur ses pas les nations entières.

Défends, défends, Sion! ta croix qu'il vient briser.
Tout va-t-il se soumettre, ou tout se diviser?...
Il est temps, Mahomet! qu'à tes ardents sectaires,
Prêts à semer partout leurs erreurs sanguinaires,
Martel ferme l'Europe ouverte aux Sarrasins,
Noble aïeul d'un héros qui fonda nos destins!

Alors, ô ma patrie! en ce tableau des âges,
S'offrirent à Moyse et tes lois et tes sages.
Alors de ton esprit éclata la hauteur,
O Charlemagne! auguste et saint législateur :
Sur la première nuit des siècles de la France,

* Mahomet, dit-on, était épileptique.

Ton astre se leva, plein de magnificence;
Tout l'occident parut de ta face éclairé:
Et dans l'Europe assis, des peuples admiré,
Ta bouche fut des lois la source inépuisable;
Telle à flots purs s'écoule une urne intarissable.
Heureux si de tes fils la lâche autorité
N'eût confondu les poids de ta libre équité!
Vainement Samuël chez la nouvelle race
A de plus d'un Saül épouvanté l'audace:
Les fondements des lois sont restés enfouis,
Jusqu'au jour où brilla le plus saint des Louis;
Jusqu'au jour où vainqueur des discordes civiles
Que l'ardeur catholique enflammait dans nos villes,
Vient régner ce Henri, disciple de Calvin,
Qui, puni des vertus où son cœur fut enclin,
Laisse à la Liberté pleurer sa monarchie.

Dieu du ciel, qu'en nos jours ta rigueur soit fléchie;
Fais succéder l'aspect de nos prospérités
Aux fastes criminels que l'ange a présentés

J'ai vu le Fanatisme armé du cimeterre,

Les deux fronts de ce monstre épouvantent la terre ;
La Discorde grava d'un trait ensanglanté
Sur l'un Religion, sur l'autre Liberté.

Ah! que du monstre aveugle à jamais affranchie
La France indépendante écrase l'Anarchie;
Qu'un sacerdoce, enfant de la crédulité,
Cesse de lui voiler ta haute majesté,
Et ne lui fasse plus oublier que toi-même
Des justes d'Israël fus le seul roi suprême!

Mais quel Siècle, aux vertus offrant des palmes d'or,
Marque une ère nouvelle, et prend un libre essor?..
Dans son brillant berceau l'ont assailli les crimes.
Ses premiers pas trompés ont touché deux abîmes:
Ici, le gouffre immonde où tombent écrasés
Les hommes s'agitant sous leurs niveaux brisés;
Et là, le précipice où l'altière Victoire
Pousse une race aux fers, ivre de folle gloire,
Et vendue aux Nemrods ministres de la mort.
Ce Siècle, ensanglanté des combats dont il sort,
Porte en main un flambeau, qui, chassant l'ignorance,

Répand les vérités, sources de l'abondance;
De la licence abjecte il a fui le chaos;
Du despotisme armé repoussé les fléaux.
Ta vieille arche, ô Lévi, dans ses pompes célèbres
Put soulever des temps les premières ténèbres;
Mais sur l'antique nuit le grand jour est levé,
Et des saintes terreurs le mystère achevé.

Fille de la Nature, immortelle pensée,
Sous le chaume et le dais ta lumière est lancée.
La simple piété dit aux cultes jaloux :
« Vos autels sont divers, et Dieu pareil pour tous ».
Entre les dogmes purs la tolérance habite.
De cinq âges savants l'âge présent hérite :
Il voit, il pense, il juge; et, sondant l'univers,
Il ne croit plus qu'au ciel Dieu lui forge des fers.
Sa foi n'a plus besoin qu'un sceptre despotique
Impose à la morale un joug théocratique.
Le trône a ses respects; mais il veut que les rois,
Chefs de sujets égaux, soient les sujets des lois.
De la foi primitive accomplissant l'ouvrage,
D'un hémisphère à l'autre il détruit l'esclavage.
Trois pouvoirs sont des lois l'organe créateur;

Et l'état de lui-même est le législateur.
Des leçons du passé l'avenir se féconde :
Un monde rajeuni sort des flancs du vieux monde.
J'entends des nations l'irrésistible vœu :
La liberté de l'homme est un décret de Dieu.

O décret, dans les cœurs proclamé d'âge en âge,
D'un autre Éden riant conquiers-nous l'héritage...
Mais d'orages encor quel long amas obscur
Noircit de traits de sang cet horizon futur!
Quoi! de nouveaux forfaits, non prédits à Moyse,
Raviraient à nos fils cette terre promise?...

Ah! déposons mon luth... le trouble de mes sens
Écarte mon esprit du sujet de ses chants.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

NOTES.

J'AI terminé le dernier chant du poëme de Moyse par un aperçu général des lois politiques de tous les temps, ainsi que dans les trois autres poëmes qui se joignent à celui-ci sous les titres d'*Homère*, d'*Alexandre*, et de l'*Atlantiade*, j'avais présenté des vues principales sur les lois poétiques, militaires, et naturelles : ces morceaux s'entremêlent didactiquement à mes récits épiques, afin de coordonner entre elles les justes conséquences des narrations qui concourent à mon plan total. Cette conformité de marche sera facilement reconnue dans les trois tableaux suivants que je reproduis ici pour mieux faire saisir l'ensemble de ma composition ; et leur rapprochement fera distinguer les diversités de figures, de couleurs et de style, que chaque sujet m'a prescrit d'employer.

FRAGMENT

DU SECOND CHANT DE MON POEME SUR HOMÈRE.

La nuit couvre les flots; Homère en paix sommeille.
Son corps est assoupi; mais sa grande âme veille.
Par la porte d'ivoire échappés des enfers,
Les Songes vagabonds le suivent sur les mers.
Flatté de mille erreurs, filles du doux Morphée,
Il croit ouvrir les yeux, hélas! et voit Orphée,
Amphion, Hésiode, et Musée, et Linus,
Gravir de l'Hélicon les sommets inconnus;
Et parmi ce concours d'agréables mensonges,
Sous les traits de Saturne apparut un des Songes,
Ailé, tenant sa faux, vieux, mais plein de vigueur,
Ce père des saisons, Dieu fécond et rongeur,
Qui fait naître et mourir, qui ravit et qui donne,
Et sème d'une main, et de l'autre moissonne.
Il conduisit Homère au haut du mont sacré.
« Vois ton nom, lui dit-il, des peuples révéré.
« Maître de l'Hélicon, dans le long cours des âges
« Vois de tes successeurs les vivantes images,
« Ces sublimes esprits qu'instruiront tes travaux,
« Et ta gloire toujours éclipsant tes rivaux.

« Contemple ce mortel qui d'un peuple héroïque
« Ploie à son joug sacré la vertu fanatique;
« C'est l'austère Lycurgue, aux fils de l'Eurotas
« Dictant les dures lois de ta fière Pallas.
« Là, Solon, qui t'admire, aux cris de la licence
« De ta douce Minerve oppose la puissance,
« Et trace en vers sacrés ses augustes décrets.
« Regarde ce long siége et ces sanglants apprêts....
« Qui vaincra des guerriers de Sparte ou de Messène?
« Par un mépris railleur élu chef dans Athène,
« Tyrtée a su venger sa muse et ses soldats :
« Il chante, et tous les cœurs brûlent pour les combats.
« — Ah! fussiez-vous plus beau que Tithon et Céphale,
« Plus fort que le Cyclope et plus roi que Tantale,
« Plus éloquent qu'Adraste, et dussiez-vous encor
« De l'opulent Cyrus posséder le trésor,
« Que seraient tous ces dons sans un noble courage?
« Celui dont l'œil s'effraie à l'aspect du carnage,
« Qui ne sait pour ses Dieux, son pays, son foyer,
« Sur des corps tout sanglants disputer un laurier,
« Vieillira sans honneur et périra sans gloire. »
Il a dit, et sa lyre entraîne la victoire.
Homère croit l'entendre et lui-même se voir:
Tels se peignent les traits au cristal d'un miroir.
« Ici, reprend le Dieu, vogue vers Syracuse,
« Un sage, esprit céleste et rival de ta muse *,
« Qui, prononçant contre elle un éclatant arrêt,

* Platon.

« L'attaque en l'imitant et l'admire à regret.
« Vois-tu ce jeune prince à tes leçons docile,
« En tes vers immortels étudier Achille,
« De Pindare à ta voix épargner le tombeau,
« Sept villes disputer l'honneur de ton berceau?
« Tourne un moment les yeux vers les champs d'Ausonie,
« Et reconnais Énée, enfant de ton génie.
« Il guide aux bords du Tibre un fils qu'il a sauvé
« De l'orage fatal par Junon soulevé.
« Ce ne sont plus tes Dieux, tes guerriers indomptables,
« Ces rivaux des Titans, à Jupiter semblables,
« Fiers appuis d'Ilion ou l'effroi de ses murs;
« Mais un roi pieux, juste, et ses amis obscurs,
« Ravis à Troie en flamme, aux gouffres de Neptune,
« Et dont va naître Rome et sa haute fortune;
« Les tristes souvenirs d'un empire détruit;
« Didon, formant des nœuds dont la mort est le fruit,
« Qui, toute en proie aux feux d'une amour insensée,
« Porte aux enfers le trait dont Vénus l'a blessée.
« Virgile fait descendre Énée aux sombres bords....
« Jamais le fils de l'Hèbre et ses divins accords
« N'ont d'un charme si prompt atteint le sombre empire.
« Homère, tu serais égalé par sa lyre,
« Si Turnus atteignait ton Hector glorieux :
« Il chanta des héros, et toi des demi-dieux.

« Ah! que bien loin de vous Lucain marche à sa suite!
« Sa trompette à grand bruit a mis Pégase en fuite.

« Fier amant de Clio, qui daigna l'inspirer,
« D'une vaine richesse il voulut la parer.
« Son faste est appauvri du faux or qu'elle étale.
« De leurs froideurs sont nés les guerriers de Pharsale,
« Qui de luxe et d'orgueil marchent appesantis.

« Mais quoi? deux Arions sont près d'être engloutis....
« L'un charme les dauphins qui le portent sur l'onde;
« Et l'autre est Camoëns, qui, sur la mer profonde,
« Dispute à la tempête et sa vie et Lusus
« Qu'il élève en nageant sur les gouffres émus:
« Et, le sauvant des flots, un géant plein d'audace,
« Adamastor, le porte au sommet du Parnasse.

« Arioste parcourt et la terre et les airs,
« Créant à son Alcine un magique univers;
« Son rapide hippogriffe a le vol de Pégase.
« Le noir Dante aux enfers et se plonge et s'embrase.
« Le Tasse, en vers brillants, célèbre Godefroi
« Délivrant un tombeau, monument de sa foi;
« Il orne tous ses preux, vainqueurs de la Syrie,
« Du myrte et des atours de la molle Hespérie;
« Les tendres voluptés sont ses enchantements,
« Et trop de fard se mêle aux pleurs de ses amants.

« Quel aveugle t'appelle, aveugle Méonide?
« C'est Milton; il t'invoque... Uranie est son guide.
« Sa lyre méconnaît le Tartare et tes Dieux;

« Il s'ouvre un autre enfer, il franchit d'autres cieux.
« Des âges et du monde il a vu la naissance,
« Et des premiers humains la timide innocence,
« Leurs bocages sacrés, le lit de leurs amours,
« Lieux charmants! dons heureux et perdus pour toujours!
« Que serais-tu, Milton, si ta muse épurée
« De mille traits hideux n'était défigurée?
« Tes monstres ont fait fuir la raison devant toi,
« Et tous les Dieux du Pinde ont reculé d'effroi:
« Mais d'un puissant Atlas, en ta stature énorme,
« Ils admirent la force et la grandeur informe. »
Ainsi parle Saturne au vieillard qu'il instruit.

« Entends-tu des soupirs s'élever dans la nuit,
« Et ces mânes qu'appelle une harpe sonore?
« Tel que brille dans l'ombre un pâle météore,
« Tel le feu d'Ossian luit en de froids déserts.
« Sa voix se mêle au bruit des torrents et des mers,
« Et la lune en son cœur plein d'une vague ivresse
« Verse de ses clartés l'abondante tristesse.
« Ses fils guerriers sont morts; pleurant sur leurs tombeaux,
« Il les chante, et sa voix parle au cœur des héros.
« Cet astre nébuleux s'éclipse à ta lumière:
« Elle a de tous les arts éclairé la carrière,
« De Zeuxis et d'Apelle embrasé les pinceaux;
« Elle a de Phidias dirigé les ciseaux,
« Alors que sa Minerve assise dans Athène
« Lui mérita les traits d'une envieuse haine,

« Et lorsque, foudroyant ses ennemis pervers,
« Son Jupiter parut, non moins grand qu'en tes vers.
« Praxitèle à Vénus dérobe son sourire.
« En marbre de Paros ton Apollon respire;
« Disputé par la guerre, il parcourt les cités *.
« C'est lui, c'est son flambeau dont les pures clartés
« Feront briller aux yeux, sur la toile animée,
« Les larmes d'Hersilie arrêtant une armée;
« C'est lui qui, dans les rangs des descendants d'Ilus,
« Enflammera les traits du divin Romulus **.
« Ainsi de tes héros les familles antiques
« Peupleront les palais, les temples, les portiques;
« Par des accords nouveaux succédant à ta voix,
« Leurs noms sont célébrés à la table des rois.

« Entends les cordes d'or que fait sonner Alcée;
« Simonide chantant la mère de Persée,
« Qui, sur des flots battus par un vent ennemi,
« Veille en pleurs sur son fils dans la barque endormi;
« Corinne, remportant le prix de l'harmonie;
« Sapho, qui brûle et meurt d'amour et de génie;
« Moschus et Théocrite, et tant d'autres comme eux,
« Doux cygnes que Permesse a rendus si fameux;
« Anacréon, qui boit à l'ombre des Dryades,
« Mêlant l'eau d'Hippocrène au nectar des Ménades;

* Allusion à la présence de l'Apollon du Belvédère dans le Museum français.

** En hommage au tableau de David, peintre immortel de Léonidas.

« Le fol Amour le suit, dansant avec les Jeux,
« Et d'immortelles fleurs couvre ses blancs cheveux.

« Ces doctes nourrissons, descendus de ta race,
« Ont enfanté Lucrèce et le sublime Horace:
« L'un, pour ravir la foudre à tes Dieux combattus;
« L'autre, pour célébrer le sage et les vertus.

« Ah! s'écrie Apollon, dont sa voix est l'organe,
« Je hais, j'écarte au loin le vulgaire profane,
« Plus glacé que la pierre au luth des Amphions,
« Plus sourd que les rochers, les ours et les lions
« Qu'attirait une voix des chênes écoutée.
« Le juste, dont par lui la constance est chantée,
« N'est ému ni des cris d'insolents factieux,
« Ni du tyran qui montre un front impérieux,
« Ni des flots dont l'Autan soulève la colère,
« Ni du bras enflammé qui lance le tonnerre;
« Qu'à ses yeux s'écroulât tout l'univers brisé,
« Il serait, sans pâlir, de sa chute écrasé.
« Par ce courage, Hercule en d'éclatantes routes
« Monta comme Pollux jusqu'aux célestes voûtes.
« Écoute ailleurs Nérée annonçant à Pâris
« Son Ilion en proie à des feux ennemis,
« Et les Grecs et Pallas teints du sang de ses frères,
« Dans la poudre traînant ses cheveux adultères.
« Souvent au fond des bois Horace aime à rêver;
« Il regarde la mer prompte à se soulever,

« Et la faveur du peuple encor plus menaçante,
« Et les grands dont il fuit l'amitié trop pesante.
« Plein du jus innocent des vignes de Lesbos :
« Il consacre les jeux du vieillard de Téos,
« L'enfant dont les leçons inspirèrent Ovide,
« Et l'éternel laurier qui trompe l'âge avide.
« Son aimable sagesse attend la mort sans peur,
« Et jamais ne se fie au lendemain trompeur.

« Des reptiles jaloux il craint peu les morsures;
« Son essor échappant à leurs vaines censures,
« Loin de tous ses rivaux, plane au double sommet,
« Et, leur dictant des lois, sa muse les soumet.
« Triomphant, il sourit à Boileau qu'il inspire;
« Boileau, juge inflexible, armé de la satire,
« Qui, présentant du vrai le miroir lumineux,
« Aplanit d'Hélicon les chemins épineux.
« Aux lieux où le Soleil termine sa carrière,
« Cet esprit clair et pur dispense sa lumière,
« Et va perçant des traits de son juste courroux
« Tous les Cotins ligués et les Pradons jaloux.
« Sa verve toutefois, qui jamais ne s'allume
« Du fiel dont Juvénal verse trop l'amertume,
« Enseigne au goût les lois qu'il ne peut violer,
« Montre de quel essor Pégase doit voler,
« Dit sur combien d'écueils tombe l'audace extrême,
« Et force un sot critique à trembler pour soi-même,
« A respecter ces vers qui se font retenir,

« Qui d'abord attaqués vaincront dans l'avenir,
« Où de deux mots unis la lumière imprévue
« Blesse de son éclat une débile vue.
« Aux combats du théâtre il décerne le prix;
« Nobles jeux dont les Grecs furent long-temps épris!

« Leur noir Eschyle, au roc attachant Prométhée,
« Pour enflammer cette âme orgueilleuse, indomptée,
« Luttant contre les Dieux qui l'oppriment en vain,
« Déroba comme lui les traits du feu divin.
« La Parque au fier Atride arrache un cri funeste....
« O crime! l'enfer suit le parricide Oreste.
« Voilà le grand Achille, Ajax, Ulysse, Hector,
« Hécube déchirant l'affreux Polymnestor....
« Tous ces enfants d'Argos, cette race troyenne,
« Dont la gloire au théâtre a brillé pour la tienne,
« Étalant leurs malheurs terribles et touchants,
« Ont immortalisé le pouvoir de tes chants.

« Celui-ci, déployant de tragiques spectacles,
« Cent ans renouvela leur pompe et ses miracles;
« Celui-là, redoublant et la crainte et les pleurs,
« Intéressa de même à de nobles douleurs:
« Leurs fronts sont couronnés; c'est Sophocle, Euripide.
« Tels que deux concurrents dont l'adresse intrépide
« Fait rouler à-la-fois leurs chars impétueux;
« Dans la poudre olympique élancés tous les deux,
« L'un d'un pas soutenu court et franchit l'espace;

« L'autre en bonds, en détours, égarant son audace,
« Souvent plus ralenti, souvent plus emporté,
« Vole, atteint son rival et le prix disputé :
« Tels sont ces deux rivaux qui triomphent ensemble.

« En des cirques bruyants le peuple se rassemble;
« Foule dont tous les flots menacent à-la-fois;
« Redoutable Scylla faisant hurler ses voix;
« Juge en vain accusé d'inconstante manie,
« Et dont l'ame jamais n'est sourde au vrai génie.

« Entends par mille cris son admiration
« D'âge en âge applaudir aux fables d'Ilion.
« D'une douce terreur méconnaît-il les charmes?
« A l'aimable pitié refuse-t-il des larmes?...
« Quel suprême génie à ces deux grands ressorts
« D'un noble étonnement allia les transports?
« Quel art fait apparaître et Rome et la Castille,
« L'âpre vertu d'Horace assassinant Camille,
« Auguste et sa clémence, et toi que dans les cieux
« Le zèle du martyre enlève glorieux,
« Et Phocas, vil jouet d'un tragique mystère,
« Tendre et cruel, n'osant être bourreau ni père,
« Et cette mère horrible, un poison à la main,
« Dont Melpomène emplit et trouble tout le sein?
« Qui fait parler, agir la veuve de Pompée?
« Qui donne au jeune Cid une invincible épée?
« C'est Corneille, bouillant de l'antique valeur,

« Qui respire en ses vers pleins du feu de l'honneur.

« Que d'autres, sur la scène exaltant leurs faiblesses,
« Fassent des cœurs trahis soupirer les tendresses,
« De pleurs, de désespoir enivrent les amants :
« Toi, Corneille, animé de plus fiers sentiments,
« Trace les grands forfaits, les vertus politiques,
« Des princes généreux les flammes héroïques ;
« Entretiens un Condé de gloire et de combats,
« Et forme à tes leçons les maîtres des états. »

Il achevait ces mots, lorsque Irus et Thersite
S'offrirent dans Cléon et dans Agoracrite ;
Le fiel d'Aristophane en noircit les portraits.

« Homère, la Nature est diverse en ses traits ;
« Toi seul, poursuit le Dieu, la fais voir à Thalie.
« Par le docte Molière animée, ennoblie,
« Elle s'ouvre du cœur les plus profonds replis,
« Démasque en se raillant les fourbes avilis,
« Joint la verve de Plaute aux leçons de Térence,
« Et sait, du ridicule exerçant la vengeance,
« Faire essuyer le rire aux vices pâlissants.
« Son art, jetant sur tous des yeux hardis, perçants,
« Peint le dernier mortel valet du dernier rustre,
« Comme il ose des cours peindre un valet illustre.

« Tel de la vérité ce pur et doux ami,
« Des mœurs de l'aigle altière et de l'humble fourmi

« Trace avec même soin la naïve peinture.
« En instruisant, il plaît; son livre est la Nature.
« Il a su t'imiter; de tes rats combattants
« L'ingénu La Fontaine encourage les rangs,
« Abreuve agneaux et loups à l'eau de l'Hippocrène,
« Et chemine à la gloire, où son instinct le mène. »
Ainsi la voix du Temps, qui fonda leurs succès,
Consacra le Ménandre et l'Ésope français.
Homère s'écria, voyant alors paraître
L'émule de Boileau, seul rival de son maître,
Seul digne de briller, près de Corneille assis :
« O Saturne, dis-moi de quels tristes soucis
« Est ombragé ce front qu'une palme couronne :
« Vois-je un mortel, un Dieu? Quel éclat l'environne!
« La foule qui le suit adore ses attraits;
« Mais les sombres chagrins ont obscurci ses traits. »
« Hélas! répond le Temps : tu gémiras d'apprendre
« Quels pleurs en le perdant sa muse doit répandre.
« Cet astre, sur la terre élevé peu d'instants,
« Dérobera trop tôt ses rayons éclatants;
« La noire inimitié cent fois sur son passage
« S'efforcera d'étendre un envieux nuage.
« Racine, ah! que la scène eût acquis de trésors
« Si l'on n'eût pas quinze ans étouflé tes accords,
« Si de tes vers brûlants l'audace encor nouvelle
« N'eût blessé l'ignorance à leurs beautés rebelle!
« Quels regrets, quels honneurs te suivront au cercueil!
« Quels seront les sanglots de Melpomène en deuil!

« Qui sut mieux l'embraser des flammes du génie?
« Charme heureux! art suprême! éloquente harmonie!
« Soit que Phèdre s'égare en ses folles amours,
« Qu'Andromaque d'un fils n'ose acheter les jours;
« Soit qu'une mère en pleurs, lionne rugissante,
« Écarte un fer levé sur sa fille innocente;
« Que Néron déchaîné marche au crime à grands pas;
« Qu'Athalie en fureur tremble devant Joas:
« Toujours sublime et tendre, on t'adore, on t'admire.
« O Racine, après toi qui touchera ta lyre?...
« Qu'ai-je dit?... Il n'est plus... Muses, et toi, son fils,
« Mouillez de pleurs son urne, et couvrez-la de lis.
« Son cœur vous confia les secrets de sa gloire,
« Et Melpomène veuve en pleure la mémoire. »

Le Temps alors se tait. Méonide étonné
Aperçut un vieillard en triomphe traîné.

C'était l'ingénieux, vaste et fécond Voltaire,
De l'irréligion fanatique sectaire,
Philosophe enjoué, cher aux neuf doctes sœurs,
Que la vive Érato combla de ses douceurs,
Qui, froid pour Calliope, ardent pour Melpomène,
S'éteint dans l'épopée, et brille sur la scène.
Du temple de mémoire habitant orgueilleux,
Dieu lui-même, il voulut en renverser les Dieux.
Son esprit raille Homère et croit juger Corneille;
Il flétrit de Rousseau l'éloquente merveille:

Mais plus grand que jaloux, son sort fut d'obtenir
Les respects de son temps et ceux de l'avenir.
De sublimes larcins l'Eschyle anglais l'accuse *;
Génie ardent, profond, dont la sauvage muse
Fait éclater ensemble et le rire et les pleurs,
Se couronne à-la-fois de serpents et de fleurs,
Et marie en ses jeux Momus avec Mégère ;
Mais qui d'une beauté mâle et non mensongère
Brille au sein des tombeaux, et dans leur sombre horreur
Laisse au brûlant Ducis sa torche et sa terreur.

Des lois de la culture élégant interprète,
Delille apparaissait au fond de sa retraite ;
Entre Popé et Thompson il cueillait des lauriers.
Imagination, qui charmes ses foyers,
Peins-lui l'amitié tendre, et dis-lui que la mienne
Paya fidèlement un souris de la sienne **.

La foule errait obscure autour des bois sacrés,
Et sur un peuple vain de chantres ignorés,
Insectes d'un seul jour et bourdonnant sous l'herbe,
Planent Racan, Rousseau, disciples de Malherbe;
Et Pindare, leur guide, aigle de l'Hélicon,
Prête son vol, sa foudre, au chantre de Buffon ***.

* Shakespeare, auteur original, universel, mais qui a produit la mauvaise école des tragiques allemands.

** Delille reçut ces vers durant son séjour à Londres, et m'a dit n'avoir pu les lire sans pleurer.

*** Le Brun, surnommé le *Pindarique*, qui fit plusieurs des plus belles odes, et les meilleures épigrammes françaises.

S'il pleure un feu trahi, Vénus même l'inspire,
Et l'aigle fier se change en ramier qui soupire.
S'il veut lancer un trait par Catulle aiguisé,
L'aiguillon sort en feu du carquois embrasé.

Quelques flambeaux encore éclairaient le Parnasse;
Mais de tous ses chemins l'Erreur fermait la trace;
Et là, grondait l'Envie aux regards attristés.
Toutes deux préféraient, aveugles Déités,
Le vain bruit des grands mots à la sage harmonie,
Les éclairs de l'esprit au feu pur du génie,
Et la foule insultait, en ses mépris moqueurs,
A la simplicité, charme des vieilles mœurs.

Homère, dans le songe où flottent ces images,
Tu vois les nations te garder leurs hommages,
Clio t'interroger sur les fastes ravis
Des états en poussière à qui seul tu survis,
Et ta source profonde, intarissable veine,
Nourrir en bouillonnant les torrents d'Hippocrène.

FRAGMENT

DU TROISIÈME CHANT DE MON POEME SUR ALEXANDRE.

ALEXANDRE est introduit dans le temple de Pallas par la déesse Hébé, et par la Valeur, sa compagne.

Le vainqueur de l'Asie entre, conduit par elles,
Dans ce temple où s'offraient les images fidèles
De tous les demi-dieux, voisins de l'âge d'or,
D'Hercule, de Thésée et du vaillant Nestor,
Athlètes belliqueux, vengeurs des brigandages,
A lutter corps à corps usant leurs grands courages.
Là, près du Simoïs, les Grecs et leurs vingt rois
Roulaient des chars sans ordre, et combattaient sans lois.
Alexandre pourtant admire leur audace,
Se plaît à contempler cette naissante race,
Qui, des bords d'Ilissus, d'Ismène et d'Eurotas,
Alla sur les Persans venger Léonidas;
Trois cents illustres morts fermant les Thermopyles,
Marathon et Platée, en exploits si fertiles,
Et Salamine, écueil des flottes de Xerxès,
D'un Ulysse nouveau signalant les essais,
Montraient la Liberté, maîtresse de la terre,
Prodiguant à ses fils les leçons de la guerre.

La Grèce, convoquée en ses Amphictyons,
Nomme un jeune vengeur de ses deux nations;
Sa querelle ennoblit les projets qu'il enfante;
Il attaque l'Asie autrefois menaçante;
Il passe l'Hellespont, non comme Agésilas:
L'or versé chez les Grecs n'arrête point ses pas;
De Darius qui fuit il tient le diadème.

Le guerrier de Pella se reconnut lui-même,
Et plein d'un juste orgueil : « Ainsi mon souvenir,
« Gravé sur cet airain, vivra dans l'avenir.
« Le Granique est ici; là, c'est Halicarnasse.
« Je reconnais Memnon, de qui l'art me menace,
« Qui, désertant l'Asie où je cours m'engager,
« Dans Sparte et dans Athène espère m'assiéger,
« Et derrière mes pas soulevant la tempête,
« En divisant mes coups retarder ma conquête;
« Stratagème subtil que la mort a déçu.
« O Tyr, voici la brèche où tes murs m'ont reçu,
« Où d'assauts redoublés je gouvernai l'orage.
« D'hommes et de travaux quel immense naufrage!...
« Peuples qui frémissez, ne m'en accusez pas.
« Sans ma constance égale en sept mois de combats,
« Mes armes devant Tyr laissaient leur renommée;
« Des mers à mon retour la route était fermée,
« Et leur passage, ouvert à mes seuls ennemis,
« Au sein de mes états les eût bientôt vomis. »

Il dit, laissant errer ses pensers et sa vue,
Et de tous ces objets repaît son ame émue.

Oh ! comme il attacha ses esprits curieux
Sur mille autres portraits alors mystérieux !
Là, ses fiers successeurs, qui de ses funérailles
Célébrèrent le deuil par d'affreuses batailles,
Arrosent de leur sang la tombe du héros.

Au bord le plus voisin de l'île de Pharos,
La cité qu'il fonda fleurit sous les Lagides;
Son port reçoit un chef qu'en des vaisseaux rapides,
Une tête à la main, aborde un meurtrier.

C'était le grand César, orateur et guerrier;
César, maître absolu du monde et de lui-même,
Qui d'asservir les cœurs possédant l'art suprême,
Par les Romains vainquit le reste des humains,
Et soumit l'univers pour vaincre les Romains.

Il semblait repousser la tête de Pompée,
Et de ses yeux confus quelque joie échappée
Attestait qu'un Dieu même imprima sur ses traits
D'un cœur ambitieux tous les replis secrets.
Des exploits du Romain la peinture savante
Était aux conquérants une leçon vivante.
Porter huit ans la guerre à cent peuples affreux,
Les vaincre l'un par l'autre, ou s'armer seul contre eux;
De l'île alors barbare où coule la Tamise,
Repasser l'Océan et la Gaule soumise;
Du Rubicon franchi balancer les hasards,
Sur la Sègre jeter un pont, loin des regards,
Et d'un camp affamé qui touche à sa ruine,
Au camp d'Afranius renvoyer la famine;

Là, de Dyrrachium fuyant le mont fatal,
Aux champs de l'Énipée attirer son rival,
Et d'un quadruple choc réservé sous son aile,
Rompre les escadrons venant fondre autour d'elle;
Sur tous ses ennemis ardent à s'élancer,
D'un bout du monde à l'autre à-la-fois les presser;
Se faire un art, contre eux, même de sa clémence,
Une arme de sa gloire, un droit de sa puissance:
Tels étaient ses travaux, ses soins victorieux.
Alexandre lui-même en parut envieux.
Il suivait son destin dans les fastes de Rome;
Rome dont les héros, aïeux de ce grand homme,
De dépouilles couvrant le temple de Janus,
Ont défait Pyrrhus même, et Persée, et Brennus,
Et le dur Annibal, si long-temps redoutable.
Quelles guerres livrait sa Bellone implacable!

Sagonte mise en flamme allumait dans ses mains
Les torches qui devaient brûler les murs romains;
Le Rhône traversé, les Alpes et leurs glaces,
Portaient de tous ses pas les merveilleuses traces.
Pouvait-il échapper à ces gouffres ouverts,
A ces rochers blanchis par d'éternels hivers,
Aux vents froids de leurs nuits, aux Gaulois intrépides,
Fondant sur son passage en attaques rapides?
Ses soldats étaient morts sous la neige enterrés,
Dans les eaux engloutis, de fatigue expirés.
Le bruit au Capitole en arrivait à peine,
Que les bords du Tésin, Trébie et Trasimène,

Publiant un désastre à chaque instant accru,
Montrèrent aux Romains Annibal reparu.
Ah! qui du sort contraire eût changé le caprice,
Si du commandement l'unité protectrice
N'eût remplacé des chefs la double autorité
Dont l'adroit Annibal a si bien profité?
Alors deux grands rivaux, envieux de s'abattre,
S'approchaient, s'assiégeaient, sans pouvoir se combattre.
L'un, par l'horrible aspect de leurs champs dévastés,
Appelait hors du camp les Romains insultés:
L'autre, opposant aux cris sa prudence hardie,
Par de sages lenteurs relevait sa patrie;
Science d'un guerrier, qui, sûr de tous ses pas,
Présente une bataille et ne la reçoit pas.
Heureux si de Varron l'orgueilleuse folie
N'eût fait chanceler Rome aux plaines d'Apulie,
Quand l'habile ennemi, dont il crut triompher,
L'attendit dans ses bras qui devaient l'étouffer!
Du Capitole en deuil la ruine était prête,
Le sénat pâlissait... Annibal, qui t'arrête?
Tu forças la victoire; en sais-tu moins user,
Toi de qui le génie, instruit à tout oser,
Put nourrir une armée au milieu des ravages,
Sous des cieux étrangers, sur de lointains rivages,
Discipliner, unir aux fiers Carthaginois
Les Numides sans frein, les farouches Gaulois,
Surmonter tes rivaux par la ruse ou la force,
Des perfides succès leur présenter l'amorce,

Effrayer l'Italie, et sur ses bords fumants
Ne laisser pour adieux que des embrasements?
Il était temps enfin qu'un jeune homme invincible
Fît tomber à Zama ce Cyclope terrible.

Rome, ainsi tes enfants triomphèrent toujours;
De tes prospérités tes lois réglaient le cours.
Fille d'un fils de Mars, par la guerre agrandie,
Ton sort fut de régner sur la terre envahie,
Jusqu'à l'âge où, conduite aux rives de l'Euxin,
Infidèle à tes murs, tu suivis Constantin.
En vain à ta grandeur tout l'Orient conspire,
Ton colosse s'ébranle et forme un double empire,
Que les rivalités de ses chefs différents
Livrent enfin en proie au fer des conquérants.
Le Nord vomit sur lui tous ses peuples barbares.
Oh! quels débordements Scandinaves, Tartares,
Entraînent les états à grand bruit écrasés,
L'un sur l'autre tombant, l'un par l'autre embrasés!
Attila, conduisant sa nation sortie
Des glaces du Volga, des fanges de Scythie,
Met l'Occident en feu, tient les rois dans les fers.
Vaincu par un Sicambre, il frémit d'un revers,
Allume un grand bûcher, et s'il succombe encore,
Il veut que tout vivant ce brasier le dévore.
Genséric et ses fils, qu'en leurs affreux succès
Arrêtent quelque temps Bélisaire et Narsès,
Du sang italien font couler des rivières.

Princes dévastateurs, héros incendiaires,
Ils se rendent fameux par leur seule fureur.
Tracés sur les lambris, ces fastes pleins d'horreur
Disaient Rome et Bysance en proie à la rapine,
Par la chute des lois et de la discipline.

Déja du mont Taurus les féroces voisins,
La horde ismaélite unie aux Sarrasins,
Marchent sous le croissant, enseigne d'un prophète;
Le ciel est leur espoir, la terre leur conquête,
Et l'ardent fanatisme étincelle en leurs yeux.

Mais l'Occident s'éveille à leurs cris furieux;
Ses peuples sont ligués; le signe qu'il révère,
Conduit ses chevaliers, nouveaux fils de la guerre:
Car les murs présentaient, par un art merveilleux,
Tous les cultes divers, tous les temps, tous les lieux;
Le soleil, qui montrait une face dorée,
Par un astre d'argent la lune figurée,
Se levaient tour à tour sur divers horizons,
Et marquaient, en courant, des jours et des saisons.

En foule descendaient aux plaines idumées
Ces chefs religieux de pieuses armées,
Dont une croix couvrait l'impénétrable sein;
Leurs vêtements de fer, leurs visières d'airain,
Leur pique et leur long glaive, et surtout leur courage,
A la mort en leur cœur ne laissaient nul passage.

De l'Afrique idolâtre ils domptent les enfants,
Et ceux de la Colchide ornés de leurs turbans;
L'Arabe aux traits brûlés, au sabre qui dévore,
Fond sur eux, se disperse, et revient... fuir encore.

O France! ô jeune fleur de tes lis belliqueux!
Louis, que la vertu sanctifie avec eux,
Dont la longue prison n'usa point la constance,
Venait des Lusignans soutenir la puissance,
L'affermir dans Sion et dans Ptolémaïs*,
Où les destins français se sont toujours trahis.
Quels princes avant lui firent tant de prodiges?
Qui de tant de combats laissa d'affreux vestiges?
Ce furent ces grands rois, ces deux jeunes lions,
Image en tous leurs traits de leurs deux nations,
Toi Philippe, et Richard, ton rival magnanime;
Divisés d'intérêts et liés par l'estime,
Ambitieux et fiers, nés pour vous redouter,
Pour subjuguer le monde et vous le disputer.
L'ame de tels héros courant vers la Judée
D'un aveugle transport fut-elle possédée?
Quels que soient de nos temps les jugements divers,
Le joug des Musulmans menaçait l'univers.
Rome sut opposer, craignant leur barbarie,
La croix à l'alcoran, le zèle à leur furie.
Ce zèle, de Richard animait les efforts,
Dans les champs d'Ascalon qu'il engraissa de morts;

* Saint-Jean-d'Acre.

Et tandis que ses coups vengent la Palestine,
Philippe, déja loin, éternise Bovine;
Il montre au fier Othon, qu'épouvante son bras,
Comme un héros dissout les ligues des états.
Les vents et le soleil, lui prêtant sa lumière,
Aveuglaient l'ennemi de feux et de poussière.
Dix drapeaux enlevés chargeaient Montmorenci.

En mille autres tableaux brillaient Nemours, Couci,
Du Guesclin et Bayard, ces glaives de la France,
Ces preux si rehaussés d'honneur et de vaillance,
Dont les faits généreux, les beaux et grands exploits,
Vengeaient Dieu, leur pays, leurs dames et nos rois.

Quel morne deuil au sein d'une nuit sans étoiles!
La lune, qui des cieux perce et blanchit les voiles,
Luit sur un champ de mort éclairé tristement;
De pâles feux, lancés de moment en moment,
Font voir des rangs entiers étendus dans la poudre.
Un vainqueur fatigué dort en paix sur sa foudre,
Tandis qu'en leurs deux camps veillent tous les soldats;
Les ténèbres entre eux suspendent les combats.
Plaines de Marignan, votre naissante aurore
Doit ajouter au sang dont vous fumez encore.
Les sons du cor champêtre assemblent tes enfants,
O Tell, et leurs combats seront ceux des géants...
Le jour paraît; déja le Français les terrasse.

Le sang de nos aïeux nous transmit leur audace.
Les Condés la portant dans leurs cœurs embrasés,

Les Guises embellis de traits cicatrisés,
Redoutables aux rois qu'ils avaient su défendre,
Signalaient leurs drapeaux sur des remparts en cendre.
Même ardeur, te poussant aux champs d'Arque et d'Ivri,
Met l'épée en ta main, adorable Henri :
Tu cours; et ton panache, au milieu de l'orage,
Est l'astre des soldats qu'éclaire son passage;
Et ta victorieuse et loyale bonté
Force, mieux que le fer, les murs de ta cité.
De nos rois chevaliers franc et noble modèle,
Qu'enflammaient la vertu, l'honneur et Gabrielle,
Jaloux en amitié, confiant en amour,
Ouvrant à tes sujets et ton ame et ta cour,
Vigilant dans la paix, brave et doux dans la guerre,
Le peuple sait ta gloire et te nomme son père;
Et le caprice ingrat, le triste oubli des temps,
N'ont point au fond des cœurs détruit tes monuments.

A l'aspect inconnu de mille armes nouvelles,
Et des guerriers français plus redoutables qu'elles,
Le Macédonien, admirant ces portraits,
Suit de l'art des combats les étonnants progrès.
Il voit Pallas s'armer des foudres de son père.
Ce n'est plus en courant que l'on soumet la terre;
A pas impétueux, les Gengis, les Timurs,
Sans peine détruisant les peuples et leurs murs,
Foulaient l'Asie ouverte aux faciles conquêtes;
Ses rois livraient leur trône, et ses soldats leurs têtes.

De tels exploits rendraient Alexandre confus,
S'il n'eût dompté la Thrace, et les Grecs, et Porus.
Tyr lui fut moins à craindre en sa longue défense,
Que Rhode au Mahomet qui dévasta Byzance,
Où l'on dit qu'effrayés de cris pleins de fureur,
Se jetaient dans la mer les chiens hurlant d'horreur,
Et de tout le Bosphore, en des nuits de ravage,
Les flots resplendissaient aux flammes du rivage.

Fils de Pella, ces bords, ces lieux où tu naquis,
Lieux si beaux, les voilà désolés et conquis
Par des hordes sans lois que chasserait ton ombre,
Et que des derniers Grecs arrête un petit nombre.
Détournant ses regards, le vainqueur de l'Indus
Contempla nos confins avec art défendus.
Que d'effrayants ressorts, étalés en spectacle,
Multipliaient partout le danger et l'obstacle!

Pallas traîne après soi de longs dragons d'airain,
Tendant leur gueule affreuse, organe de Vulcain,
Et vomissant la mort recélée en leur ame;
Des globes qui, volant suivis d'un trait de flamme,
Tombent en mille éclats, et des tubes de fer
D'où pleut le plomb chassé par le rapide éclair.
Tantôt leur feu s'allume au front des Oréades,
Menace sur les ponts, veille au sein des Dryades,
Luit, au bord des ravins, sous des bois abattus,
Et protège les camps de leurs forts revêtus;

Tantôt un appareil de cent bouches fatales
Remplit des légions les mouvants intervalles,
Gronde au-devant des rangs par lui seul affermis,
Et fait taire la voix des foudres ennemis.
Les champs ouvrent leur sein en profondes tranchées :
Les villes sans effroi ne sont plus approchées;
Leurs bastions, croisant leurs angles et leurs feux,
D'un regard mutuel se protègent entre eux,
Surveillent leurs fossés, leur penchante esplanade,
Que d'un front hérissé soutient la palissade.
Le bronze à coups lointains tonne sur les créneaux,
Et les murs, enfermant d'homicides fourneaux,
Opposent fièrement leur corps inaccessible,
Leur tête couronnée, ou leur corne invincible;
Môles dont en nos jours Vauban tailla les flancs,
Qu'il arma de la foudre et du feu des volcans.

Bellone dans sa main tient le compas d'Euclide,
Et sur ces boulevarts un art certain la guide;
Sa prudence éclairée y marche sans lenteur :
De l'espace inconnu l'angle interrogateur
Mesure tous ses coups, et, plus utile encore,
Lève un juste dessin des pays qu'elle ignore.

C'est peu que les chemins, peuplés de toutes parts,
Des sites variés opposent les hasards;
Tous les ports sont fermés par de flottantes villes.
Les vaisseaux voyageurs, forteresses mobiles,

Voguant enorgueillis de leurs fiers pavillons,
Lancent un feu tonnant qui vole en tourbillons;
Il couvre les soldats d'une orageuse nue,
Où le sang pleut dans l'onde, où l'éclair brille et tue.
Le sifflement du fer parle aux signaux mouvants.
Mars est bientôt vainqueur s'il fond avec les vents,
Et du sort des combats l'ordinaire caprice
Suit les ailes d'Éole, ou contraire, ou propice.

Le naufrage et les fers menaçaient sur les eaux
Tous ceux dont Albion poursuivait les vaisseaux.
De Neptune soumis cette superbe épouse
Veut arracher le sceptre à la terre jalouse;
Ses hardis léopards, vainement combattus,
Nagent de la Tamise aux sources de Plutus,
Et d'un monde nouveau, conquête d'Uranie,
Lui portent les trésors acquis à son génie.

Mais plus prompt que l'oiseau courrier de Jupiter,
D'une aile triomphante, ô Tromp, ô Ruyter,
Vous les pressiez non loin des bouches de la Meuse.
Ils erraient, ils volaient sur la plaine écumeuse,
Comme des éperviers pleins d'un courage égal,
Qui, dans l'azur du ciel que fend leur vol rival,
Tracent de longs détours et disputent leur proie,
En jetant mille cris de douleur ou de joie :
Tels ces vaisseaux, tendant leurs voiles sur les mers,
L'un par l'autre assaillis, fendaient les flots amers.

L'un enrichit Neptune, et d'avares abîmes
Héritent de tout l'or qu'enviaient leurs victimes :
L'autre a perdu ses mâts ; la flamme est sur son bord,
Sur ses ponts la terreur, et dans ses flancs la mort.
Soldats et nautoniers abandonnent leur maître,
Qui, furieux, descend au dépôt du salpêtre :
La mèche en feu déja luit sur l'enfer poudreux...
Pétille, et lance au ciel un chaos ténébreux
De fer et d'ais brisés, d'agrès et de cordages,
D'affreux lambeaux humains, de livides nuages :
Encelade jamais ne vomit dans les airs
Un plus noir tourbillon de foudroyants éclairs.

On voit, sur les débris que la vague balance,
Quelques nageurs paraître au sein du gouffre immense.

Deux navires, plus loin, à leur perte attachés,
Luttent, prêts à périr, vers l'abîme penchés...

Quel est ce chef ardent qui vole, exhorte et crie ?
C'est Tromp ! Un coup fatal le fait tomber sans vie,
Et son émule en pleurs rentre au port du Texel ;
Rivages illustrés par un jeune immortel,
Maurice, qui brisa le joug d'un peuple esclave,
Et qui noya l'Ibère aux marais du Batave.
Ambitieux vengeur de nouveaux citoyens,
Il leur ôte leurs fers pour leur donner les siens.
Sa cour est à l'Europe une école de guerre.

Muse, tu sais qu'il est une gloire vulgaire,

Qui, d'une heureuse vie accompagnant le cours,
Peut traverser un siècle, et non vivre toujours.
Les seconds des héros s'effacent dans les âges.

Qui pourrait dire ici leurs nombreuses images,
Eût-il reçu dix voix et dix langues de fer ?
Combien la seule Espagne en a vu triompher,
Depuis que, rassemblant ses bandes aguerries,
Pélage s'enferma dans les monts Asturies,
Asile de la force et de la liberté,
Aux Maures conquérants par le fer disputé!
Comme un ruisseau tombant d'un rocher qu'il sillonne,
Se grossit dans sa course en fleuve qui bouillonne;
Tout-à-coup débordé, ce peu d'hommes vaillants,
Accru des Navarrois et des fiers Castillans,
Jusqu'aux prochaines mers entraîne avec furie
Ces torrents africains, fléaux de l'Hespérie.
Les Alfonses, les Cids, rendirent la splendeur
Au trône où Charles-Quint vint asseoir sa grandeur,
Unissant aux états qu'il reçut d'Isabelle,
Tous ceux que des Césars l'aigle tient sous son aile;
Vaste empire, étendu jusqu'aux riches marais
Que l'art sur l'Océan a conquis à grands frais,
Où le Batave enfin, las du joug de ses princes,
Contre leur tyrannie a ligué ses provinces,
Et, de meurtres sacrés voulant borner le cours,
De l'habile Maurice implora le secours.
Il vengea de leurs lois l'oppression si longue.

Alexandre l'admire, aux rives de la Dougue
Affrontant à-la-fois sur la terre et les mers
Des feux et des reflux tous les périls divers,
Et lorsque sa défaite ensanglante les Dunes,
Qu'il ose, renvoyant ses flottes importunes,
Au défaut du courage armant soudain la peur,
Condamner ses soldats à vaincre leur vainqueur.

Il admira surtout l'ambitieux Gustave,
Qui, roi du peuple Gète, aussi prudent que brave,
Habile confident des secrets des Romains,
Du poids de sa colonne écrasa les Germains.
Hélas! sa belle vie est trop tôt moissonnée;
Et Lutzen, pour ce roi nouvelle Mantinée,
Le voit au champ d'honneur tomber victorieux.

De la célébrité l'amour contagieux
Brûle un jeune insensé, plus soldat que monarque,
Et qui partout se jette au-devant de la Parque *.
En sa fougue orgueilleuse il veut porter la mort
Au czar, de qui l'étoile éclaire tout le Nord **.
Mais le fier Moscovite, affrontant sa menace,
Lui révèle quel prix attend la folle audace.
L'homme enivré par elle est sans vue et sans frein.
Moins privé de clartés, et d'un pas plus certain,
Quoique aveugle, Zisca marchait à la victoire *** :

* Charles XII.

** Pierre-le-Grand.

*** Fameux Bohémien, général des Hussites.

Son génie, éclairé des yeux de la mémoire,
La suit dans les détours des monts capricieux.
L'Occasion naquit dans ces sauvages lieux :
Divinité voilée et prompte à disparaître,
Toujours elle sourit à qui sait la connaître.
  Vos exploits l'attestaient, vous dont l'esprit guerrier
Sut partout la saisir, en tout temps l'épier,
Impétueux Condé, sage et profond Turenne.
  Ces athlètes unis, descendus dans l'arène,
Pleins du beau feu de Mars qu'ils respirent tous deux,
Par des coups étonnants font admirer ses jeux.
L'astre de qui Rocroi vit la sanglante aurore,
Semble aux champs de Fribourg un ardent météore :
Et, d'un cours plus réglé, Turenne, qui le suit,
Paraît un soleil pur aux soldats qu'il conduit;
Sa marche, en des pays témoins de sa défaite,
Par une invasion consacre une retraite.
Condé, plus inspiré, force partout le sort,
Et prévoit un triomphe où chacun voit la mort.
  Nordlingue en vain se fie à deux hautes collines,
Que devance un hameau, qu'entourent des ravines;
Ils marchent.... Voyez-les des Germains effrayés
Percer le triple asile et les rangs foudroyés.
Tout est flamme et poussière.... ils guident le ravage
Dans la plaine poudreuse et chaude de carnage.
  O nobles concurrents, ternirez-vous l'éclat
D'un juste honneur acquis à défendre l'État?...
Détournez de son sein vos redoutables armes;

De la guerre intestine épargnez-vous les larmes;
Craignez aux attentats d'accoutumer vos cœurs.
Malheur à des Français l'un de l'autre vainqueurs!

Dirai-je de Vulcain tous les autres ouvrages,
Et la guerre infestant le Rhin et ses rivages,
Dont au savant Raimond *, par de savants efforts,
Turenne disputait le passage et les forts?
Que de ruses, de soins et de marches habiles!
Le jour, l'ombre, l'eau, l'air, les bois, les champs, les villes,
Tout reçoit un usage utile à leurs projets.
Ces défiants Argus ne sommeillent jamais;
A frapper son rival chacun d'eux s'étudie,
Et lit dans les secrets de sa tête ennemie.

Ils sont prêts à porter ces grands coups éclatants
Qu'une lente sagesse a retenus long-temps.
Flatté d'un doux présage, enfin l'adroit Turenne
A fermé la retraite au guerrier de Modène;
Il gravit un coteau, d'où l'œil plane et s'étend:
Mais dans l'air, au hasard, l'airain vole à l'instant,
Et, par un cri soudain, l'aigle heureux de l'Empire
Dit au monde sa joie, et que Turenne expire.
La France est sans égide... Ah! si le grand Louis,
Qui des pompes des arts environna les lis,
Dont la haute raison, sourde aux cris de l'envie,
Recherchait la vertu, pressentait le génie;

* Montecuculli.

Si Louis eût d'Eugène accueillant la valeur,
Cultivé ses lauriers en leur naissante fleur,
Nul désastre n'aurait obscurci son histoire;
Le fléau de sa cour en eût été la gloire.
Ce guerrier à Bleinheim, où rougit notre honneur,
N'aurait point de Churchill secondé le bonheur.

Ton destin, ô Vendôme, est la seule barrière
Que ne peut renverser Eugène en sa carrière.
Qui saurait mieux tracer des chemins prompts et sûrs,
Opposer l'art au nombre, et surprendre des murs,
Poursuivre ou devancer un adversaire agile,
Et par ses pieds légers triompher comme Achille?

O prodiges gravés par l'immortel burin!
Une armée innombrable investissait Turin;
Des glacis teints de sang, des ravelins en poudre,
Des piéges sulfureux prêts à vomir la foudre,
Un peuple sur les toits montant avec terreur,
Du plus affreux assaut présageaient la fureur,
Lorsque entre deux torrents huit corps profonds s'élancent:
C'est Eugène, pressant les Français qui balancent;
Et l'assiégeant, lui-même en ses camps assiégé,
Dans les flots d'Éridan expire submergé.

Hélas! ses mains encor de notre sang rougies,
Le faisaient ruisseler dans les bois de Blangies,
Et son aigle fatal, planant sur des débris,

Foudroyait Phaéton, emblème de Louis.
Qu'il aille, au loin guidant ses ailes menaçantes,
Dissiper de Zenta les hordes renaissantes,
Combler de morts Belgrade, et, forçant Témeswar,
De l'altière Victoire ensanglanter le char.
C'est de nous que sa main apprit à le conduire;
Ne nous étonnons point s'il pensa nous détruire :
L'exemple des Bourbons l'arracha du repos.
La France à la dompter instruisit ce héros.
Ses pareils font le sort.... et si de ma patrie
La couronne à Rosbach fut encore flétrie,
Qui s'en étonnerait en regardant les coups
Que porte un jeune état luttant seul contre tous,
Et quel est le courage, à ses droits salutaire,
Du grand roi philosophe, ami du grand Voltaire * ?
Plus stable que les rocs et les pins toujours verts
Dont les camps de Pirna sont enceints et couverts,
Et qui des vains assauts méprisent la tempête,
Aucun des coups du sort ne fait ployer sa tête,
Et de ses yeux d'azur les tranquilles regards
Bravent l'orage affreux grossi de toutes parts.
Une soudaine attaque est sa seule défense.
Ses rivaux se liguaient; il s'arme et les devance,
Guide sa triple armée, et jaloux de garder
Et l'Elbe, et la Vistule, et le cours de l'Oder,
Ses lois font des soldats, son art les multiplie;

* Frédéric II.

Le fantassin en croupe au cavalier s'allie;
Ils s'élancent ensemble, et des chevaux fougueux
Roulent des chars tonnants qui volent avec eux:
Pallas, précipitant leurs courses effrénées,
Prête un feu plus rapide à de noirs Salmonées.

Du héros cependant l'infatigable ardeur,
Dévorant les revers, travaille à sa grandeur.
De même que des cieux, voilés d'une nuit sombre,
Les astres éternels brillent plus purs dans l'ombre;
De même, au nouveau bruit d'un désastre récent,
Éclate sa fierté sur son front pâlissant.

Sous leurs drapeaux flétris à la hâte il rappelle
Ses soldats que sa voix remplit d'un noble zèle,
Et bordant les hauteurs, rideaux mystérieux,
Qui trompent l'ennemi découvert à ses yeux,
Sur son ordre aperçu lui-même ordonne et range,
Des armes avec soin fait un docte mélange,
Frappe d'un choc trompeur l'aile de l'ennemi,
S'élance au flanc contraire en des bois affermi,
Et, perçant de ses feux tout le centre qui ploie,
Jusqu'aux murs de Lissa son tonnerre foudroie
L'orgueil des souverains, si prompt à s'indigner
Qu'affranchi de leur joug un roi veuille régner.

L'hydre abattu renaît, et de nouveau succombe,
Et se relève encore, et sous ses coups retombe.
Enfin, par la constance et la sage valeur,
Il foule aux pieds le monstre, il dompte le malheur,
Et reprend la balance, et sa flûte, et sa lyre,

Assis sous l'olivier conquis à son empire.

Tels étaient les portraits que l'habile Vulcain
Fit respirer, agir, sur l'or et sur l'airain.

Combien, dans ces tableaux de la race future,
De nos lis radieux la splendeur était pure!
Cent palmes précédaient celle de Fontenoi.
L'honneur, ô mon pays, est ta plus sainte loi.

Sombres filles du Temps, dans son sein enfantées,
Les Révolutions naissent ensanglantées;
C'est alors que de Mars le cirque va s'ouvrir....
Dieux! quels torrents de sang font aussitôt fleurir
Les lauriers de Jemmape, et ceux que la vaillance
Cueille à Fleurus, deux fois célèbre pour la France!

Clio, dis quelle voix, du sein de leurs foyers,
Put soudain évoquer six cent mille guerriers!
Terrible et devancé de l'arme de Bayonne,
Dans les rangs ennemis que la Parque moissonne,
Mars guide un char traîné par les lions français.
Ah! que de longs périls achètent les succès!
Souvent dix jours levés sur la même contrée
D'une seule bataille éclairaient la durée;
Et des monts de Pyrène aux bords liguriens,
Des campagnes du Belge aux monts helvétiens,
Une armée, étendant ses bras à deux armées,

De leur chaîne ceignait nos frontières fermées.
Dirai-je l'union de tous leurs chocs divers ;
Le Batave, trahi par le dieu des hivers,
Qui, durcissant les eaux de ses souffles perfides,
Affermissait nos pas sur les routes liquides ;
Tant de faits inouis, prodiges de nos jours ;
Le Rhin épouvanté nous livrant tout son cours,
La Moselle illustrée, et la Sambre et la Meuse
Nommant avec orgueil leur légion fameuse ;
Et ce réparateur savant et respecté,
Dont brille en tous les rangs la modeste fierté,
Qui de l'affront d'Hochtett a su venger la France * ;
Ces nageurs nus, armés, sur le Danube immense ;
Et tant d'habiles chefs eux-mêmes se créant ;
Et ma chère patrie, et son peuple géant,
Qui de ses fiers voisins méprise les injures,
Et de qui la vigueur s'accroît par ses blessures ?
O grand peuple, jadis triomphant sous tes rois,
Et constamment vainqueur sous d'inconstantes lois,
Inépuisable Antée et vrai fils de la Terre,
Pour vaincre en tous les temps ne quitte point ta mère :
L'Europe n'aura point d'Hercules redoutés
Qui surmontent l'effort de tes bras indomptés.

Au rang de tes vengeurs, sur les lambris du temple,
S'avance un nouveau Mars, et ses pas, son exemple,
Entraînent des soldats pleins d'un zèle joyeux,

* Moreau.

Qui semblent en chantant escalader les cieux.

L'Olympe entend sa voix; dans les airs il assiége
La tête de rochers éblouissants de neige :
Son vol précipité tombe sur l'ennemi,
Et l'Adda, l'Éridan, la Bormide ont frémi.
Ses étendards flottaient... en leurs voiles, Éole
Déploie aux yeux les noms de Rivoli, d'Arcole...
Le feu luit, le sang fume, et la victoire encor
Vient d'y graver Maringe en traits de pourpre et d'or.
Mais il gémit des soins qui le privent de larmes...
Un guerrier est tombé, compagnon de ses armes,
Qui, portant jusqu'au Nil notre gloire et son nom,
Fit craindre son approche aux noirs fils de Memnon *.
Sur des monts qui l'ont vu, son illustre poussière,
Hélas! gît maintenant à l'ombre d'une pierre,
Et dit aux voyageurs : « Enviez le repos
« D'un brave qui mourut estimé d'un héros. »
Pour toi, qui, plein d'ardeur, sers un puissant empire,
C'est toi qu'ici le Grec en nos fastes admire.
Près des lacs où naquit le doux cygne romain,
Il a vu d'un long siège, abandonné soudain,
Les travaux se suspendre, et ta course subite
Fondre sur une armée en deux combats détruite.
Non loin du phare antique, en ce climat brûlé
Où l'épaule d'Atlas porte l'axe étoilé,

* Desaix.

Il a vu tes hasards, et Pallas et Neptune
Dans l'Occident troublé ramenant ta fortune.
Sache combler l'espoir qu'ont donné tes hauts faits;
Moderne Miltiade, égale Périclès.

Le roi suivait des yeux nos futures merveilles:
Aussitôt un nuage apporte à ses oreilles
Un céleste concert d'hymnes harmonieux;
Et, le front surmonté d'un casque radieux,
Pallas, au froid maintien, à la perçante vue,
Paraît, tenant l'égide, au milieu de la nue.

« De Philippe, dit-elle, ô magnanime fils,
« Sur ces murs lumineux, l'avenir que tu lis
« Menace les humains d'une éternelle guerre;
« Et la Discorde impie eût dépeuplé la terre
« Si, grâce à mes leçons, les empires armés
« Ne savaient contenir leurs voisins réprimés.
« Malheur aux nations, dans le calme endormies,
« Que viendraient réveiller leurs fières ennemies!
« Pour qui veut conserver ses murs et ses guérets,
« L'étude de la guerre est l'emploi de la paix. »

NOTICE HISTORIQUE.

J'adressai, en l'année 1800, un exemplaire des poëmes sur *Homère* et *Alexandre*, au premier consul Bonaparte, dans le *château des Tuileries :* je reçus une invitation de me rendre à *Malmaisons* pour dîner le lendemain chez lui. Un grand nombre de personnes distinguées par de hautes fonctions s'y trouvèrent. Je ne me souviens pas si ce fut avant ou après le repas, qu'on se dispersa dans les salles environnantes et dans les allées du parc : quelques-uns de nous discutèrent dans le salon sur les différences de l'Épopée et des poëmes didactiques : Bonaparte sortait et rentrait par moments : on crut devoir l'informer du sujet de la conversation. Un des convives lui dit qu'un débat s'était élevé à l'égard de la prééminence des poëtes épiques sur les didactiques, auxquels celui-ci attribuait la supériorité. Bonaparte, se tournant vers moi, lui demanda : « Que pense *Lemercier?* » Le même convive s'empressa de lui répondre que j'étais pour les épiques. « — Il a raison : ce qu'on raconte a toujours plus d'ordre, « est plus dramatique : d'ailleurs, les fictions en action « frappent mieux que les enseignements..... Voyez.....

« Alexandre a choisi Homère pour son poète... Auguste « a choisi Virgile, auteur de l'Énéide... Pour moi, je n'ai « eu qu'Ossian.... les autres étaient pris. » On se tut : je pensai, sans le lui avoir dit ce jour-là, qu'il eût mieux fait de choisir Milton ou le Tasse pour l'honneur de son goût. Chacun circula, durant la journée, selon le besoin de ses affaires particulières. Le soir, à l'heure où les invités se retiraient, je m'éloignais avec eux, quand Bonaparte me retint en m'appelant : « Restez. J'ai à vous parler. » La réunion s'écoula. Nous restâmes dans le salon avec madame Bonaparte et deux généraux. Le premier Consul sortit un instant; madame Bonaparte m'attira à ses côtés avec une grace toute délicate : il reparut, tenant ma brochure en sa main; il était riant. Je m'aperçus qu'il en avait rompu les dernières feuilles avec ses doigts, n'ayant regardé que ce qui concernait *Alexandre*. « — Hé! hé! les « conquérants ne vous plaisent guère, à ce qu'il me pa- « raît; mais vous rendez pourtant justice à ce qu'ils ont « fait de beau.... Votre tableau des guerriers anciens et « modernes est instructif. Revoyons-le ensemble. » Il s'assit et me fit signe de m'asseoir. Les deux généraux se placèrent sur un canapé, et demeurèrent, durant notre conversation, les jambes étendues et les bras croisés, insouciants de nos paroles, et comme dans un demi-sommeil. Madame Bonaparte, sur un siége voisin de notre table, travaillait à l'aiguille, et plusieurs fois posa

son ouvrage sur ses genoux, en levant ses regards sur nous deux, avec une curiosité inquiète.

Je pris la brochure pour lire au premier Consul le passage indiqué; il me l'ôta des mains brusquement et me dit : « Je vais lire moi-même et voir. »

Voici les endroits où il s'arrêta et fit ses remarques.

> Et Salamine, écueil des flottes de Xerxès,
> D'un Ulysse nouveau signalant les essais....

« Qui désignez-vous là?... Ah oui, Thémistocle; il avait « autant d'astuce que de force, comme Ulysse. » Il continua de lire jusqu'aux vers sur l'invasion de l'Asie, et là: « Oui, si Alexandre ne l'eût pas conquise, la Grèce eût « péri vendue; l'Asie eût même acheté le roi Philippe, qui « achetait les républiques.

> De Darius, qui fuit, il tient le diadème....

« Ce vers-là fait tableau; bien.

> Je reconnais Memnon de qui l'art me menace....

« Il est douteux que si Memnon eût vécu, Alexandre eût « mieux réussi qu'Agésilas. — La même réflexion, lui « dis-je, m'a porté à consigner ici la réputation de ce gé-« néral asiatique.

> La cité qu'il fonda (*Alexandre*) fleurit sous les Lagides;
> Son port reçoit un chef qu'en des vaisseaux rapides
> Une tête à la main aborde un meurtrier :
> C'était le grand César....

« Ah! ah! nous y voilà! » il lut tout ce morceau attentivement; puis, il s'écria : « Moi, moi, quelque jour, j'écrirai « aussi mes Commentaires... Votre résumé des siens, dans « vos vers, me semble un des meilleurs. Voyons ce qui « suit. » Il poursuivit en s'arrêtant presque mot par mot jusqu'à la bataille de Cannes.

Quand l'habile ennemi, dont il crut triompher,
L'attendit dans ses bras qui devaient l'étouffer.

« C'est cela même. Il fit rentrer son centre pour enve- « lopper les Romains de gauche et de droite; je regrette « que vous n'ayez pas expliqué que ce reploiement s'opéra « par la cavalerie. — Je présume, lui répondis-je, l'avoir « exprimé autant que la concision poétique me le per- « mettait en usant de ces mots, *dans ses bras*, pour figu- « rer le mouvement des ailes de son armée. — En ce cas, « cette figure est parfaite, et de plus elle est courte et « juste. Je n'ai pas de goût pour les descriptions en « tirades.

Il était temps enfin qu'un jeune homme invincible
Fît tomber à Zama ce cyclope terrible....

« Vous parlez de Scipion qui a vaincu ce fameux borgne? « lui, qu'on nomma l'*Africain*, comme moi l'*Italique*... » Et il sourit en ajoutant : « Oh! je ne m'en tiendrai pas là... « — Je le pressens, lui répondis-je; on veut déja vous « donner le titre de *Britannique;* mais prenez-y garde. »

Nous nous regardâmes en silence très-fixement : lui tout-à-coup m'interpellant d'un ton grave : « Qui de ces « grands hommes vous paraît être le plus grand de l'an- « tiquité? — Annibal, répliquai-je sans hésiter. — Je suis « du même avis. Il vous a fallu les contre-peser avec soin « pour l'ordre de votre ouvrage; mais je pensais que vous « m'alliez désigner César.... César, c'est le héros des « poètes.

« — Ce n'est pas, selon moi, le premier guerrier des « guerriers; je lui préfère — Eh qui donc?... Brutus, « peut-être?... le héros des démocrates... Est-ce que vous « en êtes? — Non; Brutus-le-Jeune, ni Jules-César ne « sont mes héros; je ne les aurais aimés ni l'un ni l'autre, « parce que j'ai l'aversion des tyrans et des assassins. — « Ah! ce sont deux très-bonnes raisons, » me répondit-il, en me caressant de l'œil et en se colorant un peu; puis, il reprit avec vivacité et du ton le plus affirmatif et le plus véhément : « — Vous avez bien jugé militairement, « vous qui n'êtes pas du métier... Annibal, Annibal est le « plus grand capitaine du monde! votre morceau sur lui « est magnifique... C'est le plus grand des capitaines du « monde!... Mais en quoi, par quoi, vous a-t-il paru le « plus remarquable, à vous? — Parce que abandonné, « trahi de Carthage qu'il servait, il s'est maintenu toujours « en pays ennemi par ses propres ressources, et qu'il sut « se faire des troupes nouvelles de tous les peuples étran-

« gers qu'il rencontra sur son passage. Une note de ce « poëme vous prouvera que je n'ai pas même adopté « l'opinion qui lui reprocha la faute de s'être relâché à « Capoue. — Je l'avais remarquée, et je vous approuve. « Les bavards d'historiens décident trop à leur aise de « nos affaires dans leur cabinet. »

Nous en vînmes aux croisades. Il baissait souvent la tête en signe approbatif et dit seulement entre ses dents: « Oh ! que les peuples sont fous ! qu'est-ce qu'ils vou- « laient ?... le Saint-Sépulcre ?... ah bien, oui ! le commerce « du Levant, les échelles, les échelles !... des royaumes de « Jérusalem, d'Antioche...

L'Arabe aux traits brûlés, au sabre qui dévore,
Fond sur eux, se disperse, et revient.... fuir encore.

« Oui, un cavalier d'Arabie vaut mieux que quatre de nos « cavaliers ; mais la cavalerie de l'Europe vaut mieux que « toute celle des Arabes. »

Quand il parcourut les détails concernant l'artillerie, le génie et les fortifications de Vauban : « Voici, dit-il, « des matières bien réfractaires à la poésie ; et vous avez « merveilleusement réussi à les décrire en vers.

Même ardeur te poussant aux champs d'Arque et d'Yvri,
Met l'épée en ta main, adorable Henri !...

« Ce pauvre Henri IV !.... en voilà un qui a bien remué « aussi son misérable corps.... bon et brave prince ! les « jésuites l'ont fait tuer.

Le peuple sait ta gloire et te nomme son père.

« Beau et bien mérité.

Les seconds des héros s'effacent dans les âges.

« Je vois là votre plan. Vous n'avez cité que ceux en « première ligne. » Il reprit et lut jusqu'au passage de Gustave-Adolphe.

Et Lutzen, pour ce roi nouvelle Mantinée....

« Quel rapport de Mantinée à Lutzen? — Vous savez, « lui dis-je, que le roi de Suède périt en remportant la « victoire, ainsi que le capitaine thébain. — Fort bien!... « je visiterai un jour le champ de Lutzen : il y a là un « grand souvenir.... » (J'étais loin alors de prévoir qu'il y donnerait sa dernière mémorable bataille.)

Quoique aveugle, Zisca marchait à la victoire.

« Zisca, le Bohémien? — Lui-même, fameux général des « Hussites, qui après avoir perdu les deux yeux garda le « commandement de son armée enthousiaste, et la con- « duisit plusieurs années de succès en succès, étant dans « un âge avancé. — Je comprends ce phénomène : la cause « en est simple ; on ne voit pas tout par ses yeux ; on voit « et on juge tout dans sa tête.

Le fantassin en croupe au cavalier s'allie :
Ils s'élancent ensemble, et des chevaux fougueux
Roulent des chars tonnants qui volent avec eux....

Cet endroit lui rappela, comme je l'ai inscrit dans mes notes, que le roi de Prusse avait créé l'artillerie volante. « — Hein? ce Frédéric II, c'est Voltaire et les encyclo- « pédistes qui l'ont grandi, parce qu'il les avait favorisés. « — Non, à ce qu'il me semble; c'est la guerre de sept « ans et le compte naïf qu'il en a rendu, avec un vrai « dédain de fausse gloire. Son pays s'est élevé avec lui et « a décliné après lui; on pourrait donc le caractériser en « le nommant *l'Épaminondas des rois*. — Belle expres- « sion!.... Mais j'effacerai son royaume de la carte. — « Vous ne nous ôterez pas pourtant le souvenir de la phi- « losophie sur un trône; c'est une rareté. — Ah! ah! je « n'ai pas ce dessein, mon bon Lemercier. »

Il interrompit sa lecture, et me demanda inopinément: « Vous m'avez dit votre préférence sur le premier capi- « taine parmi les anciens; lequel des modernes vous paraît « supérieur aux autres? » Là s'offrait une heureuse occa- sion de flatterie en l'apostrophant; mais nous ne songions ni l'un ni l'autre à nous-mêmes. « Lequel, lui dis-je, « l'emporte sur tous les modernes? c'est, je crois, le « prince Eugène, celui que méconnut Louis XIV et qui « lui devint si redoutable. — Ah! j'ai cru que vous me « diriez Turenne.... Vous le représentez aussi bien en « contraste avec Condé qu'Annibal devant Fabius.... « Quel dommage que Turenne ait péri avant de livrer « bataille à Montecuculi!... C'eût été une belle lutte que

« celle de ces habiles temporiseurs... Deux vrais Fabius « l'un contre l'autre! vous les signalez plus haut... Te- « nez... » Et il refeuilleta les pages.

Alors deux grands rivaux, envieux de s'abattre,
S'approchaient, s'assiégeaient sans pouvoir se combattre...

« Vous glissez vite sur Montecuculi... Son nom sonne « mal... Oh! avec vous autres poètes, on ne va pas à « l'immortalité, quand on a un nom baroque.... Ces « généraux-là manœuvraient quarante à cinquante mille « hommes... auraient-ils su travailler de grandes masses « telles que les nôtres? Le prince Eugène, lui seul, en eût « fait ce qu'il eût voulu, à ma manière : il méritait d'être « le chef d'un empire, et non l'instrument des T**** au- « trichiennes. » Je l'assurai qu'ayant lu les mémoires, les traités militaires, examiné les cartes, les plans de campagne, et comparé les capitaines ensemble, Eugène m'avait semblé le plus hardi à-la-fois et le plus prudent.

« Vous avez raison; Eugène est un modèle unique. — « C'est de vous-même, repartis-je, que j'ai appris le mieux « à l'apprécier. — Comment? nous ne nous en sommes « jamais parlé! — Vous avez suspendu et quitté le siége « de Mantoue pour vous élancer au loin sur l'armée en- « nemie que vous avez prévenue et battue, et vous n'êtes « pas resté clos dans vos retranchements, ainsi que l'ancien « général français que le prince Eugène vint si habilement « surprendre et écraser dans les siens; or, en évitant la

« faute de l'un, vous imitiez le génie de l'autre. Cette « leçon m'éclaira. — Ah! ah! je m'aperçois que vous n'é- « crivez rien au hasard. Ce sont là des choses que la « plupart des gens qui sont dans mes camps ne saisissent « pas eux-mêmes. » Il revint à l'article du roi de Prusse.

Et reprend la balance, et sa flûte, et sa lyre,
Assis sous l'olivier conquis à son empire....

« Oui, Frédéric jouait de la flûte.... moi aussi, j'ai fait « autrefois de la musique. »

Arrivé au sommaire des batailles de la révolution française, il sembla redoubler d'attention et ne s'interrompit qu'à ces mots :

Et ce réparateur savant et respecté,
Dont brille en tous les rangs la modeste fierté....

« Qui cela? — Je l'ai signalé plus bas par un fait relatif « à la mémoire d'Hochtett. » Et nous nous entendîmes sans nommer le général Moreau à qui nous pensions tous les deux. Plus loin, il s'arrêta sur l'éloge du peuple français à cette exclamation :

Inépuisable Antée, et vrai fils de la terre,
Pour vaincre en tous les temps ne quitte point ta mère...

« Quelle idée vous a dicté ce vers-là? — Celui-ci, dis-je « en souriant, est dirigé contre vous. — Pourquoi? — « Parce qu'on publie que vous méditez des descentes en « Angleterre. » Il se mit à rire fort gaiement.

Au paragraphe suivant, il se reconnut dans les portraits que j'avais tracés; les noms d'Arcole, de Rivoli, de Maringo, le flattèrent agréablement. « Il faut ici, me dit-il, « que je vous remercie et que je vous chicane. Vous me « traitez fort honorablement et m'avez mis en bonne « compagnie de héros; mais vous terminez par deux vers « qu'on trouve étranges... » Sa phrase m'annonça qu'on m'avait promptement nui dans son esprit par quelque insinuation maligne; mon édition n'était sous ses yeux que de la veille.

Sache combler l'espoir qu'ont donné tes hauts faits:

« Ceci est moins en louange qu'en injonction de votre « part. Vous dites ensuite:

Moderne Miltiade, égale Périclès.

« — Ce second vers, répondis-je, éclaircit le premier et « vous marque notre espérance. La gloire de Périclès se « rattache à celles des beaux-arts, de l'éloquence et du « commerce qu'il fit fleurir sous son gouvernement tuté« laire. Son nom est devenu celui de son siècle, comme « ceux d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV s'attri« buèrent au leur. Est-il donc inconvenant de lui assimiler « le nom du premier Consul de la France? — J'entends; « mais Miltiade à côté?... — Périclès s'illustra peu par les « armes, tandis que Miltiade leur dut ainsi que vous sa « haute renommée dans la république; et j'ai voulu té-

« moigner, en vous les associant tous deux, que vous « uniriez les qualités civiles à vos qualités militaires. Cette « idée vous offense-t-elle? — Elle ne s'offre pas de même « aux différents esprits; car, tournée dans un autre sens, « elle indiquerait à nos Athéniens du jour qu'il y a de la « politique à jeter les Miltiades en prison... n'est-ce pas? « hein? vous en devenez rouge. — Et vous, vous en de- « venez pâle: c'est notre couleur à chacun, quand une « chose nous émeut; et celle-ci m'étonne, je l'avoue. — « Cette pensée qui vous trouble, ajouta-t-il, n'est pas la « mienne; mais on l'interprète ainsi, puisque M. *** me « le déclarait hier même.—Ah! repris-je impétueusement, « je ne l'accuse que d'une erreur sur mon intention, ne « voulant pas le soupçonner d'une méchanceté basse. »

Le premier Consul me prit la main affectueusement et changea de discours en ressaisissant le livre: « Laissons « les propos des beaux parleurs... Votre éloge de Désaix « m'a touché. J'ai un peu *mâchoné* vos vers en les lisant « moi-même pour les examiner et les étudier: maintenant « lisez-les moi à votre tour pour m'en faire mieux jouir. » Il me remit l'ouvrage en main, je lui obéis; et dès que la lecture fut achevée, il se leva, en me recommandant de venir bientôt le revoir. Je me disposais à retourner de nuit à Paris, lorsqu'il me fit inviter de coucher à *Malmaisons;* le lendemain au matin il me rencontra dans une salle du château où je regardais quelques peintures:

« Vous voyez là, me dit-il en passant, les portraits des « cheks d'Égypte; ce sont là les évêques du Caire. Adieu. »

Tel fut *exactement* l'un de mes entretiens avec l'homme historique, qui en renversant toutes nos libertés me sépara de l'homme qui les avait glorieusement défendues : car c'est Napoléon seul qui m'a brouillé avec Bonaparte.

J'ose affirmer qu'il était sans expérience de la longanimité des cours anciennes et des vanités cupides de son propre parti, dont il devait, malgré sa perspicacité, devenir la dupe et la victime.

Trop peu de temps après, une conversation qui suivit la lecture de ma tragédie de *Charlemagne* qu'il estimait et qu'il honorait du nom de *Cornellienne*, me démontra qu'il déviait de sa route consulaire. Le calife Aaron cité dans cette pièce rappela au premier Consul qu'il avait occupé l'Égypte : « Oui, oui, me dit-il, elle me reviendra, « et sans que je repasse la mer, oui, par terre.... » Ma curiosité de pénétrer ses rêves gigantesques m'inspira de lui répondre. « C'est donc comme dépendance de « Constantinople? — Quoi! Julien dans Paris était vice- « roi de votre Gaule, régie par des préfets, intendants de « l'empereur de Bysance..... et c'était mieux; c'était « grand... le Bosphore est le centre de tout... Je tien- « drais de là l'Europe, l'Afrique et l'Asie...Il faudrait que « ces choses-là revinssent...» — J'interrompis en répli-

quant : « Avec les malheurs, les vices du *Bas-Empire*, et « ce qui s'ensuit, les irruptions de Scythes et de Vandales. « — On y penche : c'est le jeu périodique du destin. »

Ces derniers mots sont notables ; il songeait, je crois, à faire de Constantinople la capitale d'un empire d'Orient et d'Occident réunis, et de la France une vice-royauté sous des divisions de grandes préfectures. L'établissement de plusieurs villes impériales et du royaume de Rome ne fut qu'un acheminement à ce but imaginaire.

En rentrant chez moi, j'envoyai à quelques amis des exemplaires de mes poëmes, dans lesquels je substituai aux deux vers qu'on avait calomniés à son oreille, ces deux autres vers qui exprimaient ma prévoyance aussi triste qu'inutile :

> Mais que fais-tu?... jaloux des trônes bysantins,
> A pas imitateurs tu suis les Constantins.

Je pris soin de constater la date de cette dernière version.

Le lecteur peut juger le contenu du dialogue inséré ci-dessus, aussi bien que s'il en eût été l'auditeur, tant le rapport en est fidèle ; car je rougirais de prêter à un interlocuteur si renommé d'autres paroles, d'autres pensées que les siennes, ou de les paraphraser, ou de trahir des secrets nuisibles à qui que ce fût, si je les avais surpris dans l'abandon de ses confidences domestiques.

Quelques choses que j'aie pu savoir de lui, je ne spéculerai jamais sur la curiosité scandaleuse de nos contemporains, ni ne me servirais de son langage après sa mort, comme de la bouche d'un *Marphorius* pour allarmer ou blesser les personnes existantes. On aura remarqué que les discours et les mots cités ici ne roulent que sur les héros passés de l'histoire ancienne et moderne.

Ce qu'en résumé je déclare de la divergence de nos opinions, à l'égard du gouvernement qu'il érigea, fut connu de tout Paris, et même quand son dépit se plut à me donner le sobriquet de *fanatique*, je me défendis de cette imputation, en publiant dans les recueils littéraires ce quatrain qui retint ses sarcasmes vindicatifs.

Un despote persan appelait fanatique
Un libre Athénien soumis au seul devoir :
« Qui de nous l'est le plus? dit l'homme de l'Attique;
« J'aime la liberté, comme toi le pouvoir. »



FRAGMENT

DU DERNIER CHANT DE L'ATLANTIADE,

OU

THÉOGONIE NEWTONIENNE.

Les Symphytes, dit-elle, enfants du premier âge,
« Avaient de l'univers conçu la juste image :
« De leurs divinités tous les secrets perdus
« Furent de loin en loin à la terre rendus.
« L'Orient, illustré par de doctes remarques,
« A vu de doux pasteurs, de vigilants Hipparques,
« Des mouvements du monde approfondir la loi:
« Memphis la réfléchit* : mais, répandant l'effroi,
« Le mensonge, et la guerre aux sciences fatale,
« De leurs premiers travaux prolongeant l'intervalle,
« A peine aux nations permirent d'entrevoir
« Le mystère élevé que je te fais savoir :
« Mais tel que dans les corps s'accélère en leur course
« La rapide vertu dont leur chute est la source;

* Les signes mystérieux de la théologie égyptienne paraissent n'avoir été que les emblèmes de leur astronomie et de l'influence des astres sur les crues du Nil et sur l'agriculture.

« Tel d'un cerveau penseur un rayon jaillissant
« Hâtera les progrès de tout l'esprit pensant.
« Copernic a transmis sa vue à Galilée * :
« L'Ellipse, en ses rapports avec le temps réglée,
« A soumis tous ses arcs aux lois du grand Képler **,
« La lumière ses traits aux regards de Rômer *** :
« Descartes, haut génie, architecte suprême,
« Qui du monde écroulé rebâtit le système ****,
« Dit en vain qu'un fluide oscillant en rayons
« Transmettait les clartés comme vibrent les sons;
« — D'où vient, lui répondit la Nuit et l'ombre errante,
« Que sous les corps épais la lumière est absente?
« Des torrents lumineux on suivit donc les jets :
« Huyghens à leur pâleur mesura leurs trajets *****;
« Et pressentant depuis quelle force impulsive
« Balance justement l'énergie attractive,

* Copernic, l'inventeur de notre système céleste : Galilée, le révélateur, apres lui, du mouvement de la terre : tout le monde sait qu'il encourut la condamnation inquisitoriale, et fut contraint de renier publiquement à genoux la vérité; mais que la force de sa conviction lui arracha, en se relevant, ce mot célèbre : *Ma terra se move.*

** Ce grand géomètre démontra que les aires étaient proportionnelles au temps : ses calculs astronomiques reçurent le titre de *Lois de Képler.*

*** On lui doit de savants traités sur la lumière.

**** Fameux auteur du système erroné des tourbillons, et de doctes traités de géométrie et de métaphysique.

***** Huyghens approfondit la théorie de l'optique, et définit les lois les plus délicates de la réflexion et de la réfraction de la lumière.

« Il laissa dans le monde à Newton fortuné *
« La gloire de prouver ce qu'il a soupçonné.
« Mais parcours l'Empyrée, où, suivis des chimères,
« Les géants de l'erreur se sont livré leurs guerres. »

Ma muse, en achevant, voulut encor m'offrir
L'aspect des cieux rêvés qu'on a cru découvrir.

Là, le grand Ptolomée ouvre l'espace, et brise
L'univers aplani que nous traça Moyse;
Centre fixe, au milieu de l'empire étoilé,
Le globe s'arrondit depuis qu'il a parlé.
« Astres, mondes, et toi, Soleil, d'un vol agile
« En mes cercles roulez sur la terre immobile, »
Leur criait ce Titan avec témérité **.
Vainement avant lui dans l'Olympe monté,
Nicétas l'avertit qu'au centre de l'espace ***
Le soleil a fondé le repos de sa masse,
Et n'entraînera pas tant de globes divers
Pour n'éclairer qu'un point dans le vaste univers:
L'astre pourtant, saisi par le fier Ptolomée,

* Auteur du système de la gravitation universelle que Huyghens avait déja pressentie.

** Ptolomée plaçait la terre immobile au centre des planètes, roulant chacune en des cercles concentriques autour d'elle.

*** Cet astronome, fameux dans l'antiquité, avait conçu jadis l'opinion que Copernic et Galilée ont renouvelée au sujet du mouvement de notre monde.

Est lancé de sa main dans sa route enflammée:
De son orbe égaré la pesante grandeur
Franchit du libre éther l'immense profondeur;
Et la terre centrale à ses chaînes secrètes
Assujétit sa cour de fidèles planètes.
Ptolomée en triomphe; errants et désunis,
Les mondes s'allaient perdre en des cieux infinis....
Mais tout-à-coup voici qu'en sa folle carrière,
O prodige! arrêtant l'astre de la lumière,
Copernic a plané, rival du fier géant
Qu'il combat, qu'il foudroie, et qu'il plonge au néant.
Ce céleste vainqueur rend l'ordre à chaque sphère,
Le repos au soleil, et l'essor à la terre:
L'univers confondu semble même, à sa voix,
Sortir du vieux chaos une seconde fois.

Cependant, étonné de son brillant ouvrage,
Vole un Titan nouveau dans un obscur nuage:
Sur les astres, réglés en leurs cours apparents,
Il souffle autour de lui ses tourbillons errants,
Et ses trombes d'azur font voyager les mondes,
En navires flottants emportés sur les ondes *.
Enfin, débrouillant seul tant de confusion,
L'Immortel, qu'inspira la grave attraction,
S'avance; de l'erreur tous les enfants succombent **;
La nature apparaît, et ses grands voiles tombent,

* Les mondes du système cartésien.

** Newton.

Éclipsant les tableaux des cieux de tous ces temps
Où luttaient les esprits des sphères habitants.

Je revois tous les dieux de ma Théogonie,
Et chante sur mon luth, non la fausse Uranie,
Mais l'ordre universel, ses mystères, ses lois *,
Plus dignes de nos vers que les débats des rois.
Nos guerres, à nos yeux admirables tempêtes,
N'ont pour but que la mort, que des noms pour conquêtes;
Celles de la nature, et ses destructions,
Régénèrent le monde à leurs commotions.
Elle rajeunit tout par ses métamorphoses.

De tant d'effets divers si les constantes causes
Frappent d'étonnement un poète enchanté,
Que sont-elles pour toi, Dieu de l'immensité,
Qui, d'un souffle éternel animant la matière,
A des sphères sans nombre épanchas la lumière,
Et qui, pour une fin que l'esprit ne voit pas,
Créas l'homme sensible et né pour le trépas?

* On a souvent dit que les graves axiomes de la physique, dont la hauteur élève naturellement l'esprit, se refusaient au coloris poétique par leur technicité. Ceux qui veulent se convaincre du contraire, peuvent relire les beaux vers que l'astronome Halley a mis en tête de l'ouvrage des Principes mathématiques de l'immortel Newton. Ces vers expriment les vérités géométriques, non vaguement, comme l'a fait quelquefois l'universel Voltaire, mais d'une manière précise, bien déterminée, et non moins étincelante de poésie.

NOTE.

Ma théogonie, représentative du système de nos sciences physiques, de laquelle est extrait le fragment que je cite, obtint l'honorable approbation de plusieurs savants renommés et de plusieurs des doctes membres de l'Institut de France. Le profond géomètre *La Grange*, le physicien aéronaute *Charles*, les docteurs *Hallé* et *Dupuytren*, le célèbre voyageur *Humbolt*, et *Delambre*, à-la-fois astronome et littérateur, daignèrent louer la nouveauté de mon entreprise et l'invention de mes divinités allégoriques : deux lettres que m'écrivit ce dernier en portent témoignage. Ce souvenir m'est précieux; car les suffrages de ces hommes rares sont mes titres.

FIN.

Lemercier, Louis Jean Népomucène
Homère